



HAL
open science

Études lexicales. Mélanges offerts à Ariane Desporte

Viviane Arigne, Sarah Pech-Pelletier, Christiane Rocq-Migette, Jean-François Sablayrolles

► **To cite this version:**

Viviane Arigne, Sarah Pech-Pelletier, Christiane Rocq-Migette, Jean-François Sablayrolles. Études lexicales. Mélanges offerts à Ariane Desporte. Université Sorbonne Paris Nord, 2020. hal-02966121

HAL Id: hal-02966121

<https://sorbonne-paris-nord.hal.science/hal-02966121>

Submitted on 2 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

The background features a large, abstract graphic composed of overlapping, light-colored outlines of various shapes, including a large 'L' on the left, a starburst in the upper right, and several curved, organic forms. Interspersed among these shapes are the following linguistic terms in a light, sans-serif font: NÉOLOGIE (top right), SÉMANTIQUE (top center), LANGUES (middle right), Dictionnaires (middle right), LEXIQUE (middle right), HISTOIRE (bottom center), SYNTAXE (bottom left), and TRADUCTION (middle left).

Études lexicales

Mélanges offerts
à Ariane Desporte

Sous la direction de

Viviane Arigne

Sarah Pech-Pelletier

Christiane Rocq-Migette

Jean-François Sablayrolles

Études lexicales

Mélanges offerts à Ariane Desporte

Études lexicales

Mélanges offerts à Ariane Desporte

Sous la direction de Viviane ARIGNE, Sarah PECH-PELLETIER,
Christiane ROCQ-MIGETTE et Jean-François SABLAYROLLES

2020

Université Sorbonne Paris Nord
UFR Lettres, Langues, Sciences Humaines et des Sociétés
et Unité de recherche Pléiade

Composition et mise en page

François-Xavier Mas (Université Sorbonne Paris Nord, UFR LLSHS)

Illustration de couverture

Odile Béthencourt (Université Sorbonne Paris Nord, Service de la communication)

Photographie d'Ariane Desporte (p. 9)

Université Sorbonne Paris Nord © Hélène Giraud. Tous nos remerciements à Joëlle Giroud et Clara Picone pour leur aimable et efficace participation à la recherche de photographies.



Tous les textes rassemblés dans ces *Mélanges offerts à Ariane Desporte* ont fait l'objet de relectures scientifiques, et nous tenons à adresser nos plus chaleureux remerciements aux collègues qui ont bien voulu les expertiser, que ce soit en linguistique (langues romanes, anglais et chinois), en histoire ancienne ou en civilisation du Siècle d'Or. Notre gratitude va également à François-Xavier Mas, chargé d'édition à l'UFR LLSHS, pour son aide précieuse dans la confection de cet ouvrage et sa toujours grande amabilité.

Ce travail a été réalisé avec le concours de l'UFR Lettres, Langues, Sciences Humaines et des Sociétés de l'Université Sorbonne Paris Nord et du laboratoire Pléiade UR 7338 (Centre de recherche pluridisciplinaire en lettres, langues, sciences humaines et des sociétés). Qu'ils en soient ici vivement remerciés.

ARIANE DESPORTE

Professeure honoraire des universités



Principales étapes de sa carrière

Ariane Desporte est née le 20 octobre 1945 à Bordeaux. C'est dans cette ville qu'elle suit des études secondaires et une partie de ses études supérieures. Elle obtient sa propédeutique en 1964, une licence d'espagnol en 1966 puis une maîtrise en 1967. Son mémoire, « La génération de 98 et les choses du théâtre », est dirigé par le professeur Maurice Molho et obtient la mention Bien.

Partie vivre à Paris, elle soutient en 1974 un doctorat de troisième cycle, sous la direction du professeur Bernard Pottier : « Les métaphores dans les *Sonates* de Valle-Inclán » à l'Université Paris IV Sorbonne, thèse pour laquelle lui est décernée la mention Très Bien.

En 1981 elle est reçue à l'agrégation d'espagnol.

En 1996 elle soutient une HDR sur « Le traitement d'un corpus politique dans le *Diccionario de la Real Academia de la lengua española* (1780-1992) ».

Pour ce qui concerne l'enseignement, elle a tout d'abord été recrutée comme vacataire à l'université Paris 13. Elle y est élue Maître de conférences en 1981 et y enseigne la traduction, la linguistique hispanique, la littérature.

Après la soutenance de son Habilitation à diriger des recherches, elle est élue Professeur de linguistique hispanique en 1996.

Elle a été responsable du master SLATEL (Sciences du langage, des textes et de la littérature) de 2003 à 2012.

Elle a exercé de nombreuses responsabilités administratives en tant que membre de plusieurs conseils d'UFR et de conseils centraux comme le Conseil d'administration et le Conseil scientifique.

Pendant neuf ans, c'est-à-dire deux mandats, elle a été Directrice de l'UFR LSHS aujourd'hui LLSHS. Cette période a été marquée par l'instauration du LMD qui, en instituant le 3, 5, 8, a restructuré tous les niveaux d'enseignement jusque-là proposés. Son action a été cruciale pour la défense et le développement des formations et des laboratoires de recherche de l'UFR et elle s'est toujours aussi préoccupée des conditions de travail des différents personnels, quel que soit leur statut.

En 2008, elle est élue Vice-Présidente du Conseil d'administration sous la présidence de Jean-Loup Salzmänn, Professeur de médecine. Là aussi, elle a agi pour défendre les acquis de notre profession lorsque, ainsi que cela a été le cas, ils ont été menacés par des tentatives de modulation des services ou de modifications statutaires concernant les enseignants-chercheurs. Elle n'a jamais non plus ménagé sa peine au service de tous pour apporter des solutions pratiques à des questions longtemps laissées de côté comme, par exemple, la rétribution extrêmement tardive des vacataires.

En 2012, après quatre années de mandat, elle prend sa retraite.

ACTIVITÉS DE RECHERCHE ET PUBLICATIONS

I. Thèse et HDR

1974 : Thèse de troisième cycle, soutenue à Paris IV Sorbonne : « Les métaphores dans les *Sonates* de R. del Valle-Inclán », sous la direction Monsieur le Professeur B. Pottier, mention Très Bien.

1996 : Habilitation à diriger des recherches, Université Paris 13 : « Le traitement d'un corpus politique dans les dictionnaires de la Real Academia, 1780-1992 ».

II. Activités de recherches

Participation à onze jurys de thèses et à un jury d'HDR.

2006 : Organisation, avec Gilbert Fabre, d'un colloque européen de linguistique hispanique de l'association LIBERO (Association de linguistique ibéro-romane).

Coordination dans le cadre du LLI devenu LDI, UMR aujourd'hui disparue, de deux axes de recherche sur la langue espagnole :

- description des verbes supports en espagnol ;
- application des méthodes de description de la langue générale à des langues de spécialité.

III. Publications

2008 : « Les traces du réel dans les définitions lexicographiques de *liberal*, *liberalismo*, *carlismo*, *carlista* », dans G. Tyras, C. Pineira-Tresmontant et G. Fabre (éds), *Tigre*, n° 16 (*Trace et Linguistique*), Grenoble, Université Stendhal-Grenoble 3, p. 121-135.

2003 : « La norme lexicale et orthographique du *Diccionario de Autoridades* », dans J. C. Herreras (éd.), *Norme linguistique et société*, Valenciennes, Presses universitaires de Valenciennes, coll. « Recherches Valenciennes », 12, p. 305-325.

- 2001 : « Noms d'animaux et expressions en français et en espagnol », en collaboration avec Françoise Martin-Berthet, *Langages*, n° 143, p. 71-90.
- 2000 : « Koiné et langue nationale. Le cas de l'espagnol », dans C. Serrano (éd.), *Nations en quête de passé*, Paris, Presses universitaires de Paris-Sorbonne, p. 13-30.
- 2000 : « Les mots nouveaux dans le *Diccionario de Autoridades* », dans J.-C. Chevalier et M.-F. Delport (éds), *La fabrique des mots*, Paris, Presses universitaires de Paris-Sorbonne, p. 159-178.
- 1998 : « Les entrées non autorisées dans le *Diccionario de Autoridades* », *Cahiers d'études hispaniques médiévales*, n° 22, p. 325-345.
- 1998 : « La Real Academia de la lengua española et le discours sur le néologisme », dans G. Luquet (éd.), *Travaux de linguistique hispanique*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, p. 201-214.
- 1995 : « Stéréotypes comparés, noms d'animaux en français et en espagnol », en collaboration avec Françoise Martin-Berthet, *Cahiers de lexicologie*, n° 66, p. 115-135.
- 1995 : « Le Prologue du *Diccionario de Autoridades* : ses fondements linguistiques et politiques », *Actes des journées des hispanistes français de 1994*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- 1994 : « "Stabat mater", ou *Amado Monstruo* de Javier Tomeo », en collaboration avec Maryse Vich-Campos, dans *Fictions catalanes*, ouvrage hors collection, *Les cahiers de Fontenay*, p. 231-242.
- 1990 : Traduction d'un article de linguistique de María Teresa Herrera, « La définition de concepts pré-scientifiques – Apports de la critique textuelle et de l'étude philologique », *Langue et langage*, Paris, Larousse, p. 60-70.
- 1990 : « Les mystères de Barcelone », en collaboration avec Montserrat Prudon et Maryse Vich-Campos, dans *Fictions catalanes*, *Les Cahiers de Fontenay*, n° 60, p. 57-70.
- 1988 : « Dictionnaire et énonciation », dans *Hommage à Bernard Pottier I*, Paris, Klincksieck, Annexes des *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 7, p. 249-260.
- 1988 : « Esquisse pour une analyse des mécanismes discursifs d'un esperpento : Los cuernos de Don Friolera », dans J.-C. Chevalier et M.-F. Delport (éds), *Mélanges offerts à Maurice Molho, tome II*, Paris, Éditions hispaniques, p. 67-80.
- 1987 : « À propos de 'Las Rayas', esquisse d'une interprétation à grands traits », avec Montserrat Prudon et Maryse Vich-Campos, dans H. Quiroga, J. Rulfo et R. Barreiros Saguier (éds), *Le récit et le monde*, Paris, L'Harmattan, p. 65-74.
- 1985 : « Partir ? », dans J. Andreu (éd.), *Le tango, hommage à Carlos Gardel*, en collaboration avec Montserrat Prudon et Maryse Vich-Campos, Toulouse, Eché, p. 95-104.

INTRODUCTION

Les 4 et 5 décembre 2014, s'est tenu à l'Université Paris 13 un colloque européen en l'honneur d'Ariane Desporte. Ce colloque était organisé par le laboratoire LDI-UMR 7187 (Lexiques, Dictionnaires, Informatique) et avait pour titre « Hommage à Ariane Desporte. L'esprit d'ouverture : la créativité lexicale ». Plus de cinq ans plus tard, nous sommes heureux de pouvoir offrir à Ariane ce recueil *Études lexicales. Mélanges offerts à Ariane Desporte*, qui rassemble une bonne partie des communications présentées lors de ce colloque ainsi que quelques autres textes. Toutes les contributions scientifiques qui y sont incluses ont en commun l'étude du lexique, examiné sous des angles différents et variés. Elles sont encadrées par deux hommages, un témoignage affectueux et humoristique et un hommage poétique sous la forme d'une traduction érudite d'un poème de Góngora, qui ne sont pas en reste pour rendre, eux aussi, amplement justice au lexique et à son analyse.

La première partie, « Le lexique dans l'histoire, les sciences et la littérature : sens, termes et terminologies », regroupe des contributions d'horizons disciplinaires divers. Dans « En voiture à l'époque romaine de la Gaule à Babylone », de Michel MOLIN, c'est l'historien qui se penche sur les mots gaulois désignant les types de chars et de voitures dans l'Antiquité ainsi que, en raison de la grande diffusion dans l'Empire romain des techniques celtiques en matière de charroterie, d'attelage et de transports routiers, sur les termes correspondants en latin, en grec de l'époque impériale ou en araméen. Hispaniste et civilisationniste, Sarah PECH-PELLETIER jette un regard critique sur les stratégies adoptées par la haute noblesse madrilène du Siècle d'Or pour contourner les lois somptuaires visant à limiter le nombre de domestiques, dans un article intitulé « Jouer sur les mots pour contourner la loi : l'exemple de la domesticité madrilène aux XVI^e et XVII^e siècles ». Les moyens employés sont lexicaux : entretien du flou ou prolifération des termes servant à nommer ces domestiques. John HUMBLEY, spécialiste de terminologie, consacre un article à « François Rabelais et le français de la botanique : trait d'union entre l'Antiquité et les Lumières », montrant comment les dictionnaires encyclopédiques des XVII^e et XVIII^e siècles conservent la trace des stratégies lexicales et de l'agencement textuel de la Renaissance, tels qu'on les trouve chez Rabelais, à

une époque où l'imitation des auteurs de l'Antiquité était encore pratique courante. On revient à l'espagnol avec le travail sémantique de Bernard DARBORD, dans une contribution intitulée « *Fe, fiuza, confianza*, à propos de la *fides* et de ses dérivés, dans la langue de don Juan Manuel (Espagne, XIV^e siècle) » qui, dans cette langue médiévale de don Juan Manuel, s'attache à cerner le champ lexical du nom *fe*, notamment dans les domaines juridique et religieux, et montre la façon dont la foi se rattache à l'entendement, la volonté et la mémoire. José Antonio PASCUAL clôt cette section avec « Notas sobre Gabriel García Márquez, cuidadoso corrector de sí mismo » qui, sous le naturel apparent de l'écriture littéraire, dévoile le travail de correction méticuleux et perfectionniste que l'écrivain apportait à ses textes tout au long du processus d'écriture, nous offrant une entrée dans le laboratoire de la littérature.

Les trois textes qui suivent s'intéressent au travail et à la réflexion lexicographiques dans une deuxième partie intitulée « Le lexique et la métalexicographie ». Avec « "Espagnol" : les vertiges d'un voyage au cœur de la lexicographie française au fil des siècles », Jean PRUVOST examine l'entrée « espagnol », qu'il analyse tout au long d'un parcours pittoresque de divers dictionnaires examinés de manière chronologique, du XVI^e au XIX^e siècle, la période étant clôturée par le *Dictionnaire de la femme* publié en 1900 : la lexicographie devient alors un témoignage des représentations d'une époque. C'est ensuite Liset DÍAZ MARTÍNEZ qui, dans « Dictionnaires de colombianismes au XXI^e siècle : renouveau lexicographique pour l'espagnol américain? », se livre à une analyse des dictionnaires de colombianismes du XXI^e siècle, dans lesquels elle étudie les pratiques lexicographiques actuelles et leur évolution au regard des premiers dictionnaires différentiels américains, interrogeant au passage les notions d'américanisme et de colombianisme. Enfin, la lexicographie est toujours au cœur de la problématique avec « Traitement lexicographique des pragmatèmes » de Carmen GONZÁLEZ MARTÍN, qui travaille sur la description lexicographique de pragmatèmes français et espagnols, et analyse les descriptions fournies par deux dictionnaires unilingues de chaque langue : l'information donnée est lacunaire, et le traitement non homogène à l'intérieur d'un même dictionnaire.

La troisième partie, qui a pour titre « Le lexique : néologie et phraséologie, études contrastives », comporte quatre études. Dans « La phraséologie, un domaine favorable à l'innovation lexicale », Isabel UZCANGA VIVAR dirige son attention sur les deux procédés d'innovation lexicale que sont la greffe phraséologique et l'emprunt, et qui mettent en œuvre un processus analogique. Elle met ainsi au jour deux types d'hybridation, la greffe collocationnelle et la greffe locutionnelle, et présente un néologisme phraséologique d'apparition récente en espagnol, *brotos verdes*. L'étude de la néologie se poursuit avec l'article de Julie MAKRI-MOREL et Jean-François SABLAYROLLES « Nature morphologique des néologismes espagnols et français ». Dans une approche contrastive, le travail montre la grande variété des types d'unités prises dans le processus néologique, qui vont de la simple syllabe ou du morphème lié jusqu'à des unités plus larges, avec le détournement ou la création d'expressions. Le français est cette fois comparé à l'italien dans la contribution de Michèle FOURMENT BERNI-CANANI et Alise LEHMANN

« Stéréotypes comparés : noms d'animaux en français et en italien ». L'étude met en évidence les traits des stéréotypes associés aux noms d'animaux, prenant en compte les aspects lexicographique, sémantique et traductologique. Est ainsi mis en lumière le fait que la motivation des expressions peut varier d'une langue à l'autre, chose non négligeable sur le plan didactique. C'est enfin à un travail délicat que s'attelle Lichao ZHU dans son texte « Figement et traduction des expressions figées dans *Le Rêve dans le pavillon rouge* », qui examine les traductions d'expressions figées de ce chef-d'œuvre de la littérature chinoise à partir d'un corpus parallèle trilingue chinois-anglais-français. La traduction d'une expression figée suppose de formaliser l'expression dans la langue cible tout en rendant accessibles les références culturelles qu'elle porte, et les analyses tentent de délimiter les périmètres de l'intraduisible.

La dernière et quatrième partie, « Le lexique et la grammaire », est consacrée à des travaux de visée plus grammaticale, syntaxique et sémantique. La première contribution, de Gaston GROSS, s'occupe de décrire et recenser les propriétés des déterminants aspectuels des prédicats nominaux, toujours associés à des verbes supports exprimant temps et aspect. L'auteur propose une classification des relations temporelles, qui spécifie les différentes catégories aspectuelles (semelfactif, inchoatif, etc.) définies par leur apport sémantique au prédicat selon sa nature, action, état ou événement. C'est de linguistique anglaise que traitent les deux articles suivants. Viviane ARIGNE soumet à l'examen une classification existante des génitifs anglais dans « Génitifs déterminatifs et classifiants, génitifs de datation et de mesure : retour sur une classification ». Les génitifs de datation sont vus comme des génitifs déterminatifs, tandis que les génitifs de mesure, non classifiants, se répartissent en deux sous-types dont le second montre le nom *worth* pris dans un processus de grammaticalisation. L'étude de *in case*, connecteur issu du lexique non grammatical, est l'objet de l'étude de Christiane ROCQ-MIGETTE, « *In case* : éventualité et relations interpositionnelles ». La locution répond à des besoins langagiers bien spécifiques, et son classement parmi les subordonnants conditionnels n'est pas justifié. En fonction des relations interpositionnelles à l'œuvre, *in case* permet également de construire une valeur de finalité négative. Les langues romanes terminent cette quatrième partie, avec l'article de Christian LAGARDE, « Le périphrastique, ou quand passé et futur finissent par se donner la main », qui examine la construction périphrastique comportant le verbe *aller* et ses équivalents, en français, espagnol, portugais, italien, occitan et catalan, dans une perspective à la fois linguistique et sociolinguistique. La visée exprimée est le plus souvent prospective mais, dans certains cas, rétrospective, dans une logique historique de « présentification ».

L'hommage introductif de Patrick CHARAUDEAU, « Ariane Desporte : du "goût des autres" à l'art de régler les conflits » est le témoignage affectueux et amical d'un spécialiste de l'analyse du discours qui a longtemps été le collègue d'Ariane Desporte à l'Université Paris 13. Quant au titre de la traduction de Maryse VICH-CAMPOS, « *À une dame de fauve vêtue* », il évoque immédiatement, pour tous ceux qui l'ont connue et la connaissent, la couleur de tant de vêtements d'Ariane, dans un hommage conclusif empreint de poésie et de raffinement. À côté de ces deux textes très explicitement

dédiés à Ariane Desporte, nous soulignerons que chacune des autres contributions a été écrite à l'adresse d'Ariane Desporte. On le voit, elle y est souvent mentionnée, l'un des textes a été écrit spécifiquement pour le présent recueil, et comme cela a été écrit plus haut, certains auteurs n'ayant pas pris la parole lors du colloque de 2014 ont tenu à participer au présent ouvrage. Ceci pour témoigner de leur amitié et de leur reconnaissance. Le curriculum vitae qui précède permettra au lecteur de comprendre tout ce qu'Ariane Desporte a apporté à tous, en rappelant le rôle qu'elle a joué, dans son département et dans son laboratoire bien sûr, mais aussi dans l'UFR LSHS qu'elle a si longtemps dirigée et au sein de laquelle elle a assuré la direction du master SLATEL, ainsi qu'au niveau des services centraux de l'université en tant que vice-présidente du conseil d'administration. Toujours avec rigueur, humour et générosité. Pour tout cela, merci, Ariane.

Viviane ARIGNE, Sarah PECH-PELLETIER,
Christiane ROCQ-MIGETTE et Jean-François SABLAYROLLES

ARIANE DESPORTE : DU « GOÛT DES AUTRES » À L'ART DE RÉGLER LES CONFLITS

« Loin de la foule déchaînée », voilà ce qu'Ariane a écrit récemment en réponse à un message qui lui demandait ce qu'elle devenait. On la comprend, après tant d'années passées à désenchaîner les passions des uns et des autres.

Il faut seulement espérer qu'elle ne connut pas toutes les affres de la vie de Barbara, héroïne du roman de Thomas Hardy, laquelle fut torturée par un mari militaire, avant d'épouser l'homme qui tua celui-ci, et qu'elle avait d'abord éconduit.

Mais voilà une belle phrase : « Loin de la foule déchaînée. » Un acte de langage qui dit plein de choses sur celui ou celle – ici celle – qui l'accomplit, sur son état d'esprit, sur le contexte social dans lequel elle a vécu et sur celui dans lequel elle vit actuellement.

Le langage, ah, le langage ! La marque de notre apparition au monde, le signe de notre destinée. Le langage, nous le savons, est le propre de l'homme – et de la femme. Rendez-vous compte, la Bible nous dit : « Au commencement était le verbe. » Mais, c'est quoi ce verbe ? Et comment ils savaient, les bougres, puisqu'il n'y avait encore personne sur terre ? À qui il s'adressait, ce verbe ? Qui était là pour l'entendre ?

Non, il faudrait dire : « Au commencement était un *serpent*, une *pomme*, *elle* et *lui*. » Et entre ces quatre-là le langage, grâce auquel sont rendus possibles les deux actes qui régulent la vie sociale : la *négociation* et la *transgression*.

Le *serpent*. Le serpent qui dit : « le fruit interdit ? Ah, Ah ! Quelle belle blague ! » Notez que le serpent, le diable, est le premier à rire. C'est lui qui, le premier, introduit l'*ironie*. Le serpent qui séduit par le langage, par un discours de promesse de *liberté* à qui veut l'entendre.

La *pomme*. Elle aussi, elle parle. Elle dit : « Je suis ronde comme la terre, et je sais que les peuples n'auront de cesse de m'exploiter, de me bouffer jusqu'au trognon. »

“Trognon”, tenez, encore un fait de langage insolite. Regardez, vous enlevez une lettre à ce mot et il continue de signifier quelque chose : “trognon”, retirez le “t”, il reste “rognon” ; retirez le “r”, il reste “o(i)gnon” ; enlevez le “o”, il reste “gnon” ; enlevez le “g”, il reste “non” ; retirez le “n”, il reste “on” ; enlevez le “o”, il reste... le “n”, comme... nul.

En tout cas, la pomme, *objet de discorde*, qui accompagne notre quotidien et se trouve au centre de la vie universitaire.

Et puis, il y a *Elle*, la femme, qui se parle à elle-même, qui se dit qu'elle en a marre de cette nature paradisiaque, de tous ces oiseaux, ces poissons, ces animaux, ces gnangnans, au son des violons des angelots du ciel.

Elle, qui pense qu'il est temps de sortir de la nature et d'entrer dans la culture, et que pour cela il faut transgresser l'interdit. Et, crack! La voilà qui croque la pomme, puis la tend à son compagnon.

Quant à *Lui*, l'homme, il est déjà en retrait. Il voit arriver cette pomme entamée, formant un creux, une mystérieuse caverne, comme une invite à y planter ses dents.

Lui, l'homme, prêt à se soumettre, mais qui, quand même, malicieux, se tient à peu près ce langage : « Peut-être qu'à être vêtus de peaux de bêtes, ce serait plus excitant, plus érotique. »

Voilà donc la grande affaire du langage : le droit de vie et de mort (symbolique) sur les êtres humains. Les mots ne tuent pas mais ils peuvent blesser à mort.

Dans ce monde cruel de gestion des affaires de la Cité, et dans ce petit monde, non moins cruel, des affaires universitaires, il semble qu'un peu d'humour soit nécessaire.

Car l'humour passe par le langage, et il est curieux que les différentes sciences humaines et sociales n'en tiennent pas suffisamment compte. Il est vrai que la science se marie mal avec l'humour. C'est dommage, elle y gagnerait peut-être en imagination. Et peut-être que le découpage des disciplines, qui est souvent affaire de défense de territoires et de rapports de domination, gagnerait en interdisciplinarité.

Il y a donc le langage et l'étude du langage, et l'étude du langage est une des choses qu'un certain nombre d'entre nous ont en commun avec Ariane.

Évidemment, il y a plusieurs façons d'étudier le langage : les unes plus quantitatives, et, il faut bien dire, parfois réductrices de la richesse des mots ; d'autres plus qualitatives tenant compte de la diversité des significations selon les contextes d'emploi.

C'est à cela que s'est employée Ariane dans son travail de thèse et dans son enseignement. Il faut dire qu'à être hispaniste, c'est-à-dire à entrer dans l'altérité linguistique, on devient beaucoup plus sensible à la subtilité du langage, et donc à percevoir les implicites cachés sous l'apparente tranquillité de la surface des mots.

C'est peut-être cela qui aura donné à Ariane le « goût des autres », le goût du « détricotage » des questions complexes, du « désembrouillage » des conflits. D'autres seront mieux placés que moi pour en parler.

Mais je peux témoigner que, lors de nos rencontres, Ariane, alors directrice de l'UFR ou vice-présidente du Conseil d'Administration, avait un certain art pour commenter, avec sa petite pointe d'accent bordelais et son sens de l'humour, la dramaturgie universitaire, sans jamais en révéler les bas-fonds. Ce qui ne l'empêchait pas d'avoir un certain *souci* du jeu politique.

Nous passions alors un très bon moment. Il faut dire que notre hispanité commune nous a donné en partage qu'il fallait savoir rire dans les situations les plus dramatiques. Cervantès nous l'a appris.

La question donc se pose, et c'est à nous tous d'en juger : est-ce que les femmes exercent le pouvoir de façon différente des hommes? Ont-elles la même façon de traiter les rapports de force? Ont-elles le même sens de la hiérarchie? Sont-elles davantage de *devoir* ou de *pouvoir*? Ou bien n'est-ce qu'une question de personnalité, ou des deux à la fois?

En ces temps d'étude sur le genre, et de revendications égalitaires, peut-on généraliser? Doit-on se laisser aller à certaines polémiques qui, au bout du compte ne font qu'entretenir les stéréotypes de part et d'autre? En tout cas, il semble que chez Ariane, ce soit sa personnalité qui ait toujours guidé son comportement.

Je voudrais terminer en rappelant un fait qui me tient à cœur et montre la profonde humanité d'Ariane.

Lorsque l'une de nos collègues, María Victoria Abad, fut terrassée par une maladie irréversible, c'est Ariane qui fut en première ligne pour la soutenir et régler sa situation médicale et administrative.

C'est encore elle qui fut proche des filles de María Victoria, *mes* filles, pour leur remonter le moral et les aider à gérer les difficultés de ce malheur.

Sois-en publiquement remerciée, chère Ariane, et puisse le destin t'accompagner de sa plus favorable étoile.

« Que la vida te depare lo mejor. »

Patrick CHARAUDEAU

Université Sorbonne Paris Nord,

Laboratoire Communication et Politique (LCP), IRISSO (UMR 7170)

**Le lexique dans l'histoire, les sciences
et la littérature : sens, termes et terminologies**

EN VOITURE À L'ÉPOQUE ROMAINE DE LA GAULE À BABYLONE

Sans être tout à fait sûr qu'Ariane Desporte au cours de son long itinéraire professionnel ou de ses voyages soit jamais allée jusqu'à Babylone, hélas de plus en plus inaccessible aujourd'hui, le spécialiste d'histoire romaine que je suis tient cependant à s'associer à cet hommage rendu à notre Collègue qui a tant œuvré au sein de notre communauté universitaire en faveur de nos disciplines et de notre Faculté, par une modeste contribution qui se bornera à quelques considérations élémentaires sur le plan linguistique¹.

Avant d'être romaine, l'Europe a d'abord été celtique, envahie par plusieurs vagues migratoires entre la fin du VI^e siècle et le II^e siècle av. J.-C., qui se sont répandues à partir du centre de l'Europe jusqu'en Ukraine, en Scandinavie, aux extrémités de la péninsule puis dans les îles Britanniques : chassés de Rome, les Gaulois s'installent en Italie du Nord au début du IV^e siècle, tandis que dans les Balkans, repoussés de Delphes, les Galates passent en Asie Mineure un siècle plus tard. S'il n'y eut jamais d'unité politique, en raison notamment de la diversité des rapports entre les envahisseurs et les populations installées antérieurement et du caractère tardif de la sédentarisation des Celtes qui à l'origine se déplaçaient en chariots sur de longues distances avec familles et bagages, on peut en revanche parler d'une civilisation laténienne, du nom d'un site archéologique de Suisse occidentale, à laquelle participaient les différents peuples de la Gaule. À l'époque celtique celle-ci était dotée d'une agriculture en pleine expansion, caractérisée par un réseau d'exploitations déjà dense et une production céréalière de rendement élevé dont le contrôle fut l'un des objectifs de la conquête romaine mais qui cohabitait avec une belle forêt abondante et aux essences variées, dont nous connaissons la plupart des noms gaulois (Delamarre 2003 : 424), malgré le petit nombre de textes conservés.

C'est cette forêt qui explique l'habileté des Gaulois dans le travail du bois : pour la construction des bâtiments, du fameux *murus Gallicus* évoqué par César, *Guerre des Gaules*, 7, 23, structuré par des poutres disposées perpendiculairement aux charpentes et

1. Je remercie mon épouse Nicole et son amie Ingrid Bézard pour la transcription des mots hébreux et araméens.

aux bardeaux, mais aussi dans les arts du menuisier, du boisselier, du tonnelier (Molin 1988, Merlière 2002), du sabotier et bien sûr, en raison de leurs traditions ancestrales, de la charronnerie, attestée tant par la richesse du vocabulaire gaulois répertorié dans ces domaines (Delamarre 2003 : 428) que par les vestiges archéologiques qui sont parvenus jusqu'à nous.

La diversité des langues celtiques s'explique par la rémanence de disparités locales, culturelles, ethnologiques et linguistiques. Le terme de *gaulois* désigne la langue des Gaules Cisalpine et Transalpine. Grâce aux travaux de P.-Y. Lambert et de X. Delamarre entre autres, la connaissance de la langue gauloise a fait d'énormes progrès ces dernières décennies, notamment grâce au déchiffrement d'inscriptions datant de l'époque romaine², permettant de reconstituer un lexique composé de mots ou plus exactement d'étymologies restituées à partir de l'onomastique personnelle ou toponymique, sans toutefois dépasser le niveau de ce que les spécialistes appellent une *Trümmersprache* (Delamarre 2003 : 8-10).

Comme le montre la rapidité des déplacements des troupes de César durant la conquête, les Romains ont trouvé en Gaule un réseau routier déjà important et hiérarchisé³ que devaient souvent réutiliser leurs propres voies, y ajoutant notamment des ouvrages d'art en pierre qui permettaient souvent de raccourcir les distances. « Périodiquement reconstruites plutôt que régulièrement entretenues » (Duval 1959 : 747), ces routes de la Gaule romaine étaient évidemment parcourues par des voyageurs à pied ou à cheval, mais aussi par de nombreux véhicules tirés par des équidés ou des bœufs et connus par les textes, l'iconographie ou le mobilier livré par les fouilles. L'excellence de la charronnerie gauloise se traduit par le nombre important de ces noms de véhicules qui permettent d'établir une véritable typologie.

Gaulois

Le mot **carbanton*, sans doute issu de la racine indo-européenne **(s)kerbh-* « tresser » (Lacroix 2005 : 136, 160), d'où dériverait également le latin *corbis*, désignait au départ l'assemblage de tiges d'osier ou de pièces de bois (ridelles, hayon etc.) constituant une caisse d'osier ou de bois, a été employé pour celle d'un char puis a fini par métonymie par nommer le char lui-même, de guerre⁴, donc à deux roues, ou de transport. Il a survécu à l'époque romaine dans des toponymes comme *Carbantorate Meminorum*, « le Fort des Chars des Meminiens », nom antique de Carpentras (Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, 3, 4, 36). Le français *charpente* a conservé le sens d'« ouvrage en bois » du mot gaulois dont il est dérivé.

Le mot **couinmos* est formé du préfixe *co(n)-* « ensemble » qu'on retrouve dans *Condate*, toponyme désignant un confluent, et du thème **uegno*, issu de la racine indo-européenne

2. Comme le calendrier de Coligny : Lambert 1995, p. 108-115.

3. Comme le prouve l'existence de plusieurs mots en gaulois : **sentu-* « sentier », **cammano-* d'où dérive après passage en latin notre « chemin », **mantalon*, « route » (Delamarre 2003 : 425).

4. Delamarre 2003, *s. u.*, p. 105.

**uegh-*, « aller en char », « transporter en char », qui a donné le grec ὄχος, en latin *uehere* et ses dérivés *uehiculum*, *uectare*, etc., l'irlandais *fén*, le gallois *gwain*, l'anglais *waggon*, l'allemand *Wagen* et a été conservé au Luxembourg à l'époque romaine dans l'épiclese au datif de Mars *Marti Uegnio* « Mars qui combat en char » (*CIL XIII*, 4049). Il s'agissait donc d'un char de guerre à deux occupants, un cocher et un combattant.

Le mot **essedon*, composé de *en-* = *in-*, « dans », « sur », et *sed-*, « être assis », qui désigne donc un char où l'un au moins des occupants est assis, apparaît dans les toponymes *Manduessedo*, « Char du petit Cheval », sur l'*Itinéraire d'Antonin* en Bretagne insulaire, aujourd'hui Mancetter, ou *Ta<u>ruessedo*, « Char du Taureau » sur l'*Itinéraire d'Antonin* et la *Table de Peutinger* en Cisalpine (*Regio XI*) au nord du lac de Côme, aujourd'hui localisé à Sondrio Madesimo ou Campodolcino⁵.

Le terme **cission* que l'on peut rapprocher de **cissa* « corbeille tressée » (voir grec κίστη) et que l'on retrouve dans *Cisomagos* « le Marché aux Chars », sous la forme *Cisomagensi* (Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, 10, 31), aujourd'hui Ciran-la-Latte (Indre-et-Loire)⁶, désignait donc un cabriolet léger à caisse d'osier en forme de panier⁷.

Le terme **petruraton* est composé de *petru-* « quatre », présent dans beaucoup de composés comme *petrudecametos* « quatorzième », notamment de toponymes tel *petrumantalon* « les quatre routes », « carrefour » (Delamarre 2012 : 215-216), et de *roto-* « roue » visible dans *Rotomagos*, « le Marché de la Roue », aujourd'hui Rouen : il ne fournit aucune autre information sur le véhicule en dehors du nombre de roues. Selon Pline l'Ancien, 34, 163, les Gaulois le décoraient luxueusement.

Le mot **carros* désigne les grands chars à quatre roues dans lesquels les Gaulois transportaient comme leurs ancêtres autrefois leurs bagages et qui pouvaient leur servir de rempart dans la bataille, comme aux Helvètes en 58 (César, *Guerre des Gaules*, 1, 26) ; à partir de la même racine indo-européenne **kers-* « courir » mais avec variante de la sonante voyelle, a été formé de façon parallèle le latin *currus* (Lambert 1995 : 42) qui était à l'origine chez les Latins le char de guerre à deux roues ouvert à l'arrière et a survécu dans la langue classique pour parler de tout char de ce type, à deux roues ouvert à l'arrière, comme les chars de course ou de triomphe ; le mot gaulois, quant à lui, a donné naissance à plusieurs composés, notamment des toponymes comme *Καρρόδουνον*, dont Ptolémée donne quatre exemples dans sa *Géographie*, de la Germanie supérieure à la Dacie.

**reda*, formé sur le thème verbal **reid-*, « voyager à cheval », qui apparaît dans le toponyme gaulois de l'actuelle Ivrea, *Eporedia* « la Cavalière⁸ », dont on rapprochera l'allemand *reiten*, « chevaucher », désigne une voiture à quatre roues, utilisée pour les longs voyages, et se retrouve dans le nom du peuple des *R(i)edones* « les bons conducteurs de

5. Delamarre 2012, s. u. *mandu-essedon* signale que le mot *essedon* peut aussi signifier « résidence » p. 189.

6. Delamarre 2012, s. u. *cisso-magos* p. 114.

7. Delamarre 2003, s. u., p. 117. La même métonymie se retrouve pour le mot latin *corbis* : Ernout et Meillet, 1985, s. u. p. 142.

8. Pline l'Ancien, 3, 123, glose ainsi le terme : « *Eporedias Galli bonos equorum domitores uocant* ».

reda », à l'origine du nom de la ville de Rennes⁹. Le composé avec le préfixe *uo-/ue-* « sous » **ueredos* < **uoredos* « cheval attelé à la *reda* », donc vigoureux et endurant, est gaulois.

**benna* remontant à **bhenda* du thème verbal **bhend-* « lier », « attacher » (allemand *binden*), désignait une corbeille tressée, puis un véhicule dont la caisse est tressée comme une corbeille (Lambert 1995 : 187); le composé *combennones*, « ceux qui prennent place dans la même *benna* » semble bien gaulois, d'après la compilation par Paul Diacre au VIII^e siècle du lexicographe du I^{er} siècle Sex. Pompeius Festus (éd. W. M. Lindsay, Leipzig, 1913, p. 29)¹⁰.

On remarquera la fréquence dans ce vocabulaire de la charronnerie des thèmes liés au tressage et à l'osier qui indiquent combien ce matériau était important pour la construction des caisses des véhicules quel que fût leur usage¹¹.

Latin

Si le latin possédait des noms de véhicules d'origine italique, tels *arcera*, *currus*, *plaustrum*, *tensa*..., dont il ne sera pas question ici, il devait adopter très vite tous ces différents termes gaulois, certains même bien avant la conquête césarienne, attestant les emprunts techniques effectués par les Romains en matière de charronnage comme dans d'autres secteurs de l'artisanat du bois, de l'osier ou du métal. Les mots sont désormais bien identifiés et les textes sont assez nombreux pour permettre d'établir une typologie. Les mots sont classés d'après ce que nous savons de leur ordre de passage dans la langue latine.

Entendu par les Romains avec une variante forte de /b/ **carbanton* est passé en latin sous la forme *carpentum* dès le III^e siècle av. J.-C. pour désigner un char transportant les voyageurs (Livius Andronicus, *Odyssée*, fgt 18 W. Morel, v. 2). Selon Tite-Live, les Gaulois l'employaient comme char de guerre (10, 30, 5 : bataille de *Sentinum* en 295 av. J.-C., lors de la troisième guerre samnite; 36, 38, 6 : victoire de P. Scipion sur les Boïens en 191 av. J.-C.) ou pour transporter le butin (31, 21, 17 : bataille de Crémone en 200 av. J.-C.; 33, 23, 5 et 9 : triomphe du consul G. Cornelius Cethegus en 197 av. J.-C.), mais à Rome, il est utilisé surtout par les femmes, des origines (Tite-Live, 1, 48, 5 et 7, d'où Varron, *Langue latine*, 5, 159; Tite-Live, 5, 25, 9; Ovide, *Fastes*, 1, 619) à l'époque impériale, notamment par les impératrices Messaline (Suétone, *Claude*, 17, 6) et Agrippine (Tacite, *Annales*, 12, 42), ce qui laisse supposer qu'il s'agissait d'une voiture d'un certain confort, couverte et fermée, attelée à des mules ou à des bœufs (*Histoire Auguste, Antonin Héliogabale*, 4, 4).

9. Notons que la graphie *Redones* est à la suite de César, celle de la littérature : César, *Guerre des Gaules*, 2, 3, 4; 7, 75, 1, 2; Pline l'Ancien, 4, 18; Ptolémée, *Géographie*, 2, 8, 9; *Notitia Dignitatum*, p. 264, éd. O. Seeck, 1876; Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, 5, 29 et 10, 9 avec h après r, et *Riedones* celle des inscriptions : *AE* 1969-70, 405 a; 405 b; 405 c = *CIL* XIII, 3151.

10. *Benna lingua Gallica genus uehiculti appellatur, unde uocantur combennones in eadem benna sedentes.*

11. Le travail de l'osier chez les Gaulois avait été déjà noté par Poseidonios au début du I^{er} siècle av. J.-C. (*FHG* III, 260, C. Müller, *ap.* Athénée, 4, 152c).

Le mot *petorritum*, qui est la transcription en latin du gaulois **petruroton* est bien identifié dès le milieu du 1^{er} siècle av. J.-C. comme gaulois par Varron, *Antiquités divines*, l. 14, fgt 133 Funaioli = 108 Agahd, selon le témoignage d'Aulu-Gelle, 15, 30. Festus, (Lindsay, p. 226, l. 30) rappelle qu'étymologiquement il désigne un char à quatre roues. Horace, *Épîtres*, 2, 1, 192 nous dit que le *petorritum* était utilisé dans la *pompa triumphalis*, Ausone, à plusieurs reprises (*Épîtres*, 6, 35 Jasinski; 8, 5 Jasinski) qu'il était attelé de mules, sans préciser leur nombre, et se montre aussi méfiant à son égard qu'à celui de la *raeda* (*Ép.*, 14, 15 Jasinski).

Le gaulois **essedon* passe en revanche directement en latin au plus tard au milieu du 1^{er} siècle av. J.-C. sous la forme *essedum*. Si, d'après Tite-Live, 10, 28, 9, lors de la bataille de *Sentinum* en 295, il est comme le *couinnus* utilisé par les Gaulois comme char de combat contre les Romains, Cicéron, *Correspondance*, 139 (*Fam.*, 7, 7), 1 et César sont les premiers à emprunter le terme latin pour désigner le char que seuls les Bretons vont opposer aux troupes de ce dernier lors des deux campagnes de 55 et de 54, César décrivant les évolutions sur les champs de bataille de ces *essedas* montés chacun par un équipage de deux hommes, l'un tenant les rênes et le second armé de traits¹², et qui manœuvraient aussi bien en terrain boisé et peu praticable qu'en plaine ouverte (*Guerre des Gaules*, 4, 33). Cassivellaunos, le commandant en chef des Bretons disposait en 54 de quatre mille *essedarii*, ce qui veut dire 2 000 ou 4 000 chars, selon que César entendait par ce terme l'un des deux membres de l'équipage ou les deux (*ibid.*, 5, 19). Ces véhicules sont bien connus grâce à certaines trouvailles comme celle du dépôt votif de Llyn Cerrig Bach (Anglesey) du 1^{er} siècle av. J.-C. qui a donné lieu à une reconstitution au Musée national gallois à Cardiff. Ces chars légers étaient surtout construits en bois, en cuir et en osier. Si les essieux n'ont jamais été retrouvés, nous connaissons en revanche quelques roues intactes qui avaient dix à quatorze rais de charme ou de frêne, travaillés au tour; le moyeu, en bois d'orme ou de chêne, faisait nettement saillie, de 30 à 38 cm environ; la jante était formée d'une seule pièce de frêne, cintrée au moyen de l'étuvage à la vapeur et entourée d'un bandage de fer (Fox 1946). À ce type de char de combat s'apparentait le petit char qui servait aux jeux de l'amphithéâtre, courses d'attelages divers¹³ ou combats de gladiateurs comme on le verra ci-dessous.

À Rome beaucoup, comme Properce, 2, 1, 76 croyaient l'*essedum* d'origine bretonne mais d'autres avec Virgile, *Géorgiques*, 3, 204 l'attribuaient aux Belges ou plus généralement aux Gaulois (Servius, *ad loc.*, éd. Thilo, 3, 1, 1887). Le terme, qui s'emploie volontiers au pluriel poétique (Properce, 2, 1, 76; Sidoine Apollinaire,

12. Selon Tacite, *Agricola*, 12, 1, c'était le cocher qui était noble, le combattant n'étant qu'un de ses clients. Or Diodore de Sicile, 5, 29, sans doute à la suite de Poseidonios, disait au contraire à propos des conducteurs de chars gaulois du 1^{er} siècle av. J.-C. qu'ils étaient choisis au sein des classes les plus pauvres. Peut-être transposaient-ils tous deux les usages du monde homérique. À moins que les choses aient évolué entre deux pays différents à deux siècles d'intervalle. En tout cas mieux vaut ici se fier à Tacite qui tenait l'information de son beau-père.

13. Par ex. de bisons (Martial, 1, 104, 8).

Poèmes, 22, 23) ou sous la forme d'un doublet féminin *essedum* (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, 56, 4) a désigné dès l'époque de Cicéron un cabriolet à la mode pour la promenade (Cicéron, *Correspondance*, 245 (*Att.*, 6, 1), 25; Martial, 4, 64, 19) que l'on attelait de chevaux, ce qui ajoutait encore au prestige de son propriétaire dans la Rome antique. Mécène (Properce, 2, 1, 76), Cynthie (*Id.*, 2, 32, 5), l'empereur Caligula (Suétone, *Caligula*, 26, 2), ses courtisans (*ibid.*, 19, 2) et, au temps de Sénèque, les snobs de Rome ou de Baïes (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, 56, 4) se déplacent en *essedum*, chose que Cicéron jugeait incompatible avec la dignité de tribun de la plèbe (*Philippiques*, 2, 58). Comme dans le cas du phaéton moderne, il est fréquent que le voyageur conduise lui-même, tel le dieu Bacchus dont l'attelage était constitué de tigres (Sidoine Apollinaire, *Poèmes*, 22, 23) mais il arrive aussi qu'il se fasse conduire par un cocher. C'est même la différence que Martial, 12, 24, 6-7, mentionne entre le *couinnus* qui n'a qu'une banquette et permet donc au poète et à son ami d'être seuls et de converser librement, et l'*essedum* où les deux compagnons devraient subir la présence devant eux d'un *rector* qu'il faut donc imaginer assis sur un siège bas, à l'avant de la voiture. L'évocation de l'*essedum* de l'empereur Claude par Suétone (*Claude*, 33, 5) confirme cette disposition des sièges de l'*essedum* : Claude se déplaçait dans un *essedum* aménagé de façon à lui permettre de satisfaire en cours de route sa passion pour le jeu de dés. Ceci implique que l'empereur ne menait pas lui-même, qu'il avait à ses côtés un compagnon qui ne menait pas non plus, et que le véhicule était construit de telle sorte que les parties ne fussent pas brouillées par les cahots de la route. L'*essedum* était donc une petite voiture de maître à deux roues avec un siège bas à l'avant pour le cocher (*prima sella* : Phèdre, 50, 5) et une banquette à l'arrière où le maître prenait place quand il ne conduisait pas lui-même.

Le modèle présenté sur les clichés ci-joints (fig. 1-3) dispose du système de suspension à courroies de cuir fréquemment utilisé à l'époque romaine, comparable à celui de carrosses des temps modernes, avec cette différence que sur les carrosses, les courroies étaient fixées à l'avant et à l'arrière de la caisse, et non sur les côtés, comme ici. Bien entendu le luxe de la décoration de l'*essedum* était un signe de la richesse du propriétaire : aussi était-il souvent orné d'éléments ou de plaques sculptées dans les métaux les plus précieux (Pline l'Ancien, 34, 163) : le joug de celui de Mécène était ciselé (Properce, 2, 1, 76). Puis le terme finit par s'employer de façon plus générale pour toute petite voiture à deux roues, destinée aussi bien aux voyageurs dans tout l'empire, en Germanie (Suétone, *Caligula*, 51, 4; *Galba*, 6, 3), en Hispanie où il s'agit sans doute d'une voiture de louage (Martial, 10, 104, 7), qu'à l'exhibition des prisonniers lors de la *pompa triumphalis* (Horace, *Épîtres*, 2, 1, 192; Porphyron, *ad loc.*, éd. A. Holder, 1894). Il faut enfin signaler que chez certains auteurs gallo-romains tardifs le mot semble avoir désigné non plus une voiture de voyage mais une sorte de chariot destiné au transport des lourdes charges (Sidoine Apollinaire, *Lettres*, 2, 10, 4, v. 23-24; 4, 18, 1). Mais quel que fût le type exact de véhicule évoqué à chaque fois, cabriolet élégant pour la promenade ou voiture de charge, le terme d'*essedum* semble toujours désagréablement connoté par l'idée du bruit qu'il produit en roulant.

Le mot *cisium* apparaît en latin au milieu du 1^{er} siècle av. J.-C. chez Cicéron. Au 4^{ème} siècle apr. J.-C. une glose de Nonius Marcellus sur un passage de Cicéron, *Philippiques*, 2, 77 (éd. W. M. Lindsay, Leipzig, 1903, p. 86, l. 29) précise qu'il avait deux roues¹⁴. Le mot gaulois, on l'a vu, semblait impliquer à l'origine, sur ces véhicules comme sur plusieurs autres types, la présence d'une caisse d'osier, mais en latin, il désigne aussi bien le cabriolet constitué d'une banquette à dossier plus ou moins montant fixée sur un train de roues et attesté tant dans les tombes étrusques à partir du début du 7^{ème} siècle av. J.-C. que sur le répertoire figuré d'époque impériale, parfois avec le même système de suspension que sur l'*essedum*, que toute espèce de petite voiture à deux roues à caisse ouverte à l'avant, qui, à l'image des charrettes à ridelles ou à claire voie de nos campagnes il y a encore quelques décennies, avaient dans la vie quotidienne de multiples usages, et servaient à leur propriétaire aussi bien à ses propres déplacements qu'au transport de telle ou telle marchandise. L'attelage est à timon, généralement à deux, très rarement à trois, avec un animal de renfort en dehors du joug (Ausone, *Épîtres*, 8, 6 Jasinski), ou à quatre, ou à brancards, le limonier étant seul ou accompagné à sa gauche d'un animal de renfort hors des brancards comme on peut l'observer sur des reliefs du Nord-Est de la Gaule. Il s'agissait ordinairement de chevaux ou de mulets. Cette petite voiture est manifestement associée pour les Anciens à l'idée de vitesse et utilisée par tous les voyageurs pressés, qu'il s'agisse de Marc Antoine lui-même (Cicéron, *Philippiques*, 2, 77) ou d'un simple *tabellarius* (Cicéron, *Pour Sex. Roscius d'Amérique*, 7, 19), comme le montre l'emploi à proximité du mot *cisium* de termes comme *celeriter* ou du verbe *uolare* et de ses composés¹⁵. Cette impression est renforcée par la grandeur des roues qui dépassent 1,20 m à l'échelle sur certains reliefs, puisque l'allongement du rayon diminue la force de tirage nécessaire pour ébranler le véhicule¹⁶. Aussi dut-on déjà à l'époque recommander aux conducteurs de *cisia* de réduire leur vitesse (*temperare*) pour éviter les accidents (Digeste, Ulpian, 19, titre 2, *Locati conducti*, 13)¹⁷. Toutefois Sénèque parvient à écrire assis à côté du meneur d'un *cisium* (*Lettres à Lucilius*, 72, 2)¹⁸.

14. « *Vehiculi biroti genus* ».

15. Cicéron, *Amer.*, 7,19, « *sex et quinquaginta passuum cisiis peruolauit* » : « en changeant plusieurs fois de *cisium*, il parcourt à toute allure les 82 km » ; *Philippiques*, 2,77, « *cisio celeriter ad urbem aduectus* » : « s'étant rapidement rendu en ville en *cisium* » ; Virgile, *Catal.*, 10, 3, « *neque ullius uolantis impetum cisi nequise praeterire* » : « (il prétend) qu'aucun *cisium* lancé à toute allure n'a réussi à le doubler ».

16. L'expérience et la théorie démontrent que le tirage est proportionnel au rapport d/D, relation dans laquelle d est le diamètre de la fusée de l'essieu et D celui de la roue. Comme on ne peut réduire considérablement l'épaisseur d de l'essieu élément porteur, il faut agir sur D.

17. Quand Ausone, *Épîtres*, 14 Jasinski, 13-14, semble estimer le *cisium* moins rapide, et donc moins dangereux que la *raeda* (« *Sed cisium aut pigrum cautus conscende ueraedum; / Non tibi sit raedae, non amor acris equi.* » : « Mais prudemment, monte dans un *cisium* ou sur un cheval de poste à marche lente; ne te laisse pas séduire par une *raeda* ni par une monture trop vive »), il est, comme souvent, dans la dérision.

18. « *Quaedam enim sunt quae possis et in cisio scribere* » : « Il est en effet des choses que l'on peut écrire même en *cisium*. »

Le mot *raeda*, qui s'orthographiait aussi *reda* ou *rheda*, a été très utilisé dans la latinité antique à partir du 1^{er} siècle av. J.-C. d'abord dans un contexte gaulois par Heluius Cinna, un poète ami de Catulle (fgt 9 Morel *ap.* Aulu-Gelle, 19, 13, 5) en Cisalpine, et par César (*Guerre des Gaules*, 1, 51, 2 en parlant des Germains d'Arioviste; 6, 30, 2 en parlant des Éburons d'Ambiorix), puis par Varron (*Économie rurale*, 2, 7, 15), et fréquemment par Cicéron jusqu'à l'Antiquité tardive. Quintilien en a rappelé l'origine gauloise (1, 5, 57 et 68). La *raeda* était la voiture de voyage à quatre roues du monde romain (Isidore de Séville, *Étymologies*, 20, 12, 2)¹⁹, mentionnée dans les tarifs pour les voyages (édit du Maximum de Dioclétien, éd. M. Giacchero, Gênes, 1974, chap. 17, *De uecterarum mercedibus*)²⁰ et qui pouvait être louée (Sénèque, *Bienfaits*, 7, 5, 3; Suétone, *Divin Jules*, 57, 2). À l'origine, il s'agissait d'un char à bancs découvert destiné au transport de plusieurs passagers et qui était assez solidement construit pour rouler sur n'importe quel terrain. Les représentations, qui couvrent l'ensemble de la période impériale, proviennent surtout de l'ancienne Europe celtique, de la Gaule à la Dacie, et montrent certes des voitures de différents formats, d'aspect plus ramassé en Italie, plus allongé en Dacie ou dans le Nord-Est de la Gaule, mais dont les caractéristiques demeurent les mêmes : légèreté et sobriété du bâti de bois dépourvu de tout élément décoratif, roues toujours de très grande taille, de dix à douze rais. Le nombre des voyageurs était sûrement variable selon les dimensions de la voiture. Lors du voyage à Brindes resté célèbre par le récit, fort intéressant pour les conditions matérielles d'un voyage en Italie du temps d'Auguste, qu'Horace nous en a laissé (*Satires*, 1, 5), le poète et ses compagnons étaient huit, mais il y avait au moins deux *raedae* : avec les deux *muliones* nous arrivons au total de dix c'est-à-dire cinq personnes au plus par voiture (v. 86). D'autres textes mentionnent la présence de plusieurs voyageurs dans la *raeda* mais toujours en petit nombre (Cicéron, *Pour Milon*, 10, 28 et 20, 54; *Id.*, *Philippiques*, 2, 58) : ainsi Cicéron s'y trouve avec son secrétaire en plus du cocher quand il dicte une lettre à Atticus sur une route de Cilicie durant son proconsulat de 51/50 av. J.-C. (*Correspondance*, 183 (*Att.*, 5, 17), 1)²¹. Il était également possible d'y transporter paquets et provisions (Martial, 3, 47, 5).

Dès l'origine (Heluius Cinna, fgt 9 Morel *ap.* Aulu-Gelle, 19, 13, 5), les *raedae* ont été réputées chez les Romains pour leur vitesse et Ausone, qui, nous l'avons vu, les prétend même plus rapides et donc plus dangereuses que les *cisia*, les déconseille à son ami Paulus (*Épîtres*, 14, 13-14 Jasinski). Bien entendu leur vitesse dépendait de leur attelage; or une comparaison des textes et des représentations montre que celui-ci pouvait être très variable quant au nombre et à la disposition des animaux mais

19. « *raeda genus uehiculi quattor rotarum* »; au milieu du 4^e siècle, le Code Théodosien, 8, 5, 8, 2 l'opposait à la birota : « *Octo mulae iugantur ad raedam... birotis trinas sufficere* ».

20. L'édit du Maximum de Dioclétien, daté de la fin de l'année 301, rédigé en latin et en grec, fixe près de 1400 prix de différents types de marchandises (denrées, objets et produits manufacturés) et de services, comme les transports, par terre (chap. 17) et par mer (chap. 35).

21. « *Hanc epistolam dictaui sedens in raeda* » : « C'est assis dans ma *raeda* que je dicte cette lettre ».

qu'il s'agissait en général de deux équidés : deux poneys chez Heluius Cinna, chevaux sans indication de nombre chez Cicéron devant la *raeda* de Vedius (*Correspondance*, 245 (*Att.*, 6, 1), 25) ou chez Varron (*Économie rurale*, 2, 7, 15), mules, toujours sans indication de nombre ailleurs chez Varron (*op. cit.*, 3, 17, 7). Ces voitures étant destinées à rouler des journées entières (Suétone, *Divin Jules*, 57, 2), il faut les supposer, malgré la sobriété de leur apparence, pourvues d'un certain nombre d'aménagements pour assurer un minimum de confort aux voyageurs. Les *raedae* de Thiasus (Apulée, *Métamorphoses*, 10, 18, 3) étaient dotées de *carpenta* c'est-à-dire ici de capotes, parfois décorées, qui, déployées comme celles des landaus du siècle dernier, abritaient les passagers des intempéries. Martial mentionne une *raeda cathedrata* équipée de fauteuils (10, 14, 1). Sous les Sévères, le juriste Paul parle de *sedularia* « banquettes », de *tapetia uel lintea* « de tentures ou de rideaux » dont on a retrouvé dans les fouilles des crochets de supports et qu'il considère comme faisant partie du mobilier de la voiture et distingue des « couvertures », les *pelles* qui enveloppent les effets des voyageurs et des courroies qui les attachent, classées par lui avec leurs bagages (Digeste, Paul, 33, titre 10, *De suppellectile legata*, 4-5).

C'était la voiture à quatre roues pour les transports officiels qui circulaient sur les routes impériales (Isidore de Séville, *Orig.*, 12, 1, 55) : aussi dans la seconde moitié du IV^e siècle, le Code Théodosien, 6, titre 29, *De curiosis*, 2 et 5 ; 12, titre 12, *De legatis et decretis legationum*, 9 et surtout 8, titre 5, *De cursu publico...*, 8, 47-48, réglemente-t-il soigneusement son utilisation pour la *uehiculatio* : permis spécial, attelage de huit mules l'été (d'où l'appellation de *quadrigae* « association de quatre jougs » unissant les animaux par paire l'une derrière l'autre (Code Théodosien, 6, titre 29, *De curiosis*, 5)), de dix l'hiver (8, 5, 8), charge maximale de 1 000 livres d'argent, réduite à 500 livres d'or pour le compte de l'État, 500 livres d'argent ou 300 d'or pour le compte des particuliers autorisés par l'*euectio* (8, 5, 48)²² à recourir aux services du *cursus publicus*. La *raeda cursualis* dont la capacité était supérieure à celle du *carrus*, de 600 livres seulement, était donc employée aussi bien pour le transport rapide des marchandises que pour celui des voyageurs.

Le terme *carrus* que l'on trouve aussi au neutre dès l'origine sous la forme *carrum* (*Bell. Hisp.*, 6, 2) apparaît en latin au cours de la première moitié du I^{er} siècle av. J.-C. (L. Cornelius Sisenna, fgt 76, l. 2 Chassignet *ap.* Nonius Marcellus, p. 287, l. 16 Lindsay) pour désigner les chariots qui transportent les bagages et les familles des armées gauloises et germanes, souvent disposés de façon à constituer un rempart (César, *Guerre des Gaules*, 1, 26, 3 ; 51, 2 ; 4, 14, 4 ; Tite-Live, 10, 28, 9), mais on a fait remonter son introduction dans la langue latine à l'invasion de l'Italie par les Gaulois au début du V^e siècle en face du mot indigène *currus* (Ernout et Meillet 1985 : x) qui a subsisté pour désigner un char de guerre, de course ou de triomphe à deux roues pourvu d'une caisse ouverte à l'arrière. Dans une glose à Horace, *Satires*, 1, 6, 104,

22. Ces chiffres sont à l'origine de la théorie primitiviste de Lefebvre des Noëttes, qui refusait aux attelages antiques toute efficacité.

Porphyrion, éd. A. Holder, 1894, présente le mot comme populaire et synonyme de *petorritum*²³. Le terme semble avoir traversé toute la latinité impériale, de Vitruve (10, 2, 11) à la Vulgate de Jérôme (*Écclesiaste*, 33, 5) avec le sens générique du français « char » qui en est dérivé, si bien que l'édit du Maximum de Dioclétien, déjà évoqué, distingue au chapitre 15, le *carrum quadrirotem* et le *carrum birotum* constituant avec différents outils agricoles un titre séparé des *uehacula* pour les voyageurs, qui étaient de trois à neuf fois plus chers (éd. M. Giacchero, 1974, chap. 15, l. 42-44). Quels que fussent le nombre d'essieux, le type de roues, à rais ou à voile plein, et le bâti de la caisse, à coffre ou à plate-forme entourée de ridelles, observables sur des représentations figurées dans tout le monde romain, le *carrus* romain était une voiture de charge pour le transport des marchandises.

Le terme *couinnus*, peu fréquent en latin, n'est autre que l'adaptation à la flexion latine du gaulois **couinnos*. Dès le milieu du 1^{er} siècle Pomponius Mela, *Chorographie*, 3, 52, reconnaît son origine gauloise et le présente comme un char de guerre aux essieux munis de faux, dont parle Silius Italicus, 17, 417, mais non, à propos des Belges, Lucain, 1, 426²⁴, et que n'atteste pas l'archéologie. C'est en tout cas un type de char de combat dont se servent encore les Bretons à l'époque d'Agriola sous le règne de Domitien, le dérivé *couinnarius* désignant indifféremment le conducteur du char ou le guerrier qui s'y trouve (Tacite, *Agricola*, 35 et 36). À la même époque, une épigramme de Martial (Martial, 12, 24) en fait un char de voyage dont les deux occupants, assis côte à côte, ne sont pas dérangés par la présence d'un cocher comme dans le cas d'une *carruca* ou d'un *essedum*.

L'hapax *colisatum*, employé en compagnie de *essedum* et *petorrita* dans un passage de Pline l'Ancien, 34, 163, sur la décoration des chars par les Gaulois semble provenir d'un gaulois **kolu-*, à mettre en relation avec l'irlandais *cul*, « char » (Lambert 1995 : 201-202).

D'autres noms de véhicules employés en latin étaient considérés par les Romains comme gaulois, comme *pilentum* (Porphyrion, *ad Horace, Épîtres*, 2, 1, 192, éd. A. Holder, 1894), mais ne seront pas pris en compte dans cette étude, car leur étymologie demeure inconnue²⁵.

Les apports propres au latin par rapport à ces mots se limitent à la formation de dérivés.

Le terme *raeda* a donné en latin trois composés : *epiraedium* « voiture à cheval » (Juvénal, 8, 66) qui semble formé avec le gaulois **epos* « cheval », et non le grec ἐπι- malgré Quintilien, 1, 5, 68, *ueredus*, adaptation à la flexion latine du gaulois **ueredos* a désigné comme lui dès le début du 1^{er} siècle apr. J.-C. un cheval vigoureux et endurant

23. « *Petorritum genus uehiculi est, quod uulgo carrum dicitur* ».

24. Ni César ni Tite-Live ne font jamais allusion à des chars équipés de faux chez les Gaulois ou les Bretons.

25. Le terme *ploxenum* ou *ploxinum* que Catulle, 97, 6, aurait trouvé dans la région du Pô, selon Quintilien, 1, 5, 8, semble plutôt à mettre en relation avec la racine indo-européenne à l'origine du grec πλέκειν ou du latin *plectere* « tresser ».

(Martial, 12, 14, 1 ; 14, 86, 1) et le dérivé hybride tardif *paraueredus* que l'on rencontre pour la première fois dans une constitution de février 326 (Code Théodosien, 8, titre 5, *De cursu publico, angariis et parangariis*, 3 = Code Justinien, 12, titre 50, *De cursu publico, angariis et parangariis*, 2), composé avec le préfixe grec *para-*, qui a donné le français « palefroi » et l'allemand « Pferd » et désigne l'équidé de renfort visible sur les représentations figurées à côté des animaux placés sous le joug ou entre les brancards.

Les dérivés de *carrus* sont au moins trois : *carrulus* (Digeste, Ulpien, 17, titre 2, *Pro socio*, 52, 15) a été formé à partir de *carrus* avec le suffixe *-ulus* sans que celui-ci semble conférer ici une valeur diminutive ; *carralis* apparaît une fois dans l'édit du Maximum de Dioclétien, 15, 34 Giacchero, mais le plus connu est *carruca*, qui est à l'origine de l'ancien français *charrue* « instrument aratoire muni de roues ». La première occurrence se trouve seulement chez Plin l'Ancien, 33, 140. La naissance du mot à l'époque impériale peut suggérer l'apparition d'un nouveau type de véhicules réalisé en faisant la synthèse de divers progrès techniques provenant des différentes parties de l'empire et des améliorations apportées par les Romains eux-mêmes notamment à la qualité du réseau routier, densifié, structuré, hiérarchisé, entretenu et désormais pourvu d'ouvrages d'art en pierre qui raccourcissaient considérablement les distances.

Il en existait deux modèles : les *carrucae* découvertes et les *carrucae* protégées par un toit non amovible. La forme ramassée des *carrucae* découvertes et la grandeur de leurs quatre roues sur les représentations figurées leur confèrent un aspect général très proche de celui des *raedae* qui a parfois suffi pour les confondre, même dans l'Antiquité (Martial, 3, 47 : la même voiture est appelée *raeda* au v. 5 et *carruca* au v. 13), mais la taille inférieure des *carrucae* et surtout la richesse de leur décoration et les aménagements dont elles étaient équipées permettent de les reconnaître : en effet, dès le début, le mot est associé à l'idée d'un véhicule de prix, orné des matériaux les plus rares : or, argent, ivoire : Martial, 3, 62, 5 parle d'une *carruca aurea* qui a la valeur d'une propriété à la campagne²⁶ et dans l'édit du Maximum de Dioclétien, 15, 41, la *carruca* est le type de véhicule dont le prix est de loin le plus élevé après le *dormitorium*, la voiture à couchettes. Néron avait la réputation de ne jamais partir en voyage sans un train de mille ou de cinq cents *carrucae*, le chiffre variant selon les historiens²⁷. La possession d'une *carruca* était donc une preuve de richesse et la faire sculpter sur sa stèle funéraire ou un sarcophage un signe d'appartenance à une classe sociale aisée. C'était aussi la voiture de fonction dans laquelle se déplaçaient les fonctionnaires civils ou militaires dont le rang élevé était souligné par la présence d'une escorte. La *carruca* est également le véhicule figuré sur les scènes officielles d'*aduentus* par exemple à Rome sur l'arc de Constantin ou de *profectio* à Istanbul sur la colonne d'Héraclius. D'après l'*Histoire Auguste*, l'empereur Sévère Alexandre autorise les sénateurs à l'utiliser à l'intérieur même de l'enceinte de Rome (*Alexandre Sévère*, 43, 1), autorisation que, toujours

26. « *aurea quod fundi pretio carruca paratur* ».

27. Mille : Suétone, *Néron*, 30 : cinq cents : *Histoire Auguste, Antonin Héliogabale*, 31, 5.

d'après l'*Histoire Auguste*, Aurélien étend par la suite à tous les particuliers (*Divin Aurélien*, 46, 3). À la fin du iv^e siècle l'usage de la *carruca* est même devenu obligatoire pour tous les *honorati* (Code Théodosien, 14, titre 12, *De honoratorum uehiculis*, 1).

La banquette des voyageurs peut être protégée par une capote que l'on déploie, faisant ainsi de la *carruca* romaine l'ancêtre de la victoria ou du cabriolet milord. La caisse peut être suspendue par le dispositif habituel à courroies, dont les gaines à anneaux sont visibles au-dessus des roues. Sauf dans le cas de véhicules transportant des enfants où l'on a alors affaire à des biges de chèvres ou de moutons, l'attelage de la *carruca* est toujours constitué d'équidés et l'examen du répertoire figuré nous permet de reconnaître dans plus de quatre cas sur cinq le bige de chevaux dont la noblesse et le prix correspondent normalement au luxe de la décoration de ce type de voiture. On trouve aussi les (*mulae*) *carrucariae* évoquées par le Digeste, Ulpien, 21, titre 1, *De aedilicio edicto...*, 38.

La seconde catégorie était les *carrucae* fermées, couvertes d'un toit non amovible, destinées aux longs voyages et aménagées pour cette raison aussi confortablement que possible. L'emploi de l'adjectif *dormitorius* au ii^e siècle chez le jurisconsulte Scaevola (Digeste, 34, titre 2, *De auro, argento, mundo...*, 13)²⁸ pour les qualifier et qu'on retrouve sous forme de substantif neutre *dormitorium*/δορμιτώριον dans l'édit de Dioclétien, 15, 34-35, révèle que certaines de ces voitures fermées étaient aménagées de façon à pouvoir y dormir. Désignant alors des véhicules confortables à pavillon fermé inamovible, il correspond aux prix les plus élevés du tarif des voitures de voyage.

Le répertoire figuré totalise une quinzaine de représentations de toutes les régions de l'empire y compris de l'Italie, la Pannonie en fournissant cependant à elle seule la moitié, très différentes les unes des autres, de la petite calèche pour la promenade ou de courts trajets de jour au modèle plus rustique constitué d'une caisse de bois fermée sur les côtés par une ridelle haute, et couverte d'une bâche soutenue par des arceaux et fixée au bord supérieur de la ridelle par d'épaisses sangles. Provenant de l'antique *Virunum*, un bas-relief inséré dans un mur extérieur de l'église de Maria-Saal am Zollfeld, en Carinthie, à 7 km au nord de Klagenfurt (fig. 4) montre une voiture plus luxueuse : les passe-courroie du dispositif de suspension sont visibles au-dessus des roues ; le panneau droit du pavillon est percé d'une portière par laquelle on distingue, tournant le dos au sens de la marche, un petit personnage tenant un tambourin ; la bâche est maintenue en place sur les côtés par une armature de deux éléments rigides disposés en diagonale ; la caisse est décorée de figures géométriques sculptées ou rapportées ; le toit est doublé d'un matériau imperméable tel le cuir ; un élément oblique visible sous la caisse entre les deux trains pourrait être la chaîne d'un sabot de frein.

Avec la mise au point de ces nouveaux modèles de voitures à toit inamovible de plus en plus confortables, la paix romaine se présente comme une période de diffusion, de perfectionnement ou de vulgarisation d'un type de véhicule que le monde méditerranéen

28. « *carruca dormitoria cum mulis* ».

n'utilisait jusqu'alors que pour le transport, sur de petites distances, des femmes, des vieillards ou des malades, et qui étaient en même temps très différents des chariots dans lesquels les barbares vivaient et se déplaçaient : à côté de l'art de la charronnerie apparaît donc à l'époque impériale celui de la carrosserie, promis à un bel avenir.

Ce développement des transports routiers est confirmé par les textes juridiques ou littéraires et les inscriptions qui mettent en valeur l'émergence dans le monde romain de métiers de la voiture totalement inconnus des Grecs. Ce vocabulaire regroupe des dérivés des noms de voitures formés avec le suffixe *-arius* désignant les spécialistes des techniques et les métiers, mots qui peuvent être substantifs ou adjectifs et n'avaient pas de rapport sémantique plus étroit avec le type de véhicule d'où ils étaient tirés que leurs équivalents français postérieurs, *charron*, *charretier* ou *cocher*, mais hésitaient entre trois fonctions différentes aujourd'hui bien individualisées : le constructeur (charron, fabricant de roues...), l'utilisateur (cocher, conducteur, meneur, charretier), le propriétaire (entrepreneur de transports, loueur de voitures)²⁹, le même personnage pouvant du reste, dans certains cas, être les trois à la fois.

La répartition variait toutefois selon les termes, les époques et les régions : le premier à apparaître et à se répandre fut *essed-ārius*, employé par César lui-même (*Guerre des Gaules*, 4, 24, 1 ; 5, 15, 1 ; 19, 1 et 2) et ses contemporains, comme Cicéron, *Correspondance*, 135 (*Fam.*, 7, 6), 2 ou 148 (*Fam.*, 7, 10), 2, pour nommer les équipages bretons de ces *essedæ* qui furent opposés à l'armée romaine. La glose de Servius *ad* Virgile, *G.*, 3, 204, éd. Thilo, 3, 1, 1887 déjà citée explique pourquoi à l'époque impériale le mot ne désignait plus que les gladiateurs, déjà connus de Cicéron, *Correspondance*, 148 (*Fam.*, 7, 10), 2, (ou même gladiatrices : Pétrone, 45, 7) qui dans l'arène combattaient sur un char du même type, dans les textes (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, 29, 6 ; Pline l'Ancien, 37, 140 ; Suétone, *Caligula*, 35, 7 ; *Claude*, 21, 10), mais surtout dans les inscriptions, à Rome (*CIL* VI, 631, 33952, *CIL* VI 4335 = *ILS* 7627a évoquant peut-être plutôt un artisan), en Italie, à Venouse (*CIL* IX, 466), à Naples (*CIL* IV, 2508), à Pompéi (*CIL* IV, 4334) et dans les provinces, à Nîmes (*CIL* XII, 3323 et 3324) ou, sous la forme *assidarius*, à Lyon (*CIL* XIII, 1997 = *ILS* 5097).

Le mot *carrarius* semble ne se rencontrer qu'en contexte militaire, pour le charron chargé d'entretenir et de réparer les véhicules du train (*Corpus papyrorum latinarum*, 106) ; *carpentarius*, quelquefois adjectif (Pline l'Ancien, 16, 34, 8, *Histoire Auguste*, *Alexandre Sévère*, 52, 1 ; *Trente tyrans*, 30, 17), évoque généralement le charron et son art, chez Pline, *loc. cit. supra*, sous le règne de Marc Aurèle (Digeste, Tarruntenus Paternus, 50, titre 6, *De iure immunitatis*, 7) jusqu'au dernier quart du IV^e siècle (Code Théodosien, 8, titre 5, *De cursu publico, angariis et parangariis*, 31), très rarement le conducteur (*Histoire Auguste*, *Divin Claude*, 14, 11)³⁰ alors que *car(r)uc(h)arius*,

29. Ces véhicules sont alors désignés en latin par l'adjectif *meritorius* : Suétone, *Divin Jules*, 57, 2 ; *Cal.*, 39, 1.

30. Les inscriptions de Milan (*CIL* V, 5922) ou de Padoue (*NSA*, 1926, p. 352-353, n° 2) ne donnent aucune indication technique.

accompagné de *cisiarius* (Digeste, Ulpien, 19, titre 2, *Locati conducti*, 13), ou de *mulio* (*Histoire Auguste, Deux Maximins*, 30, 6) désignait le meneur.

On pouvait employer *raedarius* pour parler soit du cocher (Cicéron, *Pour Milon*, 29, 4), soit bien évidemment du charron, quand il qualifie le substantif *fabricator* dans l'*Histoire Auguste, Maxime et Balbin*, 5, 1. Seul *cisiarius* a pu posséder les trois acceptions, désignant des entrepreneurs de transports dès le 1^{er} siècle av. J.-C. à Préneste (*CIL I*², 1449 = XIV, 2874) ou au 1^{er} siècle apr. J.-C. à Rome, associés au collège des *iumentarii* (*CIL VI*, 9485 = *ILS* 7296), un charron à *Sena Gallica* (*CIL XI*, 6215), des cochers à l'époque impériale à Ostie (*CIL XIV*, 409 : il s'agit de *iuuenes cisiani*) ou dans l'édit d'Ulpien évoqué *supra*. Sur le plan social, la plupart du temps ces artisans, qui étaient des travailleurs indépendants, se regroupaient en collèges dès la République à Préneste (*loc. cit. supra*) ; en sodalités à Padoue (*NSA*, 1926, p. 352-353 n° 2), et s'installaient aux portes des villes, comme en Campanie, à Calès, près de la porte *Stellatina* (*CIL X*, 4660) ou à Pompéi, près de la porte de Stabies (*CIL X*, 1064).

Formé de la même façon à partir de *ueredus*, le dérivé *uer(a)edarius* apparaît pour la première fois dans des inscriptions de Dacie du début du règne d'Antonin le Pieux, pour parler d'une milice chargée de la protection des villages et des routes (*CIL III*, 13795 = *ILS* 8909 ; *CIL III*, 13796 = *ILS* 9180) ; à la même époque, chez le Pseudo-Hygin, *Des fortifications du camp*, 24, 2 ; 30, 6, il s'agit d'une cavalerie légère constituée de Pannoniens chargés de protéger les soldats de la marine qui construisent les routes ; puis, à partir du 4^e siècle, il désigne les courriers privés, comme chez Sidoine Apollinaire, *Épîtres*, 5, 7, 3, ou publics comme dans les constitutions des Codes Théodosien et Justinien, tous ayant cependant en commun de monter des chevaux vigoureux et endurants.

Grec

La troisième étape est le passage de ces mots d'origine gauloise en grec. Depuis la conquête des territoires des différents royaumes hellénistiques, les Romains ont adopté leur usage de faire du grec la langue administrative de ces territoires polyglottes. Les autorités s'adressent en grec aux cités ou aux communautés dans la partie orientale du bassin méditerranéen, ou, au moins, leur fournissent une traduction grecque du document latin d'origine. Inversement les communautés locales ne sont pas contraintes de recourir au latin et leurs ambassades pouvaient s'exprimer en grec devant le Sénat ou l'empereur. Ce bilinguisme officiel³¹, qui faisait que l'Occident romain était administré en latin, et l'Orient en grec, fut confirmé par Auguste au moment de l'établissement du principat, explique la formule historique de l'empereur Claude *uterque sermo noster* (Suétone, *Claude*, 42, 2) reconnaissant la coexistence de deux langues dominantes et justifie le titre de l'ouvrage de Paul Veyne, *L'empire gréco-romain*, paru en 2005,

31. Brélaz (2008 : 172), préfère parler de « bipolarité linguistique ».

même si certaines des conclusions ont pu être contestées. Bien que le recours au latin dans les documents officiels dans la partie hellénophone fût très restreint, tant de la part des élites locales que des autorités romaines, les situations de bilinguisme sinon de multilinguisme dans la vie quotidienne étaient nombreuses dans des contextes historiques et sociaux très divers entraînant en particulier une nécessaire adaptation de la langue grecque tant aux institutions qu'aux *realia* romains. On sait que le grec intégra les mots latins de trois façons différentes : par traduction : *euocatus*, le soldat vétérane, qui, au terme de ses années de service « rempile » ou est maintenu sous les drapeaux se dit *ἀνάκλητος* ; par glose : *consul*, le magistrat supérieur, se traduit par *ὑπατος*, littéralement « le plus haut » ; enfin par translittération, quand on ne peut trouver d'équivalent grec : *δικτάτωρ* (Polybe, Plutarque), parfois avec l'hellénisation de la flexion : *κυρίται* (Cassius Dion). Naturellement, les noms propres relèvent de cette dernière catégorie, mais c'est aussi le cas du vocabulaire technique de formes d'artisanats peu ou moins développés chez les Grecs comme la charronnerie.

Ainsi le mot *κάρρος* se retrouve dès le début du règne de Tibère dans l'édit bilingue grec et latin de Sagalassos en Pisidie du légat propréteur de Galatie Sex. Sotidius Strabo Libuscidianus, dont dépendait également la Pisidie (*AE* 1976, 653). Ce texte fixe les fournitures en voitures (*κάρροι*), mules ou ânes que les habitants doivent fournir aux voyageurs officiels, civils ou militaires, au titre de la *uehiculatio* mais aussi impose à ceux-ci de rémunérer toute réquisition supplémentaire. Il est intéressant d'observer que la version latine comprend le neutre *carra* alors que le texte grec transcrit le gaulois *carros* : tout se passe comme si celui-ci avait été translittéré directement en grec sans passer par le latin, peut-être à cause du galate qui subsista comme langue parlée dans la région jusqu'à la fin du IV^e siècle d'après le témoignage de Jérôme, *Comm. sur l'Épître aux Galates*, 2, 3 (PL, vol. 26, col. 357), qui estime qu'il ressemble au dialecte des Trévires de la Gaule Belgique (Sartre 1995 : 316). Le neutre *κάρρον* apparaît dès le I^{er} siècle (*Pap. Goodsp. Cair.* 30, XXIX, 21) et rivalise avec la forme masculine dans l'édit du Maximum de Dioclétien, 15, 38-39. Les deux adjectifs dérivés *καρρικός* et *καρραρικός* se rencontrent respectivement avec *γόμος* « charge » sur le Tarif de Palmyre daté du 18/4/137, pour désigner une unité de compte des marchandises franchissant la barrière d'octroi du territoire de la cité (Teixidor 1984) et *τροχός* dans l'édit du Maximum de Dioclétien, 15, 34 Giacchero, dans le catalogue des pièces en bois de charronnerie.

Le latin *r(h)(a)eda* apparaît en grec dès les dernières décennies du I^{er} siècle apr. J.-C. sous la forme *ρέδων* génitif pluriel de *ρέδη* dans l'*Apocalypse*, 18, 13. En 301 dans l'édit de Dioclétien 15, 37 Giacchero, nous avons la translittération exacte *ραιδα*, la forme neutre *ρέδιον* se trouvant employée au IV^e siècle dans l'*Histoire des moines d'Égypte*, 23, *Macarios Alexandrinos*, 11 Festugière. La translittération *βέρεδος* du dérivé latin *ueredus* se rencontre dès le II^e siècle apr. J.-C., chez Secundus, *Sent.*, 18, éd. Mullach.

C'est le passage du néologisme latin *carruca* en grec sous la forme *καρούχα* (avec un seul -ρ-) qui est le plus attesté, ce qui renforce l'idée de la création à l'époque impériale de ce nouveau modèle de voiture, du récit du *Martyre de Polycarpe*, 8, 2 et 3 Camelot,

au début de la seconde moitié du II^e siècle, jusqu'au traité de l'empereur byzantin Constantin VII Porphyrogénète *Des cérémonies de la cour de Constantinople*, les formes neutres *καρούχιον* se rencontrant dès le III^e siècle (*P. Flor.*, 335, 8) et *καρούχον* en 301 dans l'édit du Maximum de Dioclétien, 15, 41 Giacchero.

Les corps de métiers liés à la charronnerie et à la carrosserie se répandent avec les véhicules pour leur construction et leur entretien à l'époque impériale dans tout le monde romain, y compris en Orient, d'où leur transcription en grec : ainsi à Tyr, on relève dans la nécropole paléochrétienne l'épithaphe grecque d'un *καρουχάριος* datée de 586/587 de notre ère³² alors que les translittérations d'*essedarius* : *ἄσσεδάριος* à Rome même (*IGUR*, II 770), *ἄσσιδάριος* chez Artémidore de Daldis (Lydie) dans la seconde moitié du II^e siècle (2, 32, éd. Hercher), acéphale sur une inscription de Smyrne (*IK, I. Smyrna* 403) mais plus fréquemment *ἔσσεδάριος* sur des stèles funéraires de Carie, à Iasos (*IK, I. Iasos* 413 et 414D), à Mylasa (*IK, I. Mylasa* 532) ou à Aphrodisias (*IK I.Aph.* 2007, 8, 701), renvoient toujours aux gladiateurs combattant en char dans les *munera* et que celle de *uer(a)edarius* *βερεδάριος*, dans l'état actuel du corpus, n'est attestée qu'au VI^e siècle chez Procope de Césarée, *Pers.*, 2, 20.

Hébreu et araméen

La dernière étape est l'emprunt de certains de ces mots passés du gaulois au latin puis translittérés en grec par le Talmud de Babylone rédigé à la fin du V^e siècle pour partie en hébreu, pour partie en araméen, tout en accueillant nombre de mots latins et surtout grecs. Au § 95b de la Guemara du quatrième traité intitulé « Sanhédrin » du quatrième ordre intitulé « Neziqin » (« Dommages ») concernant les questions de droit civil ou pénal, on lit : Rab Yehouda a dit au nom de Rab « Sennachérib l'impie les a attaqués avec 45 000 hommes, fils de rois, assis sur des **chariots** d'or accompagnés de leurs épouses et de prostituées » (traduction de la Guemara du Talmud de Babylone du rabbinat français, Paris, 1974), le mot employé est קרוּחִין qui, en rétablissant la lecture de gauche à droite, se prononce « qaroukhin » ou « qeroukhin » et semble bien l'emprunt du latin *carruca* par l'intermédiaire du grec *καρούχον* ou *καρούχιον* au vu de la structure consonantique QR qui seule importe puisque, en hébreu comme en araméen, les voyelles ne sont pas essentielles au mot, pouvant changer pour de multiples raisons³³. La terminaison *-khin* suggère qu'il s'agit plutôt d'un mot araméen³⁴.

Un certain nombre de termes gaulois désignant des voitures à l'époque de l'indépendance : *carros* et *reda*, par exemple, ont été empruntés par le latin dès l'époque de

32. Rey-Coquais 1977, n° 205, p. 111-112; 1979, p. 281-292.

33. Krauss 1911, t. 2, p. 337 et n° 185, p. 678.

34. Dans la Bible, le char est désigné par les mots hébreu רֶכֶב « rekeb » et מֵרִכְבָּה « merkabah », distingués dans 2 Chroniques 35, 24, le premier désignant dans ce passage le véhicule de transport du corps de Josias, le second son char de guerre.

César puis translittérés en grec et le dérivé latin *carruca* du gaulois **carros* passe en grec à l'époque impériale, puis par l'intermédiaire de la forme neutre *καροῦχον* dans la langue de la Guemara du Talmud de Babylone, hébreu ou plus vraisemblablement araméen au plus tard au v^e siècle.

En conclusion l'histoire de ces mots est évidemment intéressante pour l'historien, puisqu'elle montre que la *pax Romana* a permis, avec la libre circulation des technologies et des savoir-faire, des hommes, des marchandises, des idées ou des dévotions, celle des langues et des mots, de la Gaule indépendante à la Mésopotamie où vivait une partie importante de la diaspora juive. Elle montre aussi plus précisément à quel point l'empire romain a été une période de diffusion des techniques celtiques et de progrès en matière de charroterie, d'attelage et de transport routier, ce qui est attesté par ailleurs par la construction et l'entretien régulier d'un réseau routier dense, structuré et pourvu de nombreux ouvrages d'art en pierre.

Michel MOLIN

Université Sorbonne Paris Nord, Pléiade, UR 7338, F-93430, Villetaneuse, France



Figure 1. *Essedum gallo-romain*

Reconstitution M. Molin, cliché J. Valentin.

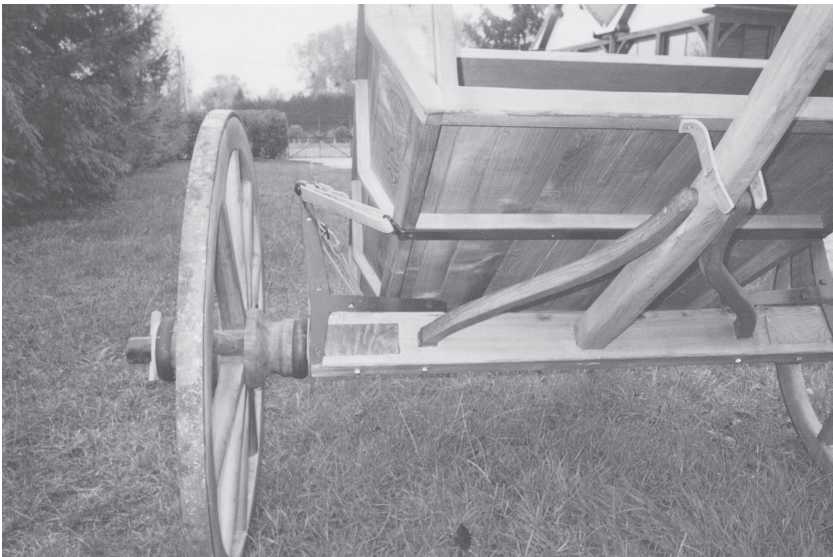


Figure 2. *Essedum gallo-romain*

Reconstitution M. Molin, cliché J. Valentin.



Figure 3. *Essedum* gallo-romain

Reconstitution M. Molin, cliché J. Valentin.

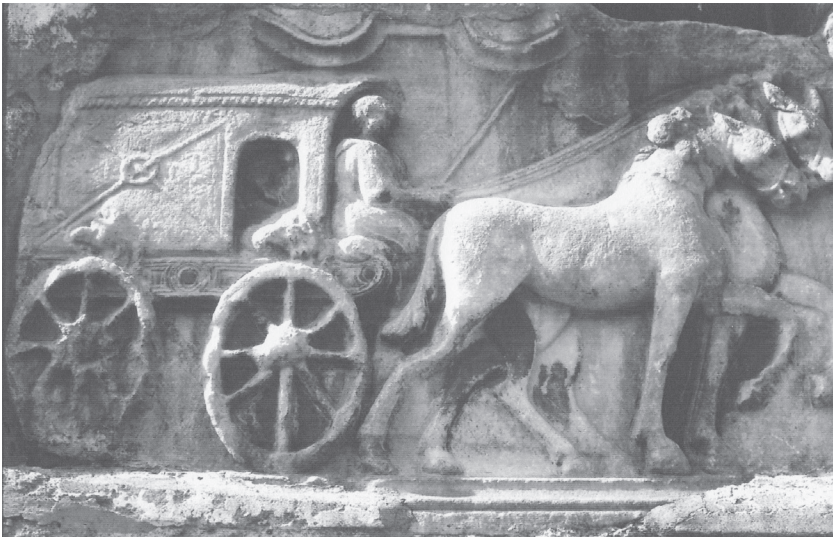


Figure 4. *Carruca dormitoria* :

relief de l'église de Maria-Saal am Zollfeld, II^e/III^e siècle

Cliché M. Molin.

Bibliographie

- BIVILLE Frédéric, DECOURT Jean-Claude et ROUGEMONT Georges (éds), 2008, *Bilinguisme gréco-latin et épigraphie. Actes du colloque international, Lyon, 17-19/05/2004*, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée.
- BRÉLAZ Cédric, 2008, « Le recours au latin dans les documents officiels émis par les cités d'Asie Mineure », dans F. Biville, J.-C. Decourt et G. Rougemont (éds), *Bilinguisme gréco-latin et épigraphie. Actes du colloque international, Lyon, 17-19 mai 2004*, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, p. 169-194.
- DELAMARRE Xavier, 2003, *Dictionnaire de la langue gauloise*, Paris, Errance.
- DELAMARRE Xavier, 2012, *Noms de lieux celtiques de l'Europe ancienne*, Paris, Errance.
- DUVAL Paul-Marie, 1989, « Les voies gallo-romaines », dans *Travaux sur la Gaule (1946-1986)*, Rome, École française de Rome, collection de l'École française de Rome, 116, t. 2, p. 739-756.
- ERNOUT Alfred et MEILLET Antoine, [1931] 1985, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, Klincksieck, 4^e éd.
- FOX Cyril, 1946, *A find of the early Iron Age from Llyn Cerrig Bach (Anglesey)*, Cardiff, National Museum of Wales.
- KRAUSS Samuel, 1911, *Talmudische Archäologie*, 3 t., Leipzig, Gustav Fock, t. 2, p. 336-338.
- LACROIX Jacques, 2005, *Les noms d'origine gauloise. La Gaule des activités économiques*, Paris, Errance.
- LAMBERT Pierre-Yves, 1995, *La langue gauloise*, Paris, Errance.
- MERLIÈRE Élise, 2002, *L'outre et le tonneau*, Montagnac, Monique Mergoïl, coll. « Monographies Instrumentum », 22.
- MOLIN Michel, 1990, « Le transport du raisin et du vin par la route à l'époque romaine en Gaule et dans les provinces voisines », dans *Actes du colloque Archéologie de la vigne et du vin, Paris, ENS, 28-29 mai 1988, Caesarodunum*, n° 24, Paris, De Boccard, p. 205-217.
- REY-COQUAIS Jean-Paul, 1977, « Inscriptions grecques et latines découvertes dans les fouilles de Tyr (1963-1974) : 1/ Inscriptions de la nécropole », *BMB*, n° 29, 184 p. ; 56 pl.
- REY-COQUAIS Jean-Paul, 1979 « Fortune et rang social des gens de métier de Tyr au Bas Empire », *Ktèma*, n° 4, p. 281-292.
- SARTRE Maurice, 1995, *L'Asie Mineure et l'Anatolie, d'Alexandre à Dioclétien (IV^e s. av. J.-C./ III^e s. ap. J.-C.)*, Paris, Armand Colin.
- TEIXIDOR Javier, 1984, *Un port romain du désert. Palmyre et son commerce d'Auguste à Caracalle*, Paris, Maisonneuve, coll. « Sémitica », 34.

Abréviations

CIL : *Corpus Inscriptionum Latinarum*

IGUR : *Inscriptiones Graecae Urbis Romae*

IK : Inschriften griechischer Städte aus Kleinasien

ILS : Inscriptiones Latinae selectae

PL : Patrologie latine

Pour les périodiques, les abréviations sont celles de l'*Année philologique*.

JOUER SUR LES MOTS POUR CONTOURNER LA LOI : L'EXEMPLE DE LA DOMESTICITÉ MADRILÈNE AUX XVI^E ET XVII^E SIÈCLES

Introduction

L'accession de Madrid au rang de capitale en 1561 marque un tournant dans le destin de la *villa*. Ce changement de statut entraîne d'importantes transformations tant urbanistiques que socio-démographiques (Pech-Pelletier 2012). Dans le sillage de l'installation de la Cour, les flux migratoires à destination de la nouvelle capitale s'intensifient (Carbajo Isla 1985 et 1987 ; Ringrose 1976). Madrid devient le lieu où il faut être pour les familles nobles et où l'on peut trouver du travail pour toutes les autres. Dans cette étude, c'est le marché de la main-d'œuvre domestique, en pleine expansion dès la fin du xvi^e siècle (Pinto Crespo 1995)¹, qui retiendra notre attention.

Effectivement, si l'emploi de domestiques est une pratique courante dans toutes les couches de la société madrilène, les plus fortes concentrations de serviteurs s'observent logiquement dans les maisons de la haute noblesse (Pech 2007). On cherche à y reproduire l'organisation à la française, avec un groupe domestique quantitativement important, une hiérarchie interne complexe et une spécialisation croissante et affichée pour chaque emploi de service (Gutton 1981). Cela suppose de trouver des termes différents pour refléter l'échelon occupé par chacun dans la pyramide des emplois domestiques et pour distinguer des tâches quelquefois bien proches dans la pratique. Parallèlement à ces innovations lexicales, on constate que les maîtres utilisent surtout les potentialités du langage pour occulter l'emploi de serviteurs superflus. Les grandes maisons aux microcosmes domestiques pléthoriques, ostentatoires et fort coûteux

1. D'après le *Repartimiento de Alcabalas de 1592*, les deux secteurs d'activités qui absorbent le plus de main-d'œuvre sont la domesticité et le bâtiment. Voir Pinto Crespo, Virgilio, 1995, *Madrid, atlas histórico de la ciudad siglos IX-XIX*, Madrid y Barcelona, Fundación Caja de Madrid y Lunwerg Editores, p. 171.

n'étant pas du goût des autorités qui tentent de les limiter à grand renfort de lois dites somptuaires², les maîtres se montrent inventifs pour contourner lesdites lois.

Deux stratégies s'offrent à eux. La première revient à nier l'emploi de nombreux serviteurs surnuméraires en noyant la relation de service dans un enchevêtrement de relations de dépendance grâce à l'usage de termes qui brouillent les pistes et les limites, empêchant de savoir où commence et où finit le groupe des domestiques. La seconde stratégie consiste, à l'inverse, à détailler minutieusement la composition de la maison en utilisant autant de substantifs différents que possible, afin de prouver que chaque domestique a une place unique et nécessaire, avec des tâches strictement définies et absolument pas redondantes. Afin d'explorer ces deux attitudes et de cerner au mieux les comportements et les habitudes langagières des maîtres, nous avons croisé les données extraites d'un recensement de paroissiens datant de 1597³, d'actes notariés rédigés entre 1600 et 1699⁴ et de traités d'organisation des maisons du premier tiers du XVII^e siècle⁵.

1. La stratégie du « flou » : quand on ne sait plus qui est domestique

1.1. Les pragmatiques somptuaires : des tentatives de limitation du nombre de domestiques

Précisons d'emblée qu'employer des domestiques n'est pas exceptionnel dans le Madrid du Siècle d'Or, au point que les domestiques représentent près de 14 % de la population de la capitale à la fin du XVI^e siècle (Tableau 1). On en trouve aussi bien dans les maisons des boutiquiers et artisans, que dans celles des membres de l'administration, de l'armée, du clergé et bien entendu chez tous les nobles, depuis le simple *hidalgo* jusqu'au Grand d'Espagne. Les domestiques (*criados*) qui ont une bonne place se font également servir et les *criados de criados* ne manquent pas dans les maisons de qualité. Dans celle du Président du Conseil des Indes, par exemple, on note en effet

-
2. Dans la *Novísima Recopilación de las Leyes de España*, cinq des sept lois qui concernent les *criados* visent à en limiter le nombre.
 3. *Archivo General de Simancas*, Section *Expedientes de Hacienda*, *Segunda Serie*, *Legajo 121*. Ce registre contient les *Listas de confesados y comulgados* établies en 1597 par les curés de onze des treize paroisses madrilènes, soit celles de *San Andrés*, *Santa Cruz*, *San Juan*, *San Justo y Pastor*, *San Luis*, *Santa María de la Almudena*, *San Martín*, *San Nicolás*, *San Salvador*, *Santiago* et *San Sebastián*. Les recensements des paroisses de *San Miguel* et de *San Pedro* sont manquants et celui de *San Ginés* n'est que partiellement accessible à travers celui de son église annexe *San Luis*.
 4. Ces documents sont consultables à l'*Archivo Histórico de Protocolos de Madrid*.
 5. Nous avons privilégié des ouvrages des années 1610-1630, suffisamment marquants pour devenir à leur tour les références incontournables des écrits postérieurs, et encore proches dans le temps afin que le lexique utilisé dans la qualification des différentes activités domestiques soit similaire à celui des recensements. Un seul ouvrage est antérieur. Nous l'avons retenu parce qu'il est l'un des rares à évoquer l'ensemble du monde du service, y compris les échelons inférieurs (domestiques sans grade et esclaves). Il s'agit de Costa, Juan, 1584, *Gobierno del ciudadano*, Zaragoza, Jan de Altarach. Nous conservons pour tous les titres et citations d'ouvrages, la graphie de l'époque.

la présence de *criados de criados* soit les domestiques du maître d’hôtel, du comptable et des pages. On trouve même un *criado de criado de criado* c’est-à-dire le domestique du domestique du secrétaire⁶. Implantés dans toutes les paroisses, les domestiques sont ainsi surreprésentés dans les quartiers aisés, où ils constituent entre un quart et un tiers de la population et deviennent un enjeu de la compétition que se livrent les maisons nobles dans l’art du paraître. Pour ne donner que deux exemples, dans la maison du chancelier d’Aragon, sur 55 habitants on compte 22 domestiques, et dans celle du marquis de Auñón, sur 119 personnes présentes lors du recensement 55 sont des domestiques⁷.

Tableau 1. Part des domestiques dans la population des paroisses madrilènes en 1597

Paroisse	Nombre d’habitants	Nombre de domestiques	Part des domestiques/ population de la paroisse
<i>San Juan</i>	810	259	32 %
<i>Santa María de la Almudena</i>	1 594	475	29,8 %
<i>San Nicolás</i>	689	174	25,2 %
<i>Santa Cruz</i>	6 768	1 400	20,7 %
<i>San Justo y Pastor</i>	7 022	1 349	19,2 %
<i>Santiago</i>	1 907	266	13,9 %
<i>San Salvador</i>	770	107	13,9 %
<i>San Andrés</i>	4 083	483	11,8 %
<i>San Martín</i>	12 321	1 177	9,5 %
<i>San Sebastián</i>	5 781	386	6,7 %
<i>San Luis</i>	3 619	177	4,9 %
Ensemble	45 364	6 253	13,8 %

Afin d’endiguer cette coutume inflationniste, cinq pragmatiques somptuaires spécifiques au monde du service sont édictées entre 1565 et 1674⁸. Dans un premier temps, ce sont les domestiques d’apparat⁹ que l’on tente de réduire au nombre de

6. AGS, *Expedientes de Hacienda, Legajo 121, Matricula de Santiago*, fol. 1-2.

7. AGS, *Expedientes de Hacienda, Legajo 121, Matricula de San Nicolás*, fol. 5-6 et *Matricula de San Juan*, fol. 9-10.

8. *Novísima Recopilación de las Leyes de España, Libro VI, Título XVI*, 1567. Édition utilisée : 1976, Madrid.

9. Nous employons les termes « domestiques d’apparat » ou « domestiques de représentation » pour désigner ceux parmi les gens de livrée qui accompagnent le maître lors de ses déplacements : gentilshommes, écuyers, laquais et pages.

deux ou, à défaut, de quatre¹⁰. Il s'agit d'éviter les cortèges de gens en livrée qui ont pour principale et plus ou moins unique activité, celle d'afficher le rang de la maison et d'entretenir ainsi sa réputation et son image. Dans un second temps, c'est tout le microcosme domestique des grandes maisons que l'on veut limiter au nombre idéal de huit¹¹, ce qui s'avère irréaliste et fait donc l'objet d'une révision à la hausse jusqu'à la fixation d'un seuil maximal de 18 domestiques par famille¹². Quel que soit le chiffre retenu, ce n'est pas une remise en question de l'existence de la domesticité, mais le souci d'éviter l'engagement de trop de serviteurs que l'oisiveté pourrait rendre dangereux pour l'ordre public qui motive de telles lois¹³. Néanmoins, ce ne sont pas tant les raisons de la promulgation de ces mesures, au demeurant parfaitement inefficaces, qui nous intéressent, que le fait que le texte de ces pragmatiques ne cesse d'être révisé afin de prendre en compte les subterfuges langagiers des maîtres qui n'hésitent pas à jouer sur les mots voire à en créer pour échapper au cadre de la loi.

1.2. De l'absence du terme *criado* à son sur-emploi

Lorsque l'on consulte les listes de paroissiens de 1597, on a l'impression que les Madrilènes respectent la limitation alors officiellement en vigueur, celle qui consiste à ne pas employer plus de deux domestiques de représentation lors des sorties des maîtres¹⁴, puisque moins de 10 % des domestiques recensés exercent ces fonctions d'apparat (Tableau 2). Cependant, à y regarder de plus près, les chiffres surprennent. Les domestiques en livrée semblent plus nombreux dans les paroisses périphériques et populaires que dans les paroisses aristocratiques¹⁵. L'exemple de la paroisse de San Juan est sans doute le plus parlant. Si l'on en croit les statistiques, dans cette paroisse, où l'on trouve beaucoup de familles de la très haute noblesse, les domestiques représentent 32 % de la population. Et, parmi ces domestiques, 72,2 % sont des hommes. Or, ce sont justement les hommes domestiques qui sont susceptibles d'exercer des fonctions de représentation, pas les servantes, qui, elles, sont souvent cantonnées à des emplois subalternes. Et pourtant, si l'on examine les mentions portées sur le recensement de cette paroisse, un seul domestique parmi tous les habitants recensés entre dans cette catégorie, en tant que gentilhomme écuyer.

10. La première tentative date du 25 novembre 1565. On y précise que quel que soit le statut social du maître « no pueda tener ni traer, ni tenga ni traiga más de dos lacayos o mozos de espuelas ». Rappelée en décembre 1593, cette mesure est assouplie le 27 janvier 1618 et l'on admet alors que « [se] pueda tener y traer quatro lacayos o mozos de espuelas, o lacayuelos, que todos juntamente no excedan del número de quatro ».

11. Cette restriction vise essentiellement les maisons des conseillers et ministres du monarque que l'on somme en vain de donner le bon exemple.

12. Loi du 10 février 1623.

13. « del abuso y exceso en los criados [...] se han experimentado muchos daños, así en el gobierno, y buena disposición en que debe estar, como en las costumbres y en las haciendas », loi du 10 février 1623.

14. Lois de 1565 et 1593.

15. Pour une présentation des différentes paroisses madrilènes et leur localisation spatiale, voir Larquié, Claude, 1974, « Quartiers et paroisses urbaines : l'exemple de Madrid au XVII^e siècle », *Annales de démographie historique*, Paris, p. 165-195.

C'est en décalage complet avec ce que l'on peut attendre. De même, dans la maison du marquis de Auñón, déjà évoquée, sur les 55 domestiques enregistrés, aucun n'est mentionné comme domestique de représentation, et dans la maison voisine, celle du marquis de Velada, sur 15 domestiques indiqués, aucun n'a de fonction de ce genre.

Tableau 2. Représentation de chaque catégorie domestique dans les différentes paroisses madrilènes

Grade	San Juan	Sta María de la Almudena	San Nicolás	Sta Cruz	San Sebastián	San Justo y Pastor	San-tiago	San Salvador	San Andrés	San Martín	San Luis	Total
Simple domestique	247	335	162	1286	281	906	165	51	376	929	167	4905
Métier spécialisé	8	68	5	43	41	109	22	30	30	99	6	461
Représentation	1	44	6	37	36	248	57	14	63	100	2	608
Haute domesticité	0	12	1	2	4	46	12	7	6	15	1	106
Esclaves	3	16	0	32	24	40	10	5	8	34	1	173
Total	259	475	174	1400	386	1349	266	107	483	1177	177	6253

Dans la paroisse de San Nicolás, où les domestiques constituent un bon quart de la population, on se retrouve devant des cas similaires. Sur les 174 domestiques mentionnés pour l'ensemble de cette petite paroisse, 5 seulement (3 écuyers et 2 laquais) sont recensés comme des domestiques de représentation. On n'en compte aucun chez le vice-chancelier d'Aragon, aucun chez le comte de Chinchón et à peine un écuyer est évoqué chez le marquis de Moya. C'est tellement contraire aux us et coutumes d'une société madrilène très sensible à la question du paraître que cela ne peut sembler que suspect. On se demande où sont passés ces domestiques d'apparat dont la présence est pourtant attestée dans tant d'autres sources. La législation ne se trompe-t-elle pas de cible en voulant limiter une catégorie de domestiques qui serait quasiment inexistante à Madrid¹⁶? La réponse est peut-être à chercher du côté de l'usage de la langue. En effet, ce sont les chefs de famille qui indiquent aux recenseurs les liens qui les unissent aux différentes personnes présentes dans la maison. Ce sont donc eux qui posent les mots

16. Certes, la nature du document, à savoir un recensement des fidèles au temps pascal, ne donne accès qu'aux paroissiens de plus de 7 ans (âge de la première communion), et fait donc pratiquement disparaître la catégorie des enfants pages, souvent placés avant cet âge et employés comme domestiques d'apparat ou de représentation. Néanmoins, cela ne peut pas expliquer l'absence ou quasi absence des écuyers, laquais et gentilshommes.

qui vont définir l'identité de chacun. Occulter la présence de serviteurs surnuméraires devient alors possible en usant de certains subterfuges langagiers.

À la limite de la provocation, face à des recenseurs qui connaissent leurs ouailles, certains chefs de famille n'hésitent pas à énumérer ceux qui composent la maison, sans jamais prononcer le mot *criado* (« domestique »), mais en nommant un grand nombre de personnes par leur seul prénom. Si cette pratique est courante pour désigner les domestiques, elle sert aussi à mentionner tous les jeunes gens de la famille, proche ou lointaine, ainsi que tous ceux qui ont été proches du chef de famille durant son enfance. Frères de lait, cousins germains, amis de longue date peuvent ainsi être recensés sous leur seul prénom. Sans autre indication, et afin de ne pas commettre d'impair, aucun recenseur ne peut se permettre de signaler le moindre domestique dans ces maisons où il ne fait pourtant aucun doute qu'ils sont nombreux.

Cette attitude n'est toutefois pas la plus fréquente. D'autres options, plus habiles, s'offrent aux chefs de famille, pour avoir l'air de coopérer sans le faire véritablement. L'une d'elles consiste à user, pour ne pas dire abuser, du terme générique de *criado* qui recouvre en espagnol plusieurs sens et permet de brouiller les limites de la domesticité. Effectivement, l'étendue sémantique du nom *criado* s'avère bien utile. Si l'on considère son étymologie, on constate qu'il découle du verbe latin *creare* qui signifie « produire / faire naître ». Il évoque donc « celui qui a été élevé ou éduqué [...] dans la maison d'un seigneur », avant d'en arriver à désigner un « serviteur » (Bénaben 2000). Le lien entre la notion de « service » et celle de « maison » est également attesté par la définition que propose le *Diccionario de Autoridades* (1726) : « el doméstico, familiar o sirviente de una casa ». Le substantif *criado* renvoie donc à deux termes de la langue française, celui de « domestique » – c'est-à-dire selon *Le Dictionnaire universel* d'Antoine Furetière (1688) celui « qui est d'une maison, sous un même chef de famille » – et celui de « serviteur », soit « celui qui est aux gages d'un maître, ou qui est attaché à luy par l'espoir de la recompense ». On constate ainsi que les substantifs *criado* et *familiar*, membres de la famille et de la maison, ne sont pas toujours clairement distingués dans les dictionnaires de l'époque. De même, on trouve dans un autre dictionnaire contemporain, celui de Sebastián de Covarrubias (1610), un rapprochement explicite entre le statut du *criado* et celui du *paniaguado* médiéval qui est considéré comme « allegado a una casa », puisque « está beneficiado del dueño de ella, [que] le da de comer ». Le *criado*, le *familiar* et le *paniaguado* ont donc bien des traits communs, et tous peuvent être classés parmi les *allegados*, car comme le rappelle le *Diccionario de Autoridades* le terme *allegado* « se toma por los parientes, amigos, parciales, o criados cercanos a las personas de sus amos ». Ces ambiguïtés servent la cause des maîtres qui peuvent présenter comme des familiers, des protégés ou même des membres de leur clientèle, tous les *criados* surnuméraires¹⁷. Si l'on

17. Les législateurs en ont conscience puisque la loi du 10 février 1623 reconnaît que « la malicia ha inventado muchos fraudes en su contravención », avant de stipuler que la limitation du nombre de domestiques s'applique aussi à ceux que les maîtres « [tienen] ocupados en su servicio, para que acompañen con título de allegados, paniaguados [u] otro ».

ajoute à cela qu'il est de bon ton au Siècle d'Or, dans toutes les couches de la société, de se déclarer le *criado* d'un plus puissant, dont on attend faveurs et protection, il suffit aux chefs de famille de désigner une grande partie de leur maisonnée sous ce terme pour qu'il soit presque impossible de savoir qui exerce vraiment une activité de service et *a fortiori* une fonction de représentation au sein de la domesticité; cela, malgré la tentative de définition en 1619 d'un statut de domestique, basé sur la rédaction d'un contrat de travail qui comporte, entre autres, la mention de l'emploi de service occupé et le montant des gages correspondant¹⁸.

1.3. Remplacer le substantif *criado* par celui de *mozo*

En outre, d'autres contournements de la loi sont possibles. Les maîtres peuvent, par exemple, entretenir le doute en employant à plusieurs reprises le terme de *mozo* en lieu et place de celui de *criado*. Le nom *mozo* s'avère alors tout aussi vague, car il peut servir à désigner un apprenti, un jeune homme non marié ou simplement à différencier deux hommes qui portent le même patronyme, l'un étant plus jeune que l'autre et donc désigné comme *mozo* par rapport à son aîné. Dans tous ces cas, il n'y a pas de lien avec l'exercice d'une activité de service. Néanmoins, on sait que par glissement sémantique, *mozo* peut être synonyme de *criado*, ce glissement provenant de la coutume de placer des enfants ruraux, orphelins ou de famille modeste comme domestiques (Mitterauer 1990). Il est alors des maisons nobles où le nombre de *mozos*, bien que formant un groupe officiellement distinct de celui des *criados*, laisse quelque peu songeur. Les maîtres ont ainsi toujours une longueur d'avance. Il leur suffit de jouer sur les différents sens d'un mot, ou de n'employer que des termes renvoyant à des statuts aux limites très floues, pour donner à croire qu'ils respectent la loi.

Il semble alors bien dérisoire de marteler que la limite fixée est de 18 domestiques et que ce chiffre englobe toutes les catégories depuis le serviteur de bas étage jusqu'aux officiers de maison¹⁹. Pourtant cette précision n'est pas anodine. En effet, si certains maîtres tentent d'occulter leur non-observance de la loi, d'autres optent à l'inverse pour une stratégie de démonstration et cherchent à prouver qu'aucun *criado* présent dans leur maison n'est inutile, que chacun a un rôle bien défini, et surtout qu'il n'y a pas de redondance des fonctions. Pour ce faire, ils utilisent un large éventail de termes pour évoquer leurs domestiques, en s'inspirant des traités d'économie domestique qui décrivent l'organisation idéale d'une grande maison.

18. Cette loi promulguée le 2 mars 1619 ne parvient cependant pas à encadrer le marché de la main-d'œuvre domestique, car les autorités ont sous-estimé la force de pratiques bien ancrées dans la société espagnole comme l'engagement oral et le versement irrégulier des rémunérations (gages mensuels, mais aussi paiement « en nature » sous forme de logement, nourriture, vêtements ou récompenses ponctuelles).

19. On observe cependant un durcissement du ton dans la loi du 10 février 1623 où il est dit que « ninguna persona [...] no pueda tener ni traer entre gentilhombres, pajes y lacayos más de dieciocho personas, en que entraran los oficios mayores de la casa, como mayordomo, caballero y otros ».

2. La stratégie de la profusion lexicale

2.1. Les traités d'économie domestique ou la justification d'une domesticité pléthorique

Les traités d'économie domestique ne forment pas une catégorie homogène, mais renvoient à des écrits différents, tant sur le plan formel que sur celui du contenu. On y trouve ainsi des ouvrages dans la lignée des traités d'*oikonomia*, très en vogue dans les territoires italiens (Romano 1996), qui proposent des modèles de gestion et vont parfois jusqu'à l'estimation du nombre de domestiques nécessaires en fonction du rang du maître²⁰ ; des recueils de conseils sur l'art de conduire une maison et de bien choisir ses domestiques²¹, et des monographies consacrées à des fonctions de service honorifiques (comme celle de secrétaire) qui amènent ensuite une réflexion plus ample sur l'ensemble du personnel de maison²². Une même finalité relie tous ces ouvrages : celle du bon fonctionnement de la maison grâce au respect d'une stricte hiérarchie, avec répartition des tâches en « secteurs d'activités » soumis à l'autorité de « chefs » ou « officiers de maison » qui encadrent les autres domestiques. Ces traités, très descriptifs, sont de l'ordre de la théorie, mais les recensements de paroissiens pour la fin du xvi^e siècle, et surtout les actes notariés (testaments des maîtres) sur l'ensemble du xvii^e siècle, font apparaître des reflets, plus ou moins aboutis, de ces préceptes dans les grandes maisons nobles. L'intérêt d'organiser, même artificiellement, sa maison sur le modèle de ces traités, est que l'on y trouve la justification parfaite de l'emploi de nombreux domestiques, bien au-delà du chiffre maximum de 18 serviteurs pour une même maison²³. Les auteurs recommandent en effet de scinder les tâches à accomplir et de les répartir entre divers domestiques afin d'être mieux servi – « los cargos repartidos tienen más fácil administración, amontonados en uno, seguro el embarazo y desacierto²⁴ ». Cela sert les objectifs des maîtres qui n'ont pas l'intention de réduire leur train de vie.

20. L'ouvrage fondamental est ici celui de Yelgo de Vázquez, Miguel, 1614, *Estilo de servir a príncipes: con exemplos morales para servir a Dios*, Madrid, Cosme Delgado.

21. On peut songer, par exemple, à Camerino, Joseph, 1631, *Discurso político sobre estas palabras: a fe de hombre de bien*, Madrid, Imprenta Real.

22. Pérez del Barrio Ángulo, Gabriel, 1613, *Dirección de secretarios de señores, y las materias, cuydados, y obligaciones que les tocan, con las virtudes de que se han de preciar, estilo, y orden del despacho y expediente, manejo de papeles de ministros, formularios de cartas, provisiones de oficios, y un compendio en razon de acrecentar estado, y hacienda, oficio de contador, y otras curiosidades que se declaran en la primera hoja*, Madrid, Alonso Martín de Balboa; Fernádes Abarca, Juan, 1618, *De las partes y calidades, con que se forma un buen secretario con catorze capítulos, que debe guardar para su entereza y un tratado de las partes que an de tener los criados, que an de servir en las casas de los señores*, Lisboa, Pedro Craesbeeck.

23. Si l'on peut considérer qu'en 1597 il n'y a pas encore véritablement de limite (sauf en ce qui concerne les gens de livrée) mais juste une forte incitation à restreindre le nombre total de domestiques par maison, à partir de 1623, c'est bien le chiffre de 18 serviteurs maximum par maison qui est fixé.

24. Camerino, Joseph, *op. cit.*, p. 21-23.

Nous avons élaboré la « Pyramide des fonctions domestiques » (Figure 1) à partir des préconisations de ces traités. Elle illustre les différentes catégories qui constituent le monde du service et la distance honorifique qui les sépare. Les figures 2, 3 et 4 permettent ensuite d'entrer plus avant dans ce microcosme domestique en parcourant les divers secteurs d'activités qui le composent et qui font eux-mêmes l'objet de ramifications.

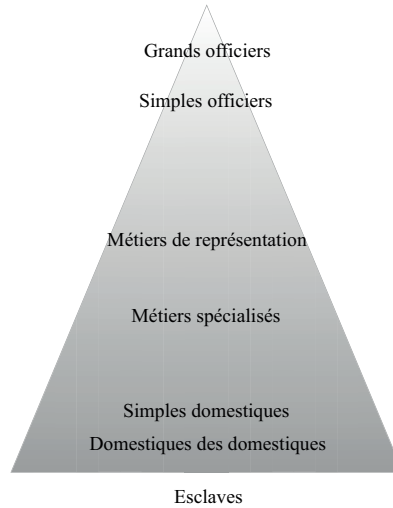


Figure 1. Pyramide des fonctions domestiques

2.2. La sphère de l'intendance générale : la garantie du bon fonctionnement de la maison

La sphère de l'intendance générale (Figure 2) est en principe la première décrite, car ses compétences s'étendent à l'ensemble de la maison et concernent le bien-être de tous ses habitants. On y trouve des responsabilités qui vont de la gestion des finances à l'approvisionnement, en passant par le service de la table, l'entretien des meubles et du matériel. Or, certains termes employés pour désigner ces tâches renvoient à des compétences identiques ou qui se chevauchent en grande partie. En effet, dans la pratique, entre le *maestresala*, le *veedor* et l'*apostador*, entre le *despensero* ou le *comprador*, ou bien encore entre le *mozo de plata* et le *mozo de aparador*, il n'y a pas grande différence voire aucune. Chaque auteur emploie le terme qui lui semble le plus adéquat pour sa démonstration. Les maîtres qui transgressent la loi, eux, les utilisent tous, cherchant ainsi à faire croire qu'ils renvoient à des tâches différentes. Le principe affiché est en fin de compte très simple : si deux domestiques ne sont pas désignés par le même terme, c'est qu'ils n'ont pas le même emploi, du moins sur le papier. Aucun

ne doit donc être congédié pour respecter la limite fixée par la loi. Certains maîtres n'hésitent pas non plus à déclarer l'existence d'un *tinelero* et d'un *mozo de tinelo*, c'est-à-dire d'un responsable de la salle à manger des domestiques et de son assistant. Néanmoins, cela ne sert souvent qu'à justifier la présence de deux domestiques de plus, car dans les faits, il est très rare que les domestiques prennent leurs repas sur leur lieu de travail. Au contraire, il est courant qu'une *ración* (indemnité repas) soit versée pour qu'ils aillent manger dans les tavernes, auberges ou pensions proches de la maison du maître²⁵. Enfin, on remarque que dans toutes les branches de cette sphère d'activités, il y a un *mozo* prévu pour aider le sous-chef et il y a ensuite fréquemment au moins un *criado* pour compléter le service. On imagine mal quelles tâches diverses peuvent accomplir le *mozo* et le *criado*, mais l'essentiel est ailleurs : on donne à penser que l'on a vraiment besoin de tous ces domestiques pour être bien servi.

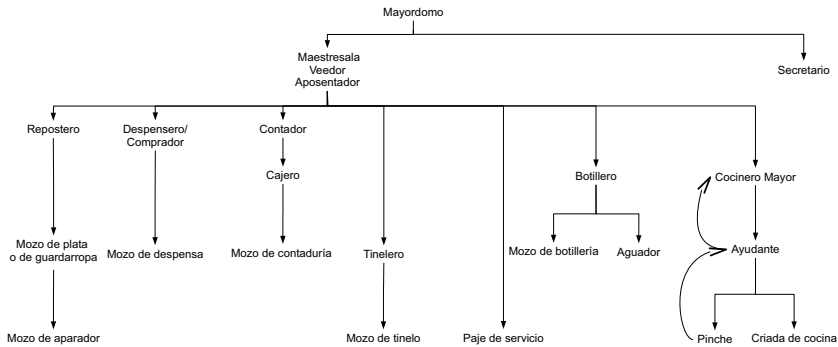


Figure 2. Sphère de l'intendance générale

2.3. Le groupe des services à la personne : quand la variété des termes cache la redondance des emplois

La seconde grande sphère d'activités de la maison (Figure 3), celle des services à la personne (entretien des chambres et préparation des maîtres, soins aux enfants, etc.), fait apparaître que, là encore, des appellations variées couvrent les infractions à la loi. En effet, entre la *camarera* et la *moza* ou *criada de cámara*, il n'y a pas de différence majeure. Officiellement, la première est chargée de parer, coiffer et parfumer la maîtresse de maison, mais elle peut aussi s'occuper de l'entretien de ses vêtements ; tandis que les autres n'effectuent normalement que des tâches manuelles comme le ménage, le

25. Dans un *auto* daté du 19 septembre 1609, la municipalité madrilène interdit formellement aux domestiques de demander à leurs maîtres le versement d'une *ración*. Cette interdiction reste, comme de nombreuses autres, lettre morte. *Archivo Histórico Nacional, Libro 1200, fol. 472.*

lavage et le repassage. Cependant, lorsque l'on consulte les actes notariés (testaments des domestiques), on constate que toutes ont les mêmes attributions, des salaires semblables, et que ces termes sont parfaitement interchangeables pour les désigner. Diviser le groupe des servantes affectées à ce secteur en trois catégories officiellement distinctes permet de diminuer artificiellement leur nombre en faisant comme si elles occupaient des emplois différents qui ne peuvent donc être comptabilisés ensemble. C'est une façon de démontrer, même si c'est faux, qu'elles n'ont pas les mêmes fonctions et sont donc toutes indispensables. De façon encore plus flagrante, la confusion est volontairement entretenue entre les domestiques censés relever de ce secteur et ceux qui appartiennent à la dernière sphère d'activités, celle des gens de livrée (Figure 4). En effet, les maîtres déclarent dans les deux cas qu'ils emploient des *gentilhombres*, *pajes de espada* ou *lacayos*.

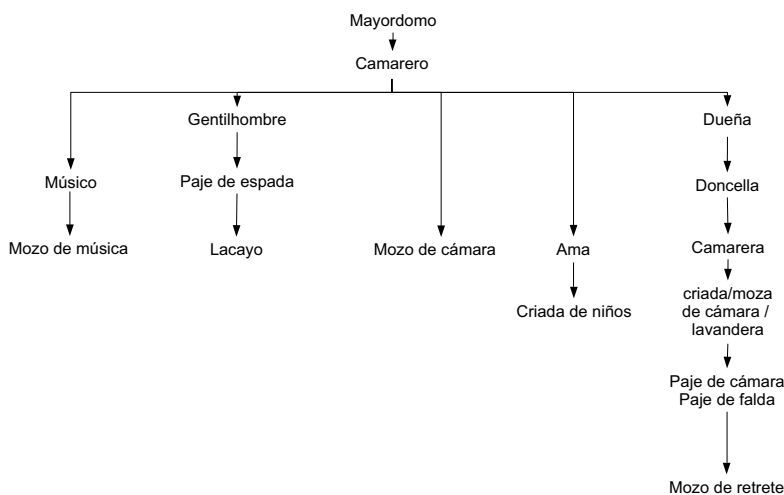


Figure 3. Sphère des services à la personne

Cette homonymie est facilement mise à profit. On peut aisément prétendre que l'on ne dépasse pas la limite fixée par la loi, soit comme nous l'avons évoqué précédemment, quatre personnes en livrée lors des sorties du maître, puisque certains gentilshommes, écuyers ou laquais présents dans la maison ne sont pas à mettre au nombre des gens de livrée mais affectés au service des appartements du maître. Enfin, en ce qui concerne les pages, présents un peu partout dans la maison, en nombre souvent important, la multiplication des dénominations à leur égard *pajes de guardia, de damas, de faldas, de cámara, de servicio*, etc. laisse entendre qu'ils ont des occupations précises et ne constituent donc pas une domesticité plus ostentatoire que besogneuse. En réalité, on ne sait pas toujours quelles tâches sont réellement les leurs ni s'ils ne sont pas oisifs une grande partie de la journée. En effet, chaque maître invente à loisir le terme qui lui convient ou

parfois l'emprunte au monde de la domesticité royale pour le transférer dans sa propre maison, même si les tâches en principe afférentes à ces emplois ne correspondent pas à celles qui vont être réellement confiées à ces domestiques. La plupart du temps, les noms donnés à ces pages ne correspondent donc à rien de concret et les domestiques concernés se définissent souvent eux-mêmes dans leurs testaments comme de simples *criados* ou à la rigueur comme *pajes* sans plus de précision. Peu importe, puisque les apparences sont sauves et la loi officiellement respectée.

2.4. La catégorie des gens de livrée ou la domesticité ostentatoire

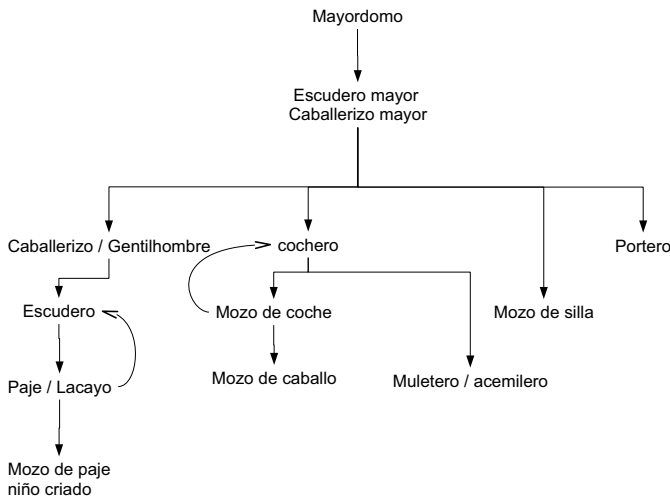


Figure 4. Sphère des gens de livrée

Quant à la dernière sphère d'activités, celle des gens de livrée (Figure 4), on y trouve toutes les fonctions en rapport avec les sorties des maîtres, soit toutes celles qui concourent à la mise en scène du statut social aux yeux d'un large public. Nous sommes bel et bien là au cœur des lois somptuaires. Entre gentilshommes, écuyers, laquais et pages, dont les fonctions se résument à accompagner le maître, l'entourer, le précéder ou fermer sa marche, la différence n'est pas dans les tâches à accomplir, mais tient à deux facteurs : l'âge et l'origine sociale. Les gentilshommes et écuyers sont supposés être plus âgés, être *hidalgos* et porter l'épée, marque de leur grade au sein de la domesticité. Les pages sont souvent de jeunes gens nobles. Les laquais, en revanche, sont en principe roturiers et ne peuvent guère envisager de gravir les échelons du monde du service. Nous avons déjà évoqué certaines feintes pour ne pas se plier à la limite fixée par la loi. Il y en a d'autres. Le langage vient encore une fois au secours des maîtres qui, en tout bien tout

honneur, peuvent certifier qu'ils n'ont pas une suite de plus de quatre *mozos de espuelas* ou *lacayos*. En effet, les autres domestiques en livrée sont qualifiés, selon les besoins, d'*escuderos*, *caballerizos*, *lacayuelos*, *mozos de faroles*, *pajes de hachas* ou *pajes de luz*. Avec un peu d'astuce et d'inventivité, le tour est joué et l'on ne sort pas du cadre de la loi. En outre, il reste la possibilité d'avancer que certains laquais ou écuyers sont en fait au service de la maîtresse de maison, d'un parent proche qu'on loge temporairement, d'un membre de la clientèle du maître ou d'un de ses officiers.

Conclusion

Conscients de toutes ces failles, les législateurs tentent d'y faire face en rédigeant des lois de plus en plus précises et en réaffirmant avec force que seule une escorte de quatre personnes est tolérée, quelles que soient les fonctions des domestiques et ce pour une même famille, ce qui englobe tous les liens possibles avec le maître de maison (liens de sang, de parenté symbolique et de clientélisme). Pourtant, rien n'y fait. Les autorités ont toujours un temps de retard. À défaut d'être appliquée et efficace, la législation en vigueur a au moins eu un bien involontaire mérite, celui de susciter l'inventivité des maîtres, poussés à justifier la présence de nombreux domestiques surnuméraires. Même si les compétences de ces derniers ne sont pas claires et que personne n'est dupe des subterfuges langagiers utilisés, les apparences sont sauvées. En outre, dans le Madrid des XVI^e et XVII^e siècles où même les courtisans se disent *criados de su Magestad*, s'il est bien un art que l'on cultive, c'est celui de la dépendance, au point que presque tout le monde pourrait se déclarer au service d'un plus puissant. Cette amplitude sémantique du terme *criado* autorise ainsi à jouer sur les mots, à rester dans l'ambiguïté, à glisser d'un sens à un autre ou à inventer de nouveaux termes pour échapper à la limite fixée par la loi. En ce sens, la domesticité madrilène nous semble constituer un exemple intéressant de contournement de la loi par les mots et surtout grâce à eux.

Sarah PECH-PELLETIER

Université Sorbonne Paris Nord, Pléiade, UR 7338, F-93430, Villetaneuse, France

Bibliographie

Dictionnaires

- BÉNABEN Michel, 2000, *Dictionnaire étymologique de l'espagnol*, Paris, Ellipses.
- COVARRUBIAS Sebastián de, [1610] 1979, *Tesoro de la Lengua Castellana o Española*, Madrid, Facs.
- Diccionario de Autoridades*, [1726] 1984, Madrid, Gredos.
- FURETIÈRE Antoine, 1688, *Le Dictionnaire universel*, Rotterdam, Maison Leers.

Sources d'archives

Archivo General de Simancas : Section Expedientes de Hacienda, Segunda Serie, Legajo 121.

Ce registre correspond aux Listas de confesados y comulgados suivantes :

Matrícula de los confesados y comulgados de la parrochia de San Andrés de Madrid del año de 1597 años, 57 folios.

Matrícula de la parrochia de Santa Cruz deste año de 1597, 133 folios.

Matrícula de los parrochianos de la iglesia del señor Sant Juan desta villa de Madrid del año de 1597, 11 folios.

Matrícula de San Justo y Pastor deste año de 1597, 72 folios.

Matrícula deste año de 1597 de la parrochia de San Luis, Primer tomo, 16 folios.

Matrícula de las personas que ay de confesion y comunion en la parrochia de sancta María del Almodena este año de noventa y siete años, 23 folios.

Matrícula de San Martín deste año de 1597, 160 folios.

Matrícula de la yglesia parrochial de Sant Nicolas de la villa de Madrid, año 1597, 9 folios.

Matrícula de todos los vezinos desta parroquia de San Salvador de los que an confesado y comulgado en este año 1597, 11 folios.

Matrícula de los confesados y comulgados de la yglesia parrochial del señor Santiago desta villa de Madrid deste presente año de quinientos y noventa y siete, 27 folios.

Matrícula de la parrochia de San Sebastián deste año de 1597, 76 folios.

Archivo Histórico Nacional

Libro 1200 (du 24/04/1606 au 20/11/1610), *Auto* du 19 septembre 1609.

Archivo Histórico de Protocolos de Madrid

Protocolos 8868 à 8870 (années 1647-1666), *10676 à 10678* (années 1662-1667), *10687* (années 1671-1672), *24847* (années 1600-1615) et *24768 à 24784* (années 1616-1699).

Sources imprimées

Ouvrages des XVI^e et XVII^e siècles

- CAMERINO Joseph, 1631, *Discurso político sobre estas palabras: a fe de hombre de bien*, Madrid, Imprenta Real.
- COSTA Juan, 1584, *Gobierno del ciudadano*, Saragosse, Jan de Altarach.
- FERNÁNDES ABARCA Juan, 1618, *De las partes y calidades, con que se forma un buen secretario con catorze capitulos, que debe guardar para su entereza y un tratado de las partes que an de tener los criados, que an de servir en las casas de los señores*, Lisbonne, Pedro Craesbeeck.
- Novísima Recopilación de las Leyes de España*, [1567] 1976, Madrid.
- PÉREZ DEL BARRIO ÁNGULO Gabriel, 1613, *Dirección de secretarios de señores, y las materias, cuydados, y obligaciones que les tocan, con las virtudes de que se han de preciar, estilo, y orden del despacho y expediente, manejo de papeles de ministros, formularios de cartas, provisiones de oficios, y un compendio en razon de acrecentar estado, y hacienda, oficio de contador, y otras curiosidades que se declaran en la primera hoja*, Madrid, Alonso Martín de Balboa.
- YELGO DE VÁZQUEZ Miguel, 1614, *Estilo de servir a príncipes: con exemplos morales para servir a Dios*, Madrid, Cosme Delgado.

Ouvrages et études postérieurs

- ALVAR EZQUERRA Alfredo, 1985, *Felipe II, la Corte y Madrid en 1561*, Madrid, CSIC, coll. « Monografías de historia moderna ».
- ALVAR EZQUERRA Alfredo, 1989, *El nacimiento de una capital europea, Madrid entre 1561 y 1606*, Madrid, Turner.
- CARBAJO ISLA María, 1985, « La inmigración a Madrid (1600-1850) », *Revista Española de Investigaciones Sociológicas*, n° 32, p. 67-100.
- CARBAJO ISLA María, 1987, *La población de la villa de Madrid. Desde finales del siglo XVI hasta mediados del siglo XIX*, Madrid, Siglo XXI.
- GUTTON Jean-Pierre, 1981, *Domestiques et serviteurs dans la France de l'Ancien Régime*, Paris, Aubier, coll. « Historique ».
- LARQUIÉ Claude, 1974, « Quartiers et paroisses urbaines : l'exemple de Madrid au XVII^e siècle », *Annales de démographie historique*, p. 165-195.
- MITTERAUER Michael, 1990, « Servants and youth », *Continuity and Change*, vol. 5, n° 1, p. 11-38.
- PECH Sarah, 2007, *Les Domestiques à Madrid au Siècle d'Or. Servir et vivre dans la Villa y Corte (1561-1700)*, thèse soutenue en Sorbonne.
- PECH-PELLETIER Sarah, 2012, « Aux fondations d'identités de quartiers : le rôle des migrants et des domestiques dans le Madrid des XVI^e et XVII^e siècles », dans J.-P. Duviols, A. Guillaume-Alonso, G. Martin (éds), *Le monde hispanique. Histoire des fondations. Hommage au professeur Annie Molinié-Bertrand*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, p. 193-207.

- PINTO CRESPO Virgilio, 1995, *Madrid, atlas histórico de la ciudad siglos IX-XIX*, Madrid, Barcelone, Fundación Caja de Madrid y Lunweg Editores.
- RINGROSE David, 1969, « Madrid y Castilla, 1560-1850. Una capital nacional en una economía regional », *Moneda y Crédito*, n° 111, p. 65-122.
- RINGROSE David, 1976, « Inmigración, estructuras demográficas y tendencias económicas en Madrid a comienzos de la Época Moderna », *Moneda y Crédito*, n° 138, p. 9-55.
- ROMANO Dennis, 1996, *Housecraft and statecraft. Domestic service in Renaissance Venice, 1400-1600*, Baltimore, Londres, The Johns Hopkins University Press.
- SANTOS Juliá, RINGROSE David et SEGURA Cristina (éds), 1994, *Madrid, historia de una capital*, Madrid, Alianza Editorial.
- SIEBER Claudia W., 1985, *The invention of a Capital: Philip II and the First Reform of Madrid*, Baltimore, The Johns Hopkins University.

FRANÇOIS RABELAIS ET LE FRANÇAIS DE LA BOTANIQUE : TRAIT D'UNION ENTRE L'ANTIQUITÉ ET LES LUMIÈRES

Introduction/dédicace

Lors du colloque organisé en l'honneur d'Ariane Desporte, j'avais présenté une communication intitulée « La dépendance terminologique relève-t-elle de la créativité lexicale spécialisée? ».

Celle-ci reprenait des thématiques qui ont caractérisé la recherche de notre collègue : le lexique sous toutes ses formes, en particulier la néologie, la terminologie et la lexicalisation et ceci dans ses langues de prédilection, l'espagnol et le français. À l'époque, il se trouve que je travaillais depuis quelques années en étroite collaboration avec un collègue terminologue de l'Université de Salamanque, Joaquín García Palacios, sur la problématique de la dépendance terminologique par rapport à l'anglais et la question se posait de savoir si les résultats de cette influence, telle qu'elle se manifeste en français et en espagnol, pouvaient être considérés encore comme relevant de la créativité lexicale... ou plutôt de sa négation. Voilà donc la problématique visée dans la communication pour Ariane en décembre 2014.

Les données sur lesquelles l'argumentation reposait provenaient des corpus trilingues (anglais français espagnol) constitués par deux étudiantes de l'Université Paris-Diderot dans le cadre d'un mémoire de terminologie de Master 2 (Industries de la langue et traduction spécialisée). Il s'agissait donc de corpus de démonstration. La conclusion de la communication, à savoir qu'il est préférable d'avoir des termes français et espagnols calqués sur l'anglais que des articles rédigés exclusivement dans cette langue, avait fait l'unanimité des participants – du moins de ceux qui se sont exprimés, mais il n'en reste pas moins que la recherche sur laquelle l'analyse a été fondée est sujette à caution, d'autant plus que García Palacios a, peu de temps après, publié, avec un collègue et ancien doctorant, un article qu'il vaut mieux lire que celui que l'on aurait pu tirer de la communication (Sánchez Ibáñez et García Palacios 2014).

C'est pour cette raison qu'il a été décidé de proposer pour la version écrite de l'hommage à Ariane Desporte une réflexion sur un autre aspect de sa recherche lexicale, à savoir sa dimension diachronique. Il se trouve que j'ai été frappé par la ressemblance entre le langage de la botanique que l'on relève aux XVII^e et XVIII^e siècles, en particulier dans les dictionnaires et encyclopédies, et celui qu'emploie François Rabelais, surtout dans la parodie de la description d'une plante imaginaire, le fameux épisode du pantagruélien du *Tiers Livre*. Si l'on regarde de près, on est vite convaincu que le français de la botanique de Rabelais représente le trait d'union entre la tradition de l'Antiquité, représentée surtout par Pline l'Ancien, et les débuts de la transformation de la botanique en véritable discipline explicative à partir de la fin du XVII^e siècle. L'ambition de cette brève et modeste contribution est d'analyser le langage de Rabelais sous cet angle de la transmission d'une tradition discursive et d'étudier en même temps la recherche d'une méthode de description de la nature, recherche encore d'actualité. Le botaniste contemporain, Romain Bertrand (2019), vient en effet de consacrer un ouvrage aux difficultés de la description en histoire naturelle, en se focalisant sur les XVIII^e et XIX^e siècles : on imagine alors le défi que représentait la description de la nature à l'époque de la Renaissance, défi relevé par Rabelais sous la forme de satire, et plus tard par les philosophes des Lumières. Ce sont les efforts de description à deux siècles d'intervalle que nous souhaitons passer sous le microscope de l'analyse linguistique.

1. « Rabelais a chaussé ses lunettes de botaniste¹ »

Il est de notoriété publique que Rabelais était médecin et qu'il faisait volontiers allusion aux différentes branches de la médecine, à l'anatomie en particulier, tout au long de son œuvre. On sait aussi que la connaissance du monde en général le fascinait et qu'il ne négligeait pas non plus ce que l'on peut appeler les sciences de l'observation, même si la botanique figure relativement peu dans ses écrits. Il est néanmoins intéressant d'observer de près le traitement qu'il en fait, car il est révélateur de son attitude par rapport aux sciences et à leur mise en langage. En outre, on peut considérer que la botanique est une science privilégiée du point de vue historique et épistémologique, car, contrairement à la chimie ou à l'astronomie, par exemple, elle n'a pas besoin d'équipement spécialisé – et de ce fait elle est ouverte à tous, restant longtemps accessible aux amateurs éclairés jusqu'au XIX^e siècle. En outre, la connaissance qu'en avaient les Grecs et les Romains avait été préservée dans les écrits – principalement en latin – depuis l'Antiquité et redécouverte vers la fin du Moyen Âge. Pline l'Ancien était bien connu dès la Renaissance en tant que principale source du savoir botanique du monde ancien : il est cité explicitement non moins de seize fois dans l'œuvre de Rabelais (Dixon et Dawson 1992).

1. La formule est de Rigolot (1996 : 144).

Il est question de botanique à deux reprises au moins dans l'œuvre de Rabelais. La première fois, largement commentée par Astruc (1953) est dans *Gargantua*, lorsque le jeune géant reçoit son éducation. Fait significatif : le recours aux autorités de l'Antiquité (Pline et Dioscoride en particulier) est souligné, mais ces références livresques n'excluent pas l'observation directe, bien au contraire, car on lit dans ce même chapitre que Gargantua et ses compagnons, en passant « par quelques prés ou aultres lieux herbus visitoient les arbres et les plantes, et emportoient leurs plaines mains au logis » (Astruc 1953 : 252). Voilà donc les prémisses d'une sensibilité botanique qui sera développée ultérieurement et qui s'appuie à la fois sur l'autorité des anciens et sur l'observation directe.

La description botanique la plus complète est sans contestation celle de la plante imaginaire déjà mentionnée, le pantagruélien, placée à la fin du *Tiers Livre*.

[La voix narrative] prend le ton sévère et le vocabulaire précis du savant naturaliste qui s'engage dans une description minutieuse du pied de chanvre. Elle est soutenue par une abondante érudition dont l'*Histoire naturelle* de Pline (XIX *in princ.*) et le *Praedium rusticum* (Paris 1554) de Charles Estienne sont les sources principales. (Rigolot 1996 : 144)

Le chapitre suivant est consacré pour ses deux-tiers à une classification des plantes, que les commentateurs ont diversement interprétée, soit comme « première "dissertation en forme" sur l'origine des noms des plantes » (de Candolle cité par Saulnier 1956 : 50), soit comme simple satire des descriptions botaniques de Pline et des auteurs de la fin du Moyen Âge (Astruc 1953 : 251). Dans le cadre du récit, cette classification joue le rôle d'une mise en contexte de la description de la plante imaginaire.

Les spécialistes des études rabelaisiennes soulignent à souhait le lien entre Rabelais et la botanique de l'Antiquité (Sainéan 1921, Saulnier 1956 et Astruc 1953), dette que Rabelais reconnaît explicitement dans le texte même (*Gargantua*). Sainéan (1921 : 103) est encore plus explicite et parle d'un « tableau poétique... d'après Pline ». En plus les historiens de la langue soulignent bien utilement le lien entre botanique et médecine : si Rabelais s'intéresse aux plantes, c'est bien à cause de leurs propriétés médicales... et parfois jouissives. Les analyses classiques de ces passages s'intéressent davantage aux prémisses d'une nomenclature systématique et moins à la langue de la description botanique, et pourtant c'est là où la ressemblance avec les descriptions botaniques des Lumières est la plus frappante.

Le lien entre Rabelais et les botanistes de l'Antiquité étant suffisamment établi, nous nous proposons d'examiner conjointement la description du pantagruélien et celles des plantes en général rédigées à la période des Lumières. Il n'est pas question non plus dans cette comparaison de déterminer quelles étaient les connaissances de Rabelais en botanique, mais tout simplement de montrer les ressemblances entre sa démarche textuelle et celle des auteurs de la fin du XVII^e et du XVIII^e. Nous prenons comme échantillon de la langue de la botanique la célébrisissime description du pantagruélien, inspirée du chanvre, que certains se plaisent à comparer à son cousin indien (Rigolot 1996 : 150, Fabre 2012).

2. Recherche linguistique sur la botanique à l'époque classique

Il existe une importante activité en terminologie diachronique visant à rendre compte de l'émergence du français scientifique sous toutes ses formes, dès la sortie du Moyen Âge (cf. Ducos 2007, 2013) mais plus particulièrement pendant la période des Lumières (Zanola 2014, Grimaldi 2017). Pour la botanique, c'est surtout Philippe Selosse qui explore tout le champ de cette discipline à partir de la Renaissance. Pour une vue synthétique de ces recherches, voir en particulier la section du manuel des langues de spécialité sur l'histoire naturelle, qu'il a coordonnée (Selosse 2016 a et b). La problématique principale de ces études est encore la création des nomenclatures, soit une langue ordonnée propre à exprimer la science de manière systématique, que nous n'abordons pas directement ici, mais qui repose sur l'observation et la description fines des phénomènes, ici des plantes elles-mêmes. Selosse explique que ce fondement descriptif servira de point de départ pour la construction des nomenclatures². Plus récemment, Grimaldi (2017) a étudié d'un point de vue global tous les articles portant sur la botanique et la chimie dans les deux revues scientifiques de l'époque, *Le Journal des Sçavants* et *Le bulletin de l'Académie des sciences* entre 1699 et 1749. Pour ma part, j'étudie l'évolution des articles sur les sujets botaniques dans les dictionnaires encyclopédiques de cette période, en particulier du *Dictionnaire universel* (1690), d'Antoine Furetière et de son successeur, le *Dictionnaire du Trévoux*, édition de Nancy (1738-1742), fortement augmentée. L'objectif de cette contribution est d'identifier les marqueurs linguistiques et textuels d'un discours scientifique.

Pour les besoins de la démonstration, la comparaison proposée se focalisera sur la description du pantagruélien pour Rabelais et sur les entrées botaniques du *Dictionnaire universel* d'Antoine Furetière (1690) et de sa suite, le *Dictionnaire du Trévoux*³, avec des citations dans d'autres ouvrages encyclopédiques et lexicographiques contemporains le cas échéant. Seuls les écrits en français seront examinés ici, mais on n'oublie pas que le latin était la principale langue des études scientifiques de botanique jusqu'à la fin du xvii^e siècle : les études de Tournefort par exemple (voir Selosse 2016), le botaniste de référence de la fin du xvii^e siècle, sont rédigées majoritairement en cette langue. Même au xviii^e siècle, Vaillant rédige en latin et en français son *Discours sur la structure des fleurs et l'usage de leurs parties* prononcé en 1717 à l'ouverture du Jardin royal.

-
2. « La procédure descendante à partir de catégories préconstruites complexes qu'on divise est abandonnée [à l'époque de Tournefort] au profit de l'observation, qui appréhende des idées simples lesquelles, selon une procédure ascendante, construisent des idées de plus en plus complexes, dont la véracité et la clarté résident dans le fait qu'elles ont un ancrage dans un départ simple » (Selosse 2016 : 420-421).
 3. Le *Dictionnaire du Trévoux*, version à la fois épurée et fortement augmentée du *Dictionnaire universel*, a connu de nombreuses éditions de 1704 jusqu'à 1771.

3. Les ressemblances

Les ressemblances entre la description du pantagruélien et des entrées botaniques dans des dictionnaires et encyclopédies du XVIII^e se manifestent à plusieurs niveaux. En ce qui concerne l'agencement textuel, on note une progression thématique en partie partagée, où l'auteur commence par une description de la plante, d'abord par la racine en passant par la tige et en détaillant la forme des feuilles pour terminer à la fleur et à la semence. La saisonnalité, en particulier la floraison, est évoquée, précisée par une référence au calendrier solaire ou ecclésiastique. En plus de la description de la plante elle-même, des remarques figurent concernant son environnement – en particulier les sols dans lesquels elle se trouve, élément capital pour la description complète, comme Bertrand (2019 : 37) le rappelle. L'avancée la plus frappante dans la description du pantagruélien est sans doute la mention de la reproduction sexuée de la plante, dont l'importance pour la classification sera établie en particulier par Vaillant.

Les autorités en matière de description sont généralement reconnues explicitement, que ce soit celles de l'Antiquité ou, pour les dictionnaires, des botanistes du passé ou contemporains.

Au niveau lexical, on remarque également un choix comparable de termes employés, à deux siècles d'intervalle, y compris pour le latin.

Au niveau cognitif enfin on relève le recours à d'autres sciences, en particulier à la géométrie, qui laisse sur le lexique employé une forte empreinte.

3.1. Ressemblances textuelles

La structure textuelle de la description du pantagruélien est globalement en accord avec celle de l'Antiquité comme celle qui sera exploitée dans les dictionnaires du XVIII^e siècle : on commence par une description de la plante elle-même, à partir de la racine jusqu'aux semences (Rigolot 1996 : 144). Les articles des dictionnaires et encyclopédies s'étoffent au fil des décennies : dans Furetière (1690) ceux-ci sont généralement brefs, de bien moins de 100 mots, et se limitent le plus souvent à la description des feuilles et des fleurs ; dès 1738, cependant, la ressemblance est plus marquante : l'article *cerisier* dans le *Trévoux* de 1748, par exemple, commence par le tronc, précise la nature de l'écorce, puis passe à la description des branches avec les feuilles « alternes », avant d'aborder la description de la fleur et de la semence, qui sera, à son tour, bien plus développée que chez Rabelais. Malgré ces variations, la parenté de la démarche textuelle est claire.

Après la description de la plante elle-même, on passe à sa culture et à ses propriétés, surtout médicinales. C'est seulement par la suite, par exemple dans l'*Encyclopédie méthodique* (1784 pour le premier tome sur la botanique), que la botanique et l'agriculture ou l'horticulture sont strictement séparées. Le *Trévoux* (1738) par exemple comporte deux articles pour *abricotier*, le premier à orientation agronomique, le second botanique.

Les remarques sur les sols (Rabelais : « Dans les bonnes terres elle devient plus grande... », Le Trévoux parle des cerisiers des sols pauvres) et la saisonnalité se trouvent à la fois chez Rabelais et dans les dictionnaires : le pantagruélien aurait besoin de pluie « les Feries des pescheurs, & Solstice aestival », soit à la fête des pêcheurs du Tibre, le 7 juin (Moreau, dans Huchon 1994 : 1449) soit le 21 juin. L'équinoxe d'automne est également mentionné. Selon le Trévoux (1738), on peut greffer un abricotier « soit à la pousse, à la S. Jean ou à l'œil dormant », la deuxième mention faisant allusion au calendrier liturgique, les deux autres aux connaissances des paysans.

3.2. Ressemblances cognitives

Puisque l'enjeu principal de ces passages est la description, il s'agit d'abord de comparer les stratégies au niveau de la cognition. Celles-ci comportent notamment les rapprochements avec d'autres plantes, les comparaisons avec d'autres objets, menant à des métaphores descriptives et plus particulièrement au recours à la géométrie.

La description du pantagruélien opère plusieurs rapprochements botaniques de ce type : on compare la plante en question avec ses congénères, par exemple :

un tige unicque, rond, ferulacée, verd au dehors, blanchissant au dedans : concave, comme le tige de Smyrniun, Olus atrum, Febves, & Gentiane : ligneux, droict, friable,

La figure d'icelles peu est differente des feuilles de Fresne & Aigremoine : et tant semblable a Eupatoire...

Cette stratégie est encore largement suivie à l'époque classique : Furetière dès 1690 emploie des comparaisons tout à fait semblables, mais plus simples.

Pour l'abricotier :

Ses feuilles sont semblables à celles du tremble...

Il jette des fleurs blanches comme le cerisier

Pour le néffier :

[...] les feuilles sont faites à peu près comme celles du laurier

Le *Trévoux* (1738) continue sur la même lancée : toujours pour l'abricotier :

[...] les feuilles sont posées le long des branches alternativement, semblables à celles du tilleuil...

C'est seulement à l'époque de l'*Encyclopédie* que ces références à d'autres plantes cèdent le pas à une description plus autonome. Les rapprochements systématiques entre plantes sont néanmoins importants, car ils ouvrent la voie à une catégorisation objective.

Les comparaisons descriptives faisant appel au monde qui nous entoure sont encore plus nombreuses. Elles sont à rapprocher des métaphores isolées qui servent à combler un vide de dénomination, ici une partie ou une configuration de plante, que Rossi (2014), dans son étude sur la métaphore terminologique, appelle les métaphores catachrèses. Dans le cas du pantagruélien, on compare la tige à une colonne, à des feuilles

[...] incisées au tour comme une faucille & comme la Betoine: finisantes en pointes de Larysse Macedonicque, & comme une lancette dont usent les Chirurgiens.

À part les descriptions ad hoc (les feuilles de l'abricotier sont « longues comme le doigt » Furetière), les comparaisons prennent, dès cette époque, plutôt la forme d'une métaphore lexicale : le noyau de l'abricot est « un os », le calice comporte « des enchancrures », son noyau est « une amande »...

Mais c'est certainement le recours à la géométrie pour caractériser les formes des parties de la plante qui caractérise le mieux la parenté entre les descriptions de la Renaissance et des Lumières. Pour Rabelais, la tige du pantagruélien est concave, la semence :

[...] sphaericque, oblongue, rhomboïde...

Le pommier, chez Furetière :

Ses feuilles sont oblongues ou presque rondes, les unes pointues, les autres obtuses...

La fleur du cerisier, dans le *Trévoux* :

de trois lignes environ de diamètre [une ligne : 2,256 mm]

Les références à la géométrie continuent dans l'*Encyclopédie* et dans l'*Encyclopédie méthodique*, lorsque les formes géométriques seront munies de suffixes classificatoires : le stigmat sera alors « orbiculé », le fruit « ovoïde » (Lamarck 1783 dans l'*Encyclopédie méthodique*).

En ce qui concerne l'histoire de la botanique, la mention la plus importante, car prémonitoire, est la reconnaissance de la reproduction sexuée de la plante. Certes, le phénomène était déjà reconnu dès l'Antiquité (Sainéan 1921 : 109), mais Rabelais le signale comme une des propriétés marquantes sinon distinctive du pantagruélien :

Et comme en plusieurs plantes sont deux sexes : masle, & femelle : ce que voyons es Lauriers, Palmes... (voir aussi f1994 : 1451)

Dans le *Trévoux* (1738), sous *chanvre*, on relève :

Ce n'est que sur les individus femelles, appelez mâles improprement, qu'on trouve les fruits qui naissent par paquets le long des tiges.

On sait que c'est la forme de la reproduction de la plante qui sera le critère déterminant pour fournir la clé de la nomenclature, suggérée par John Ray et exposée avec force par Sébastien Vaillant (1717) bien avant Linné.

3.3. Ressemblances lexicales

Qui dit description, dit nécessairement adjectifs, et comme on peut s'y attendre, la description est réalisée par de nombreux adjectifs, dont ceux de couleur. On note une ressemblance dans la stratégie morphologique pour nuancer un adjectif. Dans Rabelais comme dans les dictionnaires, les adjectifs de couleurs se voient adjoindre le suffixe *-âtre* : *noiràtre*, etc. « ...petites fleurs, blanchastres... ».

Dans Rabelais on relève le suffixe *-ette* en relation avec des adjectifs : *durette*, *asprette*...

Ce recours à un suffixe classificatoire est l'annonce du système de dénomination linnéenne, en gestation depuis longtemps, et toujours fondée sur l'emploi du latin. Une autre stratégie dénominative sera exploitée pour la classification linnéenne – le suffixe *-acée*, représenté dans le bref extrait sous la forme de *ferulacée*, qui a la forme de la fêrulle, plante médicinale d'origine exotique. On sait que le suffixe *-acée* sera recyclé en tant qu'indice classificatoire pour désigner les familles de plantes (*astéracées*...) ⁴. Cortez (1980 : 5) attribue la première attestation en français et en latin scientifique à Tournefort en 1694 (*rosacées* et *rosaceus*), et précise que le suffixe ne devient systématique pour les familles de plantes qu'en 1836, mais on remarque que Rabelais anticipe la stratégie sans pourtant la systématiser.

Nous venons d'examiner quelques ressemblances manifestes entre la description de Rabelais et celle des premiers dictionnaires encyclopédiques : il en existe également en creux : les parties du système reproducteur de la plante sont largement absentes des deux. Comme le fait remarquer Grimaldi (2017 : 132), les termes clés d'*étamine* et de *pistil* (ou *pistille*) commencent tout juste à être mentionnés dans les écrits scientifiques au début du XVIII^e siècle, généralement accompagnés d'une définition, et font une timide apparition dans les dictionnaires de l'époque. De même, le recours au grec pour les néologismes commence tout juste à être systématique.

3.4. Le rôle du latin

Compte tenu de l'importance du latin, qui, à l'époque de Rabelais, était la langue presque exclusive de la botanique, on peut estimer que sa place dans la description du pantagruélien et dans les articles de dictionnaire est modeste en volume, mais

4. Le TLF en ligne donne la note étymologique suivante pour le formant *-acées* : Étymol. Le suff. lat. *-aceae*, fém. plur. de *-āceu(-āc+e-us)* qui signifie « appartenant à, de la nature de » (cf. *-acé*), a donné le suff. *-acées* sur le modèle de mots lat. comme *herbāceus*, *hordeāceus*, *rosāceus*, *violāceus*. Les dér. ainsi formés en viennent à désigner des familles de plantes : *géraniacée* < *géranium* (1545) empr. du lat. des botanistes *rosacée* (1694, Tournefort) d'apr. le latin *rosāceus* « de rose » *graminacée* < *graminée* (1732) dér. sav. du lat. *grāmineus* « de gazon ».

importante pour la structuration textuelle : ce sont les mentions en latin qui garantissent l'identification de la plante. Rabelais compare la tige de pantagruélien à celle de « *Smyrniium Oulusatrum* », toujours le nom botanique du maceron.

Au XVII^e siècle, c'est en latin qu'on continue de distinguer les variétés, comme pour les cerisiers dans Furetière (1690) :

Nous donnons différens noms François aux espèces de cerises & de cerisiers : car on appelle ordinairement cerise, la Cerise aigre, *Cerasum acidum* : & l'arbre qui la porte Cerisier, *Cerasus sativa, fructu rotundo, rubro & acido*. On nomme Griotte, la cerise douce ; & l'arbre, le Griottier, *Cerasus sativa, fructu majore* ; les Guignes. *Cerasus carne tenerâ & aquosâ*. [...] Les Merises, ou Cerises noires, *Cerasa nigra*, & l'arbre se dit le Merisier, *Cerasus major ac silvestris, fructu subdulci nigro colere inficiente*.

Le latin sert aussi dans ce dictionnaire de note étymologique, en fin d'article : « En Latin *cannabum, cannabis*, d'où ce mot est dérivé ».

Le rôle du latin, garant d'une référence externe, est donc maintenu. Il sera prolongé dans le *Trévoux* en partie grâce à la conception du dictionnaire en « faux-bilingue ». En effet, nous savons que les pères jésuites du Trévoux ont réintroduit les équivalents en latin pour toutes les vedettes du dictionnaire. La botanique n'a donc pas eu droit à un traitement particulier, mais l'habitude de voir le nom vulgaire couplé à une référence latine a dû préparer les esprits aux nomenclatures. Pour l'entrée *chanvre*, dans l'édition de 1738 par exemple, c'est *cannabis savita*, qui est donné après la vedette. C'est bien entendu ce système qui sera, une fois rationalisé, retenu par Linné pour la nomenclature du monde vivant.

Remarques en conclusion

Le mot clé de cette exploration est sans doute *rapprochement* : il marque les premiers pas vers une langue de la botanique pleinement scientifique, qui seront franchis déjà par Rabelais, dépositaire d'un héritage classique mais en même temps très ouvert à une observation active, ces mêmes pas empruntés par les auteurs des dictionnaires et encyclopédies de l'époque classique. Mais c'est aussi le geste de mettre en vis-à-vis les descriptions de la flore à deux siècles d'intervalle, celle de Rabelais et celle des philosophes. La comparaison révèle davantage de ressemblances que de différences – la recherche d'une description systématique qui implique l'exploration de tous les moyens linguistiques susceptibles de déceler les clés d'une explication rationnelle des mystères de la nature.

John HUMBLEY

CLILLAC-ARP EA 3967, Université de Paris

Bibliographie

- ASTRUC Pierre, 1953, « Rabelais botaniste, anatomiste et physiologiste », *Revue d'histoire des sciences*, vol. 6, n° 3, p. 250-261.
- BERTRAND Romain, 2019, *Le détail du monde : l'art perdu de la description de la nature*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique ».
- COTTEZ Henri, 1980, *Dictionnaire des structures du vocabulaire savant : éléments et modèles de formation*, Paris, Le Robert, coll. « Les Usuels du Robert ».
- DIXON John et DAWSON Jack, 1992, « Concordance des œuvres de Rabelais », *Études rabelaisiennes*, n° 26, Genève, Droz.
- DUCOS Joëlle, 2007, « Néologie lexicale et culture savante : traduire les savoirs », dans O. Bertrand, H. Gerner et B. Stumpf (éds), *Lexiques scientifiques et techniques : constitution et approche historique*, Colloque international, Nancy, ATILF, 22-23 septembre 2005, Palaiseau, Éditions de l'École Polytechnique, p. 249-254.
- DUCOS Joëlle, 2013, « Néologie et sciences médiévales : genèse de français de spécialité », *Neologica*, n° 7, p. 13-26.
- FABRE André, 2012, « François Rabelais thuriféraire méconnu du cannabis », en ligne, <http://andrefabre.e-monsite.com/pages/histoire-de-la-medecine/rabelais-et-le-cannabis.html>.
- GRIMALDI Claudio, 2017, *Discours et terminologie de la botanique et de la chimie dans la presse scientifique française 1699-1740*, Berne, Peter Lang.
- HUCHON Mireille (éd.), 1994, *Rabelais : œuvres complètes*, Paris, Gallimard, avec la collaboration de François Moreau.
- RIGOLOT François, 1996, *Les langages de Rabelais*, Genève, Droz.
- ROSSI Micaela, 2015, *In rure alieno, Métaphores et termes nomades dans les langues de spécialité*, Berne, Peter Lang.
- SÁNCHEZ IBÁÑEZ Miguel et GARCÍA PALACIOS Joaquín, 2014, « Semantic Characterization of Terms as a Trace of Terminological Dependency », *Terminology*, vol. 20, n° 2, p. 171-197.
- SAULNIER Verdun-Léon, 1956, « L'énigme du pantagruélien ou Du Tiers au Quart Livre », *Études rabelaisiennes*, n° 23, p. 48-72.
- SAINÉAN Lazare, [1921] 1972, *L'histoire naturelle et ses branches connexes dans l'œuvre de Rabelais*, Genève, Slatkine Reprints.
- SELOSSE Philippe, 2016, « Entre Renaissance et Lumières : les nomenclatures des sciences nouvelles », dans W. Forner et B. Thörle (éds), *Manuel des langues de spécialité*, Berlin, de Gruyter, p. 413-414.
- SELOSSE Philippe, 2016, « Botanique », dans W. Forner et B. Thörle (éds), *Manuel des langues de spécialité*, Berlin, de Gruyter, p. 415-430.
- ZANOLA Maria Teresa, 2014, *Arts et métiers au XVIII^e siècle. Études de terminologie diachroniques*, Paris, L'Harmattan.

Ouvrages historiques

FURETIÈRE Antoine, 1690, *Dictionnaire universel, contenant généralement tous les mots français, tant vieux que modernes, et les termes de toutes les sciences et des arts*, Amsterdam, en ligne, <http://www.furetière.eu/>.

Dictionnaire universel, français et latin, vulgairement appelé *Trévoux*, édition de Nancy 1738-1742, en ligne, <http://www.cnrtl.fr/dictionnaires/anciens/trevoux/>.

DIDEROT ET D'ALEMBERT, 1751-1772, *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, en ligne, <http://www.cnrtl.fr/dictionnaires/anciens/trevoux/>.

PANCKOUCKE Charles-Joseph, 1782-1832, *Encyclopédie méthodique*, en particulier Lamarck et Poiret, *Botanique* (1783), en ligne, <https://www.biodiversitylibrary.org/bibliography/824#/summary>.

VAILLANT Sébastien, 1717, *Discours sur la structure des fleurs leurs différences et l'usage de leurs parties prononcé à l'ouverture du jardin royal de Paris, le X^e jour du mois de juin 1717*, en ligne, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k97993t.image>.

**FE, FIUZA, CONFIANZA, À PROPOS DE LA FIDES
ET DE SES DÉRIVÉS, DANS LA LANGUE DE DON JUAN MANUEL
(ESPAGNE, XIV^E SIÈCLE)**

Nos réflexions portent sur les champs sémantiques de la foi, de la fidélité et de la confiance, tels que ces concepts peuvent apparaître dans le *Comte Lucanor* de don Juan Manuel. Les trois vocables partagent une même racine. Le dictionnaire d'Ernout et Meillet souligne que *fidēs*, *fidēi* (f) présente un signifiant étonnant en latin, puisqu'il aurait pu appartenir à la troisième déclinaison, comme *sēdēs*, *sēdis*¹ ('le siège', thème en -ē). Quant au signifié, Ernout et Meillet observent que *fidēs* sert souvent de substantif à *credēre*, verbe transitif, alors que la forme paroxytone *fidēre* est un verbe d'état employé dans le latin d'Église. *Foi* et *croissance* sont deux notions voisines. Ernout et Meillet proposent, pour premier signifié de *fides*, « foi, croissance » au sens religieux, mais ils soulignent que ce signifié ne s'est vraiment imposé que dans le langage des chrétiens². **Bhidh-* ou **bhedh* (l'étymon indo-européen selon Ernout-Meillet), signifie 'avoir confiance'³. Foi, croissance, confiance... autant de concepts déterminant chez Juan Manuel un riche champ lexical dont *fiuza*, *poridat*, *sospecha*, *maestría*, *manera*, *consejo* ne seront pas exclus.

Auparavant, *fidēs* avait pénétré la langue du droit : c'était un engagement solennel, un serment, d'où la notion de fidélité à la parole donnée : *Bona fide* 'sous bonne garantie'. *Fides* et *foedus*, *foederis*, n, 'traité', ont été vite mis en relation. Gaffiot assimile ainsi *foedus* et *fidus*. *Foedus* et *fides* partagent selon Ernout et Meillet la même racine. *Foedus* désigne un « acte engageant la foi » (Ernout et Meillet) : *ferire foedus*.

1. Ernout et Meillet (1985) : « Étant donné que *fidēs* sert de substantif à *credō*, le nom est peut-être une contamination de **bhidh-* nom racine et de **kred-dhē* (v. *credō*). » Sur la flexion du thème en -ē, lire Monteil (1974 : 205).
2. *Fidem servavi*. Au soir de sa vie, saint Paul dit avoir bien lutté et bien servi sa foi, c'est-à-dire sa fidélité à son engagement : *Ego enim iam delibor, et tempus resolutionis meae instat. Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi* (Timothée, II, 4, 6-7).
3. Grandsaignes d'Hauterive (1949), s.v. *bheidh-* réunit lui aussi sous la même entrée *fides* et *foedus*.

Ce rapprochement est important, car de *foedus* dérivent *fief* et *féodal*. Pour don Juan Manuel, le rapport de *vassal* à *suzerain* est affaire de *foi* et de *fidélité*, de *confiance*. *Fe* et *feudo* (plus souvent *feo* dans la langue de Juan Manuel, notamment dans le *Libro de los estados*⁴) sont pour l'écrivain des vocables de la même famille. Le mot *fief* qui désigne le bien dont le vassal possède la tenure est d'origine discutée. Pour Pierre Guiraud⁵, *fief* vient de *foedus* 'contrat, convention', hypothèse très satisfaisante et justifiant bien la forme espagnole *feo*. En latin, l'adjectif *foedus*, *-a*, *-um* signifie 'repoussant, laid', mais *foedus*, *-eris* désigne bien un 'contrat'. Les deux formes ont donné *feo*⁶.

En français, le signifiant *foi* apparaît dès le XII^e siècle (Rey 1994), faisant suite à *feid*, *feit*, *fei*. Le signifié fondamental est, selon Alain Rey, celui d'engagement. Lié à *foedus*, la foi est le serment de fidélité du vassal : on jure sur sa « foi » ou « par sa foi ». Le deuxième sens est celui de "croire" (« ajouter foi à... », « avoir foi en... ») et par conséquent celui de croire en Dieu.

Une étude récente d'Estrella Ruiz Gálvez montre combien le quatrième concile de Latran (1215) a contribué à établir la notion de foi dans une triple dimension juridique, théologique et morale⁷. Citons, en particulier, les lignes suivantes, que nos observations lexicales et sémantiques ne feront que confirmer :

La fe sobre la que discurre la escolástica medieval es entidad ternaria que ha de ser aprehendida en su triple aspecto de principio jurídico (fides/fiducia o fidelidad), virtud teologal (fe/credo) y categoría ontológica (firmeza/fiabilidad). Por su orden, porque la fe antes de ser virtud teologal es principio jurídico, elemento esencial de un libre consenso que se asienta sobre la fianza recíproca: la con/fianza. (2014 : 267)

Du point de vue de la chronologie sémantique, Alain Rey et Estrella Ruiz-Gálvez concordent : la *fidēs* est d'abord juridique. Le mot gardera son signifié unique de 'ferme engagement', de relation de fidélité à la parole donnée, dans les contextes de la relation de l'homme avec Dieu et de l'homme avec l'homme. Pas de Corps Mystique sans le lien solide de la foi, sans la loyauté qu'il implique : il s'agit d'un pacte, largement représenté dans l'iconographie (Ruiz-Gálvez 2014 : 286).

-
4. « Et la mayor partida de la tierra que an es suya por heredad, et an algunas tierras que tienen de otros a feo. E [en] las tierras que a feo tienen, an a fazer aquel conocimiento aquella tierra es obligada por ello, según las condiciones del feo, [a] aquellos de quien las tienen; et las que han por heredad, quita mente pueden fazer del[las] como de su heredad... » (Don Juan Manuel, *Libro de los Estados* 1981 : 376). Ce *feo*, ou *feudo*, (<*foedu*) est un pacte de tenure (*tener*), fondé sur une forme de fidélité et de confiance. Luis García de Valdeavellano (1982) retient les formes : *feudo*, *feo*, *feu*, *fevum*, *fevo*, *feudum* (p. 396). Voir également Ganshof (1982).
 5. Dans Alain Rey, s.v. *fief*.
 6. Le *f-* initial aurait dû s'amuir, et le *-d-* intervocalique, situé après l'accent, aurait dû de maintenir. La forme *hedolheda* est du reste bien attestée. Corominas et Pascual (s.v. *feo*) parlent d'une forme occidentale, léonaise. En outre, Corominas et Pascual ne pensent pas que *feudolfeo* ('le fief') procède de *foedus*.
 7. Estrella Ruiz-Gálvez Priego (2014 : 261-317).

Corominas et Pascual (1992) observent (s.v. *fe*) l'évolution *fide(m)*>*fe*, avec, pour étape intermédiaire *fēe*, (avec *fey* dans le *Fuero Juzgo*). La conservation du f- initial est due à la prononciation châtiée des gens de culture. Ajoutons qu'il s'agissait aussi de protéger un signifiant déjà bien léger. Corominas et Pascual, suivant Bloch et Von Wartburg, ne relient pas *fe* et *feudo* : *foedu* dérive, selon eux, du francique *fehu* (possession, propriété) : « es natural que en el feudalismo el vocablo germánico para 'bienes, propiedades' (en general) se convirtiera en 'bienes feudales', y que se reservara alodio, propiamente 'posesión completa', para la propiedad libre ». Le rapport de *foedu* avec les dérivés de *fidele(m)* serait ultérieur et dû à une forme d'analogie.

1. De *fidēre* à **fidāre*

Fidēre, proparoxyton en latin, signifie 'avoir confiance en'. Il est suivi du datif ou de l'ablatif. Le verbe pouvait aussi être suivi d'une proposition infinitive (comme *credēre*) et exprimer donc la transitivité accusative ('croire avec confiance que...'). Les infinitifs proparoxytons ont disparu de l'espagnol. La plupart d'entre eux devinrent des infinitifs en *-er* (*leer*) ou en *-ir* (*decir*), mais certains ont suivi le modèle en *-āre*. De **fidāre* a dérivé un substantif **fidantia* qui avait remplacé *fidentia*, à la mesure de l'évolution *fidēre* > **fidāre*. De là les formes *fianza*, *confianza*, concurrentes de *fidūcia* (s.v. *hucia*, dans Corominas et Pascual). *Fidentia* est un terme philosophique employé par Cicéron et relevé par Ernout-Meillet. *Fidentia* se retrouve dans son dérivé *confidentia* > *confidence* qui conserve aujourd'hui en anglais le signifié de confiance. Il est intéressant d'étudier en français l'évolution sémantique du mot : la *confidence* est devenue métonymiquement 'la communication d'un secret'. *Fablar en poridad*, c'est parler *en confiance*, à l'insu des autres.

2. La confiance et le crédit

Fidūcia semble dérivé (Ernout-Meillet s.v. *fido*) d'un adjectif formé comme *caducus*. De *fidūcia* dérive *fiduciare*, *in-* ou *of-fiduciare*, *fiduciarius* et *fiducialiter*. *Fidūcia* ne s'est conservé qu'en espagnol et en portugais⁸. Sémantiquement, on comprend que des termes exprimant une idée de confiance se soient imposés dans la langue du droit et des échanges commerciaux : *creditum* > *crédito*, *fiducia* (substantif dérivé de *fides*) > *fiducia*, *fiuza* et ses variantes. Autant que le vassal ou feudataire à son suzerain, le débiteur devait foi et fidélité à son banquier. La *fiducie* (dont dérive *fiduciaire*) a désigné en français une forme de contrat fondé sur la confiance. La forme savante des mots *crédit* ou *crédito* vient de ce qu'ils sont des emprunts à l'italien *credito* (Alain Rey, *op. cit.*).

8. En portugais sous la forme *fidúcia*, savante : 'confiança'. Pop. Atravimento; prosápia : « não sei donde te vêm esas fidúcias de pessoa rica » (Machado de Assis) dans Figueiredo (1939). On voit que l'usage populaire a retenu la connotation négative déjà présente dans les collocations des *fuzas vanas* de Juan Manuel.

Dans le *Cantar de mio Cid* (vv. 100-121), Martín Antolínez, compagnon du Cid, obtient un prêt sur gage de la part des Juifs, Raquel et Vidas, à l'issue d'un contrat fondé sur la *confiance*, l'engagement de restituer la somme obtenue. L'accord est secret (« poridat⁹ »). On se donne symboliquement la main (« amos me dat las manos ») et l'on se dit : « con grand jura meted y las fes amos ».

Dans la mesure où *fe*, *fiuza*, *creencia* sont employés par Juan Manuel avec des sens voisins (de même que *fiar* et *creer*), tant dans le domaine de la religion (la foi des chrétiens) que dans celui des rapports de confiance et de confidentialité (*poridad*) entre le disciple et son conseiller, réfléchissons d'abord sur les contenus de ces mots¹⁰. Les chrétiens se définissent parfois comme « fidèles » ou comme « croyants ». La *foi* est pourtant autre chose que la *croyance*, car elle y ajoute l'idée d'un « lien contractuel » (qu'on retrouve dans *foedus*). Il y a dans la *foi* une idée de confiance qu'on ne retrouve pas dans la *croyance*. C'est pourquoi on peut très bien croire quelqu'un sans avoir pourtant foi en lui, sans partager avec lui un lien de confiance, de *confidentia*. Ainsi, Simon de Tournai distinguait (cf. Prescendi, s.v. *foi*) au XII^e siècle *fides* et *opinio*, vocable d'étymologie obscure mais vite porteur d'une nuance péjorative : un usage de l'intellect non fondé sur la confiance. Ce lien de la *foi* est réciproque : *fides* est la confiance que je donne (sens actif) et celle que j'inspire (sens passif). Pour cette raison le vocable s'invite à la rédaction de tous les traités (« con grand jura meted y las fes amos...! » *Mio Cid*, v. 120). Les vocables manuélin de *promesa*, de *poridad*, de *fiuza* doivent être rattachés à cette attitude, car ils impliquent un acte de foi et de loyauté, de même, à l'inverse, que des vocables comme *sospecha*, *dubda*, *fuzas vanas*, *engaño*, *maneras*... qui signifient l'absence de confiance et de foi. Prescendi observe que *Fides*, à Rome, était une déesse, dont le temple était fêté le 1^{er} octobre. On s'y présentait avec la main droite protégée et bandée, car la main droite était le siège de la foi et de la fidélité (*Raquel e Vidas, amos me dat las manos*... *Mio Cid*, v. 106). La foi est donc une croyance, mais aussi l'engagement (métonymiquement signalé par la main) de respecter une promesse. Au Moyen Âge, la foi fonde également l'engagement vassalique. On voit comme les applications juridiques et religieuses de ce mot sont fortement liées.

3. Le paradigme de la foi dans *El Conde Lucanor*

Le vocable *fe* dans *El conde Lucanor* est rare et strictement limité à deux emplois : 1^o/ le vocable désigne la foi catholique, c'est-à-dire les dogmes dignes d'être « crus et d'être l'objet d'un lien entre les hommes », pour reprendre les termes de Francesca Prescendi. Il s'agit donc, selon cet auteur, de la signification « passive » du mot *foi*. 2^o/ La signification

9. Sur le mot *poridad*, et sur l'expression *en poridad*, voir Gilbert Fabre (2004 et 2013). Voir aussi, dans le même ouvrage, Bernard Darbord : « Le secret dans les contes et *exempla* du Moyen Âge espagnol ». Lire en particulier p. 137-140.

10. Nous nous fondons en particulier sur les études de Francesca Prescendi et d'Albert Piette, auteurs respectifs des entrées « foi » et « croyance » dans Azria et Hervieu-Léger (2010).

« active » est le fait d'avoir « confiance en quelqu'un », ou en quelque chose, comme lorsqu'on dit « avoir la foi ». On retrouve cette signification aux pages 152, 198 et 221¹¹, mais cette signification active est plutôt exprimée par les termes *fiança*, ou *fiuza*, chez Juan Manuel dans le cas d'une confiance mise (parfois à tort, parfois à raison) en l'homme.

Soient les énoncés :

[...] et tanto enalçamento en la *fe cathólica* (32); por ensalçar la *sancta et verdadera fe cathólica* (144); pues la *fe de los christianos* era verdadera, que non podía ser que fuese verdat lo que ella (la mujer endemoniada) dizía. Et ella díxoles que sin duda la *fe e la ley de los christianos* toda era verdadera... (162).

Fidem et *legem* désignent bien cette foi qu'inspire la religion. Les deux mots sont également repris dans les énoncés suivants, non loin de la lexie *creencia* :

A la primera, que aya omne *fée* e viva en *ley de salvación*, a esta vos digo que, segund verdad, la *ley de salvación es la sancta fe cathólica* segund la *tiene* et la *cree* la sancta madre Ecclesia de Roma (261)

Mas los christianos que non son muy sabios nin muy letrados créenlas simplemente commo las cree la Sancta Madre Eglesia et *en esta fe et en esta creencia* se salvan (262)

Le sens actif de confiance apparaît dans l'interjection « a la fe... » : « *A la fe*, don Fulán, tarde vos acordastes... » (152). « Ruégovos, por la *fe* que devedes a Dios, que me digades... (221) » : Il s'agit là de la confiance en Dieu (221), mais aussi en l'homme (152, 198).

Foi n'est pas seulement *croissance*, comme nous l'avons vu. Elle est *croissance* et confiance. Cependant, les exemples précédents montrent comme les deux vocables se côtoient au point de former des doublets. *Creencia* est rare chez Juan Manuel. On retrouve le mot une fois encore, associé à *fiança* et à *fiar* : « Et cuando la Verdat oyó todas estas razones, porque non ay en ella muchas maestrías et *es cosa de grand fiança et de grand creencia*, fíosse en la Mentira, su compañía... (112) ». *Creencia* est ici un parfait synonyme de *fiança*, dans une locution bi-membre : la Vérité est trop 'confiante' et trop 'crédule'.

Ce dernier énoncé mérite qu'on s'y attarde. Il s'agit de l'exemple n° 26 de *El conde Lucanor* : « De lo que contesció al árbol de la Mentira » (p. 110-115). Il s'agit d'une résurgence du conte-type 613 d'Aarne-Thompson (les deux compagnons, le véridique et le menteur), voir Uther (2004). Comme l'observe Serés, p. 110, si la Vérité triomphe du Mensonge, c'est parce que sa nature profonde la conduit à respecter scrupuleusement les termes du contrat (« la Mentira et la Verdat fizieron su compañía en uno », p. 111) : la Vérité a choisi la voie la plus difficile, mais la plus favorablement dotée

11. Nous renvoyons aux pages de l'édition de Guillermo Serés, 1994. Les chiffres romains, par convention, désigneront le numéro de l'exemple, dans l'édition de Serés ou dans le manuscrit S (ms 6376 de la BN de Madrid).

quant à son issue. Le Mensonge, au contraire, a imprudemment choisi la voie la plus facile, sans prévoir les funestes conséquences du contrat.

4. Le lexique de la confiance, chez don Juan Manuel

Fiducia a produit plusieurs signifiants différents dans la langue de don Juan Manuel : rien que dans le seul exemple VII (doña Truhana) on trouve les formes suivantes (toutes présentes dans le manuscrit S) : « las vanas *fuzas*... (43), por *fuza* de la pro de lo que non sodes cierto (44), las *fuyzas* vanas dexat (44) ». L'irrégularité du signifiant dans un même manuscrit est l'indice d'un vocable mal établi et sans doute objet d'une forte connotation. Ici, cette connotation est péjorative : *vanas fuzas* vs *cosas ciertas*... atenerse a las *fuzas*... puso su pensamiento por *fuzavana*... non *fuzas dubdosas et vanas*... A las *cosas ciertas* vos comendat / et las *fuyzas vanas* dexat.

Le vocable (au pluriel) s'assortit aux adjectifs *dubdosas*, *vanas*. Face à lui, dans les *viessos* de l'exemple VII, figure le substantif *cosas*. Il n'existe donc pas de paires d'antonymes autonomes permettant de signifier d'une part la promesse digne de confiance (+) et la tromperie (-). C'est même à ce pôle négatif qu'est assigné le signifiant *fuyza*, preuve que le mot était connoté négativement. La confiance étrangère au bon conseil et au bon entendement peut être mal orientée, comme le montrent les emplois de *fuzas vanas*, de *porfiar*, de *perfidia*.

Dans *El conde Lucanor*, *fuzas* apparaît à six reprises, toutes connotées négativement. En revanche, *fuza* n'est négatif qu'en page 44 (« por *fuza* de la pro de lo que non sodes cierto »). Partout ailleurs, ce signifiant mieux préservé exprime une confiance légitime et juste :

Et por la *fuza* que yo he en vós et en el vuestro entendimiento, ruégovos que me consejedes lo que faga en esto... (53).

Pero por la *grand fuza* que ho he en vós et en el vuestro entendimiento, ruégovos que me consejedes lo que faga en este fecho... (79).

Le mot apparaît au même moment du cadre narratif, pour signifier la pleine confiance du comte envers son conseiller. Ce sont ces énoncés presque figés pour signifier une étape narrative que nous étudions plus bas.

Fuyza est un hapax qui n'apparaît qu'une fois (négativement).

Cette connotation négative du mot apparaît également dans l'analyse de Corominas et Pascual, s.v. *hucia*. *Hucia* (<*fiducia*>), est un mot vieilli qui signifie '*fianza*, *aval*, *confianza*', selon le DRAE. Il est semi-savant. Les formes attestées par Corominas sont *feúza*, *feuzá*, *feduza*. Corominas signale la variante *fiuzia*, influencée par le latin. De là *fuyzia* ou *fuzia*. Le vocable *hucia* a subi une dérivation verbale par parasyntèse : *ahuciar*(+), *desahuciar*(-). La forme semi-savante *ahuciar* ('donner de la confiance') est une variante de *afuizar*, *afuziar*, *ahuziar*, *fiuciar*, *enfuciar*, *enfuzar*. Elle est tenue

pour archaïque par le DRAE mais le signifiant n'est même pas signalé dans CORDE. En revanche, l'antonyme négatif *desabuciar* (*desafuçar* dans le *Libro de Alexandre*, *desfeüzar* dans le manuscrit P de cette œuvre) s'est imposé, issu sans doute du contenu essentiellement négatif du vocable (*fuzas vanas*).

5. Remarque sur l'expression de la confiance du Comte Lucanor envers son conseiller Patronio, en un moment privilégié du cadre narratif

À partir des 51 chapitres du livre, selon l'ordre affiché dans le manuscrit S et dans la plupart des éditions de l'œuvre¹², nous retenons cinq exemples dans le tableau suivant afin d'observer comment est formulée la confiance du comte en son maître Patronio. La formulation complète comporte une protase (premier mouvement montant) et une apodose (second mouvement, conséquence du premier).

La confiance du comte : cinq exemples de formulation

Exemples	Texte	Commentaire
III le roi Richard d'Angleterre	Patronio, yo fío mucho en el vuestro entendimiento et sé que lo que vos non entendieredes, o a lo que non pudieredes dar consejo, que non ha ningún omne que lo pudiese acertar, por ende vos ruego que me consejedes lo mejor que vos entenderdes en lo que agora vos diré.	C'est dans l'exemple n° 3 que le concept s'élabore, de façon complète, fondé sur l' <i>entendement</i> et le <i>conseil</i> de Patronio.
IV Le Génois parlant à son âme	[...] pero por la <i>fianza</i> que en vos he, non lo quise començar fasta que fablase conbusco et vos rogasse que me consejades lo que fiziese en ello.	<i>Por la fiança...</i> ce type de formulation va maintenant s'imposer dans les exemples suivants, selon un paradigme lexical composé de <i>fianza</i> , <i>fiuza</i> , <i>entendimiento...</i>
VI L'hirondelle et les autres oiseaux	[...] pero, por el <i>buenentendimiento</i> que vos avedes, quiérovos preguntar que me digades si entendedes que devo fazer alguna cosa sobresto.	La formule s'impose maintenant, ici fondée sur <i>entendimiento</i> .

12. Voir le tableau récapitulatif de l'ordre des exemples, dans Daniel Devoto (1972 : 296-297). Le 51^e exemple n'apparaît que dans ce manuscrit S.

Exemples	Texte	Commentaire
VIII L'homme à qui on devait laver le foie	Et por el <i>buen entendimiento</i> que Dios en vós puso, ruégovos que me digades lo que vos paresce que devo fazer en ello	Formule canonique.
IX Les deux chevaux et le lion	Et por la <i>grant fiança</i> que yo he en vós et en el vuestro <i>buen entendimiento</i> , ruégovos que me consejedes lo que faga en este fecho	<i>Grant fiança / buen entendimiento.</i>

Nous venons de recueillir dans ce tableau cinq énoncés en un moment précis de la narration : le comte demande un conseil à Patronio, son maître, à propos d'un fait qui le préoccupe, que ce soit en vue de la conservation de ses biens, de la conservation de sa vie, et même de son salut. Chacun des exemples suit un cadre narratif uniforme et cette formule intervient toujours au même moment. Par-delà une certaine diversité lexicale, la finalité de la formule est toujours la même. Convenons qu'en termes de sémantique textuelle, le contenu est toujours le même. Autrement dit, par-delà la variété des vocables utilisés (*entendimiento*, *seso*, *fiança*, *fuza*, *consejo*) le lecteur retient un même contenu. Non que *entendimiento* et *fuza* soient des synonymes, ou même des parasynonymes. Nous sommes au cœur de la notion de figement d'un énoncé, dont chaque terme, au nom de la non compositionnalité d'un énoncé figé, a perdu une partie de son autonomie. Nous lisons la phrase sans nous arrêter sur le sens de chaque mot pris isolément. Cette formule est faite d'une protase et d'une apodose : « comme je vous fais confiance (protase), je vous demande ceci (apodose) ». La sagesse de Patronio peut être évoquée dans la protase (le plus souvent) ou dans l'apodose (parfois).

On peut facilement observer que ces vocables n'apparaissent pas *ex abrupto* : ils sont comme déterminés par un contexte sémantique fait de confiance, de savoir, de réflexion, de confiance et de secret. Les trois puissances de l'âme – dons de Dieu – sont convoquées dans les propos du Comte Lucanor en un moment essentiel de son discours, celui où il prend conseil : l'entendement qui nous fait « tendre » vers le bien¹³, la volonté qui permet d'aimer et de servir, la mémoire qui permet d'acquérir l'expérience et la vertu de conseil (voir *supra*, dans le *Mio Cid : a guisa de membrado*).

13. Covarrubias pensait à tort qu'*entender* avait pour étymon *intelligere*. En réalité la racine du vocable est *tender*. *Entender*, c'est 'tendre vers', afin de saisir. Le bon entendement de Patronio le dispose à reconnaître ce qui est bien. C'est pour cela que le comte Lucanor, son élève, lui fait confiance.

Conclusion

La foi est un concept subtil qui a trait au plus profond de la vie spirituelle : on peut la rattacher aux trois puissances de l'âme, entendement, volonté et mémoire, lesquelles partagent au fond un riche contenu axiologique commun. C'est ce que le comte trouve en Patronio : les mots de la sagesse, de la confiance et du conseil, dans le secret de la confidence.

Bernard DARBORD

Université Paris Nanterre, Études romanes (EA 369)

Bibliographie

- AZRIA Régine et HERVIEU-LÉGER Danièle (éds), 2010, *Dictionnaire des faits religieux*, Paris, PUF.
- Cantar de Mio Cid*, 1993, éd. de Alberto Montaner, Barcelone, Critica.
- COROMINAS Joan et PASCUAL José Antonio, 1992, *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, t. II, Madrid, Gredos.
- DARBORD Bernard, 2013, « Le secret dans les contes et *exempla* du Moyen Âge espagnol », dans B. Darbord et A. Delage (éds), *Le Partage du Secret. Cultures du dévoilement et de l'occultation en Europe, du Moyen Âge à l'époque moderne*, Paris, Armand Colin, p. 123-141.
- DEVOTO Daniel, 1972, *Introducción al estudio de don Juan Manuel y en particular de El conde Lucanor. Una bibliografía*, Paris, Ediciones hispanoamericanas.
- ERNOUT Alfred et MEILLET Antoine, 1985, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire de mots*, Paris, PUF, 4^e édition.
- FABRE Gilbert, 2004, « L'expression *en poridad*, modalité d'un arabe silencieux », *Cahiers de linguistique et de civilisation hispaniques médiévales*, n° 27, p. 159-169.
- FABRE Gilbert, 2013, « Conseiller et détenir un secret en espagnol médiéval », dans B. Darbord et A. Delage (éds), *Le Partage du Secret. Cultures du dévoilement et de l'occultation en Europe, du Moyen Âge à l'époque moderne*, Paris, Armand Colin, p. 44-77.
- FIGUEIREDO Cândido de, 1939, *Dicionário da Língua portuguesa*, Lisbonne, Bertrand.
- GANSHOF François-Louis, 1982, *Qu'est-ce que la féodalité?*, Paris, Taillandier, 5^e éd.
- GARCÍA DE VALDEAVELLANO Luis, 1982, *Curso de historia de las instituciones españolas*, Madrid, Alianza Universidad, 6^e éd.
- GRANDSAIGNES D'HAUTERIVE Robert, 1949, *Dictionnaire des racines indo-européenne*, Paris, Larousse.
- JUAN MANUEL Don, 1981, *Libro de los Estados*, dans *Obras completas*, édition, prologue et notes de José Manuel Blecua, Madrid, Gredos.

- JUAN MANUEL DON, 1994, *El conde Lucanor*, éd. de Guillermo Serés, Barcelone, Crítica.
- LÉON-DUFOUR Xavier, 1962, *Vocabulaire de théologie biblique*, Paris, Les Éditions du Cerf.
- MENÉNDEZ PIDAL Ramón, 1980, *Manual de gramática histórica española*, Madrid, Espasa-Calpe, 16^e éd.
- MONTEIL Pierre, 1974, *Éléments de phonétique et de morphologie du latin*, Paris, Nathan.
- REY Alain, 1994, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert.
- RUIZ-GÁLVEZ PRIEGO Estrella, 2014, « La fortaleza de la fe: en torno al principio de fe, en sus implicaciones sociales y devocionales », dans I. Beceiro Pita (éd.), *Poder, piedad y devoción. Castilla y su entorno. Siglos XII-XV*, Madrid, Silex ediciones, p. 261-317.
- UTHER Hans-Jörg, 2004, *The Types of International Folktales: A Classification and Bibliography Based on the System of Antti Aarne and Stith Thompson*, 3 vols, Helsinki, Academia Scientiarum Fennica, coll. « Folklore Fellow's Communications », 284-286; Part I : Animal Tales, Tales of Magic, Religious Tales, and Realistic Tales, with an Introduction; Part II : Tales of the Stupid Ogre, Anecdotes and Jokes, and Formula Tales; Part III : Appendices.

NOTAS SOBRE GABRIEL GARCÍA MÁRQUEZ, CUIDADOSO CORRECTOR DE SÍ MISMO

Quisiera presentar en este homenaje a Ariane Desporte —de cuya atención a la lexicografía española he aprendido tanto, a la vez que me siento testigo y deudor de su calidad humana y profesional— unas notas referentes a algunos aspectos del proceso de corrección a que Gabriel García Márquez sometió *Cien años de soledad*, con el fin de extraer de ellas algunas conclusiones sobre su escritura.

1. De la invención de una realidad a la invención de la lengua

Todo ocurre en una obra cuyo autor nos seduce desde el primer momento encadenando unas palabras tan sencillas como: «Muchos años después, frente al pelotón de fusilamiento...». Se trata de una aventura —lo ha reconocido el propio García Márquez— que tiene casi tanto que ver con el tono y el lenguaje como con la narración misma. No deberíamos, pues, hurtar a las palabras su protagonismo, aunque difícilmente llegue a ser el que alcanzaron en la vida de un personaje de Sándor Márai (2005: 410, 405), que «Tenía suficiente con un poco de pan, panceta, manzanas y vino. Y unos diccionarios. Y al final, de todas las palabras escritas en todos los libros del mundo, le bastaba con unas pocas palabras húngaras, de esas que tienen un buen sabor, palabras tiernas que se deshacen en la boca [...]. Lo único que aún le gustaba era el sol, el vino y las palabras, pero fuera de contexto, por sí mismas...». Y cuando ya no creía en ellas y le resultaban inútiles «seguía amándolas. Se emborrachaba cada noche en la ciudad a oscuras con el sonido de alguna que otra palabra húngara [...], las saboreaba [...]. Y cuando ya se disponía a disparatar de esa manera, casi en trance [...], cuando ya solo decía palabras raras, parecía un borracho [...] o un loco».

Pueden llegar a ser las palabras algo así como unas sutilísimas pinceladas en el lienzo de la escritura, hechas con la misma levedad con que Velázquez hacía penetrar el inasible aire del otoño en sus cuadros, encaminándonos a lo que pudiera ser un

nuevo reino de Trapobana, tan distante en el espacio como en el tiempo, donde un mundo que es en parte el nuestro, suena, brilla, huele como algo enteramente ajeno. Las palabras con que se construye este laberinto circular de la novela acercan a los lectores a esa realidad ajena en el que los clavos pueden tratar en su *desesperación* de desenclavarse (9)¹, pasando de ser meros instrumentos a convertirse en auténticos agentes; brotan en ella voces como *almizcle*, *cinamomo* y *aloe*, que nos acercan a los tratados medicinales antiguos, mientras que otras, como «las calderas, las pailas, las tenazas y los anafes» o «el plátano y la malanga, la yuca y el ñame, la ahuyama y la berenjena» (12), sitúan a los lectores europeos en una realidad distante, tanto en lo histórico, como en lo geográfico.

La nueva realidad no se reduce al mundo que se construye en la novela, pues se extiende al propio empleo del español, que parecería que se le fuera escapando al escritor de las manos, sin tener que hacer para ello el menor esfuerzo. Es esta, sin embargo, mera apariencia, debido a que no se transparenta en lo conseguido todo el forcejeo a que se ha sometido a la lengua. Si se conservaran los cuadernos de bitácora o pudiéramos seguir los distintos cambios en las redacciones sucesivas de *Cien años de soledad* (Joset 2004: 53-55) o tuviéramos a mano las galeradas corregidas por el propio escritor, entenderíamos cómo esos otros protagonistas que son las palabras han sido elegidos por medio de un cuidadoso proceso de selección, al que no es ajeno el ritmo tan diferente que surge de sus distintas posibilidades de combinación. Pero, incluso sin disponer de esos materiales de trabajo, podemos llegar a ver al novelista en ese momento de la escritura en que no es capaz de librarse del escrúpulo de cambiar una elección suya por otra, pues contamos para ello con la posibilidad de comparar los anticipos de la primera edición de su novela, publicados en diversas revistas, en los años 1966 y 1967², con su primera edición, de 1967.

Algunos de esos cambios permitieron en las «Notas al texto» de la edición académica de *Cien años de soledad* (VV. AA. 2007: cxxix-cxxxviii) confirmar la exigencia que el novelista tenía con su escritura, tratándose de alguien que busca acercarse todo lo posible a la perfección, fatigando sus escritos con un nutrido número de correcciones. Me permitiré ahora continuar el experimento que se inició con aquellas notas a la edición de *Cien años de soledad*, para seguir, a través de unas cuantas correcciones, el

-
1. Las referencias a *Cien años de soledad* las hago citando entre paréntesis la página de Gabriel García Márquez, 2007.
 2. En el «Mabrielgazine dominical» de *El Espectador* de Bogotá, el primer domingo de mayo de 1966, p. 8-10 (que corresponden a las p. 9-28 de Gabriel García Márquez, 2007); en *Mundo Nuevo. Revista de América Latina*, París, agosto de 1966, p. 5-11 (que corresponden a las p. 29-48 de Gabriel García Márquez, 2007); en *Amaru. Revista de Artes y Ciencias*, Lima, enero de 1967, p. 24-29 (que corresponden a las p. 257-279 de Gabriel García Márquez, 2007); en *Eco. Revista de la Cultura de Occidente*, Bogotá, febrero de 1967, p. 343-366 (que corresponden a las p. 379-402 de Gabriel García Márquez, 2007); en *Mundo Nuevo*, marzo de 1967, p. 9-17 (que corresponden a las p. 49-73 de Gabriel García Márquez, 2007); y finalmente en *Diálogos. Artes. Letras. Ciencias Humanas*, México, marzo-abril de 1967, p. 6-12 (que corresponden a las p. 357-377 de Gabriel García Márquez, 2007).

proceder de un autor que en su «laboratorio creador» (Zaid 2004: 106) se muestra muy atento a las posibilidades de nuestra lengua, sin conformarse con refugiarse en lo propio ni resignarse a sentirse deslumbrado por lo ajeno.

2. La norma gráfica

Con una sorprendente carencia de sentido del humor no pocos filólogos se mostraron perplejos cuando Gabriel García Márquez, en 1997, arrojó al mar imaginario de Zaca-tecas una botella en la que había introducido un mensaje, por si podía llegar al dios de las palabras. Se refería en él a «una lengua que desde hace tiempo no cabe en su pellejo», a la que nos anima a no tratar «de meterla en cintura, sino al contrario, liberarla de sus fierros normativos». Simplificar la gramática y humanizar sus leyes no quiere decir demasiado, ni mucho menos lo que se le ha querido hacer decir. Tampoco, asimilar los neologismos técnicos, para que no se nos indigesten, o negociar de buen corazón con los gerundios bárbaros, los *qués* endémicos, el dequeísmo parasitario. Todo esto no veo que suponga una imprudencia temeraria, sino una llamada de atención sobre el placer de la libertad. El susto viene de la ortografía; pero que un escritor proponga la jubilación de ésta no puede tomarse como una invitación a hacerlo, sino como una provocación encaminada simplemente a mitigar el terror y la inseguridad de un hablante anonadado por las prescripciones que pesan sobre una lengua³.

Evidentemente el dios de las palabras sabrá entender un poco mejor las cosas que como las entendieron algunos eruditos: como una propuesta para que el pánico a la gramática no maltratara la pasión por el lenguaje. El propio García Márquez es un ejemplo de esta actitud, al no quedarse en la letra de la provocación y mantener la norma gráfica de una manera tan clara como lo demuestra la atención a la ortografía, tal y como vemos en la eliminación del seseo residual que subsistía en la base de sus escritos, al sustituir, ya en la primera edición de su novela (datos que tomo de VV. AA. 2007: cxxxi y cxxxvi) *masacote*, *tosudez* o *pesuña* por las correspondientes formas con «z» (40, 374, 390), igual que en la edición académica ha terminado por aceptar el cambio de *sirio* en *cirio* (216). A la misma actitud responde el abandono de *solombático* en la primera edición y la deferencia de adoptar la variante *zurumbático* (41) para evitar un seseo, que paradójicamente no creo que lo fuera. Esta voz, se conserva en dos espacios del español occidental: en Salamanca, donde la empleó con la grafía «z» Diego Torres Villarroel y persiste aún en algunos pueblos de la provincia y en otros lugares (DCEC, s. v. *sombra*); así como en Colombia, donde se registra en Jorge Isaacs (Cuervo 1987: 838). Con esta misma grafía la acogió finalmente el diccionario de la Academia Española de 1925, sin atribuirle ninguna área concreta de uso. Aparece, sin embargo, en la actualidad en Colombia, con la variante *sorombático*, cuya grafía con

3. Terror que experimentó el propio novelista a sus 10 años. Estos «terrores nocturnos de la ortografía tenían nombre y apellidos en los de su profesor» (Cebrián 2019: Babelia, p. 10).

«s» inicial, si realmente se trata de un lusismo en español, como así parece (*vid. DCEC*, s. v. *sombra*), sería una opción más razonable que la de una «z»; aunque esta última se justificaría en última instancia —pero habría que justificarla— por haber sido reforzada la consonante inicial de la misma forma que se hizo con otras palabras, como *cufrir*, *azufre* o *zambullir* (Pascual 1991).

Nos prevenía en realidad García Márquez en el discurso mentado de Zacatecas de que una cosa es aceptación de la norma y otra muy distinta rendirse a ella. Y es evidente que sabe mantener las distancias de la libertad quien, aceptando la posibilidad que brinda el *DRAE*, corrige *cinc* en *zinc* (359, 379), que no es la opción preferida por nuestro diccionario normativo (en *Vivir para Contarla*, no sé si por responsabilidad de los editores o por decisión del escritor, aparece *cinc*); mientras que la sencillez gráfica que supone optar por *sustancia* frente a *substancia* (26, 55, 62, 153) le lleva a coincidir en este caso con el diccionario académico.

3. Del lado de allá y del de acá

No duda el escritor en adoptar los usos americanos, rechazando, por ejemplo, el leísmo, que muchos del lado de allá toman como una incorrección (VV. AA. 2007: cxxxi). En el caso del léxico, a un lector español le sorprenderá el empleo de «estera voladora», con el que sustituye a «alfombra voladora» (42) (VV. AA. 2007: cxxxii), pero entenderá que no se trata de algo casual, al comprobar cómo abandona ese uso y se sirve de «alfombra voladora» en un artículo escrito para el periódico español *El País*, en 1981. Debería sorprender mucho menos la *conducta del calor*, que desplaza a la *conducción del calor* (69), pues aunque este significado de *conducta* resulte desconocido a muchos españoles (se registra, sin embargo, desde la Edad Media para la conducción del agua por las acequias), aparece como acepción no marcada dialectalmente en el diccionario académico.

Estos ejemplos permiten contemplar al escritor acercándose al uso americano. Lo que se refuerza además por los propios referentes de la realidad en que se inserta la novela, donde se justifica la sustitución del *adobe* por el *barro y la cañabrava* (9, 224), que vuelve a utilizar en *Vivir para contarla*: «desde que los ranchos de palma y cañabrava de los chimilas empezaron a ser reemplazados por las casas de madera de la United Fruit con techos de cinc...» (García Márquez 2004: 56). La palabra y la realidad a que se dirige nos llevan a ese mundo americano al que pertenecen la voz y la planta que designa, conocida por su utilización para cubrir tejados.

Las opciones del novelista no van en una única dirección: existen también elecciones más cercanas al uso español, como ocurre en la sustitución de *prender* por *encender* (40) o cuando se prefiere para el verbo *entrar* el régimen preposicional con *en*, *entrar en* («Una noche Úrsula entró [al-->] en el cuarto» (35), «Antes de que nadie entrara [al-->] en el cuarto» (41), «entró [al-->] en el cuarto sin saber para qué» (65)), que es el uso preferido en España, frente a *entrar a*, que lo es en América, aunque pueda

aparecer allá también la preposición *en* (DPD, s. v. *entrar* y cf. Manuel Seco 1987: s. v. *entrar*). Aunque el propio García Márquez cambia en otra ocasión *entraron en el despacho del corregidor* por *entraron al despacho del corregidor* (72), que no me atrevo a justificar pensando en que se pretendiera poner de relieve así el comienzo de la acción expresada por el verbo (Manuel Seco 1987: s. v. *entrar*).

4. Pulir los textos

En su deseo de perfección García Márquez no tiene inconveniente en acercarse al registro formal, acogiendo un tipo de léxico propio del Romanticismo al preferir, por ejemplo, *quejido lúgubre* a *quejido largo* (37) o sustituyendo *momentáneo* por *fugaz* (42). A este camino hacia lo más formal responden correcciones como *seres espléndidos* en lugar de *seres magníficos* (12) o *ardiente mediodía* por *sofocante mediodía* (14) o *se negara* por *rehusara* a (31) o, incluso, rompiendo con una frase hecha, optar por un muy formal *perseveró en sus tentativas*, frente a *se rompió los sesos* (35). Pero también es capaz de descender a lo menos formal, como cuando se deja de lado *obstruir* la herida que lleva abierta Prudencio después de muerto, para *cegarla* (32) o acudir a *fragancia mortal* como sustitución de *fragancia letal* (269), correcciones ambas que me parecen muy adecuadas.

Junto a los buscados cambios de registro, atiende el novelista a los roces que pueden darse en la combinación entre las palabras. Sustituye así *traspies y tropezones* por *codazos y traspies* (64): «Nostradamus, entre un estrépito de frascos y cubetas, y el desastre de los ácidos derramados y el bromuro de plata perdido por los [traspies y tropezones] --> *codazos y traspies* que daban a cada instante», que explica más adecuadamente la manera en que se originó el desastre. Del mismo modo que prefiere *quienquiera que la hubiese criado*, a *quienquiera que la hubiera criado* (54), con un *hubiese* poco esperable en el español americano, pero que evita la rima entre *quienquiera* y *hubiera*: «Era evidente que sus padres, o quienquiera que la [hubiera -->] hubiese criado, la habían reprendido por ese hábito». Se mantiene, en cambio, la preferencia espontánea americana por *-ra* en esa misma página: «ella movió los ojos como si los *hubiera* reconocido», «no logró que reaccionara con ningún nombre», «conservaron el talego con los huesos en espera de que *hubiera* un lugar digno para sepultarlos», «Pasó mucho tiempo antes de que Rebeca se *incorporara* a la vida familiar», «Nada le llamaba la atención, salvo la música de los relojes, que cada media hora buscaba con ojos asustados, como si *esperara* encontrarla en algún lugar del aire».

Hay cambios condicionados por el deseo de reforzar la coherencia en la combinación de las palabras. Quien como Prudencio Aguilar, ya muerto, siente honda *nostalgia* por los vivos, parece más coherente que *los añore* a no que los *reconozca* (33): «Lo atormentaba la inmensa desolación con que el muerto lo había mirado desde la lluvia, la honda nostalgia con que [reconocía -->] *añoraba* a los vivos, la ansiedad con que registraba la casa buscando el agua para mojar su tapón de esparto». Del mismo modo

que para volar, más convincente que perfeccionar los *métodos* de la *estera voladora*, resulta descender a la realidad cotidiana y fijarse en algo más cercano, como son los *recursos*; mientras que quien, por el contrario, parecía actuar como un científico, debería mantenerse concentrado en sus *experimentos* de platería y no en sus *recursos* (53): «Estaba tan concentrado en sus [recursos -->] *experimentos* de platería que apenas si abandonaba el laboratorio para comer». A este respecto, resulta, en fin, razonable ampararse en la extensión designativa de *cosa* cuando se superpone a *objeto* (9), en un universo aún tan lejano en el tiempo, que obligaba a empezar por nombrar a las cosas: «El mundo era tan reciente, que muchas [objetos -->] *cosas* carecían de nombre, y para mencionarlas había que señalarlas con el dedo» (9).

5. El azar

Estos pequeños cambios léxicos con que nos hemos enfrentado dan cuenta de las distintas perspectivas en que se sitúa un perfeccionista como Gabriel García Márquez para pulir cuidadosamente su texto. Quedan no pocas sustituciones hechas por él en aquellos capítulos aparecidos antes de la publicación de la novela, que he dejado sin comentar. Unas, como el cambio de *los había obligado de* por *los había obligado a* (56), o *impuso en el pueblo* por *impuso al pueblo* (60), son meras correcciones de usos indebidos que se le habían escapado. Otras parecen deberse a la búsqueda de una mayor coherencia en el acercamiento a la propia realidad en que se desenvuelve la novela; es lo que pudo ocurrir con la sustitución de *vaselina* por *grasa* (15, cf. 214), con lo que cambia el producto del que se servía el buen amigo gitano de José Arcadio Buendía para abrillantar su pelo húmedo. El hecho es que Melquiades tenía poco que ver con las personas que a finales del siglo XIX empleaban la vaselina para dar lustro a los cabellos, poco después de haber sido inventada; más propio de él parece la grasa, que podía además proceder de su propio pelo sin lavar, como le ocurría a un personaje de Luis Rosales (1960: 317), a quien dibujó el poeta colocándole un sombrero chapado «con mil medallas de sudor y grasa». Poco después de la publicación de la novela de García Márquez, los personajes de *La región más transparente*, cuya acción se sitúa en la primera mitad del siglo XIX, sí podían llevar «las cabezas [...] cubiertas de agua y vaselina» (Fuentes 1968: 15).

Hay otras correcciones difíciles de explicar, por tratarse de cambios sometidos al azar, ya que «los novelistas [no] quieren decir más de lo que dicen» (García Márquez 1981) y lo que dicen no siempre es interpretable. No saber dar con las razones de algo supone solo reconocer nuestras debilidades como lectores, a la vez que implica aceptar la distancia que un escritor se complace en colocar ante su público. Podríamos creer haber dado con una razonable justificación para la sustitución de «grande escala» por «gran escala» (35), como, por ejemplo, que fuera uno de esos casos de adaptación al uso más general y normativo (Real Academia Española 2010: 245); y, sin embargo, tenemos más adelante un cambio de sentido contrario: «gran esfuerzo» por «grande esfuerzo» (58), que exigiría la justificación opuesta.

6. Fin

Esta rápida consideración de algunas pequeñas correcciones a que Gabriel García Márquez sometió su obra más conocida no pretende desvelar ningún secreto, pues es bien conocido el proceder de quien sabemos con cuánto cuidado trataba a las palabras y con qué esmero las corregía (VV. AA. 2007: cxxix-cxxx, cf. cxxxiii). Mi pretensión era solo asomarme al laboratorio del escritor, por si pudiera captarlo, aunque fuera por unos pocos instantes y a contraluz, levantando la *carpintería* de su obra.

Es lo que he pretendido hacer en este homenaje a Ariane, tan atenta también a las palabras. Si ha sido posible, ello se debe a la generosidad de Carlos Domínguez y de Abraham Madroñal, con quienes he podido compartir los materiales allegados para la edición académica de *Cien años de soledad*, y, lo que es más importante aún, apoyarme en su conocimiento del texto.

José A. PASCUAL
Real Academia Española

Bibliografía

- CEBRIÁN Juan Luis, 2019, «El colmillo del premio Nobel», *El País*, 6-4-2019: Babelia, 10-11.
- CUERVO Rufino José, 1987, *Obras, II: Apuntaciones críticas sobre el lenguaje bogotano*, 2ª. edición, Bogotá, Instituto Caro Cuervo.
- DCEC: Joan Corominas, con la colaboración de José A. Pascual, 1980-1991, *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, Madrid, Gredos.
- DPD: 2005, Real Academia Española: *Diccionario panhispánico de dudas*, Madrid, Santillana.
- DRAE: 2001, Real Academia Española, *Diccionario de la lengua española*, Madrid, Espasa.
- FUENTES Carlos, [1968] 1999, *La región más transparente*, ed. de Georgina García Gutiérrez, Madrid, Cátedra.
- GARCÍA MÁRQUEZ Gabriel, 1981, «La poesía al alcance de los niños», *El País*, 27 de enero.
- GARCÍA MÁRQUEZ Gabriel, [2002] 2004, *Vivir para contarla, I*, Barcelona, Random House Mondadori – RBA.
- GARCÍA MÁRQUEZ Gabriel, [1967] 2007, *Cien años de soledad*, Madrid, Real Academia Española.
- JOSET Jacques, 2004, G. García Márquez, *Cien años de soledad*, Madrid, Cátedra.
- REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, 2010, *Nueva gramática de la lengua española*, Madrid, Espasa.
- MÁRAI Sándor, 2005, *La mujer justa*, trad. de Agnes Csomos, Barcelona, Salamandra.
- PASCUAL José A., 1991, «Sufrir por çufir», *Voces*, n° 2, p. 103-108.

- ROSALES Luis, 1960, *Cervantes y la libertad*, I, Madrid, Sociedad de Estudios y Publicaciones.
- SECO Manuel, 1987, *Diccionario de dudas y dificultades de la lengua española*, Madrid, Espasa Calpe.
- VV. AA., 2007, «Notas al texto». En Gabriel García Márquez, [1967] 2007, p. cxxix-cxxxviii.
- ZAID Gabriel, 2004, «Prestigio de los mexicanismos», en *El español en el mundo*, Madrid, Instituto Cervantes, p. 101-106.

Le lexique et la métalexigraphie

« ESPAGNOL » : LES VERTIGES D'UN VOYAGE AU CŒUR DE LA LEXICOGRAPHIE FRANÇAISE AU FIL DES SIÈCLES

Évoquer les « vertiges d'un voyage au cœur de la lexicographie », c'est prétentieux, mais le fait de plonger dans nos dictionnaires d'hier et d'aujourd'hui, véritable océan sans cesse alimenté par de nouveaux fleuves, a indéniablement de quoi étourdir. Si rendre hommage à Ariane Desporte, en partant du trésor des dictionnaires, justifie ce titre ambitieux, nous n'avons de fait aucune réelle possibilité de maîtriser l'infini dudit océan de dictionnaires, tant l'opulence est ici de mise. Tentons cependant de lancer notre filet au fond des principales mers de la lexicographie monolingue française.

Premiers témoignages lexicographiques

Qu'il s'agisse de l'édition de 1539 ou de celle de 1549, tout commence par une première déception : pas de définition du mot *espagnol* dans le *Dictionnaire françois-latin* de Robert Estienne qui, rappelons-le, constitue notre tout premier dictionnaire où figurent des mots français. En revanche, le mot est longuement traité dans le *Thresor de la langue francoyse, tant ancienne que moderne*, publié en 1606. C'est que Jean Nicot, son auteur, est en réalité sensibilisé à la péninsule ibérique par le biais du Portugal, où il fut précisément envoyé pour négocier le mariage du jeune roi Sébastien avec Marguerite de Valois. Ce fut d'ailleurs un échec. Échec rattrapé par le fait qu'en 1559, il devint ambassadeur de France au Portugal. C'est à Lisbonne qu'il reçut les fameuses graines de tabac qui allaient donner naissance à l'histoire de ce qu'on considère aujourd'hui comme un fléau, en passant par Catherine de Médicis qui fut la première à recevoir de la poudre de tabac pour soigner les migraines de son fils... En bref, en remaniant le Dictionnaire de Robert Estienne, c'est de manière posthume que paraîtrait le *Thresor de la langue francoyse*. Voici l'article *Espagnol* tel qu'il y est consigné, dans l'orthographe du moment :

Espagnol. [...] *Est un natif d'Espagne, Hispanus. L'Espagnol dit aussi Español, & l'italien Spagnuolo. On prend aussi ce mot pour certaine manière de chiens de poil blanc tavelé, &*

court, ayants la teste grosse, le corps moyen, & la queuë espiée, que aucuns appellent Espagneuls. Ainsi appelez, parce que la race en vient d'Espagne.

Espagnole. *Celle qui est native d'Espagne, Hispana. A l'Espagnole, est une façon de parler telle que ces autres. A la Française, à l'Allemande, à l'Italienne. [...] Il porte une cappe à l'Espagnole...*

C'est sur le mode bilingue que commençait ainsi le xvii^e siècle. L'histoire de notre lexicographie allait ensuite être illustrée par deux hispanistes, les Oudin, père et fils... Commençons par le père, César Oudin, né en 1560 et mort en 1625. Henri IV lui confia dès 1597 la charge de secrétaire-interprète pour les langues étrangères. Il nous offre la première traduction de *Don Quichotte* en 1614, un recueil de sentences et de proverbes traduit du castillan, ainsi qu'une grammaire italienne parue en 1645 et une grammaire espagnole en 1675, ces deux *grammaires* ayant bénéficié des corrections de son fils, Antoine Oudin. C'est à ce dernier, prenant la suite de son père à la cour de Louis XIII en tant qu'interprète pour l'italien et l'espagnol et mort en 1653, que l'on doit les *Curiositez françoises, pour servir de complément aux dictionnaires*, publiées en 1640 et surtout le *Thresor des deux langues espagnole et françoise* paru en 1645. Marc Zuili en est le grand spécialiste, avec chez Champion (2015) la parution en fac-similé du dictionnaire, assorti d'une très belle étude, soulignant l'influence fondamentale de ce dictionnaire.

Concernant les *Curiositez Françoises*, on retrouvera à son ordre alphabétique le mot *espagnolle*, au féminin, illustré par deux locutions : « marcher à l'Espagnolle. gravement. », suivi par « payer à l'Espagnolle *Donner des coups au lieu d'argent, payer de rodomontades.* ». Avouons que l'Espagne n'est pas particulièrement valorisée au travers de ces deux attitudes, bravaches s'il en est, et aussitôt épinglées dans la langue française.

Au *Thresor des deux langues* de 1645, dans la veine de ce qui avait été fait avec le Calepino italien, consignait jusqu'à onze langues pour sa dernière édition, s'adjointra bien vite, en 1646, le *Thresor des trois langues, Espagnole, Françoise et Italienne*. On a souvent oublié dans l'histoire de l'orthographe le rôle indirect joué par Oudin, qui aborde le sujet dès l'*Avertissement* de la partie réservée aux mots espagnols :

Amis lecteurs, ayant une longue experience & par la lecture de plusieurs Livres escrits en langue Espagnolle, [ayant] remarqué une grande diversité & incertitude ou plustot une vraye confusion en l'orthographe de ladite langue, j'ay pensé qu'il ne seroit hors de propos d'en coter [noter] icy quelques particularitez, afin qu'en lisant & rencontrant des differences, on puisse les chercher & trouver facilement en ce livre.

Nouvelle petite déception : au cœur de la deuxième partie, ne seront pas consignées les expressions que nous venons d'évoquer, mais seulement l'*espaigneul*, entendons une « espece de chiens » qui, aujourd'hui, paradoxe des évolutions, est le plus souvent « breton ». Ce chien sait-il qu'il incarne à lui seul deux langues indo-européennes, l'espagnol et le celtique ?

Au Grand siècle, une étymologie d'avenir ?

Tout au long du XVII^e siècle, d'abord avec les Précieux et les Précieuses, puis à la cour de Louis XIV, la langue française va devenir une préoccupation à la fois littéraire et nationale, faisant naître des grammairiens et ce que l'on appelle aujourd'hui des *remarqueurs* de langue, qu'il s'agisse de Malherbe ou de Vaugelas, avec notamment la naissance de l'Académie française en 1635, sous l'impulsion de Richelieu, mais aussi des étymologistes, et parmi eux le plus célèbre, Gilles Ménage. Celui-ci, né en 1613, mort à Paris en 1692, marquera profondément la discipline. À partir de son traité des *Origines de la langue française*, publié en 1650, allait s'épanouir le magistral *Dictionnaire ét(h)ymologique de la langue française*, publié en 1694. Ce dictionnaire étymologique demeure le premier grand ouvrage sérieux sur le sujet et fait encore aujourd'hui référence. Le fait que l'auteur sache parler l'italien et l'espagnol, avec par ailleurs des notions d'anglais et de plusieurs autres langues, au-delà bien sûr du latin, conférerait à ce dernier une compétence et une autorité certaines. Un grand article est ainsi consacré à l'étymologie du mot *Espagnol*.

Après avoir longuement cité en latin Wachter et son *Glossarium Germanicum*, Gilles Ménage signale que « l'étymologie de Bochart [lui] paroît la plus vraisemblable de toutes. Comme les Phéniciens ont été les premiers qui ont connu les ports d'Espagne, ce seront eux qui auront donné à l'Espagne son nom Phénicien, tiré tout naturellement d'un animal qu'ils voyoient en si grand nombre dans ce pays-là » Il s'agit du lapin, *cuniculo*. « On sait que la Langue Phénicienne étoit la même que l'Ebraïque, ainsi, le mot Ebreu pour *Sebaphan* qui signifie *cuniculus* & qui se lit dans le Texte sacré, étoit sans doute pareillement en usage chez les Phéniciens. » Il poursuit ainsi, n'omettant pas les fausses pistes : « On s'est moqué avec raison de ceux qui ont dérivé Hispania d'Hispan, fils d'Hercule, ou d'Hispal, Roi très ancien. L'opinion de ceux qui ont cru que l'Espagne fut nommée Panai de Pan, Lieutenant de Baccus, & que comme ce nom lui étoit commun avec le Péloponese, ou du moins avec l'Arcadie, on y ajouta la syllabe *His*, qui en Langue Teutonique signifie l'Occident ; cette opinion, dis-je, ne mérite pas d'être réfutée sérieusement. Les anciens ont ainsi appelé l'Espagne Hesperia, c'est-à-dire occidentale, du Grec, qui signifie l'étoile du soir, & qui se prend aussi chez les Poètes pour occidental. Les Grecs donnèrent le nom d'Hespérie à l'Italie, parce qu'elle étoit à leur occident, & les Latins le donnerent à l'Espagne par la même raison. » En fait, on pourrait trouver qu'il y a là un fatras pétri d'inepties. Nous constaterons que juger ainsi serait aller bien vite en besogne.

En fait dans le même esprit était paru, en 1674, le *Grand Dictionnaire historique ou le mélange curieux de l'Histoire sacrée et profane*, de Louis Moréri. Le dictionnaire de ce dernier, né en 1643 et décédé en 1680, représente indéniablement le premier grand dictionnaire des noms propres, en engendrant un engouement pour ce type de dictionnaire dans toute l'Europe, d'où déjà une troisième édition en 1683 et au total vingt rééditions entre 1674 et 1759, celle de 1759 ne comportant pas moins de dix volumes. Sans oublier les nombreuses traductions, dont l'une en espagnol.

Un article est justement consacré à l'*Espagne* qui, d'emblée et cela jusqu'à la dernière édition, est présentée comme le « Royaume le plus Occidental de l'Europe ». Que lit-on dans la neuvième édition ?

L'Espagne a été appelée Ibérie de la rivière Iberus, qui est l'Esbre, Hespérie de son assiete en la partie Occidentale de l'Europe. Musa, un des Chefs des Sarrasins tâcha en vain de luy faire porter le nom de Mus-Arabie. Justin dit qu'elle a tiré son nom d'Espagne ou Hespagne, du Roy Hispanus. D'autres soutiennent que ce nom vient de celui de Seville, en latin Hispalis. Ortelius pousse un peu trop loin l'art de deviner, quand il dit que l'Espagne, autrefois nommée Pania, eut depuis par corruption le nom de Spania, d'où est venu celui d'Espagne. Il est pourtant sûr que ce nom de Spania se trouve dans quelques anciens Auteurs.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que rien n'est clarifié. Au moment de décrire le pays, ce n'est pas plus simple, là aussi la géométrie est variable !

Quelques Géographes la font quarrée, en ôtant la Catalogne, les autres triangulaires, & d'autres la comparent à une peau de bœuf étenduë sur la terre. Sa véritable figure la fait ressembler à une presqu'Isle environnée de l'Océan vers le Septentrion, vers l'Occident, & en partie vers le Midy; & de la Mer Mediterranée vers l'Orient, & en partie du côté du Midy.

Comme on le perçoit, les interprétations ne manquent pas et pour le coup donnent quelque vertige. On le sait, une telle démultiplication dans les interprétations des lexicographes revient à avouer que l'origine étymologique du mot reste mystérieuse.

Offrons tout de suite l'état de l'art étymologique en observant que nos dictionnaires contemporains ne sont pas très diserts sur le sujet, de peur de se faire l'écho d'interprétations non vérifiables, une grande incertitude continuant de régner quant à l'origine précise du mot. Voilà ce qu'on peut en dire au XXI^e siècle, fort bien résumé par les auteurs du *Petit Robert des noms propres* : « Étym. Phénicien transmis par les Carthaginois *Isephanim*, "la côte ou l'île des lapins", ou du Basque *ezpain* ou *ezpan*, "lèvre, bord" dans le sens "côte, rivage" ou [encore] du Grec *Hesperia*, "région du couchant". » Oserions-nous dire qu'en matière d'étymologie, c'est l'auberge espagnole ? Au passage, cette dernière expression serait née au XVIII^e siècle, au constat que pour lesdites auberges de mauvaise réputation, l'on conseillait aux voyageurs d'amener eux-mêmes de quoi se sustenter, l'auberge offrant tantôt le gîte mais pas le couvert, tantôt une qualité et une quantité discutables. Mais là aussi, l'incertitude règne... puisqu'il s'agirait peut-être aussi du fait que, sur le chemin du pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, lieu privilégié d'échanges linguistiques, les auberges auraient été si variées dans leur clientèle issue de l'Europe entière, qu'on y croisait ainsi toutes sortes de personnes, chacun trouvant en réalité ce qu'il voulait en fonction de ses goûts. Bref, qu'il s'agisse de son étymologie ou de l'expression « auberge espagnole », le mot *espagnol*, reste indéniablement liée à l'absence de définitions solidement identifiées : il garde une part de mystère...

L'étymologie de Gilles Ménage imposait cette digression qui nous a conduits jusqu'à aujourd'hui, mais en revenant au Grand siècle, on constate que, curieusement, on ne trouve aucun article pour le mot *espagnol*, substantif ou adjectif, dans les deux premiers dictionnaires monolingues qui paraissent à la fin du XVII^e siècle, en l'occurrence le *Dictionnaire françois* de Richelet, publié en 1680, prototype du dictionnaire de langue, et le *Dictionnaire universel* de Furetière, paru en 1690. Tout juste trouvera-t-on dans le *Dictionnaire de l'Académie* la reprise du mot *espagneul*, en tant que substantif, pour désigner cette « sorte de chien de chasse ordinairement à long poil dont la race vient d'Espagne ». Un peu court pour un pays qui a tant marqué la France. Et même pour ce chien à poil long.

Au Siècle des philosophes

Avec le XVIII^e siècle, c'est évidemment *l'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* qui l'emporte en termes d'impact, encyclopédie dirigée par Diderot et comprenant en fin de parcours 35 volumes dont 11 de planches, le tout publié entre 1751 et 1772. L'article consacré à l'Espagne n'y est pas très long, à peine une colonne et demie. Il commence ainsi : « Royaume considérable de l'Europe, borné par la mer, le Portugal et les Pyrénées : il a environ 240 lieues de long sur 200 de large. » Rédigé par le Chevalier de Jaucourt, l'article est placé sous le signe de l'ellipse puisque celui-ci prévient d'emblée le lecteur : « Je laisse, déclare-t-il presque en tête d'article, les autres détails aux Géographes, pour retracer ici le tableau qu'un grand peintre a fait des révolutions de ce royaume dans son *Histoire du siècle de Louis XIV*. » On a reconnu Voltaire. Et commence l'historique du pays, dont on ne signalera ici que la conclusion étonnante :

Ce seroit sans doute un événement bien singulier, si l'Amérique venoit à secouer le joug de l'Espagne & si pour lors un habile vice-roi des Indes, embrassant le parti des Américains, les soutenoit de sa puissance & de son génie. Leurs terres produiroient bientôt nos fruits ; & leurs habitans n'ayant plus besoin de nos marchandises, ni de nos denrées, nous tomberions à peu-près dans le même état d'indigence, où nous étions il y a quatre siècles. L'Espagne, je l'avoue, paroît à l'abri de cette révolution, mais l'empire de la fortune est bien étendu ; & la prudence des hommes peut-elle se flater de prévoir & de vaincre tous ses caprices ?

Un tel avertissement porte la marque des philosophes, soucieux de prévoir l'avenir. L'article suivant est plaisamment consacré à l'*espagnolette*, d'abord défini en tant qu'« étoffes de laine qui se fabriquent particulièrement à Rouen, à Beauvais & à Chalon », en partant de « laines d'Espagne pour la trame ». Un second sens est donné pour l'*espagnolette*, correspondant en l'occurrence à l'« espèce de fermeture de fenêtre, dont on trouvera la description & la figure dans nos Planches de serrurerie. » Et l'auteur de décrire en long et large ce système ingénieux d'origine espagnole, une description

que ne renieraient pas les tenants du *Nouveau roman*, je ne résiste pas à en offrir un court passage :

Quand la barre est mue sur elle-même, à l'aide de la main de droite à gauche, les crochets sont reçus & retenus dans des gâches; la main qui se meut aussi circulairement et verticalement sur une de ces extrémités, peut être arrêtée dans un crochet mobile attaché sur l'autre battant, & la fenêtre est fermée. Pour l'ouvrir, on fait sortir la main de son crochet, & par son moyen, on fait ensuite tourner la barre de fer sur elle-même de gauche à droite.

On croirait lire Nathalie Sarraute.

On n'ira pas plus loin dans la radiographie du Siècle des philosophes, avec seulement un étonnement : pas un article correspondant à l'adjectif *espagnol*, aux substantifs *espagneul*, et *espagnolette* dans le *Diction(n)aire critique* de l'abbé Féraud, paru en 1788. Il fait pourtant référence pour la langue du XVIII^e siècle. Faut-il en conclure que l'heure n'était plus à l'Espagne, et que tous les regards étaient tournés vers l'Angleterre, son régime politique et sa première révolution industrielle ?

Le siècle d'Émile Littré et de Pierre Larousse

Évoquer le XIX^e siècle, après la tourmente révolutionnaire, si on veut aller à l'essentiel, c'est nécessairement citer deux immenses lexicographes, Littré et Larousse qui, de manière pour ainsi dire contemporaine, publieront respectivement, en 1873, les quatre volumes du *Dictionnaire de la langue française*, et pour l'instituteur bourguignon les 15 volumes du *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, de 1863 à 1876.

Peu de choses en réalité dans le *Littré* qui, il est vrai, représente d'abord un dictionnaire de langue : « Espagnol. Langue parlée en Espagne, dite aussi Castillan, et qui, dérivant du latin est sœur de l'italien, du provençal et du français. » Quant à l'adjectif, il est éloquent dans les exemples offerts : « Adj. Qui est relatif à l'Espagne. *Chemins de fer espagnols. L'Amérique espagnole.* » Un homonyme oublié est par ailleurs offert au mot *espagnol*, mais au féminin : *espagnole*, « Jus ou coulis très concentré que les cuisiniers préparent à l'avance pour mettre dans les sauces. » Enfin, au-delà de l'*espagnolette* qui, est-il précisé s'est aussi « dit quelquefois pour *jeune fille espagnole* » avec une citation illustrant cet emploi rare : « Ce n'était que pour donner une preuve de tendresse à certaine petite espagnolette qui avait les yeux sur lui », est consigné le verbe *espagnoliser*, « rendre espagnol, mettre du parti de l'espagnol ». Et de préciser qu'il « s'est dit beaucoup du temps de la Ligue et sous Henri IV, alors que le roi d'Espagne avait un fort parti en France », d'où la citation offerte : « La reine de Suède qu'on dit être toute espagnolisée », extraite de l'une des lettres de Patin. Enfin, à ce verbe oublié s'ajoute naturellement le mot y correspondant : l'*espagnolisme*, autrement dit le « patriotisme espagnol étroit ». « L'espagnolisme et la bigoterie stupide, ces deux plaies de tous les petits centres en Espagne », déclare Morel-Fatio, cité. Reconnaissons-le, les citations

de nos dictionnaires français, ne sont pas vraiment à l'avantage de l'Espagne et Littré ne se montre pas particulièrement hispanophile.

Avec Pierre Larousse, il en va tout autrement, d'évidence, on a tout d'abord affaire à la prolixité qui lui est coutumière, les articles consacrés aux mots *Espagne* et *espagnol* aboutissent ainsi à pas moins de 19 pages! Impossible d'en extraire l'essentiel en quelques lignes, tant le tout est copieux et sur tous les fronts, géographiques, historiques, littéraires, politiques, économiques, artistiques, etc. L'article *Espagne* commence par la géographie : « Au premier coup d'œil, la péninsule hispanique apparaît comme une gigantesque pyramide quadrangulaire tronquée... » Quant à l'article, « espagnol », il part bien : « habitant de l'Espagne. *Les fiers Espagnols*. » Exemple éloquent... Puis est retenue l'expression « à l'espagnole », « À la mode espagnole, à la manière des Espagnols : vivre à l'Espagnole », suivi d'une plaisante citation : « On se marie en Espagne, à l'Espagnole et comme on veut, mais on se marie en France à la française, raisonnablement et comme on peut (Balzac). » On sent indéniablement une certaine empathie de Larousse pour l'Espagne. Au reste, la lexicographie hispanique fait l'objet de longs développements qui nous ravissent, consignés dans un colloque auquel j'avais participé à San Millán sous la houlette de Bernard Quemada. Il faut se reporter aux actes pour bénéficier de cet historique précieux, brossé par Pierre Larousse.

D'un dictionnaire particulier...

Sauf à se lancer dans une thèse copieuse, on ne peut en réalité prétendre à une radiographie complète du mot *espagnol*, la quête dictionnaire étant infinie. Aussi, concluons-nous avec un ouvrage peu connu se situant à la frontière du XIX^e siècle et du XX^e siècle : le *Dictionnaire de la femme, Encyclopédie-Manuel des connaissances utiles à la femme*, publié chez Didot, en 1900, par Gaston Cerfber et M. V. Marin. Consulter l'article « Espagnol » y réserve quelques surprises...

« Il n'y a pas de femme espagnole »... voilà qui commence mal, la suite rassure cependant, « ...mais bien des femmes espagnoles, car les diverses races qui se sont implantées dans la Péninsule ne sont jamais fondues en un tout bien homogène et le climat du pays, en des influences dissemblables sur les différents peuples. » Bonne introduction! Ce sera en réalité par des points communs qu'une unité est relevée : « Deux caractères se retrouvent chez toutes les femmes, en Espagne » est-il avancé : « la religion et l'ignorance »... « Le sentiment religieux est de tradition, et si le père ou le mari a quelquefois suivi les progrès du siècle et accueilli les idées subversives modernes, il ne saurait admettre que sa fille ou sa femme puisse être autre chose qu'une catholique fervente, passionnée. » Diable!

On est heureusement rassuré par la suite, s'agissant de l'ignorance de la femme espagnole, telle qu'elle est ici signalée et diffusée. En rappelant que les dictionnaires ont ceci de particulier qu'ils délivrent de manière relativement fiable les représentations d'une société à un moment donné : « L'ignorance de la femme ne vient pas

d'un manque d'intelligence ou d'une paresse invincible, elle tient à l'éducation qui n'admet pour les hommes que les arts d'agrément : ceux-ci pourtant ne sont guère utiles, car la vie familiale et intime est exceptionnelle dans ce pays. Les Espagnoles ont de l'esprit, de la gaieté, du bon sens, une vive intelligence, elles pourraient donc acquérir une certaine science. » Tombe alors le jugement définitif : « or c'est la rare exception, même dans l'aristocratie » !

Les auteurs en viennent maintenant au physique espagnol : « Les dissemblances entre les différentes races sont aussi nettement accusées au physique qu'au moral, et l'Espagnole conventionnelle, factice, que tout le monde se plaît à évoquer, n'existe qu'en Andalousie, sans toutefois répondre exactement au portrait traditionnel. »

C'est le moment pour les auteurs, un homme et une femme, rappelons-le, d'apporter des informations particulièrement peu valorisantes pour l'homme, le mari en fait.

On peut ajouter, comme trait général, que la femme espagnole de l'aristocratie et de la classe moyenne n'a pas d'existence personnelle. Jeune fille, elle est confinée au fond de ses appartements, dans l'attente du mari : le mariage, voilà le but, l'idée unique : si elle cherche à plaire, si elle met quelques coquetteries, dans sa toilette, c'est toujours en vue de la conquête de celui qui la fera vivre et lui donnera l'indépendance. Le mari une fois trouvé, très souvent la coquetterie disparaîtra : l'Espagnole trouve inutile de se contraindre plus longtemps, elle s'abandonne reste inactive et complètement ignorante des choses du ménage qu'elle croirait déshonorantes pour elle, et comme le mari ne fait rien pour secouer ce torpeur, pour raviver le désir de plaire, la bourgeoise espagnole vit d'une manière passive, un peu comme la femme orientale.

Il en va tout autrement de « la femme du peuple », « la seule » est-il dit « qui ait un caractère déterminé, une vie personnelle et intéressante à étudier. Elle a gardé les signes marqués des races et des siècles passés, et dans quelques parties de l'Espagne qu'on veuille l'étudier, l'attention est retenue par un intérêt véritable. » C'est le moment pour les auteurs de présenter, à la mode de l'époque, une typologie. Sont notamment évoquées les « femmes de la Vieille Castille et les Tolédades [...] renommées pour leur propreté, qui défie celle des femmes hollandaises ; leur simplicité n'exclut pas l'élégance, et rien de plus gracieux qu'une femme de Tolède si fraîche, si alerte et souvent si belle, car il y a des types merveilleux de noblesse et de régularité dans ce pays, où l'on voit à côté des femmes brunes, au visage large et un peu commun, des splendides créatures, grandes, élancées, blanches de peau et possédant des chevelures du blond le plus éclatant. »

On terminera par la Madrilène, « la chula célèbre, est généralement d'un brun pâle, de taille moyenne, et plus gracieuse que belle. C'est la vraie Espagnole vive, toute d'impulsion, ne suivant que son caprice ou son cœur. L'amour maternel est chez elle aussi passionnée que tous les autres sentiments : c'est une vraie descendante des Maures. »

Inutile de poursuivre. En revanche, il serait bienvenu de refaire un dictionnaire. Par exemple, un dictionnaire des femmes remarquables qui ont offert à l'espagnol le

meilleur, et alors, assurément, ce dictionnaire commencerait par Ariane Desporte. Si rayonnante et si savante. Notre amie : un modèle pour nous tous.

Jean PRUVOST

Laboratoire LT2D-Université de Cergy-Pontoise

Bibliographie

PRUVOST Jean, 2006, « La lexicographie bilingue néolatine aux éditions Larousse. Histoire, Types et méthodes », dans *La Lexicografía plurilingüe Lenguas Latinas*, Tercer Seminario, Escuela Interlatina de altos estudios en lingüística aplicada, 22-25 octobre 2003, San Millán de la Cogolla (La Rioja), Logrono, Fundación San Millán de la Cogolla, p. 71-93.

PRUVOST Jean, 2007, *Les Dictionnaires français, outils d'une langue et d'une culture*, Paris, Ophrys, coll. « L'Essentiel français ».

DICTIONNAIRES DE COLOMBIANISMES AU XXI^E SIÈCLE : RENOUVEAU LEXICOGRAPHIQUE POUR L'ESPAGNOL AMÉRICAIN ?

Introduction

Les dictionnaires de colombianismes appartiennent à la grande famille des dictionnaires différentiels de l'espagnol américain qui se développe depuis la fin du XIX^e siècle et qui est nourrie régulièrement d'ouvrages divers, plus au moins riches et complexes. Les dictionnaires de langue dits généraux traitent également cet espagnol et cela depuis les origines de la lexicographie espagnole. D'ailleurs, l'inclusion de lexiques américains dans certains ouvrages est devenue un argument commercial qui facilite la vente dans ce continent où habitent la plupart des locuteurs natifs de l'espagnol.

Cette étude s'articulera autour de trois axes, mais des renvois constants entre eux seront nécessaires. Tout d'abord nous évoquerons quelques notions fondamentales de notre travail métalexigraphique. Nous observerons ensuite le traitement de l'américanisme lexical dans le dictionnaire académique usuel, le DRAE (Dictionnaire de l'Académie Royale Espagnole), grâce au lexique américain qui y est attesté. Cela nous semble nécessaire avant de nous focaliser sur les travaux lexicographiques colombiens qui constituent la troisième partie de cette analyse.

1. Notions théoriques de base

L'une des interrogations primordiales de notre travail est la définition de l'américanisme. Néanmoins, pour jeter les bases de nos analyses, nous souhaitons évoquer en premier lieu une caractérisation de l'espagnol. J. P. Rona (1970) a introduit une notion que nous trouvons appropriée pour le définir. Il évoque le diasystème, c'est-à-dire un ensemble de sous-systèmes. Suivant cette conception, chaque variété de la langue peut être assimilée à un système, l'espagnol pouvant être ainsi défini comme l'ensemble de

ces sous-systèmes ou variétés. G. Haensch (1991) évoque plutôt une superstructure, un archi-système auquel sont subordonnées sans préférence hiérarchique des variétés nationales autonomes mais non indépendantes dans vingt pays. Ces variétés sont pour lui des sous-systèmes différenciés, mais qui possèdent beaucoup d'éléments en commun permettant la communication entre les hispanophones. Ces sous-systèmes présentent bien évidemment des particularités régionales et locales. Il est important de noter la parité de ces variétés, acceptée par tous les linguistes. Néanmoins, une vision traditionnelle et prescriptive de la langue transparait dans certains ouvrages consacrés aux variétés américaines, plaçant l'espagnol d'Espagne comme le noyau du diasystème de la langue, alors qu'il devrait être considéré comme l'une de ses variétés.

Continuons avec la définition de l'espagnol d'Amérique et de l'américanisme. À première vue, certains faits linguistiques sont propres aux pays d'Amérique hispanique et peuvent tout à fait être considérés comme appartenant à une réalité appelée « espagnol américain ». Mais si nous tentons une définition plus approfondie, nous arrivons rapidement à une impasse théorique qui fait même douter certains chercheurs de l'existence d'une telle réalité linguistique. Comment caractériser cet espagnol d'Amérique ? Des auteurs comme P. Henriquez Ureña (1932) le considèrent comme multiforme et varié. D'autres comme A. Rosenblat (1990) le décrivent comme homogène et déclarent que les différences entre les normes sont minimales. Concernant l'américanisme, dans quel cas pouvons-nous l'évoquer ? Pour tenter de le définir, pouvons-nous le décrire comme l'ensemble des faits linguistiques présents dans toute l'Amérique et absents d'Espagne ? Ou encore, l'associer aux faits linguistiques présents uniquement en Amérique ? Par ailleurs, quelle extension géographique choisir pour faire allusion à l'américanisme ? Et ainsi de suite : les choix de définition peuvent être divers. Deux positions se sont dégagées dans les réponses données à ces interrogations, jalonnées par deux auteurs de grande renommée. D'une part, A. Rabanales (1953) soutient le critère d'origine. Pour lui, on peut uniquement évoquer ces réalités linguistiques lorsque l'origine américaine est attestée. D'autre part, J. P. Rona (1969), qui considère insuffisant ce premier critère, promeut l'usage (contrastif ou non contrastif) comme caractéristique principale de l'américanisme et va jusqu'à affirmer que l'espagnol américain n'existe pas. En effet, il avance qu'il n'existe pas de réalité linguistique partagée entre tous les pays d'Amérique, et absente d'Espagne. Ces deux critères traditionnels, l'origine et l'usage, se renouvellent sans cesse depuis les années 1950, mais d'autres s'y ajoutent qui abordent par exemple des aspects culturels ou même statistiques (fréquence d'usage), ce qui démontre que les possibilités de définition sont toutes riches, variées et dignes d'intérêt.

2. Traitement lexicographique de l'américanisme lexical dans le DRAE

Tout d'abord, attardons-nous sur le traitement lexicographique du terme *américanisme* qui est très instructif. Il est attesté pour la première fois en 1853 dans un dictionnaire non académique, le *Dictionnaire encyclopédique de la langue espagnole avec toutes les voix*,

phrases, refrains et locutions utilisés en Espagne et dans les Amériques espagnoles, qui faisait partie de la bibliothèque de Gaspar et Roig, éditeurs et imprimeurs du XIX^e siècle. Il est marqué comme néologisme et défini comme « propriété, usage, coutume, langage particulier aux Américains ». L'Académie Royale Espagnole (dorénavant Académie) l'adopte à partir de 1884, année très importante dans l'histoire des dictionnaires académiques puisque plusieurs modifications sont apparues dans cette édition, et notamment les marques diatopiques américaines. Les marques régionales d'Espagne apparaissent en revanche très tôt, il s'agit des « provincialismes » observés depuis le tout premier dictionnaire établi par l'Académie, le *Dictionnaire d'Autorités* (1726-1739). Donc, *américanisme* est défini en 1884 comme un vocable ou une tournure propre aux Américains de langue espagnole. On se focalise clairement sur l'usage de la langue fait par les Américains. Cette définition reste identique dans les deux éditions suivantes du DRAE : 1899 et 1914. Dans celle de 1925 on ajoute une sous-entrée concernant « l'admiration pour les choses américaines ». De petites modifications sont constatées dans les éditions publiées par la suite (1936-1939, 1947, 1956, 1970) jusqu'au supplément de 1970 où l'entrée est complètement retravaillée, plus riche et bien organisée. Voyons les deux définitions apparues en 1970 :

americanismo. m. Vocablo, acepción o giro propio y privativo de los americanos, y particularmente de los que hablan la lengua española. || 2. Admiración por las cosas de América.

Figure 1. DRAE 1970

americanismo. m. [Modificación de todo el artículo.] Calidad o condición de americano. || 2. Carácter genuinamente americano. || 3. Amor o apego a las cosas características o típicas de América. || 4. Dedicación al estudio de las cosas de América. || 5. Vocablo, giro, rasgo fonético, gramatical o semántico que pertenece a alguna lengua indígena de América o proviene de ella. || 6. Vocablo, giro, rasgo fonético, gramatical o semántico peculiar o procedente del español hablado en algún país de América.

Figure 2. DRAE 1970 Supplément

Les 5^e et 6^e acceptions sont capitales puisqu'on remarque un questionnement linguistique au cœur des interrogations sur l'américanisme. Il faut dire que l'article de J. P. Rona (1969) a servi à actualiser et à améliorer la définition académique du terme. Cette nouvelle définition est donc la preuve que l'Académie s'intéresse au développement théorique autour de cette notion et stimule cette recherche. Par ailleurs, si nous observons la définition actuelle d'*américanisme* présentée par le DRAE publié en 2014, nous pouvons constater peu de modifications par rapport à celle de 1970 :

americanismo. m. 1. Cualidad o condición de americano. || 2. Carácter genuinamente americano. || 3. Amor o apego a lo americano. || 4. **americanística.** || 5. Vocablo, giro o rasgo fonético, gramatical o semántico que pertenece a alguna lengua indígena de América o proviene de ella. || 6. Vocablo, giro o rasgo fonético, gramatical o semántico peculiar o precedente del español hablado en algún país de América. || 7. **anglo-americanismo.**

Figure 3. DRAE 2014

La modification principale concerne l'ajout d'une acception sur l'anglo-américanisme qui apparaît à partir de la publication du DRAE 1992. Cela constitue un apport non négligeable puisque peu de dictionnaires monolingues d'espagnol l'incluent dans leurs définitions. Or, si nous observons comment le terme est défini dans d'autres dictionnaires non hispanophones, nous constatons que l'américanisme est intimement lié au monde anglophone, et non pas à l'hispanophone.

Les marques américaines présentes dans les DRAE révèlent également des conceptions relatives au lexique américain. Comme nous l'avons évoqué plus haut, nous considérons l'édition de 1884 comme charnière puisque c'est la première édition qui présente ces marques diatopiques, ainsi que d'autres éléments comme des étymologies. Celles-ci sont assez approximatives, mais démontrent un effort pour améliorer la description lexicographique. Nous trouvons dans la liste d'abréviations du dictionnaire les marques suivantes : *Amér.* pour l'Amérique, *Colom.* pour la Colombie, *Chil.* pour le Chili, *Ecuad.* pour l'Équateur, *Méj.* pour le Mexique, *Per.* pour le Pérou, *pr. Antill.* pour provincial des Antilles, *pr. Cuba* pour provincial de Cuba, *Venez.* pour le Venezuela. Neuf marques au total. Nous avons décidé de mener une enquête sur ces mots marqués puisque nous pensons qu'à travers eux, nous parviendrons à mieux comprendre la vision d'américanisme en quelque sorte cachée dans le dictionnaire. Bien évidemment, nous savions que certains mots ne seraient pas marqués, et nous voulions également les découvrir pour avoir une vision plus complète de la façon dont le dictionnaire traitait le lexique américain, et pour analyser la répartition et la structuration des termes marqués comme américains. À la fin de notre dépouillement, nous étions étonnée de la difficulté de la tâche. En effet, il existe un grand nombre de mots américains non marqués, nombre d'ailleurs plus élevé que celui des mots marqués. Certaines marques utilisées dans le dictionnaire n'apparaissent pas dans la liste d'abréviations, notamment *Amér. Merid.* et *Cost. Ric.* Cuba est parfois marqué comme *Cuba* ou comme *Cub.*, et *Colomb.* est utilisé pour la Colombie dans les articles, alors que dans la liste d'abréviations on mentionne *Colom.* Par ailleurs, la répartition de ces marques est assez inégale en ce qui concerne les pays puisque le pourcentage le plus élevé d'occurrences est de loin celui constaté pour le Mexique, 45,81 %. L'inclusion d'autres pays comme le Pérou avec un taux de 6,90 %, ou Cuba, Venezuela, Équateur, Chili, Colombie et Costa Rica avec des pourcentages très faibles (moins de 4 %) nous semble une pure volonté de paraître équitable, sans

l'être réellement. C'est aussi une façon de montrer l'intérêt de l'ouvrage par rapport à d'autres publiés à la même époque.

Quant au lexique non marqué, nous pouvons avancer qu'il correspond à environ 60 % du lexique américain constaté dans ce dictionnaire de 1884. C'est généralement dans la définition que nous trouvons des explications sur l'usage dans un pays américain donné. D'ailleurs, celle-ci est parfois accompagnée d'une étymologie américaine approximative, par exemple « *voz americana* » (mot américain), ou « *del mej.* » (du mexicain).

Nous avons dépouillé et analysé l'ensemble de ces entrées et nous avons pu tirer de grandes thématiques lexicales présentes dans le dictionnaire. En premier lieu, la faune et la flore du continent américain. Des lexiques de ce type sont en effet les plus nombreux depuis la parution du *Dictionnaire d'Autorités*. Ensuite viennent différents types d'objets utilisés par les Américains : les habits, les chaussures, les éléments de la maison, la monnaie. Puis un groupe de termes gravitant autour de l'humain : la couleur de peau, les gentils de certaines villes et régions, des adjectifs pour décrire l'humeur de la personne, entre autres. Ces données montrent qu'à la naissance de la notion académique d'américanisme, il y a la volonté de décrire une réalité qui était étrangère aux Européens, la langue en soi n'était pas l'objet d'étude, la variation était à peine envisageable et ce qui comptait réellement était la description des choses.

Les étiquettes américaines actuelles du DRAE sont également très riches en information. Nous pouvons observer que tous les pays américains sont représentés. Certaines langues amérindiennes apparaissent également, ainsi que quelques villes. Par ailleurs, le lexique américain marqué augmente dans chaque édition académique.

Certaines incohérences quant à ces marques (apparition ou omission) sont attestées en 2014. Nous pouvons évoquer quelques observations réalisées sur des termes marqués comme colombiens. Par exemple, l'entrée « *cauca* » et l'acception correspondant à une herbe fourragère qui sert à nourrir le bétail :

cauca. m. 1. *Col.* Hierba forrajera que se siembra en los potreros cercados, para alimento de las bestias. ○ f. 2. *Bol.* Especie de galleta grande hecha con sal y manteca.

Figure 4. DRAE 2014

Nous avons enquêté sur cet usage en Colombie et constaté que ce terme est lié à la rivière Cauca ou à deux départements du pays, le Cauca et la Vallée du Cauca, mais jamais à une telle herbe. Cette acception est apparue en 1936 dans le DRAE et dans le *Dictionnaire historique* de l'Académie, marquée comme colombienne et équatorienne. Néanmoins, elle n'est pas attestée dans le *Corpus diachronique de l'espagnol* (CORDE) publié également par l'Académie. La seule citation qui l'évoque se trouve dans ce *Dictionnaire historique* qui indique l'apparition du terme dans un livre de géographie de l'Équateur. Par ailleurs, l'acception est également absente du

Corpus de référence de l'espagnol actuel (CREA), et du *Corpus de l'espagnol du XXI^e siècle* (CORPES). Nous trouvons donc étrange l'introduction de cette acception dans le dictionnaire académique, sa définition inchangée depuis 1936, et le marquage colombien qui n'a pas été attesté dans les corpus et qui n'est d'ailleurs pas reconnu par les locuteurs natifs. Parfois, ces choix académiques soulèvent plus d'interrogations qu'ils n'apportent de réponses.

3. Lexicographie et espagnol colombien

Ces observations sur les colombianismes nous permettent d'introduire la troisième partie de notre étude et d'évoquer l'espagnol de Colombie. Cette variété possède une belle renommée que nous avons même constatée dans certains ouvrages connus comme le manuel *L'espagnol d'Amérique* de Lipski. Les études lexicographiques dans le pays sont nombreuses et de haute qualité, elles pourraient cependant être considérées comme restreintes puisqu'en général il s'agit d'études assez ponctuelles. Notons que nous distinguons deux courants lexicographiques dans l'étude des variétés américaines. D'une part, un courant qui se fonde sur l'inclusion du lexique américain (diatopismes) dans le dictionnaire de l'espagnol dit général. Par ailleurs, cet espagnol correspond dans la plupart des cas à la variété péninsulaire. D'autre part, nous constatons une lexicographie des variétés qui produit, sur le lexique américain, des dictionnaires, mais aussi des monographies, des vocabulaires, etc. Ces ouvrages sont qualifiés de globaux ou de différentiels (contrastifs) selon la méthode de travail utilisée pour le choix des entrées. Les dictionnaires globaux sont rares en Amérique hispanique et très récents. En revanche, les ouvrages différentiels font partie d'une longue tradition lexicographique qui naît et se développe depuis le XIX^e siècle. Dans l'étude de la variété colombienne, les travaux différentiels sont la norme et une quinzaine d'ouvrages reconnus portent le nom de « dictionnaire ». Quelques-uns d'entre eux ont acquis une grande renommée, notamment le dictionnaire dirigé par Günther Haensch et Reinhold Werner (paru en 1993 mais actuellement épuisé), le dictionnaire de l'Académie colombienne, le dictionnaire de Ramiro Montoya, et celui, récemment paru, de l'Institut Caro et Cuervo.

Nos réflexions concernent les trois derniers ouvrages qui ont été très bien accueillis par le public colombien et hispano-américain. Le *Dictionnaire commenté de l'espagnol actuel en Colombie* (DCEAC), publié en 2006 (3^e édition), a été écrit par Ramiro Montoya. Le *Bref dictionnaire de colombianismes* (BDC) publié en 2012 (4^e édition révisée, téléchargeable gratuitement depuis la page de l'Académie Colombienne) a été réalisé par la commission de linguistique de l'Académie Colombienne de la Langue. Ces deux ouvrages possèdent approximativement le même nombre d'entrées, environ 2 000, mais leurs contenus sont bien différenciés. Enfin, le *Dictionnaire de colombianismes* (DICOL), réalisé au sein de l'Institut Caro et Cuervo et publié en 2018, c'est le dictionnaire le plus fourni avec environ 6 000 entrées lexicographiques.

Dans ces ouvrages, nous nous sommes d'abord interrogée sur leur conception du colombianisme et la manière dont les entrées du dictionnaire avaient été sélectionnées. Suivant la tradition de Bernard Quemada, nous avons décidé d'analyser le discours présenté dans la partie introductive de ces dictionnaires. Cela s'est avéré judicieux puisque nous avons d'emblée découvert des différences substantielles entre les ouvrages. Mais aussi des similitudes méthodologiques puisqu'il s'agit des descriptions synchroniques de la langue suivant bien évidemment la méthode différentielle pour l'établissement de leur nomenclature. Le DCEAC peut être présenté comme un recueil lexicographique, une sorte de manuel linguistico-culturel destiné aux personnes qui souhaitent mieux connaître la variété colombienne, mais aussi aux Colombiens qui habitent en Espagne. Nous trouvons intéressant que l'ouvrage évoque directement l'espagnol colombien : il met en relation les concepts de langue et nation et déclare qu'il existe un espagnol colombien qui est par ailleurs la langue nationale des citoyens de ce pays. L'auteur souhaite donc contribuer à la description de cette réalité linguistique, de cette variété d'espagnol parlée dans le pays. L'auteur évoque également les colombianismes et explique qu'il s'agit des formes typiques de l'espagnol colombien qui ne font pas partie de « l'espagnol commun aux hispanophones ». Ils sont une sorte de fonds lexical de la communauté linguistique colombienne. L'auteur met donc en jeu le critère d'usage pour définir le colombianisme. Par ailleurs, bien que le DCEAC soit également un ouvrage différentiel avec le DRAE comme point de référence (donc assez traditionnel), son titre est déjà intéressant parce qu'il évoque explicitement l'espagnol colombien. L'adjectif actuel vient du fait que l'auteur s'intéresse au lexique du XXI^e siècle.

Le DCEAC inclut également le Parlache et un supplément avec certains termes utilisés à Madrid et méconnus des Colombiens. Quant au Parlache, l'intérêt pour ce sociolecte spécifique aux jeunes défavorisés est croissant. Il est reconnu et même valorisé dans certains médias. Luz Stella Castañeda étudie ce phénomène sociolinguistique depuis plusieurs années et publie sur ce sujet depuis 2001. Concernant le supplément, nous pouvons dire qu'il met en exergue les besoins linguistiques d'une diaspora qui est bien installée en Espagne.

Le deuxième dictionnaire, le BDC, est un ouvrage académique qui a pris en compte le DRAE 2001, ainsi que trois ouvrages lexicographiques colombiens pour sa dernière édition : l'*Atlas linguistico-ethnographique de la Colombie* (ALEC, Luis Florez), le *Nouveau dictionnaire de colombianismes* (NDC, Günther Haensch et Reinhold Werner), et le *Lexique de colombianismes* (Mario Alario di Filippo). Ce dictionnaire aborde le concept de « colombianisme lexical » et le définit comme une expression de notre pays qui n'appartient pas à l'usage général de la langue. Le colombianisme est donc présenté d'une manière restrictive et implicitement décrit comme « un vocabulaire différent de celui usuel en espagnol général ». Quant à sa formation, les auteurs évoquent d'une part la provenance du « lexique espagnol traditionnel » ou « langue générale », d'autre part ils mentionnent l'origine indigène, ou encore indéterminée. Nous constatons de là que ce dictionnaire applique les deux critères traditionnels de la description des américanismes aux colombianismes : l'usage et l'origine.

Nous comprenons clairement ce que le dictionnaire offre : un vocabulaire différentiel. Néanmoins, l'usage répété de l'adjectif « général » nous interpelle. À quoi font allusion les auteurs en évoquant « l'espagnol général » ? Cela n'est pas du tout spécifié, ou presque. En effet, ils lient explicitement cet espagnol général au DRAE 2001, ce qui, d'évidence, relève d'une méthodologie traditionnelle. Notons que le DRAE décrit bien la variété péninsulaire et inclut beaucoup de diatopismes américains, mais ne peut pas être un dictionnaire de l'espagnol général en tant que diasystème linguistique.

Le DICOL se présente d'emblée comme héritier de la tradition lexicographique de l'Institut Caro et Cuervo, et de grands ouvrages publiés au sein de cet Institut comme ALEC, et le NDC (mentionné plus haut). Ce dernier ainsi que le BDC et le *Dictionnaire d'américanismes de l'Association des Académies de la langue espagnole* ont servi pour le travail lexicographique initial du DICOL. Puis, les recherches ont été enrichies avec une grande quantité d'ouvrages dialectologiques, littéraires, culturels, lexicographiques, ainsi que des corpus (notamment académiques) et tout matériel intéressant pour l'étude de la variété colombienne (presse, web, listes). Dans la présentation des caractéristiques générales du dictionnaire, il est clairement mentionné que le DICOL est différentiel, descriptif et synchronique. Par ailleurs, nous trouvons un élément très important sur la façon de concevoir cette approche différentielle. En effet, il est mentionné que pour le choix du lexique la comparaison se réalise avec la variété péninsulaire et celles américaines. Souvent, nous trouvons des indications sur le choix d'un « lexique fréquent », sans toutefois que cela nous indique la façon dont cette fréquence a été évaluée. On évoque également l'« espagnol général de Colombie », sans donner des précisions théoriques sur ce concept. En revanche, le concept de colombianisme est bien explicité et nous observons que les auteurs ont privilégié un critère d'usage pour sa définition. Nous avons aussi constaté avec enthousiasme que le dictionnaire évoque la possible réalisation d'un ouvrage lexicographique intégral de la variété colombienne. Le DICOL inclut un guide pour l'usage du dictionnaire, une carte avec les régions linguistiques du pays, une bibliographie bien fournie et différentes listes comportant des données variées.

Si nous regardons la microstructure des dictionnaires, il est évident que le travail lexicographique du BDC et le DICOL est beaucoup plus structuré et la présentation standardisée. Les marquages diatopique et diastratique sont pris en compte, ainsi que les marques grammaticales. On trouve par ailleurs des informations claires sur les sources utilisées pour les exemples présentés, lorsqu'ils ne sont pas forgés.

Observons par exemple le traitement d'une entrée dans les trois dictionnaires :

arepa f. Especie de torta de maíz de forma circular. || ~ **antioqueña** o **de mote**. La de maíz pelado con ceniza y amasado sin sal, sin dulce ni queso, y cocida sobre la parrilla o plancha de hierro. || ~ **cachapla**. *Súper*. La que se prepara con mazorca tierna de maíz y queso y se asa sobre un tiesto. || ~ **de arroz**. *Tol., Huila*. Masa de arroz delgada, que se asa sobre una plancha. || ~ **de chócoto** (o **choclo**). *Ant., Cald., Valle., Cauca*. La que se hace con maíz tierno. || ~ **de huevo**. *Costa Atl.* La que lleva dentro de la masa un huevo y se frie en una olla o sartén. || ~ **de laja**. *Boy., Cund., Llanos*. La de maíz sancochado, pelado con ceniza, molido, amasado con cuajada y cocida sobre una laja o plancha de piedra, sobre un tiesto, etc. || ~ **de mantequilla**. *Boy., Cund., Llanos*. La de maíz blanco, molido, cernido, amasado con cuajada y mantequilla y cocida al horno. || ~ **ocañera**. La de maíz blanco pilado, cocido y molido, de forma circular, sin sal ni otro ingrediente; relativamente delgada y con una membrana o cáscara tostada y dorada, debajo de la cual, después de preparada en tiesto de barro, se suele colocar queso rallado, mantequilla, longaniza, etc. || ~ **panocha**. *Ant., Cald.* La que se prepara con masa muy tierna y que se asa sobre la callana. || **hacer** ~s. Realizar actos lesbianos. || **quedar hecho una** ~. coloq. Quedar completamente aplastado, apachurrado. [...] *Algunos han quedao hechos una arepa debajo de esas piedras*. (Carrasquilla, II, 235).

Figure 5. BDC 2012

arepa f. Especie de tortilla redonda, hecha generalmente con harina de maíz, que se cocina a fuego lento sobre una plancha o parrilla. *La arepa hace parte de nuestro patrimonio cultural y puede ser considerada como un símbolo de unidad gastronómica nacional.* (WEB) || ~ **antioqueña** La de maíz pelado con ceniza, amasada sin sal y cocinada en una plancha de hierro o en una parrilla. || ~ **cortada** *Caribe* La de maíz con coco, dulce, queso y anís que se hornea. || ~ **de angú u orejperro** *tol.-huil.* La de maíz trillado, remojado y triturado en molino, que se arma muy delgada y se asa sobre hojas de plátano. *La matanza del cerdo sampedrero constituía todo un ritual familiar, el asado iba acompañado por envueltos de arroz, arepa de angú y batatas.* (WEB) || ~ **de choclo** o **chócoto** La que se prepara con maíz tierno y se asa en una parrilla. || ~ **de huevo** La que lleva un huevo en su interior y se friti. || **de** ~ *inf.* Por casualidad o buena suerte. *Ganaron ese partido de arepa en el último minuto.* • **che-** pa: de ~, jaiba: de (pura) ~, leche: de ~.

Figure 6. DICOL 2018

Arepa s. 1. –Pan de maíz que constituía alimento básico en algunas regiones como Antioquia y luego se ha extendido a todo Colombia. Tiene distintas maneras de elaborarse: *arepa de maíz pelado*, *arepa de chòcolo*. En la Costa, *arepa de huevo* (pronunc. *arepe-huevo*). 2. –Comida, de modo genérico: “Con este jornal escasamente gano para la arepa”. 3. –Vulva.

Figure 7. DCEAC 2006

Dans l'article lexicographique du BDC et du DICOL, la marque grammaticale est plus précise, les marques diatopiques plus nombreuses, l'information sémantique est beaucoup plus développée et les sources des exemples sont bien indiquées. Il faut noter que ces dictionnaires sont le fruit d'un travail au sein d'une équipe expérimentée en lexicographie, tandis que le DCEAC a été rédigé uniquement par un passionné des lettres qui n'est pas lexicographe de formation.

Nous trouvons ces dictionnaires très intéressants d'un point de vue dialectologique. En effet, ils présentent une définition concrète du colombianisme, et abordent linguistiquement et culturellement l'espagnol colombien, ce qui est pour nous une avancée théorique importante dans les études lexicographiques de ce pays. Néanmoins, nous sommes consciente qu'il reste encore du chemin à parcourir pour renforcer leurs bases théorico-méthodologiques. La réception positive de ces dictionnaires par les Colombiens met en évidence le besoin d'un ouvrage lexicographique qui leur soit propre. Ils se rendent compte de l'importance de la description de leur variété de langue et ils en sont fiers. On peut s'interroger : les Colombiens sont-ils prêts pour un dictionnaire de l'espagnol de Colombie et non pas de colombianismes ? À la lumière de ces avancées théoriques, la réponse est positive.

Enfin, nous voulons souligner que les pratiques lexicographiques en Colombie (et en Amérique hispanique) restent dans une logique différentielle traditionnelle. L'importance de ces ouvrages est néanmoins énorme sur le plan théorique puisqu'ils posent résolument l'existence de leur variété de langue ainsi que sa valeur aux niveaux linguistique et identitaire. Nous pouvons avancer que la lexicographie colombienne est en train de s'affranchir et de surpasser « la mentalité colonisée et de dépendance » évoquée par K. Zimmermann (2003).

En guise de conclusion

La Colombie possède une forte tradition de dictionnaires différentiels, mais pour répondre aux divers besoins exprimés dans la société colombienne, les lexicographes ne peuvent plus se cantonner dans cette tradition : les dictionnaires globaux, non contrastifs, doivent voir le jour dans ce pays. Il faut attester l'ensemble des usages linguistiques de la variété colombienne, et non plus ne recenser que les spécificités de la variété. Un dictionnaire global décrirait aussi bien les emplois partagés avec les autres hispanophones que les colombianismes. Il reste à définir la méthode d'une telle pratique lexicographique. Nous pouvons par exemple songer à adapter un dictionnaire déjà existant, ou concevoir complètement un dictionnaire à partir par exemple de corpus

colombiens oraux et écrits. Peut-être que les lexicographes de l'Institut Caro et Cuervo pourront présenter dans quelques années un ouvrage de ce genre en Colombie. Nous croyons en effet que la caractérisation de l'espagnol colombien est légitime et que les Colombiens ont besoin de consigner, d'une manière intégrale, ces mots qui font état de leur manière de penser, de leur manière d'être.

Il est également important de noter que la pluralité des normes de la langue espagnole est une immense richesse et que les ouvrages, notamment lexicographiques, doivent recréer leurs méthodes pour mieux l'appréhender et la présenter.

Liset DÍAZ MARTÍNEZ

Université de Cergy-Pontoise, LT2D

Bibliographie

- ÁVILA Raúl, 2003-2004, « ¿El fin de los diccionarios diferenciales? ¿El principio de los diccionarios integrales? », *Revista de Lexicografía*, n° 10, p. 7-20.
- BOHÓRQUEZ Jesús Gútemberg, *Concepto de "americanismo" en la historia del español: punto de vista lexicológico y lexicográfico*, Bogotá, Instituto Caro y Cuervo.
- DÍAZ MARTÍNEZ Liset, 2014, « Espagnol d'Amérique latine : traitement lexicographique de la variation diatopique », *Éla. Études de linguistique appliquée*, n° 176, p. 425-439.
- HAENSCH Günther, 1991, « La lexicografía del español de América en el umbral del siglo XXI », dans *Encuentro internacional sobre el español de América, Presencia y destino, El español de América hacia el siglo XXI*, t. I, Bogotá, Instituto Caro y Cuervo, p. 41-77.
- HENRÍQUEZ UREÑA Pedro, 1932, *Sobre el problema del andalucismo dialectal de América*, Buenos Aires, Universidad de Buenos Aires.
- LIPSKI John, 1996, *El español de América*, Madrid, Cátedra.
- QUEMADA Bernard (éd.), 1997, *Les Préfaces du Dictionnaire de l'Académie Française 1694-1992*, Paris, Honoré Champion.
- RABANALES Ambrosio, 1953, *Introducción al estudio del español de Chile. Determinación del concepto de chilenuismo*, Santiago de Chile, Editorial Universitaria.
- RONA José Pedro, 1969, « ¿Qué es un americanismo? », dans *El simposio de México, Actas, informes y comunicaciones*, Mexico, UNAM, p. 135-148.
- RONA José Pedro, 1970, « A structural View of sociolinguistics », dans P. Garvin (éd.), *Method and Theory in Linguistics*, La Haye, Mouton, p. 199-211.
- ROSENBLAT Ángel, [1933] 1990, « Lengua y cultura de hispanoamérica: tendencias actuales », dans *Estudios sobre el español de América, Biblioteca Ángel Rosenblat*, t. III, Caracas, Monte Ávila Editores, p. 239-260.

ZIMMERMAN Klaus, 2003, « El fin de los diccionarios de americanismos. La situación de la lexicografía del español de América después de la publicación de los Diccionarios contrastivos del español de América », *Revista Internacional de Lingüística Iberoamericana*, n° 1, p. 71-83.

Dictionnaires

1853, *Diccionario enciclopédico de la lengua española, con todas las voces, frases, refranes y locuciones usadas en España y las Américas Españolas*, Biblioteca Ilustrada de Gaspar y Roig, t. I, Madrid, Imprenta y Librería de Gaspar y Roig.

1884, 1899, 1914, *Diccionario de la lengua castellana por la Real Academia Española*, Madrid, RAE.

1925, 1936-1939, 1947, 1956, 1970, 1992, 2001, 2014, *Diccionario de la lengua española*, Madrid, RAE.

1936, *Diccionario histórico de la lengua española*, t. II, Madrid, RAE.

2006, *Diccionario comentado del español actual en Colombia*, Ramiro Montoya, 3^e éd., Madrid, Visión Net.

2012, *Breve diccionario de colombianismos*, Carlos Patiño Rosselli (coord.), 4^e éd., revisada, Bogotá, Academia colombiana de la lengua.

2018, *Diccionario de colombianismos*, María Clara Henríquez Guarín (coord. acad.), Nancy Rozo Melo (coord. ICC), 2^e éd., Bogotá, ICC.

Corpus

RAE : Banco de datos (CORDE), en ligne, *Corpus diacrónico del español*, <http://corpus.rae.es/cordenet.html> [18 mai 2019].

RAE : Banco de datos (CREA), en ligne, *Corpus de referencia del español actual*, <http://corpus.rae.es/creanet.html> [18 mai 2019].

RAE : Banco de datos (CORPES XXI), en ligne, *Corpus del Español del Siglo XXI (CORPES)*, <https://www.rae.es/recursos/banco-de-datos/corpes-xxi> [18 mai 2019].

TRAITEMENT LEXICOGRAPHIQUE DES PRAGMATÈMES

Introduction

Les pragmatèmes sont des énoncés formulés dans des situations de communication spécifiques. Les locuteurs natifs d'une langue ne se rendent pas compte à quel point leurs échanges communicatifs sont contraints. Un locuteur natif, dans sa communication quotidienne, emploie des pragmatèmes sans se rendre compte de leur nature compositionnelle. Nous citerons ici quelques exemples de pragmatèmes : *Avec ceci?*, *Interdiction de marcher sur la pelouse*, *Bonjour*, *Salut*, *Bonne soirée*, etc. Comme nous le constatons, il s'agit d'expressions très courantes et ordinaires pour le locuteur natif du français; leur maîtrise ne semble présenter aucune difficulté particulière.

Cependant, c'est en les analysant que nous prenons conscience de leurs contraintes. Nous avons adopté une approche contrastive français/espagnol, car c'est dans la comparaison des deux langues que l'on se rend vraiment compte des difficultés que peut rencontrer un locuteur non natif.

En ce qui concerne la lexicographie, ce type d'expressions pose un problème pour les lexicographes. Du point de vue de la macrostructure nous verrons que lorsque le pragmatème coïncide avec un lexème, son traitement lexicographique peut se faire sous ce lexème. Cependant, où doivent être décrits les pragmatèmes qui ont la forme d'un syntagme ou d'une phrase? Du point de vue de la microstructure, nous décrirons quels sont, d'après nous, les critères pour une bonne description lexicographique des pragmatèmes. Une fois exposées les difficultés lexicographiques, nous vérifierons quel est le traitement des pragmatèmes dans les dictionnaires de langue actuels.

Enfin, nous montrerons le cas d'une traduction littérale d'un pragmatème français en espagnol dont le résultat est une expression pragmatiquement déficiente.

1. Définition de la notion de *pragmatème*

Le terme *pragmatème* a été introduit par Mel'čuk (1995), et il se définit comme un phrasème compositionnel restreint par la situation de communication extralinguistique

(désormais SIT) dans laquelle il est employé. Par exemple *Défense d'afficher* [message écrit sur un mur], *À louer* [écrit sur un panneau dans un immeuble], *Lavable à froid* [sur l'étiquette d'un vêtement], *Ne quittez pas* [au téléphone, pour faire patienter l'interlocuteur], *Tirez* [affiché sur une porte], *Allô?* [quand on décroche le téléphone], *Chaud devant!* [dans un restaurant, énoncé par le serveur qui demande à ce qu'on le laisse passer]¹.

D'après Blanco Escoda et Mejri (2018 : 25) : « les langues romanes comme le français ou l'espagnol, en comportent plusieurs milliers ». Dès à présent nous allons approfondir la définition.

Ainsi, un phrasème est un énoncé multilexémique non libre. Cela signifie qu'il n'est pas construit suivant les règles de la langue. Pour mieux comprendre ce qu'est un énoncé multilexémique non libre on se reportera à la définition suivante, proposée par Mel'čuk :

Un énoncé multilexémique est libre si et seulement si [=ssi] il n'est pas contraint sur l'axe paradigmatique, c'est-à-dire si son sens et chacune des composantes lexicales sont sélectionnés par le locuteur strictement pour ses propriétés linguistiques, c'est-à-dire indépendamment des autres composantes. (Mel'čuk 2013 : 129)

Un phrasème est dit compositionnel si son sens est le résultat de la composition des sens qui le constituent : *Lavable à froid* veut bien dire que le vêtement doit se laver avec de l'eau froide. De même, lorsqu'on voit écrit sur un panneau *Pelouse interdite*, le sens est 'interdiction de marcher sur la pelouse'. Un pragmatème est obligatoirement un énoncé autonome et il est obligatoirement restreint dans son signifié par la SIT dans laquelle il est employé. Sans ces deux conditions, nous ne pouvons pas considérer une séquence comme un pragmatème. Dans leur ouvrage *Les pragmatèmes* (2018), Blanco Escoda et Mejri expliquent comment une séquence liée à une SIT devient un pragmatème :

Une séquence polylexicale employée comme expression standard pour véhiculer un certain contenu sémantique dans une situation de communication donnée [...] peut facilement devenir un pragmatème, mais ne le deviendra réellement qu'après une période de ritualisation de l'énoncé qui familiarisera l'usager avec cette formulation à tel point qu'il aura tendance à rejeter comme pragmatiquement inadéquates d'autres formulations possibles concurrentes. (*ibid.* : 26)

Les pragmatèmes ont les caractéristiques suivantes : ce sont des énoncés figés que le locuteur doit stocker comme un tout dans sa mémoire de telle sorte qu'ils sont ensuite reproduits en bloc. Il s'agit de phrasèmes qui subissent un double figement : interne et externe. En ce qui concerne le figement interne, il est inhérent aux phrasèmes :

1. Entre crochets, est indiquée la SIT, qui est une partie essentielle des pragmatèmes, car indispensable à leur bonne interprétation.

cela correspond à la non-liberté du locuteur de pouvoir choisir les éléments lexicaux qui composent le pragmatème. Par rapport au figement externe, la SIT impose le choix du pragmatème précis au lieu de toute autre expression similaire qui pourrait, sémantiquement, convenir. Par exemple, on aurait pu dire *Peinture humide* au lieu de *Peinture fraîche* puisque toutes les deux ont un sens similaire. Par contre, on marquera avec # les expressions comme #*Peinture humide*, #*Ne raccrochez pas*, qui sont grammaticalement correctes, mais pragmatiquement déficientes, car un locuteur natif du français a tendance à utiliser spontanément une expression précise plutôt qu'une autre, dans une SIT particulière.

À l'intérieur de cette classe de phrasèmes, on fait la différence entre les pragmatèmes au sens étroit et au sens large. Cette distinction est nécessaire dans le contexte de la Lexicologie Explicative et Combinatoire (LEC) pour s'assurer que chaque phrasème reçoit la modélisation qui lui convient, en fonction de sa nature propre (Fléchon, Frassi et Polguère 2010 : 86). Concernant les pragmatèmes au sens étroit, on a déjà introduit la définition de pragmatème : syntagme compositionnel contraint par la SIT. Quant aux pragmatèmes au sens large, ils comprennent d'autres unités lexicales, comme les lexèmes et les locutions, qui peuvent être pragmatiquement contraintes. Elles sont en effet conditionnées par une situation de communication précise, tout comme le sont les pragmatèmes au sens étroit. Voyons quelques exemples :

Lexèmes pragmatiquement contraints : ALLÔ! [utilisé par le locuteur quand il répond au téléphone], BONJOUR! [s'énonce pour saluer]

Locutions pragmatiquement contraintes : PEINTURE FRAÎCHE [sur une affiche pour prévenir que la peinture est encore humide], À QUI DE DROIT [dans une lettre officielle]

Par la suite, nous adoptons la notion de pragmatème au sens large, à laquelle on fera référence lorsqu'on utilisera seul le terme pragmatème. Un pragmatème au sens large est soit un pragmatème au sens étroit soit une lexie (lexème ou locution) dont l'usage par le locuteur est fonctionnellement identique à celui d'un pragmatème au sens étroit (Fléchon, Frassi et Polguère 2010 : 86).

Sous-classe de cliché linguistique

Les pragmatèmes sont considérés comme une sous-classe de phrasème lexical. Dans le classement phraséologique effectué par la Théorie Sens-Texte (TST) une différence est faite entre les phrasèmes sémantico-lexicaux et les phrasèmes lexicaux. Un phrasème sémantico-lexical est celui dont la structure sémantique n'est pas choisie librement par le locuteur. Par contre, un phrasème lexical est celui dont le contenu sémantique est choisi librement par le locuteur mais dont le choix des lexèmes est contraint. Les clichés linguistiques étant considérés comme des lexèmes lexicaux, les pragmatèmes constituent une sous-classe de cliché linguistique. Voici quelques exemples de clichés : *Quelle heure est-il?*, *Quel âge as-tu?* Les clichés ne sont pas des phrasèmes énoncés par

n'importe qui, n'importe quand et n'importe où. Ils s'utilisent dans des contextes appropriés vis-à-vis du contenu qu'ils expriment et des intentions communicatives des locuteurs qui les utilisent. Cependant, ce ne sont pas des expressions que le locuteur doit utiliser dans des contextes d'énonciation tout à fait contraints. Que l'on soit n'importe où et n'importe qui, on utilise *Quelle heure est-il?* pour connaître l'heure. Le médium n'a pas d'importance, un cliché linguistique peut être énoncé dans un médium écrit ou oral. La liberté d'emploi est totale, c'est le sens à exprimer qui motive le locuteur dans l'emploi des clichés.

Les frontières entre les pragmatèmes et les clichés ne sont pas toujours évidentes. On reconnaît les pragmatèmes, parce que ce sont des énoncés autonomes : leur sens est transparent et ils sont sélectionnés par le locuteur en bloc dans un but de communication associée à une SIT particulière. D'un point de vue contrastif, il se peut qu'une situation existe dans une langue et pas dans l'autre. Prenons un exemple : dans le métro de Paris on peut lire *En cas d'affluence, ne pas utiliser les strapontins*. Ce pragmatème n'existe pas en Espagne. Pour prendre un autre exemple, on entend souvent dans les bus parisiens un message enregistré qui dit *Nous vous rappelons qu'il est obligatoire de valider son titre de transport sous peine d'être verbalisé. Merci!* Alors qu'encore une fois ce type de message n'existe pas dans les autobus en Espagne.

2. Critères pour une description lexicographique adéquate

La description lexicographique des pragmatèmes n'est pas une tâche facile pour les lexicographes qui veulent intégrer les pragmatèmes dans les dictionnaires de langues traditionnels. Ils se voient confrontés à différents problèmes. Au niveau de la macrostructure, la principale difficulté réside dans leur lemmatisation. Dans la microstructure, il faut décider quelles sont les informations pertinentes. Il est nécessaire de signaler la situation de communication dans laquelle le pragmatème est employé, et en tant qu'énoncé, il réalise un acte de parole qui doit également être explicité.

2.1. Macrostructure

Les pragmatèmes doivent être pris en compte dans la modélisation lexicographique, car il s'agit d'entités lexicales existantes dans le système linguistique, et dont le locuteur se sert pour exprimer un contenu donné. Dans la macrostructure d'un dictionnaire, les pragmatèmes qui coïncident avec un lexème ou une locution ne posent pas de problème car ils ont déjà leur place dans les dictionnaires. Mais, quand les pragmatèmes sont des syntagmes ou des phrases, Mel'čuk (2008) propose de les décrire au moyen d'une ancre lexicale : unité lexicale qui assure la liaison phraséologique des pragmatèmes. Pour *Ne quittez pas* il existe deux possibilités : on peut le décrire sous la lexie TÉLÉPHONE ou sous QUITTER. Quant au pragmatème *lavable à froid*, il peut pour sa part être classé sous VÊTEMENT, LAVER ou FROID.

C'est aussi dans la macrostructure qu'il faut penser à décrire les variantes. Pour des pragmatèmes comme *Veillez agréer, [...], l'expression de mes salutations distinguées, À consommer de préférence avant fin [...]* il faut trouver un moyen de rendre compte des variantes. Xavier Blanco (2015) propose d'utiliser une série d'étiquettes métalinguistiques. Pour les exemples que l'on vient de donner nous aurions *Veillez agréer, [APPELLATIF], l'expression de mes salutations distinguées, À consommer de préférence avant fin [DATE]*.

2.2. Microstructure

L'une des informations essentielles des pragmatèmes est morphosyntaxique : un pragmatème peut être une lexie pragmatiquement contrainte et elle peut appartenir à n'importe quelle partie du discours. Quelques exemples : *Sonnez* (verbe), *Fragile* (adjectif), etc. En ce qui concerne les formes complexes, on retrouve la même variété : *Sortie de secours* (N Prep N), *Pur coton* (Adj N), *Chaud devant!* (Adj Adv), etc. Mais il y a des pragmatèmes qui correspondent à des phrases complètes et qui doivent également être marquées, *Veillez patienter quelques instants, nous allons donner suite à votre appel*.

Étant donné que les phrasèmes dont on s'occupe sont des énoncés, il faut préciser l'acte de parole : DÉFENDRE, INTERDIRE : *Défense de fumer, Interdiction de stationner*; AVERTIR : *Fumer nuit gravement à la santé*; SOUHAITER (quelque chose à quelqu'un) : *Joyeux Noël! Joyeux anniversaire!*

La SIT étant essentielle, une bonne description lexicographique doit décrire les éléments caractérisant une situation de communication prototypique, c'est-à-dire : les coordonnées spatiales, temporelles *Bon week-end* [se dit le vendredi quand on ne verra plus la personne jusqu'au lundi]; le médium : écrit *À consommer de préférence avant le [...]* [sur l'emballage d'un produit alimentaire] ou oral *Veillez patienter quelques instants* [message enregistré pour faire patienter la personne qui téléphone]. Il est important de souligner que si la situation de communication ne peut pas être décrite, on n'est pas face à des pragmatèmes mais à des clichés.

3. Traitement lexicographique actuel des pragmatèmes

Pour réaliser notre comparaison entre le français et l'espagnol nous avons consulté des dictionnaires unilingues du français et de l'espagnol. Les dictionnaires français consultés sont le *Petit Robert 2014*, version électronique, et le *Trésor de la Langue Française Informatisé (TLFi)*. Le premier pragmatème que nous avons choisi pour l'analyse est *Peinture fraîche*.

Tableau 1. Comparaison *Peinture fraîche* dans le *TLFi* et le *Petit Robert*

<i>TLFi</i>	<i>Petit Robert</i>
FRAIS¹, FRAÎCHE , adj., adv. et subst. B. – Qui est tout nouveau, récent. 3. Qui n'a pas encore séché (après une application par exemple). <i>Encre, colle (encore) fraîche; sang frais; attention, peinture fraîche</i>	1. frais, fraîche [frɛ, frɛʃ] adjectif II. Qui est d'origine ou d'apparition récente et a gardé ses qualités A. Qui est réellement récent 1. Qui est arrivé, qui s'est produit tout nouvellement. → 2. neuf, nouveau, récent. Découvrir des traces toutes fraîches. Vous n'avez pas de nouvelles plus fraîches? (1643) Peinture, encre fraîche, qui vient d'être appliqué et n'a pas encore séché.

En ce qui concerne les informations du *TLFi*, il faut signaler que le pragmatème n'est pas facilement repérable, car il n'est marqué d'aucune façon. Il se trouve dans les exemples du lexème FRAIS, FRAÎCHE avec le sens de 'Qui n'a pas encore séché' et l'on peut se servir de cette définition pour expliquer le sens de *Peinture fraîche*, mais on ne trouve aucune autre information sur son emploi ou sur le médium. Quant au Petit Robert, il indique ce pragmatème sous le lexème FRAIS, FRAÎCHE avec le sens 'Qui est réellement récent'. Ce dictionnaire propose une définition du pragmatème : 'qui vient d'être appliqué et n'a pas encore séché'.

Nous ne pouvons pas considérer que le traitement lexicographique fait par ces dictionnaires soit satisfaisant : la SIT n'est pas indiquée, le médium de communication n'est pas précisé et il n'y a pas non plus d'information sur la marque d'usage.

Voyons comment le même pragmatème, *Recién pintado*, est décrit dans deux dictionnaires espagnols. Pour cela, nous avons choisi le *Diccionario de la Real Academia Española (DRAE)* et le *Diccionario CLAVE de uso del español (CLAVE)*.

Tableau 2. Comparaison *Peinture fraîche* dans le *DRAE* et le *CLAVE*

<i>DRAE</i>	<i>CLAVE</i>
fresco , ca. 2. adj. Reciente, acabado de hacer, de coger, etc. <i>Queso fresco</i> . U. t. en sent. fig. <i>Noticia fresca</i>	Fresco, ca adj. 6. Referido esp. a una pintura, que aún no se ha secado: No toques la puerta porque la pintura está fresca y te vas a manchar.

N'ayant pas trouvé *Recién pintado*, nous avons choisi de consulter le vocable FRESCO pour vérifier s'il y avait une mention de ce pragmatème. Dans le cas du *DRAE*, il n'y a aucune trace du pragmatème. C'est l'utilisateur du dictionnaire qui doit faire le lien entre la définition et l'expression qu'il recherche. Puisque FRESCO veut dire 'reciente' il doit penser que *Recién pintado* veut dire que la peinture est récente.

Dans le *CLAVE* sous le lexème *FRESCO* au sens de ‘referido especialmente a una pintura que aún no se ha secado’, le pragmatème est présent d’une manière indirecte : dans la définition et dans l’exemple. Dans la définition, nous observons qu’il est dit en référence à une peinture qui n’a pas encore séché et grâce à l’exemple on comprend que la peinture est humide et qu’il y a un risque de se salir. Cependant, le pragmatème n’apparaît pas.

Dans le cas de l’espagnol, le locuteur non natif doit être capable de faire le lien entre *FRESCO* et *RECIENTE*.

Nous avons choisi un autre pragmatème *Bon appétit!* et *¡Buen provecho!*

Tableau 3. Comparaison *Bon appétit* dans le *TLFi* et le *Petit Robert*

<i>TLFi</i>	<i>Petit Robert</i>
<p>APPÉTIT, subst. masc. I. – Inclination liée à une fonction naturelle, ayant pour objet le bien-être de l’organisme :</p> <p>[...]</p> <p>A. – <i>Plus spéc.</i></p> <p>2. Désir de manger. <i>Grand appétit, perdre l’appétit, satisfaire l’appétit :</i></p> <ul style="list-style-type: none"> • <i>Appétit de loup</i>. Grand, violent appétit. (Attesté ds la plupart des dict. gén. du XIX^e et du XX^e siècle). • <i>Appétit d’oiseau</i>. Très petit appétit (cf. <i>Lar. encyclop., Lar. Lang. fr.</i>). • <i>Bon appétit</i>. Souhait que l’on adresse à quelqu’un qui mange ou va manger : <p>5. – <i>Bon appétit</i>, dit Mathieu. Ils rirent : tout le monde savait qu’il n’y avait plus rien à manger dans le village;...</p> <p>SARTRE, <i>La Mort dans l’âme</i>, 1949, p. 137</p>	<p>appétit [apeti] nom masculin</p> <p>2. (XIII^e) <i>L’appétit</i>. Désir de nourriture, plaisir que l’on trouve à manger. <i>Avoir de l’appétit, beaucoup, peu d’appétit. Un bon, gros, robuste, solide appétit</i> (cf. <i>Avoir un bon coup de fourchette*</i>). <i>Un appétit d’ogre*</i>. → gloutonnerie, voracité. <i>Un appétit d’oiseau*</i>. <i>Un appétit maladif</i>. → boulimie, hyperphagie. <i>Manger avec appétit, d’un bon appétit. Manger sans appétit, du bout des dents*</i>. → chipoter. <i>Donner de l’appétit</i>. → faim; apéritif; creuser (cf. <i>Ouvrir l’estomac*</i>). <i>Mettre en appétit</i>. → affriander, affrioler, allécher (cf. <i>Faire venir l’eau à la bouche*</i>). <i>Perdre l’appétit</i> (→ anorexie). <i>L’émotion lui a coupé l’appétit</i>.</p> <p>▫ <i>Bon appétit</i>, souhait qu’on adresse à qqn qui mange ou va manger. Abrév. fam. <i>Bon app</i> [bɔnap].</p>

En ce qui concerne le *TLFi*, le pragmatème est décrit à l’intérieur du vocable *APPÉTIT* sous la lexie ‘désir de manger’. On ne trouve pas de définition de *Bon appétit* mais la SIT dans laquelle il doit être employé « Souhait que l’on adresse à quelqu’un qui mange ou va manger ». Le fait de ne pas avoir une définition peut se justifier par la nature compositionnelle de l’expression.

Pour ce qui est du *Petit Robert*, l’ancrage lexical est *APPÉTIT* ‘désir de nourriture, plaisir que l’on trouve à manger’. Quant à l’explication de la SIT, nous constatons qu’elle est exactement la même dans les deux dictionnaires. La seule différence est que le *Petit Robert* a inclus l’abréviation *Bon app* en expliquant qu’il s’agit d’une expression familière. On pourrait considérer qu’il s’agit d’une variante du pragmatème *Bon appétit*.

Voyons maintenant quel est le traitement du pragmatème *¡Buen provecho!* dans les dictionnaires espagnols.

Tableau 4. Comparaison *Buen provecho* dans le *DRAE* et le *CLAVE*

<i>DRAE</i>	<i>CLAVE</i>
<p>provecho. (Del lat. <i>profectus</i>).</p> <p>1. m. Beneficio o utilidad que se consigue o se origina de algo o por algún medio.</p> <p>2. m. Utilidad o beneficio que se proporciona a alguien. <i>buen -</i>.</p> <p>1. expr. coloq. U. para manifestar el deseo de que algo sea útil o conveniente a la salud o bienestar de alguien, frecuentemente dirigiéndose a quienes están comiendo o bebiendo.</p>	<p>provecho s.m.</p> <p>1. Beneficio o utilidad que se obtienen de algo o que se proporcionan a alguien : <i>El alcalde trabaja en provecho de su pueblo.</i></p> <p>2. Aprovechamiento, adelantamiento o buen rendimiento en una actividad : <i>Puede irse tranquilo de vacaciones porque ha terminado el curso con provecho.</i></p> <p>3. buen provecho col. Expresión que se usa para indicar el deseo de que algo, esp. la comida, resulte útil o conveniente para la salud o para el bienestar de alguien : <i>Cuando vio que estábamos comiendo, nos dijo : « ¡Buen provecho! ».</i></p>

Dans le *DRAE*, *Buen provecho* est sous l'article du vocable PROVECHO. Il n'est décrit sous aucune lexie mais dans la partie des expressions. La première information que nous trouvons est celle de « expr. coloq. U », abréviation de 'expresión coloquial usada'. Au contraire des dictionnaires français, celui-ci donne une définition du pragmatème : 'para manifestar el deseo de que algo sea útil o conveniente a la salud o bienestar de alguien'. La suite fournit, elle, le contexte dans lequel on emploie ce pragmatème : « frecuentemente dirigiéndose a quienes están comiendo o bebiendo ». Dans le *CLAVE*, la description se fait sous le même vocable PROVECHO, et l'on retrouve également l'information 'expresión que se usa para indicar el deseo de que algo, esp. la comida, resulte útil o conveniente para la salud o para el bienestar de alguien'. Dans cet exemple, le *CLAVE* offre la description du sémantisme du pragmatème. Ce qui est intéressant, c'est qu'à la différence du *DRAE*, qui indique la SIT dans ce que l'on considère comme la définition du pragmatème, dans le *CLAVE*, le contexte de communication est indiqué dans l'exemple qui sert pour illustrer l'expression « *Cuando vio que estábamos comiendo, nos dijo: "¡Buen provecho!"* ». Cet exemple nous offre l'occasion de signaler une particularité de ce pragmatème : en Espagne il est fréquent, quand on rentre dans un restaurant, de saluer les personnes qui sont en train de manger à la table d'à côté d'un *¡Buen provecho!*. S'il y a deux SIT différentes, nous avons deux pragmatèmes différents :

- *¡Buen provecho!* : avant de commencer à manger
- *¡Buen provecho!* : façon de saluer les personnes qui se trouvent au restaurant quand on arrive et qui sont en train de manger.

Cette comparaison nous montre que le traitement lexicographique des pragmatèmes n'est pas satisfaisant. Quant aux dictionnaires français, le *TLFi* et le *Petit Robert* décrivent de la même façon le pragmatème *Bon appétit* : il se trouve dans la microstructure comme une sous-entrée, mais les dictionnaires ne donnent aucune information quant à son statut d'unité phraséologique. Concernant les dictionnaires espagnols, ils classifient le pragmatème comme une expression idiomatique et ils fournissent une définition de l'expression. Dans tous les cas, la description lexicographique n'est pas adéquate et la différence entre le contexte d'énonciation et le contenu n'est pas très nette.

Conclusion

Pour conclure, nous avons examiné le traitement actuel des pragmatèmes dans les dictionnaires de langue et le résultat n'est pas satisfaisant. Il y a un manque d'information et le traitement des pragmatèmes n'est pas homogène à l'intérieur d'un même dictionnaire. Ce manque d'homogénéité se manifeste par le fait que, dans certains cas, les dictionnaires définissent les pragmatèmes et dans d'autres cas, non. Quant aux contraintes par rapport à la SIT d'emploi, elles ne sont pas toujours décrites.

Nous avons constaté la difficulté que pose la description de ce genre de phrasèmes d'un point de vue lexicographique. Il s'agit d'énoncés courants dans la vie quotidienne, et leur nature compositionnelle fait que le locuteur natif ne se rend pas compte qu'il emploie une unité phraséologique avec les contraintes que cela implique.

On considère que l'étude comparative entre deux langues est toujours intéressante, car c'est dans l'étude contrastive que l'on se rend compte que malgré leur compositionnalité, les pragmatèmes ne peuvent pas être traduits littéralement. Finalement et pour insister sur cette idée, nous analysons un dernier exemple qui concerne une traduction littérale qui ne propose pas le pragmatème requis : *Attention à la marche en descendant du train* a été traduit en espagnol par *#Cuidado con el escalón entre el vagón y el andén*, alors que le pragmatème correct est *Atención estación en curva. Al salir tengan cuidado de no introducir el pie entre coche y andén*.

Carmen GONZÁLEZ MARTÍN

Université Sorbonne Paris Nord, Pléiade, UR 7338, F-93430, Villetaneuse, France

Bibliographie

- BLANCO XAVIER, 2010, « Traduction des pragmatèmes dans les guides de conversation en russe : contenus conceptuels et enjeux culturels », dans I. Sfar et S. Mejri (éds), *Synergies Tunisie*, n° 2, *La traduction des textes spécialisés : retour sur des lieux communs*, p. 75-84.
- BLANCO XAVIER, 2010, « Los frasemas composicionales pragmáticos », dans S. Mejri et P. Mogorrón (éds), *Opacité, Idiomaticit , Traduction*, Alicante, Universitat d'Alacant.
- BLANCO XAVIER, 2015, « Les pragmatèmes : définition, typologie et traitement lexicographique », *Verbum*, n° 40, p. 17-25.
- BLANCO ESCODA XAVIER et MEJRI Salah, 2018, *Les pragmatèmes*, Paris, Classiques Garnier.
- CORPAS PASTOR Gloria et ALVAR EZQUERRA Manuel, 1997, *Manual de fraseolog a espa ola*, Madrid, Gredos.
- FARINA Annick, 2009, « Problèmes de traitement des pragmatèmes dans le dictionnaire bilingue », dans M. Heinz ( d.), *Le dictionnaire maître de langue*, Berlin, Frank & Timme, p. 245-264.
- FLÉCHON Geneviève, FRASSI Paolo et POLGUÈRE Alain, 2012, « Les pragmatèmes ont-ils un charme indéfinissable? », @ dans P. Frassi et P. Ligas ( ds), *Lexiques. Identités. Cultures*, Vérone, QuiEdit, p. 81-104.
- F NAGY Ivan, 1997, « Figement et changement sémantique », dans M. Martins-Baltar ( d.), *La locution entre langue et usages*, Fontenay/Saint-Cloud, ENS  ditions, p. 131-164.
- HAUSMANN Franz Josef, 1997, « Tout est idiomatique dans les langues », dans M. Martins-Baltar ( d.), *La locution entre langue et usages*, Fontenay/Saint-Cloud, ENS  ditions, p. 277-290.
- MEL' UK Igor, 1995, « Phrasemes in language and phraseology in linguistics », dans M. Everaert, E.-J. van der Linden, A. Schenk *et al.* ( ds), *Idioms: Structural and psychological perspectives*, Hillsdale, Lawrence Erlbaum Associates, p. 167-232.
- MEL' UK Igor, 2008, « Phraséologie dans la langue et dans le dictionnaire », *Repères   Applications (VI), XXIV  Journées Pédagogiques sur l'Enseignement du Français en Espagne*, Barcelone, 3-5 septembre 2007.
- MEL' UK Igor, 2011, « Phrasèmes dans le dictionnaire », dans J.-C. Anscombre et S. Mejri ( ds), *Le figement linguistique : la parole entravée*, Paris, Honoré Champion, p. 41-61.
- MEL' UK Igor, 2013, « Tout ce que nous voulions savoir sur les phrasèmes, mais... », *Cahiers de lexicologie*, n° 102, p. 129-149.
- POLGUÈRE Alain, 2002, « Modélisation des liens lexicaux au moyen des fonctions lexicales », dans *Actes de la neuvième conférence annuelle sur le traitement automatique des langues naturelles (TALN 2002)*, vol. 2, p. 37-60.
- POLGUÈRE Alain, 2003, « Collocations et fonctions lexicales : pour un modèle d'apprentissage », dans F. Grossmann et A. Tutin ( ds), *Les collocations : analyse et traitement*, Amsterdam, De Werelt, coll. « Travaux et Recherches en Linguistique Appliquée », p. 117-133.
- RUIZ GURILLO Leonor, 1997, *Aspectos de fraseolog a te rica espa ola*, Valence, Universitat de Valencia.
- ZULUAGA Alberto, 1980, *Introducción al estudio de las expresiones fijas*, Francfort, Peter Lang.

Dictionnaires consultés

Le Robert. *Le Petit Robert : dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Nouvelle éd. du « Petit Robert » de Paul Robert, Paris, Le Robert, 2015.

Trésor de la langue française informatisé (TLFi) : <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>.

Diccionario Real Academia Española, en ligne, <http://dle.rae.es/?w=diccionario>.

Diccionario Clave. Diccionario de uso del español actual, version en ligne, <http://clave.smdiccionarios.com/app.php>.

**Le lexique : néologie et phraséologie,
études contrastives**

LA PHRASÉOLOGIE, UN DOMAINE FAVORABLE À L'INNOVATION LEXICALE

Introduction

Les analogies et les similarités se fondent sur des ressemblances partielles entre des relations, des termes ou des choses comparables et sont liées à un phénomène cognitif banal : l'approximation. L'analogie intervient dans la pensée quotidienne, et dans différents domaines de connaissance. En linguistique, l'on peut concevoir l'analogie comme un rapport de similitude entre différentes unités linguistiques. Ce mécanisme est un principe central dans la production langagière, une source de créativité par différents procédés, relevant tous de la parole.

L'Analogie est un des premiers faits qui attirent l'attention de celui qui étudie le langage. F. de Saussure a admirablement montré comment son mécanisme se confond avec le mécanisme même de la parole. Nous verrons cependant que le procédé de l'analogie, ainsi compris, est encore plus vaste que ne le concevait le fondateur de la linguistique statique. Car, si la création analogique ou ce qui revient au même, le jeu quotidien de la parole, « suppose un modèle et son imitation », les cas si variés qu'on appelle « étymologie populaire », « contamination », « contagion », etc., doivent également ressortir, d'une manière ou de l'autre, au principe général de l'analogie. Et même prise au sens large, l'analogie est un fait qui dépasse la portée d'un simple procédé. Nous parlerons plutôt d'un besoin général qui tend à assimiler les uns aux autres les signes par leurs formes et par leurs significations pour les ordonner en un système — et nous dirons que ce besoin utilise des procédés variés, tels que l'analogie proprement dite, l'étymologie populaire, etc. (Frei 1929 : 27)

Partant de ce point de départ, la première partie du travail que nous présentons relève d'une recherche en cours qui porte sur l'analyse d'un cas particulier d'analogie : la greffe ou hybridation (nos remerciements à Alise Lehmann pour nous avoir suggéré ce dernier terme) phraséologique.

Nous présentons en premier deux types de greffes ou hybridations qui relèvent de la création dans la parole, où la phraséologie joue un rôle important : la greffe collocationnelle et la greffe locutionnelle. La phraséologie joue un rôle important parce qu'elles supposent toutes les deux la mobilisation de deux expressions phraséologiques de la part du locuteur. Puis, nous présentons l'analyse d'un néologisme phraséologique récemment paru en espagnol : *BROTOS VERDES*¹.

1. La phraséologie

La phraséologie comprend à l'heure actuelle des objets d'étude très variés, allant des collocations et locutions aux pragmatèmes (un type particulier de clichés), qui sont des phrasèmes compositionnels associés à une situation d'énonciation bien spécifique, *c'est pour toi*, lorsqu'on décroche le téléphone et que l'on passe l'appel à quelqu'un d'autre, en passant par la parémiologie, les schémas syntaxiques ou encore les schémas discursifs.

Les objets de la phraséologie, autrefois perçus comme des anomalies ou des exceptions, deviennent maintenant des éléments centraux dans les modèles linguistiques où la notion de *principe phraséologique du langage* se développe. (Legallois et Tutin 2013 : 3)

Nous suivons la notion de phraséologie telle que définie par Mel'čuk (2012) :

A phraseological expression, or phraseme, is thus an utterance featuring some unpredictable properties, i.e., a constrained utterance, or an utterance that is not free. An utterance **U** is non free or constrained (= phraseologized) iff (= si et seulement si) at least one of its lexical components **L** is selected by the speaker as a function of the lexical identity of other component(s) of **U**. (Mel'čuk 2012 : 63)

Il distingue plusieurs types de phrasèmes : parmi les non compositionnels, les locutions (*fruits de mer, fait divers, agujero negro* 'trou noir', *orden del día* 'ordre du jour'), et parmi les compositionnels, les collocations (*pleuvoir à verse, dormir como un lirón* 'dormir comme une bûche').

2. Quelques notions descriptives de la LEC utilisées

Notre étude repose sur un système notionnel, et donc, une terminologie, empruntés à la *Lexicologie Explicative et Combinatoire* (dorénavant LEC), la branche lexicologique de la Théorie Sens-Texte (TST) (cf. Mel'čuk, Clas et Polguère 1995).

Nous allons en présenter quelques notions fondamentales utilisées dans ce travail. L'unité de base de la description du lexique est la lexie : une *lexie* ou *unité lexicale*

1. Nous adoptons les conventions d'écriture propres à la TST, à savoir, petites majuscules pour les unités lexicales ou lexies : lexèmes ou locutions.

est soit un mot pris dans une acception bien spécifique (= *lexème*) soit encore une locution, elle aussi prise dans une acception bien spécifique (= *phrasème*) (Mel'čuk, Clas et Polguère 1995 : 16). La LEC répond donc à une approche discrète de la polysémie.

La description de la phraséologie est abordée à partir de la notion de *contrainte* sur l'axe paradigmatique proposée au sein de la TST. Mel'čuk préfère partir de la notion de contrainte et non de figement, étant donné que la propriété de figement d'une séquence « est gradable : une expression peut être plus ou moins figée » (Mel'čuk 2011 : 48). Nous adoptons dans ce travail la notion fondamentale de phrasème, et le classement des phrasèmes proposé dernièrement (Mel'čuk 2011, 2012, 2013).

Le phrasème est un énoncé multilexémique non libre. Un énoncé multilexémique est libre « si et seulement si [= ssi] il n'est pas contraint sur l'axe paradigmatique (l'axe de sélection), c'est-à-dire, si son sens et chacune de ses composantes lexicales sont sélectionnés par le Locuteur strictement pour ses propriétés linguistiques, c'est-à-dire, indépendamment des autres composantes » (Mel'čuk 2013 : 130). Par opposition à un syntagme libre, « An utterance U is non free or constrained (= phraseologized) iff (= if and only if) at least one of its lexical components L is selected by the speaker as a function of the lexical identity of other component(s) of U » (Mel'čuk 2012 : 63). La caractérisation et le classement des phrasèmes se fait à partir des contraintes de sélection et des contraintes de combinaison de ses composantes. Les phrasèmes se caractérisent par une propriété importante : leur compositionnalité ou non-compositionnalité sémantique. Suivant la nature des contraintes de sélection, les phrasèmes se divisent en phrasèmes lexicaux et phrasèmes sémantico-lexicaux.

Un *phrasème lexical* est un phrasème « dont le sens est construit par le Locuteur librement pour n'importe quelle situation désignée, mais le choix des lexèmes pour exprimer ce sens est contraint » (Mel'čuk 2013 : 131). Un *phrasème sémantico-lexical* est un phrasème « dont le sens n'est pas construit par le Locuteur librement pour n'importe quelle situation désignée, mais sélectionné comme un tout de façon contrainte – en fonction du contenu conceptuel à verbaliser, donc, en fonction de la situation désignée » (Mel'čuk 2013 : 131). Le croisement de ces deux dimensions – contraintes lexicales vs sémantico-lexicales et les caractères compositionnel vs non compositionnel – produit finalement trois classes principales de phrasèmes : locutions, collocations et clichés ; chacune d'entre elles a des sous-classements. Dans ce travail nous nous intéressons uniquement aux locutions et aux collocations.

Une *locution* est un phrasème lexical non compositionnel. Il y a trois sous-classes de locutions, à partir de « l'inclusion du sens de ses composantes A et B dans le sens de la locution AB » (Mel'čuk 2013 : 132). Cela permet de distinguer trois types de locutions : locution forte (= complète), semi-locution et locution faible (= quasi-locution). Une *locution forte* n'inclut dans son sens le sens d'aucun de ses constituants : par exemple, ARROJAR LA TOALLA 'no continuar con un esfuerzo para conseguir algo', fr. 'jeter l'éponge'. Une *semi-locution* inclut dans son sens le sens d'un de ses constituants mais pas en tant que son pivot sémantique, et n'inclut pas le sens de l'autre constituant, mais

elle inclut un sens additionnel qui est son pivot sémantique : LOBO DE MAR ‘marino muy experimentado’, fr. ‘loup de mer, vieux marin très expérimenté’. Finalement, une *locution faible* inclut dans son sens le sens de chacun de ses constituants, mais pas en tant que son pivot sémantique, et inclut un sens additionnel qui est son pivot sémantique : DAR EL PECHO ‘alimentar a un bebé con su leche poniendo el pezón en la boca del bebé’, fr. ‘donner le sein’. Du point de vue de la combinatoire, elles tendent normalement à faire perdre aux éléments dont elles sont formellement constituées leur autonomie de fonctionnement. Il est souvent difficile, voire impossible, d’insérer des éléments dans un syntagme figé :

*il a mangé un fruit de mer pourri, *il a mangé un fruit pourri de mer; c’est une belle pomme de terre, c’est une pomme belle de terre; esp. mesa redonda ‘reunión, diálogo, coloquio entre participantes versados en un tema’, fr. ‘table ronde dans un colloque’ es una mesa redonda interesante, *es una mesa interesante redonda.*

Les éléments qui les constituent ne peuvent pas être actualisés de façon autonome (**une pomme de cette terre, *un centro de la salud ‘establecimiento o institución donde se proporciona una atención sanitaria básica a la población’, fr. ‘centre de santé’*); à ce sujet Gaston Gross signale que : « En généralisant, l’on pourrait appeler locution tout groupe dont les éléments ne sont pas actualisés individuellement » (Gross 1996 : 14).

Néanmoins, toutes les locutions ne sont pas soumises à la même rigidité d’emploi. Par exemple, les locutions verbales *casser les pieds*, esp. *dar la lata* ‘fastidiar o molestar con cosas inoportunas o pesadas o con exigencias desmedidas’ sont constituées d’éléments plus facilement séparables. Il est possible de faire des insertions (*Luc et Léa me cassent souvent les pieds avec leurs histoires, los niños me dan a menudo la lata*); le pronom peut faire l’objet d’un paradigme (*Luc et Léa lui cassent souvent les pieds avec leurs histoires, los niños le dan a menudo la lata*).

Une *collocation* est une combinaison de lexies qui est construite en fonction de contraintes bien particulières : elle est constituée d’une base que le locuteur choisit librement en fonction de ce qu’il veut exprimer, et d’un collocatif, choisi pour exprimer un sens donné en fonction de la base (Mel’čuk et Polguère 2007 : 20-21). Une collocation est un phrasème compositionnel : « A lexical phrasème is a collocation iff it is compositional » (Mel’čuk 2012 : 66).

Les deux éléments de la collocation n’ont pas le même statut. La base, sélectionnée librement par le locuteur, garde son sens habituel et contrôle la collocation; le sens de la base « is always the semantic pivot of the collocation » (Mel’čuk 2012 : 66). Le collocatif, fonctionnellement dépendant de la base, est choisi pour exprimer un sens donné en fonction de celle-ci; son sens se spécialise donc en contexte, « is not inherent, but context-imposed signified » (Mel’čuk 2012 : 66).

On dit que la base contrôle la collocation car, du point de vue du locuteur, c’est le collocatif qui est choisi en fonction de la base et non l’inverse. Ce contrôle est un

lien lexical orienté : de la base de la collocation vers le collocatif : *pleuvoir* – intensificateur → *à verse*; esp. *Llover* – intensificateur → *a cántaros*.

Dans ces structures, c'est le deuxième élément qui est le plus inattendu, le plus idiomatique, et si l'expression est bien compositionnelle, il y a souvent une restriction sémantique et/ou lexicale sur ce deuxième élément. (Tutin 2013 : 50)

Cela est bien évident lorsque l'on passe d'une langue à l'autre, dans les domaines de la traduction et de la didactique des langues étrangères.

Une collocation se caractérise en fonction de deux axes : le sens exprimé par le collocatif, mais aussi par le rôle syntaxique joué par celui-ci auprès de la base : collocatif modificateur de la base (*une peur bleue*, esp. *un miedo cerval*), et collocatif de type verbe support, contrôleur syntaxique de la base; par exemple, pour *peur* (*avoir, éprouver, ressentir*); esp. *miedo* (*tener, sentir, experimentar*).

Du point de vue du sens, les collocations s'inscrivent dans des relations sémantiques récurrentes. La LEC offre deux outils sophistiqués de description particulièrement intéressants : les *fonctions lexicales* et les règles de paraphrasage. Dans la LEC, les relations lexicales paradigmatiques et syntagmatiques sont modélisées au moyen du système formel des fonctions lexicales. Une fonction lexicale standard (par exemple, Magn, Oper_p, Func_p, etc.) est une entité à caractère universel, qui se caractérise par un sens très vague et une combinatoire (Polguère 1997 : 5). Chaque fonction lexicale encode une relation récurrente en langue et possède un sens général. Certains sens de la langue ont tendance à s'exprimer de façon collocationnelle, par exemple 'intense, très, beaucoup' encodé par Magn, le verbe support 'opérer' 'faire' Oper_p, Func_p, etc., 'cause' CausOper_p, CausFunc_p, Sing 'un quantum de...', Mult 'un ensemble de...', etc. Les FL syntagmatiques les plus emblématiques sont Magn, qui exprime l'intensification et Oper_p qui correspond au verbe support, et ce parce qu'elles sont particulièrement productives.

Par exemple, si le locuteur veut exprimer le sens 'très', 'intense' 'beaucoup', pour *méchant* il dira *comme la gale, comme une teigne*; esp. *malo como la tiña, a rabiar, con ganas*, antéposé : *rematadamente, sumamente, terriblemente*; pour *pleuvoir* : *à seaux, à flots, à torrents, à verse, des cordes, des haliebardes*; esp. *llover a cántaros, a mares, a raudales, a manta, con ganas, abundantemente*.

Dans le cadre de la LEC, « un verbe support est un collocatif verbal sémantiquement vide dans le contexte de la collocation, dont la fonction linguistique est de verbaliser une base nominale » (Polguère 2008 : 170); par exemple, *faire un pas, avoir faim, prendre une douche*; esp. *tener hambre, dar un paso, darse una ducha*. Un verbe support actualise donc des noms prédicatifs (Gross 1996 : 73).

Sans doute parce qu'elles sont des expressions semi-figées, c'est-à-dire, ni tout à fait expressions libres ni tout à fait des locutions, « les collocations stockées dans le lexique de la langue tendent à donner naissance, en situation de parole, à ce que nous appellerons *greffes collocationnelles* » (Polguère 1997 : 2).

3. La greffe ou hybridation phraséologique

Nous présentons l'analyse d'un cas particulier d'expressions lexicalisées inappropriées, jugées déviantes ou même fautives par rapport à une représentation normée de la langue, dénommées *greffes* par Polguère (2007).

Il s'agit *grosso modo* de collocations où le collocatif semble « emprunté » à une autre collocation – généralement, une collocation dont la base est sémantiquement proche de la base à laquelle le collocatif emprunté est greffé. (Polguère 2007 : 2)

La greffe phraséologique non intentionnelle s'analyse en termes d'interférence intralinguistique entre des expressions phraséologiques, et relève de la parole, l'analogie étant au cœur du fonctionnement de toute interférence, dont le résultat est une séquence hybride.

TOUT fait de langage tend à créer et à associer les faits qui peuvent entrer en système avec lui. Le besoin d'assimilation est la forme linguistique de l'instinct d'imitation, facteur tout puissant dans la vie sociale; [...] (Frei 1929 : 43)

Le phénomène de greffe phraséologique mérite qu'on lui prête une attention particulière, parce que, d'une part, il permet de mieux comprendre les processus en jeu dans la production régulière, et que, d'autre part, il est relié à la créativité lexicale inconsciente ou consciente, la créativité en parole. En ce sens, nous soutenons le point de vue de Dominique Legallois, lorsqu'il signale que « [p]armi les modes d'innovation en linguistique – que l'innovation soit ponctuelle ou durable, qu'elle soit accidentelle ou intentionnelle – figure à une place secondaire, en raison de son rendement modeste, l'opération de *greffe* » (Legallois 2013 : 105).

Le travail présenté ici doit donc beaucoup à l'article de Polguère (2007), dans la mesure où il nous a fourni des paramètres descriptifs adéquats d'un phénomène auquel nous nous étions intéressée il y a longtemps et à propos duquel nous avions élaboré un corpus, qui a confirmé qu'il était nécessaire d'attribuer à ce phénomène un statut linguistique véritable.

Le corpus

Le phénomène de greffe phraséologique relevant de la manifestation de la langue en parole, il s'avère essentiel de se donner un corpus de données linguistiques véritables. La description faite par Alain Polguère pour le français concerne les greffes collocationnelles observées dans des énoncés oraux spontanés. Notre étude porte pour sa plus grande partie sur des énoncés écrits. Nous avons mené essentiellement une collecte de données dans la presse écrite. Notre corpus comprend plusieurs journaux nationaux dont l'espagnol est l'espagnol général (*El País*, *El Mundo*, *La Vanguardia*), et un journal local (*La Gaceta Regional* de Salamanca) ainsi que les hebdomadaires correspondants. Nous avons intégré aussi quelques énoncés oraux spontanés tirés d'émissions de TVE1 et TVE2.

Nous n'avons pas retenu des variantes régionales, ni des interférences interlinguistiques. Cependant, il est évident que les greffes collocationnelles interlinguistiques, mettant en jeu des langues différentes prennent une grande importance, si l'on considère la problématique de l'enseignement d'une langue étrangère. Tous les exemples du corpus ont été vérifiés sur des dictionnaires de cooccurrences de l'espagnol tel que *REDES, Diccionario combinatorio del español contemporáneo*, dir. Ignacio Bosque ou bien dans des dictionnaires de l'espagnol usuel, tels que celui de María Moliner *Diccionario de uso del español*, et celui de Manuel Seco et Gabino Ramos *Diccionario del español actual*.

4. Les greffes collocationnelles

Le phénomène des greffes collocationnelles comprend deux grands types de greffes : a) les greffes qui portent sur le collocatif (présentées dans cet article) et b) les greffes qui portent sur la base de la collocation. Ces dernières sont les greffes que Polguère appelle les *greffes collocationnelles inverses*. Nous en avons quelques exemples dans notre corpus, et dans la plupart des cas, elles répondent à une similarité de nature phonologique ou bien à des greffes intentionnelles.

4.1. Caractéristiques d'une greffe collocationnelle intralinguistique : source, cible, greffe

[...] en un día en el que los dos gobiernos **clausuraban un diálogo** en el que admitieron muchas diferencias en derechos humanos. (*La Gaceta Regional*)
 → *cerrar un diálogo* 'terminer un dialogue'
 FinOper
 ↑ *clausurar un coloquio* 'clôturer un colloque'
 FinOper

Les caractéristiques d'une greffe collocationnelle intralinguistique sont les suivantes :

- Elle est constituée d'au moins deux éléments lexicaux *clausurar / diálogo*.
- Elle fait penser à une collocation bien formée (*clausurar un diálogo*), mais elle ne l'est pas.
- Des interférences intralinguistiques se sont produites mettant en jeu deux collocations valides de l'espagnol : *cerrar un diálogo*, initialement visée par le locuteur, et une autre collocation également valide *clausurar un coloquio*, qui s'est greffée sur la collocation initiale.

Suivant les notions proposées par Polguère (2007), nous appellerons *cible* d'une greffe collocationnelle la collocation valide que le locuteur aurait employée s'il n'y avait pas eu interférence, par exemple, *cerrar un diálogo*, et *source* d'une greffe collocationnelle, la collocation valide qui est à l'origine de l'interférence linguistique : *clausurar un coloquio*.

La même FL FinOper est convoquée dans la source et dans la cible. Les deux bases sont très proches sémantiquement : *diálogo* ‘acción de hablar una con otra, dos o más personas contestando cada una a lo que la otra ha dicho antes’ a comme synonyme approximatif *coloquio1* ‘acción de hablar una con otra, dos o más personas ; *coloquio2* ‘sesión en que se mantiene un coloquio dirigido por uno o más conferenciantes sobre un tema’ ; *coloquio2* inclut donc *coloquio1*, synonyme approximatif de *diálogo*.

Cette analyse suppose qu’une forme (la cible) est première par rapport à l’autre (la source de l’interférence). La forme première précède énonciativement la forme source, qui vient interférer dans la production, se greffant sur elle, et donnant lieu à l’hybridation des deux formes.

Notre travail de recherche s’occupe exclusivement des greffes non intentionnelles portant sur le collocatif ; les greffes non intentionnelles répondent « à un schéma différent de celui des intentionnelles » (Legallois 2013 : 108).

4.2. Typologie et mode d’analyse des données

Il y a plusieurs types de greffes selon que l’on considère le caractère plus ou moins évident de la greffe. Il y a des collocations dont le statut de greffe semble plutôt clair ; pour d’autres, il est plus difficile de poser un diagnostic, et la source n’est pas évidente. En effet, « une des caractéristiques de la greffe est son caractère relatif et graduel : parfois le diagnostic fera l’unanimité, parfois il pourra paraître douteux, variera d’une personne à l’autre, ou il nous plongera dans l’incertitude » (Polguère 1997 : 11).

Nous allons présenter deux types de greffes : les greffes collocationnelles qui semblent évidentes et les collocations perçues dans un premier temps comme étant des greffes, mais qui sont très largement utilisées ; puis, une ébauche de la recherche que nous menons sur les greffes locutionnelles. Ce processus d’hybridation se produit aussi dans le domaine de la syntaxe, donnant lieu à des greffes syntaxiques (Legallois 2013).

Nous avons analysé les données de notre corpus suivant deux axes : structures et règles linguistiques mises en jeu, et interprétation des causes possibles de la greffe.

4.2.1. Collocations qui semblent des greffes évidentes

Esta escalada de violencia que **ofende vivamente** a los madridistas más conspicuos, tiene responsables. (*El País*)

→ *ofender gravemente* ‘offenser gravement’

↑ *reprochar, desaprobar, irritar, deplorar vivamente* ‘reprocher vivement’

FL Magn, (‘intense’, ‘très’, ‘beaucoup’) La source et la cible font appel à la même FL.

Le collocatif *vivament* exprime l’intensité auprès de verbes qui dénotent l’action de présenter ou exposer quelque chose devant des personnes ou bien, auprès de verbes qui dénotent des manifestations de plainte ou de reproche.

L’on peut penser à un lien conceptuel entre le fait de reprocher et celui d’offenser, plutôt qu’à un lien sémantique entre les bases.

Los **quería enloquecidamente** (*El País Semanal*)

→ *querer ardentemente, profundamente, con toda mi/tu/su alma*

↑ *amar locamente, con locura* 'aimer passionnément, à la folie'

FL Magn ('intense', 'très', 'beaucoup') La source et la cible font appel à la même FL. Les bases sont des synonymes approximatifs.

Pese a la interinidad del Ejecutivo de Andalucía, el Gobierno de Rajoy se ha puesto a **disparar bombas** contra una comunidad [...]. (*El País*)

→ *arrojar, lanzar bombas* 'lancer des bombes'

↑ *disparar tiros, balas, proyectiles* 'tirer des balles'

FL Oper₁ (verbe support) dans la collocation source et dans la cible. Les deux bases sont très proches sémantiquement, toutes les deux étant des co-hyponymes de *material bélico*.

Su derrota en 2006 [...] por sólo el 0,56% de los votos **abrió una de las fracturas** políticas más graves en la historia de Méjico. (*El País*)

→ *producir, provocar fracturas* 'provoquer des fractures'

↑ *abrir heridas* 'infliger des blessures'

FL CausOper₁ ('cause' + Vsup). La source et la cible font appel à la même fonction lexicale. Les bases sont très proches sémantiquement. Elles partagent le même hyperonyme : *daño moral*.

El PP debería **confeccionar un completo documento**, de lectura fácil y comprensible para todos [...]. (*La Gaceta Regional de Salamanca*)

→ *escribir, redactar, elaborar un documento* 'écrire, rédiger un document'

↑ *confeccionar una lista de N, una relación de N* 'élaborer, dresser une liste de N'

FL Oper₁ (verbe support) La source et la cible font appel à la même FL. Les deux bases sont proches sémantiquement; elles font partie toutes les deux du champ sémantique de l'écriture.

Con este nuevo ingreso Concha recibirá el tercer ciclo de quimioterapia [...] hasta ahora, **los dos ciclos practicados** dieron resultados satisfactorios. (*La Gaceta Regional de Salamanca*)

→ *aplicar, dar ciclos de quimioterapia* 'administrer des cycles de chimiothérapie'

↑ *practicar una operación quirúrgica* 'pratiquer une opération chirurgicale'

FL Oper₁ (verbe support) La source et la cible font appel à la même FL.

Les bases sont proches sémantiquement; ce sont des co-hyponymes de *tratamiento médico*.

Desde hace algún tiempo la familia real viene trasladándonos **una batería de sobresaltos**. (*El Mundo*)

→ *intensificateur générique sobresaltos (muchos sobresaltos)* 'beaucoup de sursauts'

↑ *una batería de críticas, medidas, consejos, argumentos, acusaciones* 'beaucoup de critiques, mesures, conseils, arguments, accusations'

FL Mult ('Un ensemble régulier de...')

La greffe semble due au fait que la langue n'offre pas de collocatif adéquat. Elle est provoquée par un trou lexical dans la langue espagnole, qui s'est manifesté / a eu lieu lors du parcours d'un lien de fonction lexicale standard que le locuteur pourrait a priori croire instancié. Le locuteur a produit une nouvelle collocation pour la base *sobresalto*.

Les greffes collocationnelles font appel pour la plupart à la même fonction lexicale, et les bases sont proches sémantiquement.

4.2.2. Collocations perçues comme étant des greffes, mais qui sont largement utilisées

Santos, que hizo un **discurso importante** sin leer notas, se refirió al cambio experimentado por la región. (*El País*)

→ *un discurso memorable, magnífico, relevante* ‘discours remarquable, admirable’

↑ *Intensificateur générique*

La temporada turística está siendo muy buena, y se ha movilizado **una importante bolsa de visitantes del norte**. (*La Gaceta Regional de Salamanca*)

→ *grupo de visitantes* ‘groupe de visiteurs’

↑ *bolsa de personas, de parados, de trabajadores* ‘groupe de personnes, chômeurs demandant une bourse de l’emploi’

→ *nutrido, numeroso grupo de visitantes* ‘groupe nombreux de visiteurs’

↑ *Intensificateur générique*

Ce dernier exemple présente deux greffes collocationnelles enchâssées. C’est l’analyse que nous avons faite de ce type de structures (Gomez et Uzcanga 2009). Agnès Tutin a proposé la même analyse pour *avoir un geste déplacé* :

En ce qui concerne la binarité catégorielle, de nombreux cas considérés comme épineux [...] peuvent être ramenés à une structure binaire. [...] il s’agit généralement du résultat de constructions binaires qui se combinent dans plusieurs opérations [...]. (Tutin 2013 : 52)

Dans la première collocation, il y a une greffe sur le collocatif de *visitadores* exprimant le sens ‘ensemble régulier de...’ correspondant à la FL Mult, à la condition qu’il soit interprété comme un quantifieur, correspondant à la structure N_{quant} de N. À notre avis, dans les exemples retenus dans notre corpus, c’est l’interprétation la plus naturelle. Les bases sont en relation sémantique d’hyperonymie-hyponymie, et sont des synonymes approximatifs.

La deuxième greffe collocationnelle correspond à la FL Magn.

Les greffes avec le collocatif *importante* sont très nombreuses en espagnol, aussi bien dans la langue écrite que dans la langue orale, à tel point qu’elles pourraient être considérées comme faisant partie de la norme. Ce collocatif est devenu un Magn générique.

O su hija Ana, que estaba **completamente emocionada** al escuchar a su madre (*La Gaceta Regional de Salamanca*)

→ *profundamente, enormemente, intensamente, vivamente, sumamente emocionada* ‘très émue’

↑ *Intensificateur générique*

Les greffes avec le collocatif *completamente* sont devenues de plus en plus fréquentes en espagnol, aussi bien dans la langue écrite que dans la langue orale, à tel point qu’elles pourraient finir par faire partie de la norme. Ce collocatif, tout comme *importante* et *increíble*, pourrait devenir un Magn générique.

5. Les greffes locutionnelles

Les greffes locutionnelles sont moins nombreuses dans notre corpus, cela étant, à notre avis, tout à fait normal, puisque les collocations sont bien plus nombreuses dans les langues.

El equipo **hace aguas** por la banda derecha 'l'équipe prend l'eau sur le côté droit' (TVE1, retransmission d'un match de football) :

→ *hacer agua* 'empezar una cosa a decaer, amenazando con arruinarse' 'donner des signes avant-coureurs d'échec, prendre l'eau'

↑ *romper aguas* Obstétrique 'ruptura de la bolsa de aguas de la parturienta' 'perdre les eaux'

El resultado es que Madrid, autoproclamada como el motor de la economía española, **ha hecho aguas** en su credibilidad. (*El Mundo*) litt. Madrid fait des eaux

→ *hacer agua*

↑ *romper aguas*

Nous pensons que la greffe s'est produite par similarité phonologique entre les éléments nominaux de la source et de la cible et par la similarité de sens entre ces deux éléments. Nous pouvons dire que la locution résultante de la greffe est de nos jours très largement utilisée, et ce, à tel point qu'il est devenu rare de trouver la forme attendue.

Se me ponen los pelos de gallina (TVE2) litt. 'j'ai les cheveux de poule'

→ *se me ponen los pelos de punta* 'sentir terror' 'sentir ses cheveux se dresser sur la tête'

↑ *se me pone la carne de gallina* 'aspecto que tiene la piel de las personas, parecida a la piel de las aves peladas, cuando sienten miedo o frío' 'avoir la chair de poule'

Greffe du deuxième complément de la locution sur la locution cible. Les deux éléments appartiennent au même champ sémantique et ont tous les deux une relation métonymique avec CORPS 'de la partie au tout'. Les deux locutions ont cette fois-ci des sens proches.

Al Athletic sólo le queda **tirar los papeles** al suelo, y empezar de nuevo. (*El Mundo*) litt. 'jeter les papiers par terre'

→ *tirar la toalla* 'abandonar un proyecto' implica una actitud negativa 'jeter l'éponge'

↑ *perder los papeles* 'perder el rumbo, la dirección', 'perder la serenidad la compostura', 'perdre les pédales, péter les plombs'

Le complément de la locution source s'est greffé sur celui de la locution cible. Les deux locutions appartiennent au champ sémantique des attitudes négatives.

[...] y su ausencia marcó sus vidas hasta agotarlas. Por eso, Verónica, su hermana, **asume la mochila** con la convicción de que la única liberación, como casi siempre, pasa por la verdad. (*La Gaceta Regional de Salamanca*) litt. 'assumer le sac à dos'

→ *cargar con la mochila* 'llevar el peso psicológico o moral de algo' 'prendre en charge la responsabilité de quelque chose de pénible'

↑ *asumir la carga, el peso, la responsabilidad, el compromiso* 'aceptar llevar el peso moral o psicológico, de algo' 'assumer la charge, le poids, la responsabilité de quelque chose'

La source de la greffe n'est pas une locution, mais une collocation. Les sens sont proches. La greffe a lieu sur la position du verbe.

Pour terminer, je vais présenter un exemple de greffe locutionnelle intentionnelle, que j'ai trouvé particulièrement beau.

Pero desde los noventa **lo digital se hizo carne** (*El País Semanal*) 'le digital s'est fait chair'
 ↑ *Y el Verbo se hizo carne* (y habitó entre nosotros), 'Jesucristo milagrosamente tomó cuerpo humano y se hizo hombre en el vientre de María' 'hacerse hombre' 'Et le Verbe s'est fait chair'

Il est évident qu'il s'agit ici d'une greffe volontaire, destinée à attirer l'attention du lecteur. Nous ne présentons pas dans ce travail ce type de greffes, mais nous avons trouvé intéressant de terminer par cet exemple de créativité lexicale qui est fréquent dans le discours journalistique, publicitaire et littéraire. Le locuteur a ouvert un paradigme sur la position du N sujet en transgressant les contraintes paradigmatiques des locutions.

Concernant les locutions, nous n'avons là que les grandes lignes d'un projet visant à interroger un corpus plus vaste qui nous permette d'améliorer la présentation des données et de fixer les caractéristiques propres aux locutions. À présent, ce qui est clair dans notre corpus, c'est que dans le domaine des non intentionnelles, l'hybridation se produit encore une fois par mobilisation de deux expressions lexicalisées. Nous pensons qu'il y a de la part du locuteur une tendance à motiver le sens des locutions.

6. Le néologisme phraséologique : BROTOS VERDES

La lexie BROTOS VERDES est un néologisme récemment paru dans le discours journalistique, plus précisément, un néonyme, puisqu'il appartient à un domaine de spécialité, comme nous le verrons par la suite.

Cette expression est reliée à un contexte socio-économique bien précis, celui de la crise économique espagnole, qui a commencé fin 2007 et dont les retombées pèsent encore sur la société espagnole. Elle a été employée pour la première fois par la Vice-Présidente du Gouvernement espagnol, Elena Salgado, Ministre de l'Économie et des Affaires, au mois de mai 2009, lors de la présentation d'un nouveau plan de redressement économique, le « PLAN E », pendant la crise économique en Espagne.

La situación económica está teniendo algunos **brotos verdes** y hay que esperar a que crezcan.
 (*El Economista*, 07/05/2009)

Elle a été empruntée à l'anglais *green shoots* 'the first signs of an improvement in an economy that is performing badly', utilisée pour la première fois par le Ministre des Affaires et de l'Économie du Royaume-Uni, lors de la crise économique de 1990-1991. Elle a été utilisée à nouveau lors de la crise économique de 2008 par Ben Bernanke, directeur de la Réserve Fédérale aux États-Unis. Le procédé de création lexicale qui est à l'œuvre est donc celui du calque.

Suite aux déclarations de E. Salgado, l'expression est reprise dans la presse non spécialisée :

Salgado augura los primeros "**brotos verdes**" en unas semanas. (*El País*, 20/05/2009)

BROTOS VERDES est une locution nominale forte ou phrasème complet. Son sens est non compositionnel 'signos precursoros de recuperación económica en tiempos de crisis económica', et elle s'applique aux domaines de l'entreprise et des finances ; elle ne contient ni le sens de *brotos* 'brote' 'pousse' ni celui de *verdes* 'verdé' 'vert'. Le procédé mis en jeu pour la création de cette locution a été la métaphore. En fait, lors de la campagne électorale européenne du parti socialiste espagnol PSOE, celui-ci a utilisé une vidéo d'une minute avec des images d'un terrain sec et aride où l'on voit sortir une pousse ; les images s'accompagnent d'étiquettes vidéo : « diminuto, frágil, precoz, quizá solitario, pero verde, oiga, verde [...] en el mes de mayo, no ha subido el paro, y por primera vez en muchos meses se ha generado empleo : 25.000 puestos de trabajo² ».

El PSOE exhibe los **brotos verdes** en su último vídeo electoral

Los socialistas afirman que el descenso del desempleo en mayo confirma las buenas perspectivas económicas que defiende el Gobierno. Un "diminuto, frágil y precoz" brote verde es el protagonista del último vídeo electoral del PSOE de cara a los comicios europeos y en el que los socialistas ponen en valor que el pasado mayo se hayan generado en España 25000 puestos de trabajo. *Estos buenos datos, los primeros en 14 meses*, sirven al PSOE para ponerlos como *ejemplo de lo que* la ministra de Economía, Elena Salgado, *denominó* hace unas semanas "**brotos verdes**" en la *economía española*³. (www.elpais.com, 02/06/2009)

L'exemple est très parlant. L'on peut remarquer que la première instanciation *brotos verdes*, dont le sens est compositionnel *brotos* 'renuevo que empieza a desarrollarse' / 'tallo nuevo de una planta' ; *verdes* 'que es del color de la hierba', apparaît sans guillemets ; tandis que la seconde, le néologisme locutionnel, est entre guillemets. L'explication est bien simple : la seconde est sentie comme n'ayant pas encore intégré la langue. La définition que nous avons donnée est basée sur les paraphrases de sens trouvées dans le corps des articles de notre corpus. Ce phénomène est habituel en terminologie, comme le souligne L'Homme :

Les contextes renferment souvent des renseignements sur le sens des termes et peuvent être utilisés pour préparer une définition. Certains contextes sont même des *énoncés définitoires*. (L'Homme 2004 : 120)

Nous avons encodé les paraphrases des exemples fournis en italique. Du point de vue de la combinatoire cette locution a un haut degré de contrainte : l'adjonction d'adjectifs (**Unos brotos recientes verdes*), l'adjonction d'adverbes de degré (**unos brotos muy verdes*), la substitution, **unos brotos verdosos*, *unos brotos del color de la hierba fresca*, la nominalisation (*el verdor de los brotos*), la prédicativité (*el brote es verde*) sont interdites.

2. « El PSOE presume ya de "brote verde" en un vídeo electoral », *El mundo*, 2 juin 2009, en ligne, <https://www.elmundo.es/elmundo/2009/06/02/espana/1243947292.html>.

3. « El PSOE exhibe los brotos verdes en su último vídeo electoral », 2 juin 2009, *El país*, en ligne, https://elpais.com/elpais/2009/06/02/actualidad/1243930632_850215.html.

‘**Brotos verdes**’ en el mercado energético

El consumo de carburantes de automoción *registró una subida del 0,6%* en abril con respecto al mismo mes del año pasado, con lo que marca el *primer crecimiento interanual* desde 2007. (*El Mundo* – Bolsa – 01/06/2013)

“La calle no ve los ‘**brotos verdes**’ que aprecian las grandes empresas”

El Consejo de Competitividad [...] dice que al final del tercer trimestre se producirá *una inflexión en la situación económica*. Pero, sinceramente, no lo sé, ya que estos son datos económicos. A nivel de la economía de la calle, no vemos esos ‘**brotos verdes**’ por ningún lado. (*El Mundo* – Foro del mundo – 25/03/2013)

Brotos verdes para unos pocos

Los *primeros indicios de recuperación* se centran en el sector financiero y las grandes empresas. (*El País* – Negocios – 24/11/2013)

Brotos verdes

La *creciente actividad en el sector de las motos avanza una recuperación* que puede ser lenta pero alcanzable. (*El País* – el País motor – 04/01/2014)

Los jóvenes no ven **brotos verdes**

El gobierno ha empezado el año con *expectativas*, pero los jóvenes no ven que vayan a llegar los prometidos **brotos verdes** ni la supuesta *recuperación económica* dentro de un año. (*El Mundo* – España – 10/01/2014)

Herrera ve en los 200 M€ invertidos en maquinaria **brotos verdes** en el campo.

[...]. En su opinión esta cifra es *síntoma de la recuperación de un sector* que mira con esperanza la llegada de 7.500 millones comprometidos por la U.E en fondos de la PAC, [...]. (*El Mundo* – Sección Castilla y León – 02/05/2014)

Brotos verdes en las pirámides

La *economía egipcia intenta salir a flote tras años de crisis* con planes para atraer la inversión y más gasto en obras

Los gobiernos que han asumido el poder en Egipto tras la revolución de 2011 han intentado convencer a sus ciudadanos de que *la recuperación económica* era inminente. Sin embargo, es ahora, cuatro años después de la revuelta, cuando los **brotos verdes** no parecen un espejismo [...] *el crecimiento del PIB* en el último semestre de 2014 [...], *los sectores que tirarán del carro de la recuperación* serán el energético y el de la construcción, sobre todo el de infraestructuras. (*El País*, 08/03/2015)

Los brotes verdes que no crecieron

Al poco de llegar, en mayo de 2009, (Salgado) vaticinó inminentes “**brotos verdes**”, un error de cálculo grave, pues *la recuperación* no solo no estaba cerca sino que lo que le esperaba a la vuelta de la esquina era un durísimo ajuste y una nueva y más profunda recesión. [...] Bruselas le dio la victoria final a Ordoñez al exigir, en el acuerdo de rescate de Bankia del 2012, la práctica desaparición de las cajas (de ahorro). Quizás por eso, Salgado eludió ayer asumir ninguna responsabilidad por el escándalo Bankia⁴. (*lavanguardia.com*, 12/01/2018)

4. « Los brotes verdes que no crecieron », *La Vanguardia*, 12 janvier 2018, en ligne, <https://www.lavanguardia.com/economia/20180112/434229761481/los-brotos-verdes-que-no-crecieron.html>.

Dans ce dernier exemple le locuteur joue avec les deux sens : le sens compositionnel du premier syntagme nominal du titre de l'article, et le sens non compositionnel de la locution dans le corps du texte, ce qui explique l'usage des guillemets.

Si l'on observe les exemples fournis et leur chronologie, l'on voit que la locution à partir de 2013 n'est plus employée entre guillemets, ce qui veut dire qu'elle a fini par prendre dans la langue. Le dernier exemple montre que la lexie, tout en gardant le même sens, se réfère à un contexte économique de crise différent de l'espagnol ; à notre avis, cet emploi prouve la stabilité de cette lexie dans la langue.

Una gira con **brotos verdes** 'une tournée avec des pousses vertes'

Porque en Pekín y Shangai [...] con los puntos suficientes para certificar su presencia en la próxima Copa de maestros, Nadal *ha cogido un impulso* de valor incalculable. [...], *ha conseguido ganar buenos partidos*, y eso es lo más importante. [...], el español ha demostrado en la gira por Asia que su plan de acción carbura que a base de trabajo *está recuperando poco a poco el reprise competitivo*. (*El País*, 18/10/2015)

'signos de recuperación' (ámbito deportivo) 'signes d'amélioration' (domaine sportif)

Brotos verdes en el Alavés 'des pousses vertes à l'Alavés (club de football)'

El Alavés encadena su sexta derrota y continúa con cero puntos en el casillero, pero frente al Real Madrid, además de romper una alarmante sequía goleadora, *mostró claros síntomas de mejoría*. (*Marca*, 24/09/2017)

'signos de recuperación' (ámbito deportivo) 'signes d'amélioration' (domaine sportif)

Ces deux derniers exemples sont très intéressants dans la mesure où ils montrent que la locution a subi un glissement sémantique par extension de sens en perdant le trait sémantique 'económica' pour garder uniquement ceux de 'signos de recuperación/mejoría'.

Brotos blanquiverdes 'pousses blanches et vertes'

El Córdoba se coloca a un punto de la salvación al ganar a un Granada en caída libre. [...] El equipo de Dokic *sumó* ante el Granada *tres puntos que son un soplo de optimismo* para una Ciudad que por fin empieza a disfrutar en su regreso a la élite. Continúa un descenso, sí, *pero las sensaciones son cada vez más positivas*. (*Marca*, 06/01/2015).

'signos de recuperación del Córdoba club de fútbol'

Ce dernier exemple montre que la locution a subi une transgression des contraintes paradigmatiques moyennant un procédé de substitution lexicale, en se prêtant au jeu volontaire de la créativité lexicale de la part de l'auteur de l'article. Cela entraîne une remotivation sémantique de la locution originelle, qui a subi un glissement de sens par métonymie, étant donné que la tenue des joueurs est blanche et verte. La transgression de contraintes est un procédé très utilisé par les journalistes et publicitaires dans le but d'attirer l'attention des lecteurs. Jean-François Sablayrolles signale à ce sujet que la fonction principale du phénomène de *détournement* que l'on trouve dans les titres des magazines ou des journaux est de servir d'accroche (Sablayrolles 2011 : 109).

Le fait que la locution forte ait subi tout d'abord un glissement sémantique par extension de sens, puis un défigement, procédé propre au discours des médias, montre, à notre avis, que la locution a intégré complètement le lexique de l'espagnol.

Le caractère non compositionnel des locutions n'empêche pas que certaines d'entre elles puissent reposer sur des métaphores transparentes ; c'est bien le cas de *brotos verdes*. Nous pensons que c'est justement sa transparence métaphorique qui a favorisé sa fréquence d'emploi, et partant son intégration au lexique de la langue espagnole.

En français, l'expression *pousses vertes* n'a pas subi le même sort. Lors de la préparation de cette étude, nous avons bénéficié des précieux commentaires d'Ariane Desporte, quand nous nous sommes intéressée à la langue française. Ariane Desporte a trouvé l'expression *jeunes pousses* dans le lexique de l'économie, référant à des entreprises jeunes et petites. Puis, elle m'a indiqué l'expression *de nombreux secteurs sont dans le vert*, 'signes encourageants'. De notre côté, nous avons trouvé quelques exemples de *pousses vertes* sur internet, presque toujours en lien avec la crise économique espagnole :

Madrid – Crise économique ou **pousses vertes**

Une vidéo déclenche la controverse sur Youtube. Un important groupe d'audit et de conseil financier anglosaxon a publié sur internet il y a une quinzaine de jours une vidéo traduite dans les deux langues expliquant que la crise économique que traverse l'Espagne aurait aussi des bons côtés. (www.lepetitjournal.com, 14/11/2012)

« **pousses vertes** » de l'économie espagnole

L'économie espagnole a des signes d'une inversion de tendance qui permettent de voir quelques « *pousses vertes* ». (www.bigbangblog.net, 08/09/2014)

Nous pensons que cette expression n'est pas entrée dans l'usage du discours journalistique français, qui lui préfère des expressions telles que *signes positifs*, *signes d'amélioration*, *signes d'un progrès*, *signes de reprise économique*, pour dénoter 'signes de redressement économique'. La raison étant, peut-être, qu'en France il n'y a pas eu à ce moment-là de crise économique aussi lourde que celle subie par l'Espagne, avec des retombées sociales et politiques qui durent toujours.

Conclusion

Nous avons présenté deux procédés de créativité lexicale : les greffes phraséologiques et l'emprunt. Les collocations et les locutions ne sont pas exclues de la possibilité d'une modification de la part du locuteur natif d'une langue donnée. En réalité, seule une analyse des productions langagières en contexte authentique peut en décider. Les modifications que nous présentons ici relèvent d'un phénomène d'hybridation phraséologique, appelé greffe phraséologique dans le cadre de la TST. Les greffes phraséologiques ressortissent au phénomène de l'analogie intralinguistique. Elles s'analysent en termes d'interférence ou hybridation de deux expressions lexicalisées. La source et la cible de la greffe sont mobilisées comme des expressions qui ne sont pas générées analytiquement par le locuteur, mais reprises en bloc, telles qu'elles sont stockées dans l'idiolecte de celui-ci. Elles mettent donc en jeu des expressions

lexicalisées plus ou moins figées, et c'est un phénomène qui relève de la parole. L'on produit souvent de façon spontanée de nouvelles collocations et/ou locutions tout à fait originales, qui naissent et meurent instantanément. Mais, il est vrai aussi que certaines greffes réussissent, qu'elles finissent par prendre en se généralisant, pour finalement devenir partie intégrante du lexique d'une langue donnée. Ainsi, il est possible que les greffes collocationnelles et locutionnelles largement utilisées correspondent à des néologismes en train de se standardiser. Ce phénomène est révélateur des tensions qui s'exercent à l'intérieur de la langue et participent à son évolution diachronique. Les greffes collocationnelles présentent des régularités évidentes, les bases sont proches sémantiquement et le même lien sémantique est à l'œuvre dans la collocation source et la collocation cible. Pour les locutions, même si nous n'avons là que les grandes lignes d'un projet visant à interroger un corpus plus vaste, nous pouvons conclure qu'il y a également un phénomène d'hybridation de deux formes, mettant en jeu des expressions phraséologiques qui gardent un rapport sémantique global ou entre l'un de leurs constituants, ou bien une similitude phonologique.

En ce qui concerne la locution forte *BROTÉS VERDES*, calquée de l'anglais, elle est un néonyme à caractère métaphorique, appartenant au lexique de l'économie. Lors des premières instanciations, elle apparaît entre guillemets, signe d'un néologisme instable; mais, depuis 2014, les guillemets ont disparu, ce qui, à notre avis, montre qu'elle a intégré l'espagnol. Par la suite, ce néonyme a subi un glissement de sens par extension sémantique, et est entré dans la langue générale avec le sens de 'signos de recuperación/mejoría' dans différents champs sémantiques. Finalement, la locution a subi un processus de défigement se prêtant ainsi au jeu volontaire de la créativité lexicale, ce qui prouve encore une fois que la locution est bien installée dans la langue. Le processus de rupture des contraintes des locutions peut relever d'un certain besoin de remotivation de la part des locuteurs; en tant qu'expressions stables, elles se prêtent aux manipulations plus ou moins conscientes de ceux-ci. Le schéma N + Adj. semble constituer un moule productif dans la construction d'expressions lexicalisées en espagnol. Les locutions nominales néologiques de l'espagnol suivent pour la plupart ce modèle, comme nous l'avons remarqué pour bien des nouvelles locutions nominales récemment parues dans le discours journalistique, telles que *MOCHILA AUSTRIACA*, *PUERTAS GIRATORIAS*, *CORDÓN SANITARIO*, *MAREAS CIUDADANAS*, *MAREA BLANCA*, *MAREA VERDE*, *PRENSA ROSA*, *PRENSA AMARILLA*, *PRENSA NARANJA*.

Le fait que la phraséologie soit au cœur même du langage et les conclusions tirées par les travaux en psycholinguistique (Edmonds 2013) sont autant de raisons pour que la phraséologie soit un domaine privilégié de l'innovation lexicale.

Isabel UZCANGA VIVAR
Université de Salamanque

Bibliographie

- EDMONDS Amanda, 2013, « Une approche psycholinguistique des phénomènes phraséologiques », dans D. Legallois et A. Tutin (éds), *Langages*, n° 189, *Vers une extension du domaine de la phraséologie*, p. 121-138.
- FREI Henri, [1929] 1982, *La grammaire des fautes*, Genève, Paris, Slatkine Reprints.
- GÓMEZ FERNÁNDEZ Araceli et UZCANGA VIVAR Isabel, 2009, « Les greffes collocationnelles en espagnol », dans D. Beck, K. Gerdes, J. Milicevic et A. Polguère (éds), *Proceedings of Fourth International Conference on Meaning-Text Theory*, p. 359-366.
- GROSS Gaston, 1996, *Les expressions figées en français*, Paris, Ophrys.
- LEGALLOIS Dominique, 2013, « Les greffes phraséologiques – ou quand la syntaxe se compromet », dans D. Legallois et A. Tutin (éds), *Langages*, n° 189, *Vers une extension du domaine de la phraséologie*, p. 103-120.
- L'HOMME Marie-Claude, 2004, *La terminologie : principes et techniques*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.
- MEL'ČUK Igor, CLAS André et POLGUÈRE Alain, 1995, *Introduction à la lexicologie explicative et combinatoire*, Louvain-la-Neuve, Duculot.
- MEL'ČUK Igor, 2011, « Phrasèmes dans le dictionnaire », dans J.-C. Anscombe et S. Mejri (éds), *Le figement linguistique : la parole entravée*, Paris, Honoré champion, p. 41-61.
- MEL'ČUK Igor, 2012, « Phraseology: Its Place in the Language, in the Dictionary, and in Natural language processing », dans Z. Gavriilidou, A. Eftymiou, E. Thomakadi et P. Kambakis-Vougiouklis (éds), *Selected papers of the 10th International Conference of Greek Linguistics*, Komotini, Democritus University of Thrace, p. 62-77.
- MEL'ČUK Igor, 2013, « Tout ce que nous voulions savoir sur les phrasèmes, mais... », *Cahiers de lexicologie*, n° 102, p. 129-149.
- MEL'ČUK Igor et POLGUÈRE Alain, 2007, *Lexique actif du français*, Bruxelles, de Boeck.
- POLGUÈRE Alain, 2007, « *Soleil insoutenable et chaleur de plomb* : le statut linguistique des greffes collocationnelles », version officielle non publiée, en ligne, <http://olst.ling.umontreal.ca/pdf/Greffescolloc2007.pdf>.
- POLGUÈRE Alain, 2008, *Lexicologie et sémantique lexicale*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.
- SABLAYROLLES Jean François, 2011, « Néologie et figement, deux concepts pas si antinomiques que cela : création et détournement de formules figées », dans M. Lipinska (éd.), *Actes du 1^{er} colloque de phraséologie et parémiologie romanes, L'état des recherches et développement de la phraséologie et parémiologie romanes*, Łódź, Oficyna Wydawnicza LEKSEM, p. 103-110.
- TUTIN Agnès, 2013, « Les collocations lexicales : une relation essentiellement binaire définie par la relation argument-prédicat », dans D. Legallois et A. Tutin (éds), *Langages*, n° 189, *Vers une extension du domaine de la phraséologie*, p. 47-63.

NATURE MORPHOLOGIQUE DES NÉOLOGISMES ESPAGNOLS ET FRANÇAIS

Introduction

Parmi les difficultés liées aux études néologiques, celle qui consiste à ne pas distinguer clairement l'analyse morphologique d'un néologisme et l'identification de la ou des matrices mise(s) en œuvre pour sa création n'est pas une des moindres, même et surtout si elle passe inaperçue. Un néologisme suffixé peut en effet être créé par suffixation ou comporter un suffixe et être créé par une tout autre matrice¹.

Pour l'analyse morphologique se pose alors, entre autres questions, celle de savoir quelle est la nature de l'unité lexicale pertinente pour traiter les néologismes, si tant est qu'on ne va pas jusqu'à nier, du moins pour la néologie sémantique, leur existence même avec leur remplacement par des « zones néologènes » au statut peu défini et concrètement inutilisables par les linguistes et les lexicographes².

La question de l'unité néologique n'est pas vaine car, quand on relève dans des énoncés effectivement produits les éléments susceptibles d'être intuitivement considérés comme des néologismes, on est frappé par leur diversité. À rebours du principe de classement le plus fréquemment mis en œuvre en néologie, nous n'établissons pas ici une typologie des matrices³, mais une typologie des différentes formes sous lesquelles s'incarnent les néologismes⁴. Nous les présentons en allant des plus petites (de l'ordre de la syllabe) aux plus grandes (séquences figées). Aux deux extrémités figurent des éléments qu'on n'a sans

-
1. *UMPiste* est un néologisme créé par suffixation sur le sigle du mouvement politique UMP. Mais *verdurer*, *géolocaliser* comportent un suffixe (-ure, -is) sans être créés par suffixation mais par conversion, composition...
 2. Voir Gardin *et al.* 1974 et un examen critique dans Sablayrolles 2013 et 2015.
 3. Pour cela, voir Sablayrolles CIEL, repris et aménagé dans Sablayrolles 2000, avec une présentation à peine modifiée dans Pruvost et Sablayrolles ([2003] 2011 mais revue dans la 3^e éd. de 2016, et la 4^e de 2019) et Sablayrolles 2015 et 2019), ou encore Makri 2010.
 4. Ce choix a pour conséquence des disjonctions et des répétitions délibérées dans les matrices identifiables des néologismes cités. L'explicitation des procédés ne sera fournie qu'une seule fois, lors de leur première occurrence.

doute pas l'habitude de considérer comme des « mots » ou comme des néologismes, mais leur emploi incite à les considérer comme des unités lexicales qui ne fonctionnaient pas comme telles auparavant (et là réside leur nouveauté) ou au sein desquelles des innovations sont repérables. Tous ces éléments sont des signes linguistiques, intégrant de phrase (où ils remplissent une fonction) et sont mémorisables en compétence. Ce sont les trois propriétés qui permettent de définir et identifier les unités lexicales, auxquelles Jean Tournier (1985), à la suite de Pottier qui a inventé cette dénomination, donne le nom de *lexies*.

1. Des unités phoniques

1.1. Syllabes

Des unités phoniques comme le sont les syllabes peuvent, par conversion verticale⁵ se lexicaliser (au sens de devenir une *lexie*) et éventuellement connaître une certaine diffusion qui leur fait intégrer le lexique de la langue.

(1) Il aurait bien besoin d'aller voir un *psy*.

(2) ...des listes *chabadabada* (« respectant la parité 'un homme et une femme' »)...

Psy acquiert en effet un statut lexical alors qu'il ne constitue qu'une syllabe (et non un morphème) qui vaut indifféremment pour « psychologue », « psychothérapeute », « psychiatre », « psychanalyste »... mais pas pour « psychasthénique », « psychopathe », « psychorigide », etc. Par un phénomène du type irradiation (v. Bréal [1897] 2005 et Serbat 1983), ce segment phonique se voit pourvu d'une charge sémantique tirée du sous-ensemble des thérapeutes dont le nom commence ainsi, mais excluant leurs patients.

Chabadabada est une suite de syllabes qui sert de refrain à la chanson du film de Claude Lelouch *Un homme et une femme* et qui, également par conversion verticale, acquiert un statut d'unité lexicale, d'adjectif⁶.

Il s'agit de cas rares et nous n'en avons pas trouvé en espagnol, ce qui ne signifie pas qu'il ne puisse pas y en avoir.

1.2. Onomatopées

Outre leur emploi autonome fréquent, à la manière des interjections, en particulier dans les bandes dessinées, les onomatopées peuvent entrer comme unités constitutives

5. La conversion verticale, nommée aussi parfois mais rarement hypostase, modifie le statut du segment (syllabe, morphème lié, groupe syntaxique) qui devient une unité lexicale alors que la conversion (appelée aussi de manière peu satisfaisante dérivation impropre) se contente de faire changer une *lexie* de partie du discours, sans ajout ni suppression d'affixes dérivationnels (voir 3.1).

6. Ces exemples ne sont pas des hapax, mais connaissent bien au contraire des emplois récurrents depuis des décennies. Leur absence de la nomenclature des dictionnaires (mais *psy* est présent dans Hachette) est plus à mettre au compte de la frilosité des lexicographes que de leur absence de circulation sociale.

de phrases. Devenues ainsi unités lexicales remplissant une fonction syntaxique, elles constituent des néologismes, et ce statut est encore accru, si c'est possible, quand l'onomatopée est nouvelle.

- (3) Le cheval poussa un grand *hhiiibhii* (San-Antonio).
- (4) ...HACIENDO GUIONCITOS CON DOSIS DE MALA BABA Y MUCHO *JJJJJAJAJA* (Banco de neologismos del *Centro Virtual Cervantes*)⁷.

2. Morphèmes liés

Toujours par conversion verticale, des morphèmes liés changent de statut en devenant des unités lexicales indépendantes, dont elles remplissent alors les fonctions syntaxiques. Selon que ces morphèmes liés sont des affixes placés après une base ou devant, on distingue des suffixes et des préfixes⁸.

2.1. Suffixes

- (5) Je me méfie de tous les *-isme*.
- (6) LA AMENAZA DE LOS '*ISMOS*' (*El País*, 26/10/1999).
- (7) QUIENES PRETENDEN QUE LA VEJEZ ES UN ESTADO MENTAL, NUNCA PADECIERON ARTRITIS, PROSTATITIS, TENDINITIS Y TODOS LOS *ITIS* CON QUE CALIFICAMOS A NUESTROS ACHAQUES (*El Universo*, 01/08/2012).

où *-isme/-ismo* signifie « doctrine, système de pensée », avec l'idée d'un certain totalitarisme dans la pensée, et *-itis* renvoie au suffixe savant issu du grec ancien et signifiant « inflammation ».

Les illustrations espagnoles montrent ici un plus haut degré de lexicalisation de l'affixe, qui non seulement perd son tiret initial mais marque également l'emploi pluriel.

2.2. Préfixes

- (8) Si tous les *ex-* et les *re-* voulaient bien se donner la main...

Par cette déclaration, Anicet Le Pors (4/02/1994) appelait au développement de synergies entre les ex-communistes et les re-fondateurs (restés dans le parti communiste mais cherchant à le moderniser).

Plus récemment le préfixe *co-* est devenu un nom :

7. Pour faciliter la lecture et l'identification des langues d'étude, les exemples en espagnol sont présentés en petites capitales.

8. Le français comme l'espagnol ne recourt pas aux infixes, et nous n'avons pas trouvé de conversion verticale de marques flexionnelles.

- (9) « Le document diffusé ce soir chasse les bonnes idées citoyennes et le bon sens économique, célèbre avec des (bons) exemples l'ère du troc et du « co » (covoiturage, colocation, etc.) » (*Télérama* 01/01/2014).

On pourrait sans doute y ajouter aussi le *coworking*. Le déterminant et la coordination avec un substantif indiquent sans équivoque le passage au statut nominal de ce qui n'était qu'un affixe.

- (10) *MINIS O SUPERGRANDES, LOS JERSÉS DE PELUCHE SON LOS REYES DEL OTOÑO* (*El País Semanal*, 16/10/1994).

où le préfixe *mini-* acquiert de nouvelles propriétés grammaticales (fonction adjectivale et attribution de morphèmes de flexion).

2.3. Quasi-lexèmes et fractolexèmes

Les quasi-lexèmes et les fractolexèmes⁹ se présentent surtout dans des formes dérivées pour les premiers et composées pour les seconds. Ils ne sont pas susceptibles originellement d'emplois libres. Ce sont donc des lexèmes nécessairement liés, mais il arrive qu'ils s'émancipent et soient employés seuls.

Ainsi, *CIBER-/CYBER-*, élément adapté ou non de l'anglais *cyber-*, valant pour *cybernetics* dans des composés tels que *cibercomunidad*, *ciberagente* ou encore *cibermundo*, s'autonomise et devient un adjectif dans les syntagmes *MODA CYBER*, *ESTÉTICA CIBER* ou encore *CULTURA CIBER*.

On trouve aussi *cyber* en français, comme adjectif et comme nom : le *style cyber*, le *mouvement cyber* (ou *cyber goth*) et « le *cyber* tient à apparaître dans un style vestimentaire futuriste » (Wikipédia et <https://egrout12450017.wordpress.com/le-phenomene-du-cyber-goth/>).

3. Unités lexicales simples et complexes non construites

Les deux premiers ensembles fournissent des néologismes en nombre réduit. Cela change avec les néologismes n'ayant jamais eu d'autre statut linguistique que celui d'unité lexicale. Mais on passe ordinairement aux unités complexes construites (les synthèmes des fonctionnalistes) en omettant de prendre en compte les unités lexicales

9. Les quasi-lexèmes sont des formants d'origine latine ou grecque comme *néo*, *log(o)*, etc. (différents des paléomorphèmes qui sont des radicaux visibles une fois enlevés tous les affixes, comme *anim-* à partir de *animal*, *unanimité*, etc.). Ils ne connaissent pas normalement d'emplois libres. Si on en trouvait, ce qui n'a pas été le cas, ce seraient des néologismes. Quant aux fractolexèmes, ce sont des fragments de lexies qui prennent le sens de l'ensemble dont ils n'étaient qu'un élément constitutif, comme *télé* qui vaut pour télévision dans *téléspectateur*.

simples, non analysables en plusieurs éléments ainsi que les lexies complexes non construites¹⁰. Plusieurs matrices peuvent être invoquées.

3.1. Conversion d'unités lexicales

La conversion est une matrice qui fait passer une unité lexicale d'une catégorie grammaticale à une autre sans ajout ni suppression d'affixes dérivationnels. Seules d'éventuelles marques flexionnelles sont ajoutées ou retirées. La dénomination *conversion* est préférable à *dérivation impropre* du fait de son absence de connotation négative et de présupposés contestables sur les fonctions de l'affixation¹¹ ainsi qu'à *dérivation zéro* qui sous-entend l'application d'un morphème zéro dont l'existence dans ce cas n'est pas justifiée.

– Des noms deviennent verbes :

- (11) Encore une fois le capitaine n'a pas *capitainé* (Hubert Huertas, France Musique 19/06/2013).
- (12) Prenez le temps de *biscuiter* « manger des biscuits » (affiche publicitaire, novembre 2012).
- (13) EL PP RECHAZÓ LA OFERTA DE LOS SOCIALISTAS DE *TRANSACCIONAR* UNA DE SUS PROPUESTAS (*El País*, 07/10/2006).

– Des verbes deviennent noms :

- (14) Ne t'inquiète pas, je t'apporterai la *mange* (une de ses amies à Agrippine, personnage d'une bande dessinée de Claire Brétécher, qu'elle héberge).
- (15) Il aime la *glisse*, mais pour le fun, pas pour la *gagne*.
- (16) LOS DÍAS QUE VAN DEL 6 AL 14 DE JULIO DE CADA AÑO CONVIERTEN A PAMPLONA EN LA CAPITAL MUNDIAL DEL OCIO Y EL *DESPARRAME* PARA CELEBRAR COMO MERECE LAS FIESTAS DE SAN FERMÍN (*ABC*, 16/07/2013).

– Des adjectifs deviennent adverbes¹² :

- (17) Les yaourts X, ça m'esclave *sévère* (dessin de Brétécher sur un panneau publicitaire).
- (18) Il m'énerve *grave* (fréquemment entendu ou lu dans de l'écrit oralisé).

Nous n'avons pas relevé au cours des années passées de néologismes par déflexivation¹³, du type des anciens *le boire/el beber* (qui désignent la boisson), *le manger/el*

10. Danielle Corbin nomme ainsi les lexies à plusieurs éléments isolables dont au moins un n'est pas un morphème, ne pouvant se voir attribuer un signifié en langue. Cela peut être une pseudo-base (*remoul-* de *remouleur*) ou un pseudo affixe (*-aume* de *royaume*).

11. Voir Sablayrolles 2006 ou Makri 2010 (thèse).

12. Ce phénomène est très commun en espagnol, où les adverbes en *-mente* sont régulièrement remplacés par la forme adjectivale (qui perd dès lors ses marques de flexion) : *trabaja duro*, *lo dijo claro*, *lo hizo fácil*, etc.

13. Le terme *déflexivation*, utilisé par Margarita Correia dans sa thèse (1999 : 62) – inédite, du moins pour ce chapitre – à la suite de Danielle Corbin a le mérite de mettre l'accent sur la perte de valeur des morphèmes flexionnels.

comer (pour la nourriture)¹⁴, dans lesquels la forme conserve sa marque flexionnelle d'origine qui perd ses fonctions.

3.2. Innovation sémantique

C'est surtout par des emplois figurés (essentiellement par métaphore et métonymie avec, de surcroît, quand la base est un nom propre, une antonomase, mais d'autres figures comme l'euphémisme, l'hyperbole, le paradoxe, etc. sont parfois à l'œuvre) que des unités lexicales simples peuvent acquérir un nouveau signifié.

- (19) Des prix *slim* (« qui rétrécissent => diminuent »).
- (20) ...NO LE MOLESTA EN ABSOLUTO EL TÉRMINO *COCINA*, “PORQUE SE TRATA EXACTAMENTE DE ESO, DE GUIJAR LOS DATOS CON TU RECETA PARTICULAR” (*El País*, 13/05/2013, au sujet de la manipulation des sondages avant des élections).
- (21) *Un tsunami* de haine / de l'entrepreneuriat autonome / de plombiers polonais / des prix...¹⁵
- (22) EL *HALTERA* CARIBEÑO SE HIZO CON EL ORO AL SUMAR 393 KILOS (*El Mundo*, 18/07/2007, où *la haltera*, l'objet, désigne l'haltérophile¹⁶).
- (23) Ils les appellent des *bounty* (« enseignant noir dehors et blanc dedans »). Un / des *Tanguy* (du prénom d'un personnage de film qui ne veut pas quitter le cocon familial).
- (24) LA MUJER QUE ACOMPAÑA AL HOMBRE *PETER PAN* ES IMPRESCINDIBLE PARA SU RECUPERACIÓN (*ABC*, 13/06/2012, du nom donné par le psychanalyste américain Dan Kiley en 1983 à ces adultes qui refusent de grandir¹⁷).

3.3. Nouvel emploi

L'innovation dans la combinatoire syntaxique (sans qu'il y ait – nécessairement – un changement sémantique marqué) est souvent oubliée dans les typologies actuelles de la néologie alors qu'elle était prise en compte au XIX^e siècle, comme dans l'article *néologie* du dictionnaire de Pierre Larousse (voir Sablayrolles 2000, 2011 et 2019).

Il peut s'agir d'un simple changement de construction, comme les anciens *pallier* quelque chose devenant *pallier à*, etc. dont on peut néanmoins se demander si ce ne sont pas des fautes qui se sont répandues insensiblement au cours du temps plutôt que de véritables néologismes.

14. Et dont on trouve des occurrences dans des expressions comme *ser de buen comer*.

15. Dans cette série, le mot *tsunami*, dont l'expansion date du séisme de 2004 en Indonésie, change de statut, et de prédicat d'événement géologique, il devient actualisateur. Voir Mejri (2011) et Sablayrolles (2011).

16. On remarque également que cet emploi métonymique s'accompagne d'un changement de genre (*halterera* est féminin mais peut être utilisé au masculin selon le sexe du sportif désigné).

17. L'antonomase peut engendrer une forme nominale ou adjectivale, et de multiples graphies (*Peter Pan*, *Peterpan*, *peterpan*, etc. avec parfois la marque du pluriel : *los peterpans*).

- (25) Des insultes antisémites *lui ont été proférées* (*Direct matin*, 09/09/2010) avec un COI *lui* non régulier, car ne faisant pas partie de la liste des arguments du verbe prédicatif *proférer*.
- (26) *Dix ans de prison sont encourus par Jacques Chirac* (*Direct matin*, 06/09/2011) : la durée de la peine est plutôt un complément de mesure qu'un complément d'objet direct, ce qui explique probablement la bizarrerie de cette phrase passive¹⁸.

Mais l'aspect souvent inattendu de la combinatoire constitue un paradoxe, au sens étymologique du terme, et ces néologismes sont syntactico-sémantiques.

- (27) Marc Machin *encourt* la liberté.
- (28) *Récolter* le vent (titre de première page sur fond de photo d'éoliennes dans des champs).

Dans le premier cas, le COD du verbe *encourir* (son 2^e argument) ne fait pas partie de la liste des <peines prononcées par un tribunal>, et dans le deuxième le verbe *récolter* fait attendre un inanimé concret de la classe des végétaux ou produits de la nature (et par métaphore des informations, ennuis, coups...) et non un nom d'événement atmosphérique¹⁹.

L'absence d'exemples espagnols ne signifie pas que ce type de néologie ne puisse pas exister dans cette langue, mais il s'agit de néologie un peu périphérique et rare.

3.4. Néologismes flexionnels

L'innovation peut aussi consister à créer, volontairement, des formes flexionnelles inusitées, dans la conjugaison

- (29) *Nous nous en allerons* (Renaud), *Ils closirent* (Jorif), etc.²⁰

ou dans le genre, avec, entre autres, mais pas seulement, la féminisation des noms de métier en français

- (30) *écrivaine* (usité depuis longtemps au Québec), *autrice* ou *auteure*...

phénomène qui semble plus généralisé en espagnol : masculinisation du nom féminin *azafata* (hôtesse) sous la forme *AZAFATO*, ou inversement *espécimen* ou encore *dinosaurio* féminisées en *ESPECÍMENA* et *DINOSAURIA*.

18. Mais, *la prison / un châtement est encouru* ne semblent pas très naturels non plus. Ces phrases peuvent néanmoins le devenir dans des contextes génériques du type : *Une peine de prison est encourue dans tous les cas d'infraction de tel ou tel type*. Sans doute faudrait-il regarder d'un peu plus près les raisons de ce blocage. En tout état de cause, la perception d'une infraction suffit à notre propos pour ce qui est de la mise en évidence d'une innovation dans la combinatoire syntaxique, telle qu'elle est décrite dans la lexicologie explicative et combinatoire (voir Mel'čuk *et al.* 1995).

19. L'expression *Qui sème le vent récolte la tempête* a dû jouer un rôle dans l'emploi relevé.

20. D'autres erreurs, involontaires cette fois, mais largement répandues – y compris, pour certaines, dans la presse et les médias – concernent le subjonctif de verbes comme *voir*, *croire*, *être*, l'indicatif futur (*vous buverez*, etc.) ou même le présent (*ils croivent*, etc.).

3.5. Déformation

En français, plusieurs systèmes de déformation systématique du code existent parmi lesquels les plus connus sont le javanais, le loucherbem et le verlan qui a connu un grand développement ces dernières décennies.

- (31) T'as vu le *mavonstre*? ('monstre', bus, Limoges, v. 2005)
- (32) *louf*, *loufoque* ('fou', s'est même lexicalisé)
- (33) *reuch* ('cher')

Ce n'est pas le cas de l'espagnol, qui ne connaît que très peu ce type de déformation. Le *vesre* (pour *revés*, verlan) reste réservé à la région du Río de la Plata (Argentine-Uruguay). Seul *ZOMO* (pour *mozo*), « keum », semble s'être popularisé.

Proche du javanais, le rosarigasio (ou *gasó*) est exclusivement employé dans la ville de Rosario (Argentine).

3.6. Réduction de signifiants

Par divers procédés de réduction de forme (troncation ou acronymie), des éléments lexicaux nouveaux et non analysables apparaissent dans la langue.

3.6.1. Troncation

Selon que la troncation opère au début, au centre ou à la fin du mot, on distingue

- (34) aphérèse : *blème* (problème), *leur* (contrôleur)...
- (35) syncope : *JOER* (JODER)
- (36) apocope : *proc* (procureur), *VOY AL INSTI* (INSTITUTO) *CON MIS AMIGOS DE SIEMPRE, DEL COLE* (COLEGIO)

3.6.2. Acronymie

L'acronymie, qui se fonde sur une prononciation syllabique – et pas par épellation lettre par lettre comme dans la siglaison²¹ – aboutit parfois à des mots non analysés par les membres de la communauté linguistique comme les anciens *nylon* et *radar* (emprunts de surcroît).

- (37) une *PAM* (pétasse à mules),
- (38) *LOS PECOS* (PAÍSES DE EUROPA CENTRAL U ORIENTAL)
- (39) *CEDÉ* (CD), *OENEGÉ* (ONG), *DEUVEDÉ* (DVD) ou encore *GETEI* (GTI) dont la base est un sigle (et non un groupement d'unités comme dans les exemples précédents)

21. Pour plus de détails sur ces procédés, voir Makri-Morel 2012.

- (40) *sopalin*, *SPONTEX* (avec respectivement antonomase du nom d'une société – Société de papier linge – et d'une marque française formée sur *sponge* et *textil*), et par ignorance de l'étymologie parfois considérés comme des mots simples.

3.7. Dérivation inverse

Des néologismes à la morphologie simple peuvent encore être créés par dérivation inverse, c'est-à-dire par suppression d'un affixe, suffixe le plus souvent, mais préfixe quelquefois. On aboutit alors à un mot morphologiquement simple en surface.

- (41) Un auditeur sachant *auditer* [...]
 (42) Quoi de plus important à notre époque que de savoir *orater*? (parler comme un orateur)
 (43) Une entreprise qui *preste* des services (*prester* à partir de *prestation* ou *prestataire*) [...]

Il s'agit d'un procédé peu fréquent et nous n'en avons pas trouvé d'exemples aboutissant à des unités simples en espagnol.

3.8. Emprunt

Enfin, parmi les néologismes morphologiquement simples, il y a tous ceux qui sont dus à la matrice externe qu'est l'emprunt.

- (44) *geek* (angl.) *buzz* (angl.); *kawai* (jap.);
 (45) *DIKTAT* (all.); *BUG* (angl.); *CARTOON* (angl.); *BRIOCHE* (fr.)...

4. Unités lexicales affixées

C'est, à quelque chose près, avec les mêmes matrices que celles vues précédemment que sont fabriqués les mots affixés, avec, en plus les matrices par affixation. Sont successivement présentées les lexies apparaissant avec un préfixe, avec un suffixe, et avec les deux.

4.1. Lexies morphologiquement préfixées

4.1.1. Lexies préfixées créées par préfixation

La préfixation consiste en l'ajout, devant la base, d'un morphème lié, nommé préfixe. C'est un procédé productif en français comme en espagnol. Souvent, il n'y a pas de changement de catégorie grammaticale.

- (46) *télé médecine*, etc. : La télé médecine dispose désormais d'un cadre juridique : un décret qui vient d'être publié au Journal officiel réglemente à partir d'avril 2012 des activités telles que téléconsultation, téléexpertise, télésurveillance médicale ou téléassistance médicale. (*Libération*, 26/10/2010)

- (47) *COGOBERNAR* / *COGOBIERNO* (« ERMESSEDA *COGOBERNÓ* CON SU MARIDO Y ESTE, AL MORIR, DEJÓ EN HERENCIA EL *COGOBIERNO* CON SU HIJO, QUE AÚN ERA MENOR DE EDAD », *El Periódico*, 19/03/2011)

mais parfois, contrairement à la doxa, mais conformément aux analyses de D. Corbin (1987), il y a une transcatégorisation, avec, par exemple, passage d'un nom à un adjectif

- (48) la brigade *antiépave* (pour les bicyclettes endommagées et abandonnées),
 (49) UN TRATAMIENTO *ANTICAÍDA* (par exemple en référence à certains produits capillaires),
 UN AUTOMÓVIL *UNIPLAZA*, LA DEPRESIÓN *POSRUPTURA*, etc.

et, plus rarement, passage d'un adjectif à un nom :

- (50) EL *DESPROLIJO* (relatif à un manque de soin, et où *prolijo* correspond à l'adjectif *soigneux*)

La préfixation peut également conférer aux verbes un nouvel emploi :

- (51) Forme pronominale pour *AUTOANALIZARSE* ou *RECAPITALIZARSE*
 (52) Perte de la transitivité pour *AUTOMARCAR* (dans le vocabulaire sportif par exemple) ou *CONTRAPROGRAMAR* (à propos de la concurrence entre chaînes de télévision)
 (53) Emploi transitif pour *PREPOSICIONAR* (avec le sens, entre autres, de placer des unités militaires afin d'appuyer d'autres unités)

4.1.2. Lexies préfixées créées par d'autres matrices que la préfixation

4.1.2.1. Par conversion

- (54) *ANTETITULAR* formé à partir du nom *antetitulo*, *REFRITAR* formé sur le nom *refrito*²², *DESVEDE* nom déverbal issu de *desvedar*

4.1.2.2. Par innovation sémantique

Les mots affixés peuvent voir leur sens changer selon les mêmes voies que les mots simples.

- (55) *détricoter* (un texte, puis une loi, un accord, les 35 heures...) « défaire, casser, abolir »
 (56) *DESCAFEINAR* (UNA LEY, UN DEBATE...) « rendre inintéressant »

4.1.2.3. Par dérivation inverse

- (57) *DEFIBRILAR* formé sur le nom *desfibrilador*

22. Dans cet exemple, les conversions successives ont abouti à l'émergence d'une nouvelle forme verbale : *refritar* v. < *refrito* n. < *refrito* p.p. < *refreír* v.

- (58) *défibriller* formé sur *défibrateur* (« ...trois gestes qui sauvent (alerter, masser, “défibriller”) » (Offre de formation proposée par La Protection civile, lue le 03/09/2010)

Malgré la perte d'un affixe, la dérivation inverse peut laisser apparaître une lexie construite, mais il faut prendre garde au fait que les locuteurs réinterprètent les dérivés inverses comme les bases des affixés à partir desquels ils ont été historiquement construits.

4.1.2.4. Par emprunt

Des emprunts de mots complexes construits peuvent ne pas être analysés comme tels par des locuteurs de la langue emprunteuse. Mais pour peu qu'on ait quelques lumières sur le système de la langue source, comme cela est le cas de l'anglais pour beaucoup de gens de par le monde, ces emprunts sont analysés comme complexes construits et pas comme mots simples²³ :

- (59) *BYPASS* (by-), *COVENTURE* (co-), *EXTRANET* (extra-), *INDOOR* (in-), *MEGASTORE* (mega-), *MINIVAN* (mini-), *OFFSHORE* (off-), *OVERGROUND* (over-), *PREVIEW* (pre-), *REPLAY* (re-), *SUBWAY* (sub-), *SUPERBIKE/SUPERSTAR* (super-), *ULTRA-SLIM* (ultra-), *UPLOAD* (up-), etc.

4.1.2.5. Par d'autres matrices

La liste des procédés répertoriés en 4.1.2. ne prétend pas être exhaustive et sans doute y a-t-il d'autres matrices à l'origine de néologismes comportant un préfixe sans être créés par préfixation, telles que les troncatons, etc.

4.2. Lexies suffixées

4.2.1. Lexies suffixées créées par suffixation

La suffixation consiste en l'ajout, après la base et avant les marques flexionnelles, d'un morphème lié, nommé suffixe. C'est un procédé très productif en français comme en espagnol.

- (60) *pokérisation*, *pousseur*, *fillonitude*, *voisineur*
 (61) *ZOMBIFICACIÓN*, *ALCALDABLE*, *RECICLADOR*, *BOCADILLERÍA*

On note que la suffixation peut intervenir sur tout type de base, y compris des onomatopées :

- (62) ...AL VER AL DESCEREBRADO *PUTURREANDO* POTITOS (*ABC*, 15/10/1999)

23. Ces connaissances de la langue source sont d'ailleurs indispensables à la création de calques reconstruits dans la langue cible, comme en atteste le néologisme espagnol *remezclar* (copié sur l'anglais *to remix*).

4.2.2. Lexies suffixées créées par d'autres matrices que la suffixation

4.2.2.1. Par dérivation inverse

Résistible, rare, construit peut-être à partir d'*irrésistible*, plus fréquent, mais les datations ne permettent pas de confirmer cette hypothèse. Ce doit en revanche être le sentiment de nombre de locuteurs du fait de la rareté du premier et de la fréquence du second.

4.2.2.2. Par innovation sémantique

Des unités morphologiquement suffixées peuvent acquérir un sens nouveau par le biais, entre autres, d'emplois figurés.

- (63) *auvergnat* « maghrébin » (après la déclaration de B. Hortefeux : « Quand il y en a un ça va, c'est quand il y en a beaucoup que cela pose des problèmes » à propos d'un adhérent de l'UMP 'issu de l'immigration')
- (64) *VIDRIOSO* (dans *CASOS VIDRIOSOS*), *VITRIÓLICO* (dans *OPINIONES VITRIÓLICAS*)

4.2.2.3. Par conversion

- (65) *LO PASÉ ASOMBROSO* (adj. > adv.)

4.2.2.4. Par nouvel emploi

- (66) *ironiser quelqu'un* 'se moquer de quelqu'un en ironisant à son sujet'
- (67) *ironiser le passage* 'donner un tour ironique à un écrit' (à propos d'un conte de Voltaire)

4.2.2.5. Par réduction de la forme

Il existe des cas, rares, d'haplologie comme *JURICIDAD* (juridicidad).

Nous n'avons pas trouvé d'exemple français d'haplologie de ce genre (qui existe surtout dans les mots composés, voir Fradin *et al.* 2009).

4.2.2.6. Par emprunt

Pour qui connaît un peu l'anglais, le suffixe *-less* « sans » est repérable dans

- (68) *sexless* (« des couples sexless ») et *CORDLESS* (« UN TECLADO CORDLESS »).
- (69) *ESCALABILIDAD* (capacité à se développer, en particulier dans le domaine informatique), adapté du nom anglais *scalability*²⁴.

24. Les calques sont également susceptibles d'opérer sur des unités suffixées (ici encore, comme dans le cas de préfixés, des connaissances de la langue source sont nécessaires pour mettre en place cette opération de déconstruction / reconstruction) : *HUSMEADOR* (programme informatique) est un calque du nom *sniffer*.

4.3. Lexies préfixées et suffixées

4.3.1. Lexies créées par parasynthèse

La parasynthèse est définie par Arsène Darmesteter comme l'ajout simultané d'un préfixe et d'un suffixe sur une base comme dans *encablure* sur *câbler* (ni *cablure* ni *encabler* ne sont attestés). L'existence de cette matrice a été remise en cause, avec une argumentation convaincante, par Danielle Corbin (1980). On peut néanmoins se demander si on ne peut pas la maintenir dans les cas rares où s'est constitué un schème préfixe-base-suffixe dans lequel les mots de base appartenant à une classe distributionnelle bien définie commutent sans restriction. La plupart du temps, il s'agit de noms communs :

- (70) *AFELINADO* (felino), *AMIELADO* (miel), *ATURBANTADO* (turbante), *AVAINILLADO* (vainilla), etc., insérés au sein du morphème *a-...-ado* (qui possède les propriétés de)
 (71) *DESAMIANIZAR* (amiante), *DESCORBATIZAR* (corbata), etc., au sein du morphème *des-...-izar* (procéder au retrait de)

Des noms propres peuvent également venir compléter ces listes. Ainsi les noms d'hommes politiques s'insèrent-ils au sein de *dé- X - is(er) / isation* :

- (72) *déchiratisation, dépompidolisation, déjospinisation...*

Puis on retrouve des matrices vues dans les sections précédentes (néologismes morphologiquement simples, complexes non construits et construits).

4.3.2. Lexies préfixées et suffixées créées par d'autres matrices que la parasynthèse

4.3.2.1. Par préfixation

- (73) *représidentialiser* (« ses différentes tentatives pour *se 'représidentialiser'* pas plus que le remaniement n'ont produit leurs effets », *Métro*, 10/02/2011) (il s'agit de « présidentialiser, rendre présidentiel, conforme au statut de président, à nouveau »)
 (74) *CONTRAMODERNIDAD* (idéologie opposée à la modernité), *DESBANCARIZAR A UN PAÍS, EL ESPACIO EXTRAATMOSFÉRICO, UNA SENSACIÓN/UNA REACCIÓN INDISIMULABLE*

4.3.2.2. Par suffixation

- (75) *asexualisant* dans *des tuniques asexualisantes* (« qui rendent asexués les danseurs et danseuses qui les portent »). Le sens implique une création par suffixation.
 (76) *UN DOSIFICADOR RELLENABLE, UN PAPEL DESESTIMABLE, UN DISPOSITIVO INMOVILIZADOR/DESACTIVADOR, SUBMARINAJE* (pour désigner les activités spécifiques des sous-marins)

4.3.2.3. Par conversion

Nous n'avons pas trouvé d'exemples de ce cas, ce qui ne signifie pas qu'ils soient impossibles.

4.3.2.4. Par innovation sémantique

- (77) *ANTEDILUVIANO*, adjectif faisant référence à l'époque de la dictature franquiste (et non au Déluge)

4.3.2.5. Par emprunt

- (78) *coworking*, *DETOXIFICAR* (emprunt adapté du verbe anglais *to detoxify*, offre une alternative au verbe attesté *desintoxicar*), *OUTSOURCING* (*un servicio/una compañía de outsourcing*), *SURMENAGE* (*sufre de surmenage, abatido por el surmenage*, etc., emprunt au français *surmenage*), *restyling* (pour *remodelage*)

5. Unités composées

Les mots composés sont constitués de plusieurs unités lexicales reconnaissables²⁵, mais ils fonctionnent comme des atomes syntaxiques (avec une détermination et une fonction uniques). Les composés sont de type très divers comme l'a montré Mathieu-Colas (1996). Nous nous contenterons ici de quelques grands groupes.

5.1. Par composition « populaire classique »

Parmi les schémas les plus fréquents (d'où la qualification de classique) de composition dite populaire, indigène ou autochtone, on relève

- (79) N-N : *bébé médicament*, *voiture-bélier* (voiture utilisée pour défoncer des vitrines), *ALGAPAPEL* (papier obtenu à partir d'algues), *SEXOADCICIÓN*, *BARRIO DORMITORIO*
 (80) N-Adj : *passoire thermique*, *CULOPRIETO*, *BOMBA HUMANA*
 (81) V-N : *cogne-trottoir*, *APOYACABEZAS*, *CORTAVIENTOS*
 (82) Adj-N : *blonde attitude* (avec l'ordre régressif inhabituel en français et pris au modèle des langues germaniques), *LIBRECAMPISTA* (adepte du camping sauvage)
 (83) Adj-Adj : *bucolico-policier* (*chroniques bucolico-policieres* à propos d'un policier en zone rurale, 25/07/2012), *numérico-démocratique* (à propos de propositions de lois faites par des citoyens sur un site internet, 11/01/2012), *LINEAL PROGRESIVO* (de manière successive, non simultanée et graduelle), *AZUL LACRIMOSO* (d'un bleu très clair et transparent), etc.

25. Outre les lexies indépendantes, il faut prendre en compte comme éléments entrant dans la formation de composés les formants d'origine savante (*logo*, *phago*, etc.) ainsi qu'éventuellement des paléomorphèmes du type *anima* de *animadversion*, etc. même si ceux-ci se trouvent surtout dans des emprunts à des composés plutôt que comme éléments servant à fabriquer des composés.

5.2. Par synopsis

Un traitement à part a été établi par Benveniste (*BSL*, 1966 in *PLG* II, 1974) aux mots composés N joncteur N, qu'il a proposé de nommer *synapsies* et dont il a montré l'essor en français moderne.

(84) *lanceur d'alertes* (équivalent de l'anglo-américain *whistleblower*)

Ce phénomène est également observable en espagnol :

(85) *MANO DE HIERRO, BOCA DE GOL* (zone située juste devant les buts), etc.

5.3. Par composition savante

Dans le même article, Benveniste a également montré le développement de la composition savante en français moderne, par le recours à des mots latins et surtout grecs²⁶ qui sont utilisés comme formants savants.

Ce mode de composition, basé sur la combinaison de plusieurs éléments savants (appelés parfois confixes, ce qui les assimile à tort à des affixes), forme surtout des termes spécialisés :

(86) *nanomania, bibliothérapie, NEUROGRAFÍA, ELECTROMIOGRAMA, GASTROLITO*

5.4. Par composition hybride

Lorsque les éléments entrant dans le composé n'ont pas la même origine, on parle de composés hybrides.

(87) *e-militant, E-POEMA*

(88) *fish pédicure*

(89) *nounoursologie, WONDERBROMANÍA, FELIPECRACIA* (du nom du président du gouvernement espagnol de 1982 à 1996, *Felipe González*)

5.5. Par amalgamation

L'amalgamation est un procédé qui consiste à fondre en un mot graphique unique deux (ou plus) mots différents. Ils relèvent donc de la composition, mais dans cette fusion, s'opèrent des altérations de l'un ou l'autre ou des deux mots. Selon qu'il y a

26. Surtout des noms, adjectifs et verbes. On considérera comme savants les composés associant des formants latin et grec, ces deux langues anciennes fournissant un stock d'éléments de composition fonctionnant de manière proche, s'opposant globalement à ceux issus de langues vivantes.

une syllabe commune ou non, on peut distinguer des mots-valises et des compocations, auxquels il faut peut-être ajouter des composés avec un fractomorphème, ou plutôt fractolexème (voir Sablayrolles 2015 et 2019, ou Makri-Morel 2015).

5.5.1. Mots-valises

- (90) *job trotter* (*job* et *globe trotter*) [Ob]
- (91) *hélicologiste* (*hélicoptère* et *écologiste*) [co] à propos de Yann Arthus Bertrand
- (92) *GLOCAL* (*global* et *local*) [lo]
- (93) *NETAMÓRFOSIS* (*net* et *metamórfosis*) [et]
- (94) *pol'éthiquement correct*, superposant *éthiquement* et *-itiquement* qui ne diffèrent phonétiquement que par un degré d'aperture de la voyelle de la première syllabe, et aussi par la graphie (<http://edenmaroc.org/fr/projectsinprogress/governance/polethiquement>)
- (95) *GESTICULACIÓN* (gestuelle liée aux TIC, techniques d'information et de communication), où l'amalgame se marque par le mélange de minuscules et de majuscules pour l'acronyme. Sans cette polygraphie, nous aurions le mot *gesticulación*, sans référence aux TIC.

5.5.2. Compoqués

Le concept de compocation est dû à Fabienne Cusin-Berche (1999 repris dans 2003) pour des amalgamations dans lesquelles les deux mots sont tronqués, avec en général, une apocope pour le premier et une aphérèse pour le second.

- (96) *masstige* (*masse* et *prestige*, sans syllabe commune, mais il y a néanmoins le phonème /s/), *journalcier* (*journaliste* et *policier*; *journalicier* aurait fait un beau mot-valise), *POR-TUÑOL* (*portugués* et *español*)...

5.5.3. Fractocomposés (composition avec fractomorphème ou plutôt fractolexème)

Dans certains cas enfin, il n'y a pas de phonèmes communs, et un des deux mots est complet, mais pas l'autre, qui est représenté par une partie seulement de lui-même (ce que J. Tournier, 1985 et 1991, nomme fractomorphème et d'autres fractolexème, ce qui semble plus pertinent, puisqu'ils représentent une unité lexicale).

- (97) *CIBERAMOR*, *cybercafé*, *cyberdélinquant*, *CIBERENCUESTA* (*ciber/cyber* = *cibernético/cybernétique*), *INFOGUERRA*, *INFOJERGA* (*info* = *informático*), *NARCOPROYECTO*, *NARCOTURISTA* (*narco* = *narcótico*), *téléaddiction* (*télé* = *télévision*)

5.6. Par dérivation inverse

- (98) *alphabète*, à partir d'*analphabète*, où on reconnaît le nom des deux premières lettres de l'alphabet grec : *alpha* et *bêta*.
- (99) *VINIFICAR* à partir du nom *vinificación*, *PSICODELLA* à partir de l'adjectif *psicodélico*, etc.

5.7. Par emprunt

De la même manière qu'il y a des emprunts de mots simples et affixés, il y a des emprunts de mots composés²⁷.

- (100) *binge drinking, car jacking, home jacking, low cost*
 (101) *APRÈS-SKI, ART DÉCO (fr.), KINDERGARTEN (all.), BASE-JUMP, BODY ART (angl.)*

5.8. Par siglaison

À la différence de l'acronymie, les résultats ne peuvent jamais apparaître comme des unités simples, mais les sigles sont nécessairement associés à une multiplicité de formants.

- (102) *ENT (environnement numérique de travail), CSP+ (catégorie socio-professionnelle supérieure), DNIe (DOCUMENTO NACIONAL DE IDENTIDAD ELECTRÓNICO)*

5.9. Par innovation flexionnelle

- (103) *maîtresse de conférences, DROGODEPENDIENTA (marque la forme féminine de drogodependiente)*

5.10. Par détournement

- (104) *serial lover, serial réalisateur...* (adjectif et mot se terminant par *-erl-eur*)²⁸
 (105) *médiatiquement correct, éthiquement correct*
 (106) *GUERRA PALABROLÓGICA*

5.11. Par conversion

- (107) *court-circuiter* (1905), comme *CORTOCIRCUITAR*, sur *court-circuit* (1858) et *CORTOCIRCUITO*

27. Comme pour des emprunts affixés, des connaissances de la langue source sont d'ailleurs indispensables à la création de calques reconstruits dans la langue cible, en attestent des néologismes espagnols comme *CAZACEREBROS* (sur *headhunter*), *ESPACIOPUERTO* (sur *spaceport*), *BOLSA DE AIRE* (sur *airbag*), *ASESINO EN SERIE* (sur *serial killer*), etc.

28. Dans ce cas comme dans les suivants, c'est le moule phonétique qui conduit à y voir des détournements de composés plutôt que des créations directes de composés, parce que les formules d'origine (*serial killer, politiquement correct, guerra bacteriológica*) restent perceptibles.

5.12. Par innovation sémantique

- (108) *PURASANGRE* (qui, par métaphore, ne désigne plus un cheval mais une personne), *COMECOCOS* (dont le sens se précise pour désigner un jeu vidéo et non toute chose qui « absorbe l'esprit »), *PORTAOBJETOS* (qui ne désigne plus seulement une partie d'un microscope mais tout objet permettant de « porter des objets » = sens compositionnel)

5.13. Par réduction de forme

L'ellipse d'un deuxième élément de composé ou d'une synapsie ou encore une apocope opérant sur un mot composé laissent un mot composé morphologique (mais lors des ellipses, on pourrait aussi analyser par l'innovation sémantique).

- (109) *PLATAFORMA (DIGITAL)*, *AUTOPISTA (DE LA INFORMACIÓN)*, *SADOMASO(QUISTA)*

Il n'y a guère que le dernier exemple qui soit assuré. Les explications par ellipse sont en effet sujettes à caution.

6. Expressions, locutions

Le figement va au-delà de la composition et des expressions ou locutions peuvent apparaître ou être détournées, associant alors de l'ancien et du nouveau (voir Sablayrolles 2000, 2009, 2015 et 2019).

6.1. Nouvelles expressions

Les créations d'expression ne sont pas très facilement observables, mais on en relève néanmoins parfois des cas²⁹.

- (110) *être à l'Ouest* (présent dans PR 2010, PL 2008 mais encore absent de PR 1995 et PL 1991), *ne pas faire du huit mégabits* (« ne pas être vif intellectuellement »), *ne pas avoir la lumière à tous les étages* (idem), *MONTARSE UNA PELÍCULA* (« se faire des films »)

6.2. Expressions détournées

Les détournements d'expressions sont plus fréquents. D'une certaine manière, ils s'apparentent aux amalgamations, avec, formellement, la superposition d'une expression figée

29. On relève aussi de nouveaux proverbes, mais contrairement à J. Tournier, nous ne considérons pas que ce sont des unités lexicales, puisque ce sont des phrases et pas des constituants de phrase. Ainsi deux slogans de la RATP lus sur des affichettes apposées dans des bus fin 2011 : « Qui a validé voyage l'esprit léger » et « Qui saute par-dessus un tourniquet peut tomber sur un contrôle au quai ».

et d'un élément nouveau qui se substitue à un élément de l'expression figée, et sémantiquement un croisement des deux : le sens de l'expression détournée n'est constructible qu'avec l'identification de l'expression source (v. Sablayrolles 2015). Ces expressions présentant du nouveau dans leur signifiant et leur signifié relèvent de la néologie.

Dans certains cas, ces expressions servent de moules avec un grand nombre de détournements :

- (111) *droit dans ses bretelles / ses escarpins / ses chaussettes* (// *droit dans ses bottes* « déterminé »), *COSTAR UN RIÑÓN / HUEVO* (// *costar un ojo (de la cara)* « coûter les yeux de la tête / la peau des fesses / un bras ») (exemples non néologiques)

Dans d'autres cas, les détournements sont ponctuels, mais on observe parfois un début de série

- (112) *être les dindons de la paix*, puis *être les dindons de la crise* (sur *être le dindon de la farce*), *PERRO LADRADOR*, *POCO BLOGUEADOR* (au sujet du chien robot de Sony, à partir de *perro ladrador*, *poco mordedor*), *CARAMELOS DE FRUTA MADRE* (publicité pour les bonbons Skittles, 20 minutos Barcelona, 21/04/15, à partir de *de puta madre*, indiquant – de façon peu élégante mais non moins divertissante – qu'en plus d'être excellents, ces bonbons sont aussi très fruités)

Conclusion

D'un point de vue morphologique, on observe donc une très grande variété d'éléments qui apparaissent comme relevant de la néologie³⁰. Certains correspondent à la définition des « mots », mais d'autres non, qu'ils soient de statut linguistique initial inférieur au 'mot' ou au contraire qu'ils soient plurilexicaux. Dans le premier de ces deux cas et parfois dans le second, la lexicalisation opère par conversion verticale, avec un changement de statut. Des segments phoniques, des morphèmes et aussi des syntagmes d'origine syntaxique se muent en lexies, en en acquérant les trois caractéristiques définitoires : être un signe linguistique, être une unité fonctionnelle et être liée à la mémoire. La différence avec les lexies mémorisées et les néologismes qui nous occupent c'est qu'ils sont mémorisables et pas encore mémorisés puisque nouveaux.

Mais ce sont bien sûr les autres catégories, préfixées, suffixées, composées, qui offrent le plus grand nombre de néologismes. Notre objectif, que nous pensons avoir atteint en énumérant (les) diverses matrices identifiables dans les différents types morphologiques de surface, est de montrer qu'il est nécessaire de bien faire le départ entre l'analyse morphologique, la structure des néologismes quand on les décompose en leurs différentes unités constituantes, et l'identification de la ou des matrices qui les ont produits.

30. Quand nos sources ne nous offraient pas d'exemples de néologismes récents, nous avons eu recours à des lexies plus anciennes, mais qui ont été néologiques, pour illustrer telle ou telle catégorie.

Deux remarques pour conclure et ouvrir des perspectives qui viennent complexifier ce que la présentation a simplifié pour la clarté de l'exposition. D'une part, contrairement à ce qu'avance Sablayrolles (2000), plusieurs matrices peuvent agir simultanément dans l'émergence d'un néologisme : une matrice formelle et une matrice sémantique peuvent se conjuguer et aussi présenter une dimension stratique, quand il y a emprunt, création sous influence d'une langue étrangère, etc. Pour cela nous renvoyons aux travaux de Koch (avec ou sans Gévaudan, 2000 et 2010) cités dans la bibliographie. Juste un exemple : *escorteuse* est fabriqué par suffixation sur le verbe *escorter* (sans rapport direct avec le nom de bateau qu'est l'*escorteur*), c'est un (faux?) euphémisme pour nommer un type de prostituée, et cette lexie doit sans doute son existence au nom anglais *escort girl*. En espagnol, *clubero*, créé par suffixation, est sans doute influencé par l'existence de l'anglais *clubber*. Pour l'autre remarque, nous renvoyons également en bibliographie aux travaux de D. Corbin (1987, 1988 et 1990) qui a bien montré que des lexies comportant en surface un suffixe peuvent être créées par plusieurs opérations successives de suffixation avec des tronctions de suffixes. Si l'adjectif *alcoolique* « relatif à l'alcool » a la structure $[[alcool]_N(ique)_A]_A$, son homonyme ayant le sens de « en relation avec l'alcoolisme » a la structure $[[[[alcool]_N(ique)_{af <+T>}]_A(isme)_{af <+T>}]_N(ique)_{af <+T>}]_A$ correspondant à la série dérivative *alcool* -> *alcoolique*_{A1} -> *alcoolisme* -> *alcoolique*_{A2}³¹. Ces deux dernières remarques, jointes à la nécessaire distinction de l'analyse morphologique et de l'identification de la ou des matrices incitent à la vigilance dans les travaux néologiques et à l'exigence de ne pas se contenter de réponses rapides et superficielles et encore à la méfiance envers des analyses automatiques qui passent par-dessus toute cette complexité de la lexicologie.

Julie MAKRI-MOREL et Jean-François SABLAYROLLES
Université Lumière Lyon 2, CRTT et USPC, HTL UMR 7597

Bibliographie

- BENVENISTE Émile, [1966] 1974, « Formes nouvelles de la composition nominale », *BSL*, 1966, repris dans *Problèmes de linguistique générale II*, 1974, Paris, Gallimard, p. 163-176.
- BRÉAL Michel, [1897] 2005, *Essai de sémantique*, [Paris, Hachette] Limoges, Lambert Lucas.
- CORBIN Danielle, 1980, « Contradictions et inadéquations de l'analyse parasynthétique en morphologie dérivationnelle », dans A.-M. Dessaux-Berthonneau (éd.), *Théories linguistiques et traditions grammaticales*, Lille, Presses universitaires de Lille, p. 181-224.
- CORBIN Danielle, 1987, *Morphologie dérivationnelle et structuration du lexique*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag.

31. Danielle Corbin 1990 : 177 qui ajoute : « Cette tronction est justifiée par d'autres exemples comme *exotique* > *exotisme* "caractère de ce qui est exotique", *romantisme* > *romantique* ("Qui appartient au romantisme"). »

- CORBIN Danielle, 1988, « Une hypothèse à propos des suffixes -isme, -ique, -iste du français : la troncation réciproque », dans R. Landheer (éd.), *Hommage à Q. I. Mok, Aspects de linguistique française*, Amsterdam, Rodopi, p. 63-75.
- CORBIN Danielle, 1990, « Homonymie structurelle et définition des mots construits, vers un dictionnaire dérivationnel », dans J. Chaurand et F. Mazières (éds), *La définition*, Paris, Larousse, p. 175-192.
- CORREIA Margarita, 1999, *A denominação das qualidades – contributos para a compreensão de estrutura di léxico português*, thèse de doctorat soutenue à la Faculté des lettres de Lisbonne.
- CUSIN-BERCHE Fabienne, [1999] 2003, « Des mots qui bougent : le lexique en mouvement » (1999) et « La notion d'unité lexicale », (1999), repris dans *Les mots et leurs contextes*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.
- DARMESTERER Arsène, 1877, *De la création actuelle de mots nouveaux dans la langue française et des lois qui la régissent*, thèse, Vieweg, disponible sur Gallica et réédition Hachette / BNF, 2014.
- DESPORTE Ariane, 2000, « Les mots nouveaux dans le “Diccionario de Autoridades” », dans J.-C. Chevalier et M.-F. Delpont (éds), *La Fabrique des mots. La néologie ibérique*, Actes du colloque tenu à la Sorbonne en mai 1998, p. 159-178.
- FRADIN Bernard, MONTERMINI Fabio et PLÉNAT Marc, 2009, « Morphologie grammaticale et extragrammaticale », dans *Aperçus de morphologie du français*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, p. 21-45.
- GÉVAUDAN Paul et KOCH Peter, 2010, « Sémantique cognitive et changement sémantique », dans *Grandes voies et chemins de traverse de la sémantique cognitive*, Leuven, Peeters, coll. « Mémoire de la Société de linguistique de Paris », 18, p. 103-145.
- GARDIN Bernard, LEFÈVRE Gérard, MARCELLES Christiane et MORTUREUX Marie-Françoise, 1974, « À propos du sentiment néologique », *Langages*, n° 36, p. 45-52.
- KOCH Peter, 2000, « Pour une approche cognitive du changement sémantique lexical : aspect onomasiologique », dans *Théories contemporaines du changement sémantique*, Leuven, Peeters, coll. « Mémoires de la Société de linguistique de Paris », 9, p. 75-95.
- MAKRI Julie, 2009, *La création lexicale en espagnol péninsulaire contemporain : étude néologique, typologie des procédés et réflexions*, thèse de doctorat de l'université Paul-Valéry – Montpellier III, ANRT Lille.
- MAKRI Julie, 2010, « Panorama général de la néologie espagnole actuelle : distribution des procédés de création lexicale dans le cadre du renouvellement de la langue », *Neologica*, n° 4, p. 185-202.
- MAKRI-MOREL Julie, 2012, « Terminología y tipología de los procesos de la neología formal », *Debate Terminológico*, n° 8, p. 3-15, en ligne, <https://seer.ufrgs.br/riterm/article/view/29875>.
- MAKRI-MOREL Julie, 2015, « Mots-valises : quand les segments communs se font la malle... », *Neologica*, n° 9, p. 61-79.
- MATHIEU-COLAS Michel, 1996, « Essai de typologie des mots composés en français », *Cahiers de lexicologie*, n° 69, p. 71-125.

- MEJRI Salah, 2011, « Néologie et unité lexicale : renouvellement théorique, polylexicalité et emploi », *Langages*, n° 183, *Néologie, nouveaux modèles théoriques et NTIC*, p. 25-37.
- MEL'ČUK Igor, CLAS André et POLGUÈRE Alain, 1995, *Introduction à la lexicologie explicative et combinatoire*, Louvain-la-Neuve, Duculot, coll. « Champs linguistiques ».
- PRUVOST Jean et SABLAYROLLES Jean-François, [2003] 2019 (4^e éd.), *Les néologismes*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je? ».
- SABLAYROLLES Jean-François, 1996-1997, « Néologismes : une typologie des typologies », *Cahiers du C.I.E.L.*, « Problèmes de classement des unités lexicales », p. 11-48.
- SABLAYROLLES Jean-François, 2000, *La néologie en français contemporain : examen du concept et analyse de productions néologiques récentes*, Paris, Champion.
- SABLAYROLLES Jean-François, 2006, « Terminologie de la néologie : lacunes, flottements et trop pleins », *Syntaxe et Sémantique*, n° 7, p. 79-90.
- SABLAYROLLES Jean-François, 2009, « ¿Neologismo o no? Ensayo de clarificación de algunos problemas de incorporación », *Revista de Investigación Lingüística*, n° 12, p. 101-122.
- SABLAYROLLES Jean-François, 2011, « De la "néologie syntaxique" à la néologie combinatoire », *Langages*, n° 183, *Néologie, nouveaux modèles théoriques et NTIC*, p. 39-50.
- SABLAYROLLES Jean-François, 2013, « Le sentiment néologique : une compétence qui s'acquiert et s'affine », dans M. Alves *et al.* (éds), *Os Estudos Lexicais em Diferentes Perspectivas*, colloque de São Paulo des 18 et 19 novembre 2010, vol. III, São Paulo, FFLCH/USP, p. 6-20.
- SABLAYROLLES Jean-François, 2014, « Quelle unité pertinente pour la néologie? », dans *La notion d'unité en sciences du langage : aspects lexicologiques, terminologiques et traductologiques*, Actes du Congrès LTT, Université Paris 13, 15-16 septembre 2011, Paris, Éditions des archives contemporaines, p. 27-39.
- SABLAYROLLES Jean-François, 2015, « Quelques remarques sur une typologie des néologismes : amalgamation ou télescopage : un processus aux productions variées (mots-valises, détournements...) et un tableau hiérarchisé des matrices », dans M. Alves et E. Simões Pereira (éds), *Neologia das linguas románicas*, Actes de CINEO II, São Paulo, 5-8 décembre 2011, São Paulo, Humanitas, p. 187-218.
- SABLAYROLLES Jean-François, 2019, *Comprendre la néologie. Conceptions, analyses, emplois*, Limoges, Lambert Lucas, coll. « La Lexicothèque ».
- SERBAT Guy, 1983, « *Turribulum*, esquisse d'une théorie sur les suffixes de dérivation », *Hommage à R. Schilling*, Paris, Belles Lettres.
- TOURNIER Jean, 1985, *Introduction descriptive à la lexicogénétique de l'anglais contemporain*, Paris, Champion, Genève, Slatkine.

STÉRÉOTYPES COMPARÉS : NOMS D'ANIMAUX EN FRANÇAIS ET EN ITALIEN

Introduction

Cette étude s'inspire des travaux d'Ariane Desporte et Françoise Martin-Berthet (1995, 2001) dont l'apport est de lier la théorie (le stéréotype, notion sémantique quelque peu abstraite) à l'analyse précise de la phraséologie dans deux langues. Dans l'article intitulé « Stéréotypes comparés : noms d'animaux en français et en espagnol » (1995), Ariane Desporte et Françoise Martin-Berthet montrent que les expressions (entendues au sens le plus large : locutions, proverbes, sens figurés lexicalisés, composés, dérivés à sens figuré) sont motivées par les traits des stéréotypes associés aux noms d'animaux et que d'une langue à l'autre, la phraséologie ne retient pas les mêmes traits. On voit l'intérêt de ce type de recherche tant du point de vue descriptif et contrastif que du point de vue didactique. Nous avons donc choisi de poursuivre cette réflexion sur un autre corpus de noms d'animaux : les noms d'animaux en français et en italien¹.

La notion de stéréotype a été introduite par Putnam (1970) pour décrire la signification des noms d'espèces naturelles et d'artefacts. Le stéréotype est « la description d'un membre normal de la classe naturelle », présentant les caractéristiques qui lui sont associées². Ces propriétés peuvent inclure des traits non nécessaires – en cela, c'est un modèle qui récuse le modèle des conditions nécessaires et suffisantes (cf. Kleiber 1990) – et elles peuvent être vraies ou fausses (éléments de croyance, représentations culturelles). Le stéréotype correspond à l'image sociale partagée de l'unité lexicale et s'inscrit dans une dimension pragmatique de l'acquisition des mots. « Apprendre le sens d'un mot ne consiste donc pas à connaître simplement l'ensemble des traits qui

1. Cf. aussi notre communication au colloque « Fraseologia Contrastiva » (Milan, novembre 2016). Cette communication traite de la phraséologie liée aux noms de végétaux en français et en italien.

2. Précisons qu'il s'agit là d'une acception technique de *stéréotype*, dénuée de la péjoration habituellement attachée à ce mot.

permettent de distinguer un signe d'un autre mais à acquérir l'ensemble des informations qui peuvent permettre l'usage ordinaire d'un mot » (Desporte et Martin-Berthet 1995 : 116). Une citation de Putnam (1985 : 35) est donnée à l'appui : « On ne peut utiliser le mot *tigre* correctement... sans connaître un certain nombre de choses sur les tigres ou au moins sur une certaine conception des tigres. »

Et c'est dans les termes suivants qu'Ariane Desporte et Françoise Martin-Berthet explicitent la relation entre stéréotype et phraséologie :

Qu'une propriété du référent, réelle ou imaginaire, donne lieu à une ou des expressions qui font partie du lexique constitue une sorte de preuve de son accession au statut de trait typique. Le sens est ainsi manifesté par des formes linguistiques et les expressions sont interprétées en relation avec les traits de sens du mot : on associe un sens lexical représentable sous forme de liste de traits avec les façons de parler qu'il engendre dans la langue. La phraséologie donne corps, en quelque sorte, à cet être sémantique insaisissable et trop spéculatif qu'est le stéréotype qui, en retour, l'éclaire et l'explique. (Desporte et Martin-Berthet 1995 : 116)

L'analyse des stéréotypes des noms d'animaux en français et en italien portera sur trois aspects : lexicographique, sémantique et traductologique, les volets lexicographique et traductologique ayant été peu développés dans l'article d'Ariane Desporte et Françoise Martin-Berthet.

1. Le recensement des traits des stéréotypes dans les dictionnaires de langue

Notre enquête a porté sur un échantillon d'une trentaine de noms d'animaux dans quatre dictionnaires de langue : pour le français, le *TLF* et le *Petit Robert* (2015) – désormais *PR* –, pour l'italien, le *Grande dizionario dell'uso* de De Mauro (2000) et le *Dizionario italiano* de Sabatini Coletti (2003)³. Les procédures observées sont *grosso modo* les mêmes : les traits du stéréotype sont dispersés dans le texte lexicographique. On les illustrera principalement par quelques exemples tirés des ouvrages français.

1.1. Dans la définition

Comme le montrent Fradin et Marandin (1979), la définition lexicographique des noms d'espèces naturelles constitue un stéréotype, au sens de Putnam. Elle décrit le membre normal de la classe, en indiquant les propriétés caractéristiques. Mais la liste des traits du stéréotype n'est ni close ni hiérarchisée. De là, une description des stéréotypes qui diffère sensiblement d'un dictionnaire à l'autre par le choix et le nombre de traits.

3. Nous avons sélectionné deux ouvrages en un volume (le *Petit Robert* et le *Sabatini Coletti*) et deux ouvrages en plusieurs volumes : le *TLF* (16 vol.) et le *De Mauro* (6 vol.).

Soit l'exemple de **corbeau**.

TLF Grand oiseau (Passereaux) au plumage noir, au bec fort et légèrement recourbé, réputé charognard.

PR Oiseau de l'hémisphère Nord, au plumage noir ou gris (passériformes), omnivore, d'une grande longévité.

La définition du *TLF* comprend les traits descriptifs /grand/, /plumage noir/, /bec fort.../ et un trait culturel présenté comme un élément de croyance /charognard/. Celle du *PR*, outre /plumage noir ou gris/, retient les traits /omnivore/, /d'une grande longévité/ et ne mentionne pas le trait /charognard/ qui peut motiver l'acception figurée de *corbeau* « auteur de messages anonymes⁴ ».

Les définitions donnant rarement tous les traits typiques, c'est donc dans le reste de l'article, voire sous d'autres entrées (pour certains dérivés et composés), qu'il faut aller chercher ces données.

1.2. Dans l'exemple

Les traits à vocation stéréotypique peuvent apparaître dans l'exemple.

PR chameau *La sobriété, l'endurance du chameau.*

requin *Le requin habite les mers chaudes et tempérées ; sa voracité en fait l'ennemi redouté des marins.*

Les dictionnaires consultés ont tendance à présenter les traits culturels dans l'exemple plutôt que dans la définition⁵.

1.3. Dans l'article au fil des acceptions et des expressions

La description du stéréotype est souvent enrichie par d'autres traits typiques qui apparaissent dans le cours de l'article. On les trouve soit avant les définitions (de l'acception ou de l'expression), annoncés généralement par les formules *Par référence à*, *Par allusion à*, *Par analogie avec*, soit dans la glose qui définit les expressions.

4. En 2009, la définition de *corbeau* dans le *PR* incluait le trait /souvent agressif/.

5. La répartition des traits entre différentes parties de l'article est, cependant, variable d'un dictionnaire à l'autre. Ainsi, le *TLF*, contrairement au *PR*, présente les traits /voracité/ et /redoutable/ de **requin** dans la définition. On peut, toutefois, considérer que l'acquisition du stéréotype est facilitée lorsque l'utilisateur trouve, d'emblée, dans la définition les traits typiques principaux. Le dictionnaire d'apprentissage, le *Petit Robert des enfants*, dirigé par J. Rey-Debove (1988), aujourd'hui retiré des ventes, avait su innover en intégrant à certaines définitions des traits du stéréotype (pour **fourmi** par exemple, le trait /très actif/).

Sur ce point, le *TLF* se distingue nettement des autres dictionnaires par son souci constant de motiver l'ensemble des expressions et acceptions métaphoriques et techniques⁶. On peut en juger par ces extraits de l'article **cochon** :

[P. réf. à sa réputation de saleté, de manque de soin] *sale comme un cochon, manger, écrire comme un cochon.*

[P. réf. à la grossièreté de ses mœurs ou de son goût, à son apparente inintelligence] *saoul comme un cochon, bête comme un cochon.*

[P. réf. au caractère difficile qu'on lui attribue] *un caractère de cochon, tête de cochon.*

Sans doute l'ampleur de l'ouvrage explique-t-elle, en partie, la description détaillée, voire redondante, des traits typiques mais la comparaison avec d'autres ouvrages de ce type, tel le *Grand Robert*, montre qu'il s'agit là d'une spécificité du *TLF*.

Quant au *PR*, il se borne, en général, à signaler, ici ou là, quand il le juge nécessaire, les traits du stéréotype motivant certaines expressions ou acceptions. Il peut arriver – mais cela est rare – que le plan de l'article soit structuré en fonction des traits typiques.

Exemple **mouche** :

I Insecte

II Par allusion à la forme, la couleur, la taille de l'insecte

III Par allusion à la finesse, la mobilité de l'insecte

Les diverses acceptions de *mouche* sont mises en relation avec le trait qu'elles actualisent (cf. 2.2.1. tableau 1) mais, en l'espèce (en II), la formulation est générale et mêle plusieurs traits, laissant au lecteur le soin d'apparier trait et expression.

Le plus souvent, le *PR* recourt au procédé plus économique consistant à mentionner le trait du stéréotype dans la glose : *manger comme un cochon*, très salement ou d'une manière vorace, *se battre comme un lion*, courageusement⁷.

1.4. Sous d'autres entrées

Des traits stéréotypiques sont donnés sous d'autres entrées, dans les articles consacrés à certains dérivés et composés. En voici deux exemples :

Fourmiller *TLFA*. 1. S'agiter en grand nombre, aller et venir en tous sens et continuellement à la façon des fourmis.

Bec de lièvre *PR* (de *bec* et de *lièvre* par analog. avec la lèvre supérieure du lièvre) [...]

6. Cf. en particulier, les articles **coq, poule, canard, fourmi, loup, chien**.

7. Ce procédé est fréquent dans les dictionnaires italiens du corpus. Par exemple, dans Sabatini Coletti, *camminare come un'anatra*, con i piedi in fuori, dimenando i fianchi (avec les pieds écartés, en se déhanchant).

Il n'y a donc pas de place fixe réservée aux traits typiques et la description élatée du stéréotype peut conduire parfois à ce que le trait donné dans la définition soit repris pour expliquer une séquence phraséologique⁸. Cette redondance due à la disposition textuelle des informations de la microstructure est d'un grand profit pour l'utilisateur.

Mais – le cas n'est pas rare – les dictionnaires peuvent n'être d'aucun secours. Le *PR* et les deux dictionnaires italiens de notre corpus présentent souvent, en effet, une description lacunaire du stéréotype dans laquelle seules les marques sémantiques (*fig.*, *par analog.*, *par comparaison*) servent de repères. Ces ouvrages misent sur le fait que leurs lecteurs ont une connaissance moyenne suffisante des stéréotypes leur permettant de trouver, par eux-mêmes, les traits motivant les formes linguistiques. En revanche, le *TLF*, par la longueur de ses définitions et l'abondance de commentaires métalinguistiques explicites, est d'une grande utilité pour qui veut dresser la liste des traits typiques actualisés dans la langue, même si, çà et là, les liens de motivation des expressions nous ont paru contestables et si toutes les expressions ne sont pas motivées.

Rechercher les traits des stéréotypes liés aux animaux dans un corpus dictionnaire donne, inévitablement, des résultats inégaux qui varient passablement selon les ouvrages et selon les noms d'animaux, d'où la nécessité d'une analyse linguistique systématique.

2. Stéréotypes associés à quelques noms d'animaux en français et en italien

2.1. Tableaux

Les tableaux présentent l'analyse des stéréotypes de cinq noms d'animaux : *mouche* (*mosca*), *oie* (*oca*), *oison*, *oiselle*⁹ (*papero*, *papera*), *grenouille* (*rana*), *crapaud* (*rospo*). Les traits typiques, descriptifs et culturels, sont mis en relation avec l'ensemble des expressions, les données lexicales décrites relèvent, à quelques exceptions près, de la langue usuelle; plusieurs traits peuvent motiver une forme linguistique.

8. Ainsi le *PR* présente le trait /petit/ de **mouche** dans le cadre de la définition et dans la glose de *pattes de mouche*, comme le fait Sabatini Coletti pour le trait /acuité visuelle/ de **aquila** (aigle) mentionné dans la définition et pour l'expression *avere un occhio d'aquila*.

9. On a intégré *oison*, *oiselle*, en raison de la productivité en italien du stéréotype associé à *papero*, *papera*.

Tableau 1 : mouche / mosca

mouche / mosca	fr.	ital.		
/insecte/	o	o		
/petit/	+	+	<i>pattes de mouche</i> <i>oiseau-mouche</i> <i>poids mouche</i> <i>ne pas faire de mal à une mouche</i> <i>enculer les mouches</i> <i>moucheter</i>	<i>uccello mosca</i> <i>peso mosca</i> <i>non farebbe male a una mosca</i> (il ne ferait pas de mal à une mouche) <i>rimanere con un pugno di mosche in mano</i> (rester avec une poignée de mouches dans la main)
/noir/	-	+		<i>mosca bianca</i> (mouche blanche)
/noir/ et /petit/	+	+	<i>mouche</i> “grain de beauté artificiel” <i>mouche</i> “petite touffe de poils” Vx. <i>faire mouche</i> (tir)	<i>mosca</i> <i>mosca</i> <i>mosca</i> (grain de café dans une liqueur)
/en nombre/	+	+	<i>tomber, mourir comme des mouches</i>	<i>morire come mosche</i>
/mobilité/	+	-	Mar. <i>mouche d'escadre bateau-mouche</i>	
/vol/	+	+	<i>mouches</i> “taches visuelles” <i>on entendrait voler les mouches</i> <i>regarder voler les mouches</i> (Fig.)	<i>mosche volanti</i> <i>non si sente volare una mosca</i> (on n'entend pas voler une mouche) <i>Mosca!</i> (Silence!) <i>guardare le mosche che volano</i> <i>moscacioca</i> (mouche aveugle, jeu de colin-maillard)
/importun/	+	+	<i>chasse-mouche</i> <i>papier tue-mouches</i> <i>on ne prend pas les mouches avec du vinaigre</i> <i>quelle mouche t'a piqué?</i> <i>prendre la mouche</i>	<i>acchiappamosche, scacciamosche</i> <i>fare saltare la mosca al naso</i> (faire sauter la mouche au nez) <i>essere fastidioso come una mosca</i> (être agaçant comme une mouche) <i>moscone</i> (un amoureux insistant)

mouche / mosca	fr.	ital.		
/vol/ et / importun/	+	+	<i>la mouche du coche mouche</i> Vx. ("espion") <i>mouchard, moucharder</i>	<i>mosca cocchiera</i>
/vivacité/	+	-	<i>fine mouche</i>	

Tableau 2 : oie / oca

oie / oca	fr.	ital.		
/oiseau/	o	o		
/palmipède/	+	-		
/pattes palmées/	+	-	<i>pattes d'oie</i> ("rides") <i>patte d'oie</i> ("carrefour")	
/domestique/	+	+	<i>garder les oies</i>	<i>menare le ocche a pascolare</i> Fig. (emmener les oies au pâturage. « faire quelque chose d'inutile ou d'insensé »).
/nourri avec excès/	+	+	<i>foie gras</i> <i>gaver une oie</i> <i>s'empiffrer comme une oie</i>	<i>fegato d'oca</i> <i>ingozzare un'oca</i>
/patte tendue vers l'avant/	+	+	<i>pas de l'oie</i>	<i>passo dell'oca</i>
/peau hérissée/	-	+		<i>pelle d'oca</i>
/bec long et plat/	+	+	<i>oie de mer</i> (dauphin)	<i>becco d'oca</i> (pince à cheveux) <i>ocarina</i> (inst. de musique)
/cou long/	-	+		<i>collo d'oca</i> (Mécán).
/fiente/	+	-	<i>couleur caca d'oie</i>	
/plumage/	+	+	<i>duvet d'oie</i>	<i>piuma d'oca</i>
/bêtise/	+	+	<i>être bête comme une oie</i> <i>être une oie</i>	<i>essere un'oca</i> <i>un'oca giuliva</i> (une oie niaise) <i>ocaggine</i> (bêtise)
/bêtise/ et / plumage blanc /	+	-	<i>une oie blanche</i> (H. de sexe fém.)	

Tableau 3 : oison, oiselle / papero, papera

oison, oiselle / papero, papera	fr.	ital.		
/petit de l'oie/	-	+		<i>Buon papero, cattiva oca</i> Fig. (Bon oison, mauvaise oie) <i>I paperi menano a bere le oche</i> Fig. (Les oisons mènent boire les oies)
/dandinement/	-	+		<i>camminare come una papera</i> (marcher comme une oiselle) <i>paperina</i> (ballerine, chaussure)
/maladresse/	-	+		<i>prendere una papera</i> (faire fourcher sa langue) <i>fare una papera</i> (faire une mauvaise manœuvre) Football. <i>papero</i> (H.)
/bêtise /	+	+	<i>une oiselle</i> Vx. (H. de sexe fém.)	<i>papera</i> (H. de sexe fém.) <i>parla come una papera</i> (H. de sexe fém.)

Tableau 4 : grenouille / rana

grenouille/rana	fr.	ital.		
/amphibien/	o	o		
/comestible/	+	+	<i>cuisses de grenouille</i>	<i>cosce di rana</i>
/nageur/	+	+	<i>homme-grenouille</i>	<i>uomini rana</i> <i>nuoto a rana</i> (brasse)
/sauteur/	+	+	<i>grenouille</i> ("engin ponts et chaussées")	<i>camminare come una rana</i> (marcher comme une grenouille)
/pattes palmées/	+	-	<i>grenouillère</i> ("vêtement")	
/gonflement du gosier/	-	+		<i>gonfio come una rana</i> Fig. (gonflée comme une grenouille)
/coassements/	+	+	<i>avoir des grenouilles dans le ventre</i> ("borborygme")	<i>cantare come una rana</i> (chanter comme une grenouille)

grenouille/rana	fr.	ital.		
/vivant dans lieux humides/	+	-	<i>c'est la fête à la grenouille</i> <i>grenouille de bénitier</i>	
/mares/et / coassements/	+	-	<i>mare aux grenouilles</i> ("milieu politique malhonnête") <i>grenouiller, grenouillage</i>	
/disgracieux/	-	+		<i>ranocchio</i> dim. péj. (vilaine petite grenouille) <i>rana pescatrice</i> (grenouille de mer)

Tableau 5 : crapaud / rospo

crapaud / rospo	fr.	ital.		
/amphibien/	o	o		
/trapu/	+	-	<i>fauteuil crapaud, piano crapaud</i>	
/coassements/	+	-	<i>avoir une voix de crapaud</i> <i>crapaud-buffle</i>	
/corps couvert de pustules/	+	+	<i>laid comme un crapaud</i> <i>un vilain crapaud</i> <i>crapaud de mer</i>	<i>brutto come un rospo</i> (laid comme un crapaud) <i>un rospo</i> (H.) <i>coda di rospo</i> (lotte)
/bave/	+	-	<i>La bave du crapaud n'atteint pas la blanche colombe</i>	
/désagréable/	+	+	<i>cracher des crapauds</i> (dire des injures) <i>avaler un crapaud</i> <i>un crapaud</i> ("défaut dans une pierre précieuse")	<i>sputare il rospo</i> (cracher le crapaud, avouer) <i>sputa il rospo!</i> (avoue!) <i>ingoiare un rospo</i> (avaler un crapaud)

2.2. Commentaires

Les tableaux parlant d'eux-mêmes, on illustrera de quelques exemples la comparaison entre le français et l'italien ; nos observations corroborent les résultats de l'étude d'Ariane Desporte et Françoise Martin-Berthet et valident la méthode.

2.2.1. Traits classifieurs

Les traits classifieurs reportés sur les tableaux (ex. *insecte*) sont d'une autre nature que les traits typiques puisqu'il s'agit de « marqueurs sémantiques », indicateurs de catégories. Ils sont communs aux deux langues mais peu exploités par la phraséologie. Cependant c'est bien le trait /palmipède/ de *oie* qui motive en français les deux expressions métaphoriques *pattes d'oie* « rides » et *patte d'oie* « carrefour ».

2.2.2. Traits descriptifs

On pourrait s'attendre à ce que les traits caractérisant l'aspect physique et le comportement des animaux se retrouvent dans les deux langues mais la réalité langagière est plus complexe.

2.2.2.1. Traits communs

– *Même trait, expressions identiques ou équivalentes*

Ainsi pour *mouche/mosca* dont les stéréotypes présentent une grande parenté, le trait /petit/ donne lieu à des expressions identiques (*oiseau-moucheluccello mosca, poids mouchel peso mosca, ne pas faire de mal à une mouchel non farebbe male a una mosca*) et le trait /vol/ produit deux expressions équivalentes¹⁰ : *on entendrait voler les mouches* et *non si sente volare una mosca* (cf. 3.). Signalons que nous avons rattaché *pas de l'oie/passò dell'oca* au trait /patte tendue vers l'avant/ alors qu'aucun des ouvrages consultés (dictionnaires de langue ou dictionnaires spécialisés) n'en fournit une motivation.

– *Même trait, expressions différentes*

Un même trait peut donner lieu dans chaque langue à des formes propres (ex. : le trait /nageur/ de *grenouille/rana* produit en italien *nuoto a rana* « la brasse ») ou dissemblables en raison des domaines différents d'application (ex. : le trait /bec long et allongé/ de *oie/oca* motive en français la dénomination *oie de mer* « dauphin » et en italien *ocarina* « instrument de musique¹¹ »).

10. Les expressions équivalentes ont le même sens mais présentent une variation formelle.

11. Le mot *ocarina* fait partie du lexique français mais en tant qu'emprunt, sa motivation n'est plus perçue, de là son absence dans la colonne du tableau réservée au français.

2.2.2.2. Traits spécifiques

Le français

Le trait /trapu/ associé au stéréotype de **crapaud** en français (cf. *fauteuil crapaud*) est ignoré par l'italien ; c'est également le cas du trait /mares et coassements/ de **grenouille** auquel se rattachent les sens figurés de l'expression *mare aux grenouilles* (lieu d'intrigues et de cancons) et les dérivés *grenouiller* et *grenouillage* par allusion, nous dit le *TLF*, aux cris et à l'agitation des grenouilles dans une mare¹².

L'italien

De même, l'italien retient des traits que le français ignore. Par exemple, pour **rana**, le trait /gonflement du gosier/ donne l'expression *gonfio come una rana*, qualifiant une personne prétentieuse et pleine de morgue¹³.

Ces divergences entre les stéréotypes ne signifient pas que ces traits soient absents de la représentation des locuteurs – un locuteur italien ne méconnaît pas la forme trapue du crapaud tout comme un locuteur français ne méconnaît pas la faculté des grenouilles de gonfler leur gosier – mais ces traits ne donnent pas, dans l'une ou l'autre langue, matière à lexicalisation. Il y a une part d'arbitraire dans la sélection opérée par chaque langue dans l'ensemble des traits référentiels caractérisant les animaux (cf. Desporte et Martin-Berthet 1995 : 130).

2.2.3. Traits culturels

Les mêmes convergences et divergences s'observent dans le domaine des traits culturels qui sont, parfois, étroitement liés aux traits descriptifs.

2.2.3.1. Traits communs

Même trait, expressions identiques ou équivalentes

En français comme en italien, le trait /désagréable/ est attribué au crapaud et fournit des expressions identiques : *avalier un crapaud*, *ingoiare un rospo*¹⁴. De même, la bêtise de l'oie est légendaire (*être une oie*, *être bête comme une oie*, *essere un'oca*), l'italien développant, en outre, ce trait dans le dérivé *ocaggine* « bêtise »¹⁵.

Même trait, expressions différentes

Le caractère importun de la mouche motive des formes linguistiques différentes en italien et en français : le dérivé *moscone* (avec suffixe augmentatif) désignant un

12. S'y ajoute dans *grenouiller* et *grenouillage* la valeur péjorative du suffixe *-ouill-*.

13. L'expression italienne *gonfio come una rana* est dérivée de la fable d'Esopé mais, en dépit de l'héritage commun, il n'y a pas en français d'expression identique alors que *la mouche du coche* (*mosca cocchiera*) est commune aux deux langues.

14. En revanche, la ressemblance formelle des locutions *cracher des crapauds* et *sputare il rospo* (litt. cracher le crapaud) est trompeuse ; en français, elle signifie « préférer des injures », en italien « cracher le morceau, avouer ».

15. Ceci confirme la tendance de l'italien à former des dérivés motivés (cf. aussi *ocarina*).

soupirant insistant, l'acception figurée de *mouche* (qui n'est plus en usage) signifiant « espion »¹⁶, qui a cédé la place à *mouchard* (avec suffixe péjoratif), sur lequel a été formé *moucharder*.

2.2.3.2. Traits spécifiques

Le français

C'est seulement en français que le stéréotype de *mouche* est doté du trait /vivacité/ actualisé dans *fine mouche* « personne fine et astucieuse ». De fait, jusqu'au xvii^e siècle, *mouche* désigne de nombreux insectes et selon Rey et Chantreau (1979), *mouche* dans cette expression conserve sa valeur première d'*insecte*, dont elle reprend les caractéristiques (rapidité, caractère insaisissable) ; l'information historique est ici parfaitement conciliable avec l'analyse en synchronie. Elle expliquerait, par ailleurs, que *mouche* soit en français « le nom d'insecte le plus fertile en locutions » (*ibid.*).

L'italien

En italien, le stéréotype de *papero/papera* (*oison/oiselle*), particulièrement productif, comprend des traits spécifiques dont on ne trouve nulle trace en français. Il en est ainsi du trait /maladresse/ qui motive les formes suivantes : *prendere una papera* « faire fourcher sa langue » – en relation avec l'origine onomatopéique de *papero/papera* évoquant le bégaiement –, *fare una papera* « faire une mauvaise manœuvre » (en particulier, au football) et l'acception lexicalisée *papero* « personne gauche et maladroite ». Il faut ajouter au trait /maladresse/ le trait /bêtise/ pour rendre compte du féminin *papera* et de la locution *parla come una papera*¹⁷. La vitalité du terme *papera* est telle qu'elle a donné son nom, sous forme de superlatif (*paperrissima*), à une émission de télévision très populaire en Italie qui présente une série de gags et de situations dans lesquelles des personnes se trouvent en difficulté. En français, en revanche, le trait /bêtise/ ne donne lieu qu'à un emploi métaphorique vieilli : *une oiselle*.

On voit que la différenciation entre le masculin et le féminin s'observe aussi dans le domaine des stéréotypes. *Oiselle*, *oie blanche*, *papera*, termes péjoratifs, ne s'appliquent qu'à des êtres féminins, en français le trait /fécondité/ est attribué à *lapine* tandis que le trait /actif sexuellement/ est représenté dans *chaud lapin* et l'on peut percevoir l'ambivalence du féminin, à la fois mère et prostituée, dans les traits associés en français à *poule* « mère poule » et « femme entretenue » (cf. Lehmann 2015) et dans ceux associés en italien à *lupa* renvoyant à la mère nourricière dans l'expression *lupa capitolina* (en référence à la louve qui a élevé Romulus et Remus) et motivant, d'autre part, le dérivé *lupanare*, lieu de débauche.

16. Il n'est pas toujours aisé de mettre en évidence le lien de motivation. Ainsi dans le tableau 1, l'acception de *mouche* « espion » se fonde sur les traits / importun/ et /vol/. On aurait pu y ajouter le trait /mobilité/.

17. Cette locution peut être traduite ainsi : elle parle comme une écervelée.

3. Traduction et motivation des expressions liées aux noms d'animaux

L'analyse en termes de stéréotypes conduit à envisager la traduction de la phraséologie, non pas du point de vue des connotations adopté par la plupart des traductologues (cf. en particulier, Ladmiral 1979 et Newmark 1981) mais sous l'angle de la motivation : comment la traduction conserve-t-elle ou non la motivation qui caractérise les expressions de la langue de départ, étant entendu qu'il s'agit ici de la motivation sémantique établie et ressentie par l'usager entre le trait du stéréotype et la séquence figée ?

Il va de soi que, lorsque les traits des stéréotypes associés aux noms d'animaux sont lexicalisés dans les deux langues de manière identique, la motivation de l'expression de la langue de départ est maintenue dans la traduction. Les expressions semblables font alors l'objet d'une traduction littérale et les expressions équivalentes sont soumises à un processus de modulation, consistant à les reformuler conformément au code de la langue d'arrivée (ainsi la phrase *on entendrait voler les mouches* est rendue en italien par *non si sente volare una mosca* utilisant la forme négative et le singulier).

Mais, le plus souvent, la phraséologie de chaque langue actualise, à sa façon, les traits du stéréotype (cf. 2.). On abordera ici, de façon empirique, la question du non-isomorphisme des expressions relatives aux noms d'animaux en distinguant deux cas.

3.1. La traduction efface la motivation des expressions de la langue de départ

Lorsque les traits associés aux noms d'animaux sont propres à une langue ou sont exploités différemment dans une des langues, le passage d'une langue à l'autre entraîne la perte de la motivation des expressions, la traduction prenant la forme d'une unité lexicale équivalente ou, à défaut, d'une glose définitionnelle. Les tableaux (cf. 2.1.) en fournissent des exemples. Exemple de mots traduits par des équivalents, *moscacieca* en italien (lié au trait /vol/ de *mosca*) traduit en français par *colin-maillard*. Exemples de mots et expressions nécessitant une glose : l'acception italienne de *mosca* « grain de café dans une liqueur » (liée aux traits /noir/ et /petit/ de *mosca*) ou l'expression française *fauteuil crapaud*.

3.2. La traduction préserve la motivation des expressions en recourant à des métaphores animalières équivalentes

Dans ce cas, les métaphores animalières ne sont pas les mêmes d'une langue à l'autre car elles renvoient à des animaux différents : plus précisément, le trait qui explique la motivation de la métaphore dans la langue source n'est pas attribué au même animal dans la langue cible. La traduction consiste alors à trouver les métaphores animalières correspondantes. Cette traduction / transposition garantit la persistance de la motivation, même si elle se fonde sur un élément appartenant au stéréotype associé à un autre animal.

Qu'un trait identique à la source d'une métaphore caractérise des animaux différents n'a en soi rien d'étonnant. La comparaison interlinguistique vérifie, sur une plus grande

échelle, ce que l'on peut également observer dans le cadre intralinguistique (par ex., en français, le trait /rapace/ fait partie des stéréotypes de *vautour* et de *requin* et produit les mêmes acceptions métaphoriques). La notion de stéréotype, étant d'essence sociale, présume, à l'intérieur d'une même culture, des ressemblances dans la perception et la représentation d'animaux différents, ressemblances d'ordre descriptif et d'ordre conventionnel et symbolique.

3.2.1. Les traits à l'origine de la motivation sont attribués à des animaux proches

L'analyse comparative du français et de l'italien permet d'en recenser un grand nombre. En voici un échantillon.

Traits descriptifs :

Crapaud/grenouille : le trait /coassement/ produit en français *avoir une voix de crapaud* et en italien *cantare come una rana* (litt. chanter comme une grenouille).

Canard/oiselle : le dandinement attribué à *canard* en français (cf. *marcher comme un canard*) est en italien un trait de *papera* (*camminare come una papera*).

Oie/cygne : le cou allongé des deux volatiles a donné son nom à un instrument mécanique *collo d'oca* (litt. cou d'oie) en italien, *col de cygne* en français.

Oie/poule : le trait /pattes palmées/ motive *pattes d'oie* en français qui se traduit en italien par *zampe di gallina* (litt. pattes de poule) tandis que le trait /peau hérissée/ attribué à *oca* en italien (*pelle d'oca*, litt. peau d'oie) est attribué à *poule* en français (*chair de poule*).

Lapin/lièvre : le trait /course rapide/ est attribué en français au stéréotype de *lapin* (*détaler comme un lapin*) et en italien à celui de *lepre* (lièvre) *fuggire come una lepre*.

Traits culturels :

Pigeon/poulet : le trait /crédule/ est associé au mot *pigeon* en français, et au mot *pollo* (poulet) en italien, liés à la même motivation : oiseau qui se laisse plumer.

Puce/pou : les traits /petit/ et /nuisible/ de *pou* dans l'expression *chercher des poux à quelqu'un* sont attribués à *pulce* (puce) dans l'expression italienne équivalente *fare le pulci a qualcuno*.

Oie/dinde : l'emploi métaphorique en français de *dinde* pour désigner une femme stupide a pour équivalent italien *oca giuliva* (litt. oie niaise).

3.2.2. Les traits à l'origine de la motivation sont attribués à des animaux liés par une relation d'hyperonymie

Oiseau/poule : *avoir une cervelle d'oiseau* se dit en italien *avere un cervello da gallina* (litt. avoir une cervelle de poule).

Merlan/poisson : *faire des yeux de merlan frit* a pour équivalent *fare occhi di pesce lessa* (litt. faire des yeux de poisson bouilli).

Carpel/poisson : *muet comme une carpe* correspond à l'expression italienne *muto come un pesce* (litt. muet comme un poisson).

3.2.3. Les traits à l'origine de la motivation sont attribués à des animaux dissemblables

Huître/hérisson : le trait /fermé/ est un trait typique de *huître* en français (*fermé comme une huître*) et de *riccio* (*hérisson*) en italien (*chiuso come un riccio*, litt. fermé comme un hérisson).

Mouche/poule : l'expression *pattes de mouche* qui qualifie une écriture se dit en italien *zampe di gallina* (litt. pattes de poule¹⁸).

Lapin/mandrillo : *un chaud lapin* est en italien *un mandrillo* (singe africain qui possède, semble-t-il, les mêmes qualités que celles attribuées au lapin).

Merle/mouche : l'opposition noir / blanc servant à dire la rareté a donné en français *merle blanc* et en italien *mosca bianca* (litt. mouche blanche).

Poule/âne : l'expression *quand les poules auront des dents* se traduit en italien *quando gli asini voleranno* (litt. quand les ânes voleront¹⁹).

La classification proposée pourrait sans doute être observée dans une comparaison portant sur d'autres langues.

Conclusion

Pour tout apprenant d'une langue étrangère, la compréhension et la maîtrise des locutions et expressions imagées représentent de réelles difficultés. L'analyse de la phraséologie en termes de stéréotype est, de ce point de vue, extrêmement féconde. Elle offre l'avantage d'une analyse à la fois plus globale et plus fine des convergences et des différences entre les langues. Plus globale, car un trait du stéréotype peut être à la source de plusieurs formes linguistiques, ce qui en favorise et en fixe la mémorisation. Or, l'approche classique a trop souvent tendance à comparer les expressions de façon ponctuelle, à procéder au cas par cas, voire à cultiver l'anecdote par la motivation historique, bref à considérer le domaine des expressions – et le domaine des animaux s'y prête particulièrement – comme relevant quelque peu des curiosités linguistiques. Plus fine aussi, puisqu'il s'agit de montrer comment les traits sont associés au mot, comment la combinaison et la sélection des traits typiques sont propres à chaque langue, et ceci en dépit de la proximité des deux langues prises en compte. Dans cette perspective,

18. L'expression italienne *zampe di gallina* est polysémique, elle signifie également « pattes d'oie » (rides).

19. Le français joue sur l'antinomie entre la poule (relevant de la catégorie oiseau) et le fait d'avoir des dents et l'italien exploite l'opposition entre l'âne (mammifère) et le fait de voler, comme le fait l'anglais en référant à un autre mammifère (le cochon) : *when the pigs begin to fly*.

les métaphores animalières non isomorphes mises en évidence par la traduction (qui complète utilement l'analyse des stéréotypes) ne sont pas à considérer comme de simples « variations stylistiques » (Guiraud 1967 : 18) ; mais elles doivent être rattachées aux traits des stéréotypes pour être perçues et apprises en tant qu'expressions motivées.

Alise LEHMANN

Université de Picardie, UMR 7597 « Histoire des Théories Linguistiques »

Michèle FOURMENT BERNI-CANANI

Université de Rome

Bibliographie

- BIORCI Grazia, MARCONI Lucia, RATTI Daniela, ROLANDO Claudia, 2002, « La “composante animale” dans les expressions figées italiennes », *Cahiers de Lexicologie*, n° 81, p. 141-186.
- DESPORTE Ariane et MARTIN-BERTHET Françoise, 1995, « Stéréotypes comparés : noms d'animaux en français et en espagnol », *Cahiers de Lexicologie*, n° 66, p. 115-135.
- DESPORTE Ariane et MARTIN-BERTHET Françoise, 2001, « Noms d'animaux et expressions en français et en espagnol », *Langages*, n° 143, *Lexicologie contrastive espagnol-français*, p. 71-90.
- FERRARIO Elena, 1990, *La metafora zoomorfa nel francese e nell'italiano contemporanei*, Brescia, La Scuola.
- FOURMENT Michèle, 1998, DAF (*Dizionario di apprendimento della lingua francese*), Torino, Paravia, 1 vol.
- FRADIN Bernard et MARANDIN Jean-Marie, 1979, « Autour de la définition : de la lexicographie à la sémantique », *Langue française*, n° 43, *Dictionnaire, sémantique et culture*, p. 60-83.
- GUIRAUD Pierre, 1967, *Les locutions françaises*, PUF, coll. « Que sais-je ? ».
- KLEIBER Georges, 1990, *La sémantique du prototype. Catégories et sens lexical*, Paris, PUF.
- LADMIRAL Jean-René, 1979, *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris, Petite Bibliothèque Payot.
- LEHMANN Alise et MARTIN-BERTHET Françoise, [1998] 2018, *Lexicologie. Sémantique, morphologie, lexicographie*, Paris, Armand Colin, 5^e éd.
- LEHMANN Alise, 2015, « L'apport des dictionnaires monolingues dans le domaine des écarts culturels entre le français et l'italien », dans D. Londei, A. Giaufret, S. Poli et M. Rossi (éds), *Metamorfosi della traduzione in ambito francese-italiano*, Gênes, Genova University Press, p. 327-347.
- NEWMARK Peter, 1981, *Approaches to translation*, Oxford, Pergamon Press. (version italienne : *La traduzione : problemi e metodi*, Garzanti, Milano, 1988).

PUTNAM Hilary, [1970] 1975, « Is Semantics possible? », dans *Mind, Language, and Reality. Philosophical Papers II*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 132-152.

PUTNAM Hilary, 1985, « Signification, référence et stéréotype », *Philosophie*, n° 5, p. 21-44.

Dictionnaires

Dictionnaires français

IMBS Paul et QUEMADA Bernard (éds), 1971-1994, *Trésor de la langue française. Dictionnaire de la langue du XIX^e et du XX^e siècles (1789-1960)* (TLF), Paris, Éditions du CNRS, Klincksieck, Gallimard, 16 vol. ; CD-ROM 2004 ; TLFi www.atilf.fr/tlfi.

REY Alain et CHANTREAU Sophie, [1980] 1993, *Dictionnaire des expressions et locutions*, Paris, Le Robert, 2^e éd.

REY Alain et REY-DEBOVE Josette, 2015, *Le Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Le Robert, 1 vol., version électronique, millésime 2015.

Dictionnaires italiens

DE MAURO Tullio, 2000, *Grande dizionario dell'uso* (GRADIT), 6 vol., UTET.

SABATINI Francesco et COLETTI Vittorio, 2003, *Dizionario italiano*, 1 vol., Rizzoli Larousse.

FIGEMENT ET TRADUCTION DES EXPRESSIONS FIGÉES DANS *LE RÊVE DANS LE PAVILLON ROUGE*

Introduction

La fixité des unités polylexicales suscite à nouveau un grand intérêt depuis le début des années 1980, non pas d'un point de vue stylistique, mais du point de vue des systèmes linguistiques. Des linguistes tels que M. Gross (1982), Ruwet (1983), Gréciano (1983) intègrent les expressions figées au système uniforme des unités lexicales ; Mejri (2009b) pose les principes syntactico-sémantiques de « fixité » et de « congruence » et considère que les expressions figées sont les pendants des combinatoires libres.

La fixité du figement est double, elle peut être linguistique et culturelle. Le figement linguistique existe en tant que phénomène linguistique opposé à la combinatoire libre. Nous constatons toutefois que la séquence figée ayant une certaine opacité subit toujours une double lecture, à cause de sa « dualité sémantique » (Mejri 1997). Katz et Postal (1963), Haßler et Hümmer (2005) stipulent qu'une séquence polylexicale figée peut être, quoi qu'il arrive, interprétée de manière compositionnelle. En revanche, dans cette dualité sémantique de l'expression figée en français, le sens non compositionnel occupe la place prépondérante, tandis qu'en chinois, pour certaines expressions figées, les sens compositionnel et non compositionnel sont considérés tous les deux comme sens conventionnel (voir l'exemple 1).

Le figement culturel quant à lui désigne une référence culturelle ou une idée figée et nous avons affaire à un moule morpho-syntaxique qui accueille des contenus sémantiques, pragmatiques et culturels (Zhu 2016). Il en va de même pour la langue chinoise dont les idiotismes sont abondants et particulièrement appréciés dans l'écriture. Les idiotismes chinois possèdent non seulement une valeur stylistique, mais ils renvoient aussi à des connaissances de la culture chinoise.

Par exemple :

- (1) 一箭双雕¹; yī jiàn shuāng diāo; n.; une, flèche, deux, aigle royal; faire d'une pierre deux coups²

L'idiotisme 一箭双雕³ impose une double lecture : littérale et globale. En plus de son dédoublement sémantique, la structure syntaxique de l'expression s'inscrit dans la syntaxe du chinois médiéval qui était minimaliste. Cette expression ne pouvant s'intégrer à la syntaxe contemporaine, elle est assimilée à une catégorie grammaticale : le nom (nom propre), car l'expression renvoie à un fait historique⁴.

Dans cet article, nous montrerons l'existence de différents types d'idiotismes en chinois et proposerons une extension définitoire du figement dans une langue non indo-européenne. Chemin faisant, nous examinerons quelques difficultés d'ordre culturel et langagier que posent ces idiotismes lors d'une traduction du chinois vers le français.

1. Types d'expressions figées en chinois

Il existe plusieurs types d'expressions figées en chinois. Chaque type d'expression est marqué formellement : les chengyu sont composés majoritairement de quatre sino-grammes⁵. Ils sont appréciés, dans l'utilisation du chinois d'aujourd'hui, en raison de leur sémantisme spécial hautement condensé et de leur fonction de référencement à des textes antiques, des faits historiques, etc. Leur utilisation est considérée comme une démonstration de l'érudition et de la maîtrise de l'idiomaticité de la langue de la part du locuteur (Zhu 2018b).

1.1. Chengyu (成语, parole formée)

Les chengyu (成语) sont des idiotismes dont la plupart sont « quadrisyllabiques » répondant à la syntaxe du chinois classique. D'un point de vue sémiotique et discursif, les chengyu peuvent se diviser en trois catégories.

-
1. Les exemples et les références en chinois dans cet article sont formulés en chinois simplifié.
 2. Les expressions en chinois sont présentées de la manière suivante dans cet article : écriture hanzi (sino-gramme), pinyin (transcription alphabétique de la prononciation), catégorie grammaticale, sens idéogramme à idéogramme, sens littéral. Les traductions littérales des exemples numérotés dans cet article proviennent du *Florilège de locutions idiomatiques de la langue chinoise* (2002) et du *Dictionnaire de Chengyu : Idiotismes quadrisyllabiques de la langue* (1999), qui ont été édités par P. Doan.
 3. L'écriture en chinois ne contenant pas le pinyin (transcription phonique à l'alphabet latin de la prononciation des idéogrammes), l'expression annotée a pour objectif de faciliter la lecture. Cette expression provient de *北史第二十二卷* (Histoire des Dynasties du Nord, vol. 22). Cet ouvrage rassemble des comptes rendus de vie de personnes renommées appartenant aux Dynasties du Nord.
 4. Dans *Histoire des Dynasties du Nord – volume 22*, il fut écrit que 长孙晟 (ZHANG'SUN Sheng) aurait tué deux aigles royaux avec une seule flèche.
 5. L'écriture chinoise est composée de sino-grammes, appelés aussi caractères chinois.

1.1.1. Chengyu allégorique

Considérons :

- (2) 叶公好龙; yè gōng hào lóng; n.; Seigneur Ye, aimer, dragon; Seigneur Ye aime le dragon.

Tiré d'un récit de Liu Xiang, le chengyu dans 新序·杂事⁶ raconte qu'un Seigneur Ye prétendait adorer les objets ayant un rapport avec le dragon, mais lorsqu'il vit pour la première fois un vrai dragon, il fut effrayé et s'enfuit. Cette histoire est par conséquent une allégorie qui symbolise des personnes prétendant aimer quelque chose alors qu'elles en ont peur. Le signifiant de cette expression renvoie au récit en question et son sens à la morale. L'opacité sémantique dans ce cas reste entière, il serait impossible d'inférer le signifié de l'expression en additionnant les signifiés des signifiants constituants (les sinogrammes).

1.1.2. Chengyu de comparaison

Considérons :

- (3) 车水马龙; chē shuǐ mǎ lóng; adj.; char, eau, cheval, dragon; les chars comme l'eau qui coule, les chevaux comme un dragon qui nage (dans l'eau).

L'expression décrit une scène de trafic routier où foisonnent véhicules, chevaux et individus. Elle est assimilée à un adjectif.

- (4) 耳边风; ěr biān fēng; n.; oreille, côté, vent; le vent qui siffle près des oreilles

Le (4) compare « les paroles négligées » à « un coup de vent qui n'entre pas dans les oreilles », ce qui signifie, au sens figuré, que le co-énonciateur n'écoute pas l'énonciateur, alors qu'en français le sens littéral de l'expression renvoie plutôt à l'expression « avoir les oreilles qui sifflent » qui évoque la médisance.

你把我的话当作耳边风啊！
nǐ bǎ wǒ de huà dāngzuò ěrbiānfēng a
Tu prends mes paroles pour du vent près de tes oreilles.

Ce type de chengyu nécessite le plus souvent un comparant – implicite ou explicite – dans le discours.

1.1.3. Chengyu sémantiquement transparent

Considérons :

- (5) 一心一意; yì xīn yí yì; adj. & adv.; un, cœur, un, esprit; une seule pensée

6. Xinxu – Zashi (Nouvel ordre – Divers [ndla]). L'ouvrage vit le jour en l'an 6 av. J.-C.

Sa signification étant « se consacrer entièrement, de tout son cœur », la transparence sémantique de l'expression rend le sens profond facilement déductible, et accessible.

(6) 安如磐石; Ān rú pán shí; adj.; solide, comme, roc, pierre; solide comme un roc

Le (6) dispose de la structure syntaxique identique à celle des expressions du type « Adj. comme... » en français, 如 étant le comparatif et 磐石 étant le parangon. Ce chengyu est transparent sémantiquement au même titre que son équivalent français « solide comme un roc ».

(7) 略胜一筹 (Lüè shèng yì chóu); V. & Adj.; un peu, gagner, un, chóu⁷; légèrement supérieur

Dans le (7), le chengyu peut être déduit de son sens littéral, à condition que le locuteur connaisse la signification de 筹, l'expression étant prédicative et syntaxiquement autonome.

1.2. Guanyongyu (惯用语, *expression usuelle*)

Les guanyongyu sont des syntagmes figés (nominaux ou verbaux) composés généralement de trois caractères dont le sens est global et non compositionnel. Malgré quelques hésitations quant à la distinction entre le chengyu et d'autres formes figées, les linguistes sinologues s'accordent sur les traits différents suivants :

- La fixité syntaxique : la fixité formelle du chengyu est en général supérieure à celle du guanyongyu, car ce dernier provient parfois des dires populaires, tandis que le chengyu est formalisé.
- La globalité et ambivalence sémantique : le sens d'un chengyu est généralement global. Mais comme certaines expressions figées françaises, certains chengyu sont ambivalents. L'ambivalence sémantique du chengyu n'est pas le double sens. L'addition des signifiés individuels des idéogrammes constituant l'expression offre une possibilité d'interprétabilité, la plupart des chengyu étant monosémiques. Plus l'« incongruence » (Mejri 2009a, Zhu 2013) entre le signifiant et le signifié de l'expression est grande, plus l'expression est considérée comme chengyu.

Considérons :

(8) 八竿子打不着。 bā gān zi dǎ bù zháo. Huit cannes de bambou ne peuvent pas (l')atteindre.

L'expression décrivant une relation distante entre deux choses ou deux sujets est en fait un intensifieur sémantique : la relation entre deux choses ou deux sujets est tellement distante que même huit cannes de bambou ne peuvent atteindre chacune de ces deux choses simultanément (et ne peuvent donc les relier).

Le sens compositionnel devient dans ce cas l'intensifieur du sens global.

7. Bâtonnet de calcul, outil et unité de comptage en Chine antique.

1.3. Yanyu (谚语, *proverbe*)

Un yanyu est un proverbe populaire soulignant généralement une vérité morale.

- (9) 人不可貌相，海水不可斗量。rén bù kě mào xiàng, hǎi shuǐ bù kě dòu liáng. Ne jugez pas une personne par son physique, ne mesurez pas l'eau de mer avec un seau⁸.

La comparaison et la transparence sémantique sont deux caractéristiques importantes du yanyu. Dans l'exemple (9), la première proposition se met en comparaison avec la seconde dans la même phrase, par ressemblance structurale et sémantique. Analogiques conceptuellement, les deux propositions rendent transparent le sens de l'expression. La morale du proverbe découle également du sens de l'expression qui est transparent.

1.4. Xiehouyu (歇后语, *expression en suspens/expressions sous-entendues*)

Un xiehouyu est composé de deux hémistiches de nature prédicative, liés par un tiret cadratin, dont le lien n'est pas nécessairement d'ordre logique ou sémantique (Zhu, à paraître). Un xiehouyu est un type de jeu de mots bipartite lexicalisé, dont les deux parties sont liées par analogie, par ressemblance formelle ou phonique, par implication etc.

- (10) 孔子搬家——尽是书 (输) kǒng zǐ bān jiā – jìn shì shū (shū). Confucius déménage — livre (perdu) sans exception.
 Sens littéral : Confucius déménage — il n'y a que des livres
 Sens calemboursque (le sens figuré réside dans le côté droit du tiret) : Confucius déménage — livre (perdu) sans exception

Outre le calembour jouant sur l'homophonie⁹ de 书 (livre) et 输 (perdre), la particularité du xiehouyu est aussi d'ordre logique. Notre regard repose sur le lien logico-sémantique entre la première partie « Confucius déménage » et « livre sans exception ». Mis à part le jeu phonique, nous pouvons comparer ce xiehouyu, *mutatis mutandis*, à des énoncés parémiques en français tels que *Quand le chat n'est pas là, les souris dansent, Après la pluie, le beau temps*, etc. Toutefois, comparé à de tels idiotismes français, un xiehouyu ressemble davantage à un enthymème dont l'interprétation, dans la plupart des cas, n'est envisageable que de la gauche du tiret cadratin vers sa droite :

Confucius déménage → il n'y a que des livres

Le lien entre les deux parties peut s'établir dans l'univers de croyance commun aux locuteurs chinois où la conjecture « Confucius, en qualité de philosophe, devait posséder de nombreux livres » est vraie, ce qui constitue la première couche sémantique, le

8. Une meilleure traduction serait « Ne jugez pas quelqu'un sur sa mine, on ne mesure pas l'eau de la mer avec un seau » pour expliciter le parallélisme entre les deux propositions : on ne peut **pas plus** juger quelqu'un sur sa mine que mesurer l'eau de la mer avec un seau.

9. Les deux caractères chinois ont la même syllabe et le même ton.

sens littéral, de ce xiehouyu ; son sens figuré réside dans le jeu calembouresque passant de 书 shū, livre) à 输 (shū, perdre). Ce jeu crée un hiatus sémantique entre les deux parties constituantes, car le fait que « Confucius déménage » ne peut pas supposer « perdu sans exception » :

Confucius déménage → perdu sans exception

Néanmoins, le xiehouyu se procure un sens figuré, qui se détache causalement de la partie gauche du tiret cadratin. Dans l'usage de ce xiehouyu, c'est ce sens qui permet au xiehouyu de s'insérer dans le discours.

Il est évident que le ludisme est intrinsèque à cet idiotisme en raison de son jeu de calembour et de sa dualité sémantique. De plus, l'insertion d'un xiehouyu au discours est citationnelle, ce qui veut dire qu'il doit être introduit intégralement dans un énoncé pour dénoter une situation de communication.

2. Casse-tête de la traduction

L'exercice de traducteur est toujours périlleux et délicat quand la langue de départ (désormais LD) et la langue d'arrivée (désormais LA) n'appartiennent pas à la même famille de langues, ce qui signifie que le traducteur doit faire face à l'absence d'équivalents lexicaux et culturels de LD à LA, et accepter de « gérer un compromis » (Durieux 2010). La théorie interprétative stipule que la traduction doit « produire le même effet cognitif et émotif sur les lecteurs que le texte original sur les siens » (Lederer 1994). Elle fait abstraction du signifiant et se concentre sur le signifié d'un point de vue sémiotique et discursif et considère que la maîtrise de la langue repose non seulement sur le décodage des signes linguistiques mais aussi et surtout sur les contextes cognitifs. Or, un traducteur en tant que praticien ménage ses efforts d'abord dans le processus de décodage linguistique et ne peut, selon nous, effacer le poids sémantique et référentiel du signifiant¹⁰.

Dans la langue chinoise, nous retrouvons de nombreuses expressions non actualisées mais qui ont des valeurs de dénotation et de renvoi culturel et historique. Quelles sont les difficultés rencontrées dans la traduction de ces expressions ? Comment les traduire ? Trois possibilités de traduction s'offrent à nous :

- traduire littéralement les expressions figées lorsque leur signification, dont le sens figuré, peut être conservée ;
- les traduire littéralement dans la LA même si leur sens figuré dans la LD n'est pas perçu, faute d'équivalent sémantique. Dans ce cas, il s'agit d'une traduction adaptée ;
- s'il est impossible de les traduire littéralement, « interpréter » les expressions figées sous une autre forme.

10. La théorie interprétative fondée sur l'observation des exercices d'interprètes et de traducteurs ne traite pas *a priori* les textes littéraires.

Mais d'autres problématiques se posent : les références culturelles et historiques inférées par les expressions figées sont-elles traduisibles ? Comment pallier le manque de « mots à charge culturelle partagée¹¹ » (Galison 2000) entre deux langues ?

2.1. Choix du corpus

Dans la littérature chinoise classique, la présence des formes figées est un élément d'appréciation fondateur. Indispensables à une composition littéraire, elles font montre de l'érudition et de la maîtrise de la langue chez l'auteur et diversifient le style d'écriture. Pour mieux expliquer notre point de vue, nous avons recours au corpus d'un chef-d'œuvre de la littérature chinoise du XVIII^e siècle *Le rêve dans le pavillon rouge* (红楼梦, Hong Lou Meng), écrit en baihua (chinois vernaculaire), par Cao Xueqin pour les quatre-vingts premiers récits et révisés (réécrits) par Gao'E pour les quarante derniers récits. Écrit en chinois classique et parfois intitulé autrement, par exemple *Les Mémoires d'un roc*, *Histoire de la pierre* ou encore *Relation du Moine d'Amour et Les Douze belles de Jinling*, il relate les vicissitudes et les relations amoureuses de quatre grandes familles nobles.

Le corpus est constitué en trois langues (chinois, anglais et français) en corpus parallèles du *Hong Lou Meng*, à l'aide du concordancier de corpus parallèles *ParaConc* (Barlow 2002). Comportant de nombreuses expressions figées, cette composition littéraire est un terrain idéal pour observer la traduction des expressions figées.

Tableau 1. Traduit de Liu et Zhu (2008 : 461)

Récits	Chengyu		Guan'yong'yu		Yan'yu		Xie'hou'yu		Total	
	Fréq. ¹²	Nbre d'ex.	Fréq.	Nbre d'ex.	Fréq.	Nbre d'ex.	Fréq.	Nbre d'ex.	Fréq.	Nbre d'ex.
Les 120 récits	1 617	954	863	519	198	178	28	27	2 706	1 678
Les 80 premiers récits	1 059	673	637	425	166	148	27	26	1 889	1 272
Les 40 derniers récits	558	392	226	139	32	32	1	1	817	564
Les 56 premiers récits	675	476	396	268	90	87	15	15	1 176	846

Le tableau 1 indique que dans les quatre-vingts premiers récits qu'écrit Cao Xueqin, l'utilisation d'expressions figées est plus fréquente et plus diversifiée en comparaison des quarante derniers récits écrits par Gao'E. Les statistiques textométriques laissent apparaître que le langage de Cao semble être plus ancré dans l'idiomaticité.

11. Galison (2000 : 55) déclare : « Charge renvoie à une idée de supplément, d'ajout au contenu du mot ; culturelle inscrit cette charge dans l'au-delà de la dénotation dont traitent les dictionnaires de langue [...] ; partagée est le propre de la culture (toute culture est un produit communautaire), mais, en l'occurrence, ce partage est l'affaire du plus grand nombre des locuteurs qui se réclame de cette communauté. »

12. « Fréquence » désigne le nombre d'occurrences des chengyu employés, « nombre d'exemples » désigne le nombre des différents chengyu employés.

Nous construisons un corpus parallèle et comparons deux traductions, une en français et l'autre en anglais :

- traduction du chinois vers le français : Tche-houa Li, Jacqueline Alezaïs, relue par André D'Hormon, 1981, *Le Rêve dans le pavillon rouge*, vol. 1, Paris, Gallimard (désormais LAH).
- traduction du chinois vers l'anglais : Hsien-Yi Yang and Gladys Yang, 1978, *A Dream of Red Mansions*, Tsao Hsueh-Chin and Kao Ngo, vol. 1, Beijing, Foreign Languages Press (désormais YY).

2.2. Chengyu : exemple de traduction

Considérons :

- (11) 宝钗忙劝道：“妈和哥哥且别叫喊，消消停停的，就有个**青红皂白**了。”(34回)
 bǎochāi máng quàn dào : « mā hé gēge qiě bié jiàohǎn, xiāoxiāotíngtíng de, jiù yǒu gè **qīnghóngzàobái** le. »
LAH : Grande sœur Joyau s'empressa d'intervenir : « Maman, s'écria-t-elle, et toi, Grand Frère, ne vous mettez pas à crier ! Il suffira de causer un peu, bien tranquillement, bien posément, pour qu'aussitôt **du vert se distingue le rouge, et le blanc du noir.** » (vol. 1 : 769)
YY : “Do keep your voices down!” put in Pao-Chai quickly. “It will all be **cleared up** by and by.” (vol. 1 : 498)

青红皂白 est un chengyu dont la somme de sens des sinogrammes composant l'expression ne reflète pas le sens global. La traduction française a incorporé le sens littéral du chengyu dont les quatre idéogrammes dénotent quatre couleurs : le vert, le rouge, le noir et le blanc. En outre, le sens global de l'expression « se distinguer » a été intégré dans la phrase traduite. La traduction anglaise a traduit le sens d'ensemble de l'expression et a choisi une approche de traduction plus globale.

2.3. Guanyongyu : exemple de traduction

Considérons :

- (12) “孩子们已长的这么大了，’**没吃过猪肉，也看见过猪跑**’。”(16回)
 háizimen yǐ zhǎngde zhème dà le, méi chī guò zhūròu, yě kànjiàn guò zhū pǎo
LAH : « Ces gamins ont tellement grandi, que “s'ils n'ont pas encore mangé de porc, ils **ont, du moins, vu courir les cochons**”. » (vol. 1, p. 349)
YY : “The boy's grown up now. He's old enough to **have seen a pig run, even if he hasn't yet tasted pork himself.**” (vol. 1, p. 221)

Les expressions usuelles en chinois s'inscrivent souvent dans un registre populaire, utilisant des référents connus dans la vie des Chinois. L'interprétation des expressions usuelles est donc superficielle et analogique. La transparence sémantique est telle que les deux traductions n'ont pas traduit le sens profond de l'expression, car ce dernier découle du sens superficiel que nous pouvons résumer avec un parallélisme comme suit :

- s'ils n'ont pas encore *mangé de porc*, ils ont, du moins, vu *courir les cochons*
- s'ils n'ont pas encore **fait quelque chose**, ils ont, du moins, vu **à l'œuvre ce quelque chose**.

Le sens de l'expression peut être déduit par inférence, la matrice lexicale permettant d'abstraire les référents (en italique) en concepts généralisés (en gras). La comparaison entre (9) et (10) démontre que la structure syntaxique (la matrice lexicale) permet par elle-même de faire émerger le sens profond de l'expression.

2.4. Yanyu : exemple de traduction

Considérons :

- (13) 凤姐儿笑道：“这话没的叫人恶心。不过借赖著祖父虚名，作了穷官儿，谁家有什么，不过是个旧日的空架子。俗语说，‘**朝廷还有三门子穷亲戚**’呢，何况你我。”（第六回）

fèngjiěér xiào dào : « zhè huà méide jiào rén èxin. búguò jièlài zhù zǔfù xūmíng, zuò le qióngguānér, shuǐjiā yǒu shénme, búguòshì gè jiùrì de kōngjiàzi. Sùyǔ shuō, **cháotíng hái yǒu sānménzi qióng qīnqī** ne, hékuàng nǐ wǒ. »

LAH : « Voilà des propos qui ne peuvent que me soulever le cœur ! répliqua Grande Sœur Phénix. Nous ne faisons que profiter du vain renom de notre Aïeul, pour exercer de misérables fonctions mandarinales, voilà tout ! Qu'est notre maison, et quel est notre avoir ? Rien de plus qu'un vain échafaudage ! Le proverbe a raison de dire : **“Même dans la famille impériale, il y a bien deux ou trois branches de parents pauvres”** N'est-ce pas encore plus juste, s'agissant de vous et de nous ? » (vol. 1 : 156)

YY : “That’s no way to talk!” Xifeng laughed. “We’re simply poor officials trying to live up to our grandfather’s reputation. This household is nothing but an empty husk left over from the past. As the saying goes: **‘The Emperor himself has poor relations.’** How much more so in our case?” (vol. 1 : 96-97)

Le proverbe populaire *朝廷还有三门子穷亲戚* est ici un argument d'autorité. En employant cette expression, Grande Sœur Phénix veut étayer l'argument que porte le cotexte à gauche. Le sens originel n'a pas été traduit, car ce proverbe était une citation. En revanche, une comparaison de degré des arguments a été mise en exergue entre la phrase « Nous ne faisons que profiter du vain renom de notre Aïeul, pour exercer de misérables fonctions mandarinales, voilà tout ! » et le proverbe « Même dans la famille impériale, il y a bien deux ou trois branches de parents pauvres » de manière à ce que le proverbe donne raison au discours de son locuteur.

2.5. Xiehouyu : exemple de traduction

Considérons :

- (14) 凤姐道：“我那里照管得这些事，见识又浅，口角又笨，心肠又直率，人家给个棒槌，我就认作针。”（曹雪芹 2007 : 180）

fèngjiě dào : « wǒ nǎlǐ zhàoguǎn de zhèxiē shì, jiànshi yòu qiǎn, kǒujiǎo yòu bèn, xīncháng yòu zhíshuài, rénjiā gěi gè bàngchuí, wǒ jiù rènzuò zhēn. »

LAH : « Comment pouvais-je être à même, répondit-elle, de les traiter, toutes ces affaires, avec mon peu de connaissances, la gaucherie de mon langage et la naïve franchise de mon cœur ? **On me tend un rouleau pour battre le linge ? Je le prends pour une aiguille.** » (vol. 1 : 339)
YY : “I’m incapable of running things,” she sighed. “I’m too ignorant, blunt and tactless, **always getting hold of the wrong end of the stick.**” (vol. 1 : 291)

人家给个棒槌, 我就认作针 (真) signifie « les gens donnent un battoir, je le prends pour une aiguille; les gens donnent un battoir, je le prends au sérieux ».

Le calembour n’y a pas été traduit. En fait, une double interprétation était possible avec le signifié superficiel et le signifié profond. Le sens superficiel de l’expression correspond au sens que génère le calembour « 认真 » (rèn zhēn, reconnaître aiguille) et « 认真 » (rèn zhēn, sérieux), le premier signifiant « être sérieux ». Si nous examinons le contexte, ce xiehouyu est teinté d’ironie : le sens profond du mot cible indique la vraie morale du xiehouyu « prendre quelque chose au sérieux » ; or le sens superficiel et compositionnel de l’expression semble dégager un sens de « naïveté » étant donné que l’« on me tend un rouleau pour battre le linge ? Je le prends pour une aiguille ». Une interprétation complète de l’expression serait :

(Je suis) naïve sens superficiel et compositionnel car (je suis) sérieuse sens profond et non compositionnel

Le xiehouyu, d’un point de vue interprétatif, transcende le processus de « décodage » lexical et celui d’une interprétation stylistique et fonctionnelle.

Conclusion

La problématique des expressions figées, on vient de le voir, doit tenir compte d’une stylisation innée de la langue. Ces expressions ne font qu’amplifier l’effet stylistique littéraire. Il y a bien un seuil au-delà duquel le « langage littéraire » s’éloigne du « langage naturel ». « Le seuil, s’il y en est un, serait plutôt à la frontière du langage “pratique” et de l’emploi littéraire du langage » (Genette 1982 : 240).

Les expressions figées chinoises font partie intégrante de la phraséologie contemporaine de la langue chinoise. De par sa particularité phonographique, le signifiant de cette langue a un rôle sémantique et référentiel réel. Devant une œuvre de littérature, un traducteur se doit, en plus de traduire la langue, d’interpréter la langue où l’histoire et la culture ont laissé leur trace.

Une des solutions est la mise en évidence du « paratexte » venant du concept de « transtextualité » (Genette 1987) qui consiste à ajouter des notes de bas de page, des commentaires et des annotations afin d’évoquer le contexte linguistique et culturel profond de la langue source. Les traducteurs du *Rêve dans le pavillon rouge* illustrent par des dessins les règles du jeu de mah-jong afin d’accompagner les lecteurs pour comprendre cette activité ludique chinoise populaire.

Dans le cadre de notre corpus, les commentaires et les annotations semblent non seulement pertinents mais aussi nécessaires pour expliquer et expliciter les références

culturelles dans les formes figées qui ne sont transparentes et acquises que pour les natifs, et les formes figées qui sont elles-mêmes issues des références culturelles. Il nous semble qu'en dehors du débat « sourcier » et « cibliste » (Ladmiral 2014), l'intention du traducteur joue un rôle important dans la traduction des expressions figées. Avec le concept de « paratexte », nous constatons qu'une traduction qui respecte le texte de départ et qui sert bien les récepteurs est possible. En plus de traduire, en ce qui concerne la littérature classique, le traducteur a également une vocation de « transmettre » et d'« expliquer » : il intervient lorsque l'opacité référentielle pose un problème de compréhension ou cause un décalage de perception conceptuelle.

Lichao ZHU

*Université Sorbonne Paris Nord,
UR « Théories, Textes, Numérique » (TTN), F-93430, Villetaneuse, France*

Bibliographie

- BARLOW Michael, 2002, « ParaConc: Concordance software for multilingual parallel corpora », dans *Proceedings of the Third International Conference on Language Resources and Evaluation. Workshop on Language Resources in Translation Work and Research*, p. 20-24.
- DOAN Patrick et WEN Zhongfu, 1999, *Dictionnaire de Chengyu : idiotismes quadrisyllabiques de la langue chinoise*, Paris, You-Feng.
- DOAN Patrick, 2002, *Florilège de locutions idiomatiques de la langue chinoise*, Paris, You-Feng.
- DURIEUX Christine, 2010, « Traduire l'intraduisible : négocier un compromis », *Méta*, vol. 55, n° 1, p. 23-30.
- GALISSON Robert, 2000, « La pragmatique lexicoculturelle pour accéder autrement, à une autre culture, par un autre lexique », *Mélanges CRAPEL*, n° 25, « Une Didactique des Langues pour demain / En Hommage au Professeur Henri Holec », p. 47-73.
- GENETTE Gérard, 1982, *Palimpsestes : la littérature au second degré*, Paris, Seuil.
- GENETTE Gérard, 1987, *Seuils*, Paris, Seuil.
- GRÉCIANO Gertrud, 1983, *Signification et dénotation en allemand : la sémantique des expressions idiomatiques*, Paris, Klincksieck.
- GROSS Gaston, 1996, *Les expressions figées en français, noms composés et autres locutions*, Paris, Ophrys.
- GROSS Maurice, 1982, « Une classification des phrases “figées” en français », *Revue québécoise de linguistique*, vol. 11, n° 2, p. 151-185.
- HASSLER Gerda et HÜMMER Christiane, 2005, « Figement et défigement polylexical : l'effet des modifications dans les locutions figées », *Linx*, n° 53, p. 103-119, [En ligne], <https://doi.org/10.4000/linx.266>.

- KATZ Jerrold J. et POSTAL Paul M., 1963, « Semantic interpretation of idioms and sentences containing them », *Research Laboratory of Electronic Quarterly Progress Report* (MIT), n° 70, p. 275-282.
- LADMIRAL Jean-René, 2014, *Sourcier ou cibliste*, Paris, Belles Lettres.
- LECLER Aude, 2006, « Le défigement : un nouvel indicateur des marques du figement? », *Cahiers de praxématique*, n° 46, p. 43-60.
- LEDERER Marianne, 1994, *La traduction aujourd'hui : le modèle interprétatif*, Paris, Hachette.
- LIU Zequan et ZHU Hong, 2008, 《红楼梦》中的习语及其翻译研究 [Étude des idiotismes et de leur traduction dans *Le rêve dans le pavillon rouge*], *Foreign Language Teaching and Research*, vol. 40, n° 8, p. 460-466.
- MEJRI Salah, 1997, « Binarisme, dualité et séquences figées », dans G. Kleiber (éd.), *Les formes du sens : Études de linguistique française, médiévale et générale offertes à Robert Martin à l'occasion de ses 60 ans*, Louvain-la-Neuve, Duculot, p. 249-256.
- MEJRI Salah, 2000, « Figement et dénomination », *Meta*, vol. 45, n° 4, p. 609-621.
- MEJRI Salah, 2009a, « Figement, défigement et traduction. Problématique théorique », dans P. M. Huerta et S. Mejri (éds), *Deuxièmes rencontres méditerranéennes – Figement, défigement et traduction*, Universitat d'Alacant, p. 153-163.
- MEJRI Salah, 2009b, « Le mot, problématique théorique », *Le français moderne*, vol. 1, n° 77, p. 68-82.
- RUWET Nicolas, 1983, « Du bon usage des expressions idiomatiques dans l'argumentation en syntaxe générative », *Revue québécoise de linguistique*, vol. 1, n° 13, p. 9-145.
- ZHU Lichao, 2016, « Pour une notion de moule dans le figement », *Les Cahiers du dictionnaire*, n° 8, p. 97-109.
- ZHU Lichao, 2018a, « Toponymes et anthroponymes dans les chengyu », *Les Cahiers du dictionnaire*, n° 10, p. 65-76.
- ZHU Lichao, 2018b, « Les chengyu, entre expression figurative et moule locutionnel », dans A. Pamies, I. M. Balsas et A. Magdalena (éds), *Lenguaje figurado y competencia interlingüística*, vol. 1, Editorial Comares, p. 165-174.
- ZHU Lichao, à paraître, « Xie'hou'yu et sa traduction », Paris, Classiques Garnier, coll. « Translatio ».

Le lexique et la grammaire

LES DÉTERMINANTS ASPECTUELS

Dans la tradition grammaticale, la plupart des descriptions sont fondées sur la notion de catégories grammaticales, qui sont au nombre de neuf, comme on sait. Parmi elles figurent les articles (définis et indéfinis). Les autres éléments de la sphère des noms sont désignés sous le terme d'adjectifs (possessif, démonstratifs, interrogatifs). Ils ont été introduits tardivement dans la classe des déterminants. De plus, les déterminants souffrent actuellement encore d'une analyse qui exclut la syntaxe : les substantifs sont réduits à leur position argumentale. Voici l'analyse sur ce point de la *Grammaire méthodique du français* de Riegel *et al.* (2002).

1. Les déterminants dans la *Grammaire méthodique du français*

Déterminant : « mot qui doit nécessairement précéder un nom commun pour constituer un groupe nominal bien formé [...] dans [une] phrase de base » (Riegel *et al.* 2002 : 151). Sémantiquement, les déterminants participent à l'actualisation du nom : ils assurent le passage de la langue au discours.

- Ils forment avec le nom des expressions référentielles.
- Ils indiquent s'il s'agit d'entités massives ou comptables.
- Ils expriment le singulier et le pluriel, une lecture partitive ou globale.

Visiblement, le mot *groupe nominal* désigne ici les positions argumentales, comme on le voit dans les exemples :

toute la journée, tous les élèves
les trois enfants, ces quelques livres
le même enfant, l'autre enfant
son propre enfant
un livre quelconque
du plâtre, de la farine, des épinards
un livre

Les GN définis réfèrent à des *individus* identifiables par le récepteur » à partir de la *classe* représentée par le nom et son expansion, et compte tenu des connaissances que lui prête l'émetteur [...]. Les indéfinis désignent des *individus* quelconques de cette *classe* sans permettre leur identification univoque. Dans les deux cas, il s'agit d'emplois spécifiques. (Riegel *et al.* 2002 : 153)

Voici la seule référence aux substantifs non concrets : « Certaines prépositions introduisant un complément de phrase (particulièrement *à, avec, sans, avant, après*) sont suivies d'un nom sans déterminant, surtout lorsque ce nom n'est accompagné d'aucune expansion et qu'il est pris dans sa plus grande généralité :

il s'avance avec lenteur (avec une lenteur calculée)
il agit sans scrupules
par plaisanterie
comme génie, on fait mieux

2. Les prédicats nominaux et leur syntaxe

Les prédicats nominaux ont une syntaxe plus complexe que les prédicats verbaux. Ils partagent avec eux les propriétés définitionnelles mais en ont d'autres qui leur sont propres.

2.1. Propriétés communes aux prédicats nominaux et aux prédicats verbaux

a) Ils génèrent des schémas d'arguments

Les substantifs (dits abstraits) ont des arguments au même titre que les verbes qui leur sont morphologiquement associés et ont, de ce fait, le statut de prédicats :

traverser (Paul, Sahara)
Paul a traversé le Sahara
[faire] traversée (Paul, Sahara)
Paul a fait la traversée du Sahara

NB. Le lien morphologique avec un verbe n'est pas une propriété définitionnelle des prédicats nominaux : *faire un signe à qq; *signer qq.*

b) Ils sont soumis à l'actualisation

Tous les prédicats ont une actualisation *i. e.* une conjugaison. Celle-ci comprend deux types d'informations :

- la temporalité;
- des propriétés aspectuelles : inchoativité, durativité, itérativité, etc.

L'actualisation des prédicats verbaux est prise en charge par :

- les désinences verbales : *Paul (traverse, traversait, traversera) le Sahara*
- des verbes auxiliaires (de nature aspectuelle) : *aller, venir de, être sur le point de*

Les prédicats nominaux sont actualisés :

- par les verbes supports temporels : *Paul (fait, faisait, fera) la traversée du Sahara.*
- par des verbes supports aspectuels : *entamer un voyage, poursuivre son voyage, terminer son voyage*

c) Cette actualisation peut être effacée dans certaines conditions

Pour les verbes, cette réduction est prise en charge par l'infinitif et le participe :

j'ai vu que Paul descendait l'escalier
j'ai vu Paul descendre l'escalier
j'ai vu Paul descendant l'escalier

L'effacement de l'actualisation des prédicats nominaux se fait par l'effacement du verbe support dans le cadre d'une relativation. Cette opération s'appelle *réduction du verbe support* (RédVsup) :

Paul a fait un voyage
le voyage que Paul a fait
le voyage de Paul
son voyage

2.2. Propriétés spécifiques des prédicats nominaux

a) Une conjugaison lexicale

La morphologie des prédicats nominaux ne se prête pas à une conjugaison suffixale. Ils sont conjugués par les verbes supports : *Paul (fait, a fait, fera) un voyage*. Le nombre particulièrement élevé des verbes supports (près de 1 000) permet d'exprimer le temps et l'aspect avec une précision de loin supérieure à celle des désinences verbales.

b) Verbes supports temporels

Contrairement aux prédicats verbaux, c'est la nature sémantique des prédicats nominaux qui détermine le choix de l'actualisation, c'est-à-dire des verbes supports. Ce choix est fonction des trois grandes classes de prédicats : les actions, les états et les événements. Certains de ces supports ont un spectre assez large :

- les prédicats d'action prennent *faire, effectuer*, etc.
- les états sont actualisés par *être* ou *avoir*, etc.
- les événements sont conjugués par *avoir lieu, se produire*, etc.

D'autres supports sont plus « pointus » : *intimer un ordre, émettre un cri, commettre un crime*.

c) Verbes supports aspectuels

Les prédicats nominaux ont des verbes supports spécifiques pour exprimer les informations aspectuelles. Le substantif *voyage* est conjugué, quant au temps, par les supports *faire* (ou *effectuer*) : *Paul (fait, a fait, fera) un voyage*. D'autres supports apportent des informations de nature aspectuelle :

Paul a entamé son voyage (inchoatif)

Paul poursuit son voyage (progressif)

Paul termine son voyage (terminatif)

Il existe des supports pour exprimer l'itérativité :

Paul fait des bêtises

Paul multiplie les bêtises

L'aspect continuatif est exprimé à l'aide de verbes spécifiques :

(la fièvre, les symptômes) persiste(nt)

l'hiver (perdure, persiste)

les (accidents, incidents, incendies) (perdurent, persistent)

d) Détermination

Les prédicats nominaux ont une syntaxe de substantifs : ils sont soumis au genre (masculin, féminin) et au nombre (singulier, pluriel), informations prises en charge par les déterminants. Le choix des déterminants est fonction de deux paramètres :

1. La nature du prédicat nominal : les prédicats désignant une <propriété caractérisante> comme *intelligence* n'ont pas les mêmes déterminants que les prédicats désignant des actions ou des événements, comme *voyage*. Les seconds acceptent le pluriel, les premiers non.
2. La nature du verbe support : le déterminant n'est pas le même selon que l'aspect est itératif (*Paul multiplie les voyages*), inchoatif (*Paul entame son / un voyage*), terminatif (*Paul achève son / ?un voyage*), etc.

Autre exemple : face à *Paul dessine*, on aura :

Paul fait un dessin

Paul fait des dessins

Paul fait du dessin

où les déterminants traduisent trois aspects différents, alors que la construction verbale est ambiguë.

e) Des modifieurs adjectivaux

Les noms prédicatifs sont modifiés par des adjectifs et non par des adverbes comme le sont les prédicats verbaux :

Paul a répondu positivement à la question de Jean

Paul a (fait, donné, apporté) une réponse positive à la question de Jean

Dans ce cas, l'adjectif fonctionne comme un modifieur de prédicat nominal, fonction que remplit l'adverbe avec le prédicat verbal.

f) Une syntaxe plus complexe

Les arguments des prédicats nominaux ont une syntaxe plus diversifiée que ceux des verbes. En particulier, les prédicats nominaux, après effacement du verbe support,

autorisent de nombreuses modifications syntaxiques. Ces phrases peuvent donner lieu à la formation d'une relative :

*Paul a donné une réponse à cette question
la réponse que Paul a donnée à cette question (a été explicite)*

À cette phrase relative actualisée (conjuguée) par le support *donner*, on peut appliquer une réduction du verbe support (RédVsup). Le sujet devient alors un génitif subjectif :

la réponse de Paul à cette question

Le génitif peut également traduire la fonction objet (*génitif objectif*) :

*le tribunal a prononcé le bannissement de Paul
le bannissement de Paul que le tribunal a prononcé
le bannissement de Paul*

En cas de co-référence, ces génitifs sont susceptibles d'être remplacés par des possessifs :

*la réponse de Paul à cette question
sa réponse à cette question
le bannissement de Paul par le tribunal
son bannissement*

3. Déterminants nominaux temporels

Il existe un type particulier de déterminants qui traduit une relation temporelle :

*une décade (inactivité)
une décennie de (calme)
une demi-journée de (repos)
un demi-siècle de (paix)
une ère de (prospérité, tranquillité)
une éternité de (bonheur)
une heure de (attente, repos)
un instant de (répit, silence, bonheur)
un intervalle de (répit)
une journée de (deuil, labeur, promenade, tranquillité, travail)
une juxtaposition de (solutions)
un laps de temps de (répit)
une minute de (silence)
un mois de (répit, retard)
une nuit de (émeutes, labeur)
une période de (bonheur, latence, luttes)
un siècle de (calme, tranquillité)
un soir de (réjouissances)
un temps de (arrêt, répit)
une tranche de (travaux)
un week-end de (repos)*

4. Typologie des relations aspectuelles

L'aspect est un phénomène complexe qui nécessite une définition précise et reproductible.

4.1. Première classification

On note une première hiérarchisation des aspects qui distingue :

a) les aspects intrinsèques au prédicat (ou aspects internes), encore appelés modes d'action (*Aktionsart*, dans la tradition germanique) qui séparent les prédicats en ponctuels et duratifs.

- Un prédicat est défini comme *ponctuel* quand il exclut du point de vue linguistique toute subdivision temporelle interne.
- Un prédicat duratif est susceptible d'être subdivisé en différentes phases (début, milieu ou fin) ou de répondre à des questions du type : *pendant combien de temps* ou *en combien de temps*

b) les aspects externes (ou aspects extrinsèques) qui comprennent, entre autres : l'inchoativité, la durativité, la terminativité, etc.

4.2. Aspects externes communs aux duratifs et aux ponctuels

Certains aspects sont indépendants de cette distinction : ils sont propres à la fois aux prédicats duratifs et aux prédicats ponctuels. Il s'agit des aspects *itératif* et *intensif*.

4.2.1. L'aspect itératif ou le nombre d'occurrences

L'aspect itératif, qui spécifie le nombre de fois qu'un procès a (a eu, aura) lieu, peut être pris en charge par plusieurs moyens lexicaux. Cette dénomination qui semble claire correspond cependant à des réalités différentes. Le mot *occurrence* prêterait sans doute moins à confusion.

a) le semelfactif

Un procès peut n'avoir lieu qu'une seule fois, on parle alors de *semelfactif*. Cet aspect caractérise une phrase où le déterminant du prédicat nominal est au singulier *un, un seul* : *Paul a (fait une bêtise, donné cette réponse).*

b) le réitératif

Un second aspect traduit l'idée qu'un procès a eu lieu ou s'est déroulé une seconde fois. Cet aspect est appelé quelquefois *itératif* du fait de l'étymologie latine de ce terme (*iterum* : *une seconde fois, à nouveau*). Il prête évidemment à ambiguïté avec le sens habituel attaché à ce terme, que nous analysons au paragraphe suivant. On pourrait proposer ici le terme de *réitératif, reduplicatif, renouvelé, répété*.

c) l'itératif (ou fréquentatif)

L'aspect communément appelé *itératif* dénote une multiplicité d'occurrences d'un procès. Cette multiplicité peut n'être qu'un simple constat matérialisé par un quantifieur : *Paul a fait trois voyages* ou par l'adverbial *fois* précédé d'un déterminant numérique : *Paul a fait trois fois le voyage de Rome*. L'itérativité peut être prise en charge par des adjectifs de fréquence : *Paul a fait plusieurs fautes d'orthographe*; *Luc fait de fréquents voyages en Asie*; *Luc a poussé de nombreux soupirs*.

d) l'aspect habituel

On peut considérer l'aspect *habituel* comme un cas particulier de l'itérativité. Cette dernière traduit la notion de pluralité sans préciser leur fréquence ni leur périodicité. L'idée d'habitude ou de coutume implique, elle aussi, une notion de fréquence (forte ou faible) mais précise en outre que ces occurrences sont réparties de façon régulière dans le temps. La fréquence est ici secondaire par rapport à la régularité. Cet aspect est pris en charge par un grand nombre de moyens lexicaux. L'indication de la fréquence peut être accompagnée de l'indication de la périodicité objective : *Paul se promène deux fois par semaine*.

4.2.2. L'aspect intensif

Cette propriété est souvent attribuée aux prédicats d'état. Selon que l'intensité est forte ou faible, on a des adverbes comme :

très, énormément : *Paul est très malade*

peu, ne... guère : *Paul est peu compréhensif*

L'intensité, souvent prise en charge par des adjectifs ou des adverbes, peut aussi être rendue par des verbes supports :

– Prédicats d'action :

faire/abattre du travail
exercer/accroître la pression sur
donner/brailler un ordre
donner/asséner un coup
avoir/déployer une activité.

– Prédicats d'état :

avoir/déborder de joie
avoir/baigner dans le bonheur
être en/bouillir de colère
éprouver/brûler d'amour
avoir/être bourrelé de remords

– Prédicats d'événement :

la misère régresse
la tension (fléchit, faiblit)
la situation s'aggrave

la productivité se développe
la guerre fait rage

On voit donc que l'aspect intensif est souvent un ajout à l'actualisation de trois grandes classes sémantiques de prédicats.

4.3. Aspects intrinsèques propres aux prédicats de durée

La notion de prédicat duratif est corrélée à l'existence :

- du début d'un procès :

Paul (commence à parler, débute son discours)
Paul entame la traversée de la Manche

- de sa fin :

Paul (finit de parler, achève son discours)

- de son déroulement :

Paul (poursuit, prolonge) son séjour à Rome

4.3.1. L'inchoatif ou ingressif

L'aspect inchoatif peut être exprimé par

- des verbes auxiliaires opérant sur les verbes à l'infinitif :

commencer à : Paul commence à travailler
se mettre à : Paul se met au travail
entreprendre de : Paul entreprend de construire une maison.

- des verbes devant des adjectifs :

(devenir, tomber) malade.
avoir/attraper : Paul a attrapé la grippe.

Les prédicats nominaux ont un assez grand nombre de supports inchoatifs :

- Actions : *aborder (travail), adopter (attitude), amorcer (virage), engager (duel)*
- États : *acquérir (assurance), accéder à (sagesse), choper (grippe), prendre (poids)*
- Événements : *éclater (orage), débiter (conflit), s'élever (bruit), apparaître (signes), poindre (difficultés), surgir (difficultés).*

4.3.2. Le progressif (ou continuatif)

L'aspect progressif est généralement défini comme exprimant le fait pour un procès (action ou événement) ainsi qu'un état de poursuivre son déroulement ou sa persistance.

Pour les prédicats verbaux

continuer à : Paul continue à rédiger son texte
il continue à pleuvoir

Pour les prédicats adjectivaux :

demeurer : (être, demeurer) inquiet
rester : (être, rester) calme.

Les supports progressifs des prédicats nominaux sont fonction des grandes classes sémantiques. Pour ce qui est des événements, on note des verbes comme :

perdurer (souffrance)
persister (symptôme, douleur)
se poursuivre (festivités)
s'éterniser (cérémonie)
s'étirer en longueur (cérémonie)
subsister (marque)

Les prédicats d'action ont, entre autres, les supports suivants : (cf. *être en plein travail*)

maintenir (pression)
persévérer dans (action)
poursuivre (rédaction)
prolonger (séjour)
proroger (autorisation)
persister dans (dénégation)

Les prédicats d'état sont actualisés par des verbes comme :

conserver (calme)
garder (calme)
maintenir (sérieux)

4.3.3. Propriétés scalaires

La notion de progressivité peut recevoir un incrément sémantique marquant l'intensité qui peut s'accroître ou diminuer. Ces notions sont prises en charge par des supports spécifiques :

a) supports diminutifs :

– Actions

ralentir (marche)
freiner (allure)
modérer (cadence)
réduire (allure)

– Événements

faiblir (vent)
fléchir (vent)
péricliter (règne)
se raréfier (air)
s'estomper (signe, symptôme)
régresser (taux d'humidité)
s'amenuiser (conflit)
diminuer (phénomène)

- États

s'affaisser (niveau, courbe)
diminuer (taille)
faiblir (état de santé)

b) supports augmentatifs

- Actions

accélérer (marche)

- Événements

grandir (danger)
s'aggraver (crise)
se développer (malaise)
se propager (épidémie)
s'intensifier (douleur)

- États

croître (taille)
enfler (colère)

c) le haut degré

Une étape des états scalaires est constituée par le haut degré ou le point culminant. Cet aspect est surtout le fait des prédicats d'état mais non exclusivement.

- Actions

être au sommet de (effort)

- Événements

faire rage (bataille)
culminer (chaleur, froid)

- États

être au sommet de (gloire, force)
baigner dans (joie, bonheur)
bouillonner de (colère)
brûler de (amour)
déborder de (affection)
dégouliner de (bons sentiments)
être inondé de (joie)

4.3.4. Le terminatif

- Prédicats d'action :

effectuer/terminer le voyage
faire/boucler un travail
faire/interrompre l'exposé

faire/suspendre la livraison
rédiger/fficeler un texte

– Prédicats d'état :

avoir/abandonner son arrogance
avoir/être au terme de sa maladie
avoir/perdre sa bonne humeur
être dans/sortir de sa léthargie

– Prédicats d'événement :

disparaître (brouillard)
s'achever (séance)
s'arrêter (pluie)
se clore (cycle)
s'éteindre (feu)
s'éteindre (querelle)

4.4. Le télique (ou résultatif)

L'aspect télique est le fait de prédicats sémantiquement orientés, destinés à atteindre un but. Il ne s'agit pas de verbes comme *terminer* ou *achever* que nous avons analysés comme des terminatifs. Les constructions téliques sont des paraphrases plus ou moins explicites de prédicats impliquant la notion de *but*, *terme*, *ligne d'arrivée*, *objectif*. Des verbes spécifiques de cet aspect sont : *atteindre*, *toucher*, *aboutir*, *obtenir*, etc.

il a atteint la félicité
ce travail touche à la perfection
on peut accéder à la sagesse
tu trouveras la paix

5. Productivité de la détermination aspectuelle

La notion souffre du fait que la liste habituelle des déterminants est réduite à celle des articles, qui sont en nombre réduit. En fait, nous allons montrer que les déterminants aspectuels sont bien plus nombreux qu'on ne l'imagine habituellement. Nous allons essayer de montrer la diversité de cette classe.

5.1. Semelfactifs

un seul (défaut)
une unique (réponse)
un simple (geste)
un (acte) isolé

5.2. Répétitifs

– Répétition d'événements

une ré-accélération de (processus)
une réapparition (symptômes)
un recommencement (difficultés)
une reconduite (du processus)
une recrudescence (terreur)
un regain de (tension)
un relent de (racisme)
une renaissance (culture)
une résurgence de (épidémie)
un retour de (mauvais temps)
un réveil (nationalisme)

– Répétition d'actions

un récapitulatif de (propositions)
un redoublement (efforts)
une reduplication (des efforts)
une réitération de (sanctions)
un remaniement de (procédure)
un renouvellement de (mandat)
une répétition de (erreurs)
une reprise de (travail)

– Répétition d'états

un regain de (tendresse, tension)
un renouveau de (optimisme)

5.3. Fréquence élevée

– Itératifs d'événements

une accumulations de (malheurs)
un afflux de (mauvaises nouvelles)
un amoncellement de (contradictions)
une avalanche de (mauvaises nouvelles, malheurs)
une averse de (malheurs)
un bombardement de (mauvaises nouvelles)
une chaîne de (catastrophes, fatalités, malheurs, réactions, solutions)
un cortège de (misères)
un déferlement de (mauvaises nouvelles)
un déluge de (feu)
un enchaînement de (attentats, preuves, circonstances)
un enchevêtrement de (circonstances)
un engrenage de (fatalités)
une flopée de (obligations, questions)
un flux de (de mauvaises nouvelles)

une grêle de (coups)
une masse de (difficultés, problèmes, données)
une mer de (difficultés)
une montagne de (difficultés)
un océan de (difficultés, malheur, questions)
une salve de (coups de canon)
une vague de (chaleur, crimes, hausses, immigration)

– Itératifs intensifs d’actions

une accumulation de (maladresses)
un feu nourri de (questions)
un feu roulant de (questions)
un fleuve de (injures, insultes)
une floraison de (propositions)
un foisonnement de (questions, sottises)
une frénésie de (achats, consommations, dépenses)
une gamme de (propositions)
un himalaya de (bêtises, sottises)
une inflation de (propositions)
un jeu de (épreuves, questions)
une kyrielle de (récriminations, plaintes)
une litanie de (réclamations, récriminations)
une marée de (protestations)
une myriade de (contraventions, questions)
une poignée de (récompenses)
un pot-pourri de (chansons)
un rabâchage de (solutions, sottises)
une ribambelle de (fautes, sottises)
une salve de (applaudissements, coups de canon)
un tonnerre de (applaudissements)
un train de (mesures)
une volée de (coups)

– Itératifs d’états-comportements

une bonne dose de (courage, cynisme, nostalgie, optimisme, paresse)
un débordement de (affection, joie, malheurs)
un étalage de (prétentions, savoir)
un excès de (pudeur, punitions, questions)
un halo de (gloire)
un mur de (indifférence, silence)
une nébuleuse de (croyances)
une richesse de (imagination)

5.4. Fréquence faible

– Fréquence faible actions

un bout de (conversation)
des bribes de (conversation)

une miette de (récompense)
un morceau de (bravoure)
une poignée de (réflexions)

– Fréquence faible événements

un embryon de (solution)
un frémissement de (reprise)
une nuance de (solution)

– Fréquence faible propriétés

un atome de (intelligence)
un brin de (fantaisie)
un chouia de (patience)
un fond de (mal à la tête, tristesse)
un grain de (folie)
une lueur de (espoir)
un minimum de (respect de)
une pointe de (ironie)
un soupçon de (respect)
une teinte de (culture)
une touche de (fantaisie, ironie, préciosité)
un zeste de (humour)

5.5. Habitude

– Habitude actions

une attitude de (haine)
une disposition à (critiquer)
un entraînement (au saut)
une expérience de (la souffrance)
une habitude de (paresse)
une manie de (critiquer)
une pratique (du ski)

– Habitude événements

un climat de (haine)

– Habitudes propriétés

une couche de (bêtise)
une passion de (la voile)
un penchant à (la boisson)
une vie de (labour)

5.6. Intensivité

5.6.1. Augmentatifs

– Actions

un approfondissement de (travail)
une croissance de (la productivité)
un gonflement de (les dépenses)
un grossissement de (les dépenses)
une rallonge de (crédits)
un redoublement de (efforts)
une surcharge de (travail)
un surcroît de (travail)

– Événements

une accentuation de (la misère, la pression)
une aggravation de (le conflit)
une amplification de (la misère)
une augmentation de (la chaleur, le coût, le salaire, la criminalité)
une intensification de (le trafic)
une poussée de (fièvre, inflation, récession, violence)
une vague de (chaleur)

– États

une amélioration de (les conditions de travail)
une élévation de (le niveau de vie)
une exaspération de (le ressentiment)
une maturation de (le caractère)
un perfectionnement de (l'expérience)
un renchérissement de (le coût de la vie)
un renforcement de (le pouvoir d'achat)

5.6.2. Diminutifs de prédicats marquant une intensité

– Événements

un abaissement de (le taux)
un affaissement de (la rentabilité)
un amenuisement de (le coût)
une atténuation de (les douleurs)
une baisse de (le coût, la pression, la production, le tonus)
une chute de (la tension)
un déclin de (l'autorité)
une diminution de (le coût, l'inflation, le taux de croissance)
un ralentissement de (la production, le rythme)

– États

une récession de (le niveau de vie)
un recul de (l'inflation)
une régression de (le niveau de vie)
un rétrécissement de (les subventions)
une ruine de (les espoirs)
un soulagement de (les souffrances)
un tassement de (les dépenses, les voix)
une touche de (fantaisie, ironie, préciosité)

5.6.3. Haut degré

– Haut degré actions

des assauts de (politesse)
un flux de (propos violents)
une manifestation (d'agressivité)
une overdose de (travail)

– Haut degré états/comportements

un abîme de (perplexité)
un condensé de (sagesse)
un débordement de (enthousiasme, joie)
un déchainement de (passion, violence)
un himalaya de (patience)
un paroxysme de (énervement, violence, plaisir)
une plénitude de (bonheur)
un sommet de (bêtise)
un summum de (inquiétudes)
un trésor de (douceur, patience)
un trop-plein de (vitalité)

– Haut degré événements

un apogée de (gloire)
une apothéose de (réussite)
un comble de (désolation)
un couronnement de (gloire)
un déploiement de (forces)
un excès de (chaleur, prudence)
une flambée de (violence)
un maximum de (confort, tranquillité)
un optimum de (équilibre)
un pic de (chaleur, production)
un point culminant de (douleur)
une poussée de (fièvre)
une saturation de (le trafic)
un summum de (gloire)
une surabondance de (profits)
un surplus de (misère)

5.7. Inchoatifs

– Événements

une apparition de (symptômes)
une attaque de (paludisme)
une atteinte de (goutte)
une aube de (progrès)
une bouffée de (chaleur, nostalgie)
un commencement de (malheurs)
un déclenchement de (sirène, tempête)

un départ de (feu)
une éclosion de (talents)
un embryon de (organisation)
une naissance de (conflit)
une parution de (symptômes)
un préambule de (changements)

– États

un accès de (colère, paresse)
un début de (rhumatisme, décadence, panique)
les prémisses de (améliorations)
les rudiments de (le métier)

– Actions

une amorce de (dialogue, solution)
les b.a.ba de (l'informatique)
une ébauche de (dissertation, plan, réponse)
une esquisse de (plan)
un point de départ de (voyage, conflit)
un exorde de (discours)

5.8. Continuatifs

– Actions

l'avancée de (les travaux)
l'avancement de (les travaux)
la continuation de (les travaux)
la persévérance de (les efforts)
la progression de (le travail)
la suite de (les travaux)

– États

la conservation de (les avantages)
la pérennité de (les avantages)
la perpétuation de (les avantages)
la propagation de (la maladie, les ondes)

– Événements

la persistance de (la chaleur)
la permanence de (la tension)
la prolongation de (le séjour)

5.9. Terminatifs

– Actions

l'abandon de (le projet)
l'achèvement de (le creusement du canal)
l'annulation de (les réservations)

l'arrêt de (les travaux)
la clôture de (la séance, le colloque)
la destruction de (la convention)
l'enterrement de (la coutume, le projet, le rapport)
l'extinction de (le feu, la voix, le privilège)
la finition de (les travaux)
la pause de (la activité)
une remise de (peine, dette)
la résiliation de (le contrat)

– États

une borne de (indécence)
une éclipse de (gloire)
une disparition de (civilisation, troubles)
une élimination de (défauts)
la frontière de (la décence)
une perte de (sérénité)

– Événements

l'agonie de (ce régime)
l'anéantissement de (le résultat)
la chute de (le régime, le pouvoir d'achat)
le crépuscule de (le régime)
la débâcle de (le régime)
la décadence de (la civilisation)
le déclin de (la civilisation)
le dénouement de (le conflit)
l'issue de (la guerre, le conflit, le marchandage)
le terme de (la débâcle)

5.10. Télïques

le but de (le voyage)
le terme de (le voyage)
la fin de (l'objectif)
la cible de (le projet)

6. La détermination dans l'ensemble des éléments actualisateurs

Soit le substantif *voyage*. Nous allons voir les différentes possibilités de paraphrases qui permettent d'exprimer la notion de fréquence. Cette notion peut être rendue par les moyens suivants :

– Verbes auxiliaires

il ne cesse de faire des voyages

– Adverbes

il fait souvent des voyages
il fait sans cesse des voyages

- Prépositions
il fait voyage sur voyage
- Adjectifs
il fait de fréquents voyages
il a fait d'innombrables voyages
- Verbes supports
il multiplie les voyages
- Déterminants
il a fait une multitude de voyages

Conclusion

Cette étude a montré que l'aspect n'est pas le seul fait des désinences verbales. Il est pris en charge par différents moyens linguistiques. Ces moyens sont fonction de la nature sémantique du prédicat. Le point de départ de l'analyse doit être celui de la détermination de la classe du prédicat en question. Cette classe détermine à son tour les verbes supports possibles (temps et aspects). Ce binôme prédit les déterminants possibles, en particulier les déterminants aspectuels.

Gaston GROSS

Université Sorbonne Paris Nord

Bibliographie

- ANSCOMBRE Jean-Claude, 1995, « Morphologie et représentation événementielle : le cas des noms de sentiment et d'attitude », *Langue française*, n° 105, p. 40-54.
- BLANCO Xavier et BUVET Pierre-André, 2004, « Verbes supports et significations grammaticales », *Linguisticae Investigationes*, t. XXVII, fasc. 2, Amsterdam, John Benjamins, p. 327-342.
- BOUALI Monia, 2007, *L'actualisation aspectuelle des adjectifs prédicatifs. Le cas du changement d'état*, Thèse de doctorat, Université Paris 13.
- DALADIER Anne, 1996, « Le rôle des verbes supports dans un système de conjugaison nominale et l'existence d'une voix nominale en français », *Langages*, n° 121, p. 35-54.
- DANLOS Laurence, 1988a, « Les phrases à verbe support être Prép », *Langages*, n° 90, p. 23-37.
- DANLOS Laurence, 1988b, « Les problèmes posés par les verbes supports en traduction automatique », *Actes du colloque LIANA : Informatique et langue naturelle*, Nantes.

- ÉMORINE Martine, 1992, *Formalisation syntaxique et sémantique des constructions à verbes supports en français et en espagnol dans une grammaire catégorielle d'unification*, Thèse de doctorat, Université Clermont-Ferrand 2.
- FRANCKEL Jean-Jacques, 1989, *Étude de quelques marqueurs aspectuels du français*, Genève, Droz.
- FUCHS Catherine, 1991, « Les typologies de procès : un carrefour théorique interdisciplinaire », *Travaux de Linguistique et de Philologie*, n° 29, p. 9-17.
- GAATONE David, 2004, « Ces insupportables verbes supports ; le cas des verbes événementiels », *Linguisticae Investigationes*, vol. 27, n° 2, p. 239-253.
- GAVRIILIDOU Zoé, 2004, « Verbes supports et intensité en grec moderne », *Linguisticae Investigationes*, vol. 27, n° 2, p. 295-309.
- GIRY-SCHNEIDER Jacqueline, 1978, « Interprétation aspectuelle des constructions verbales à double analyse », *Linguisticae Investigationes*, vol. 2, n° 1, p. 23-53.
- GIRY-SCHNEIDER Jacqueline, 1987, *Les prédicats nominaux en français : les phrases simples à verbes supports*, Genève, Droz.
- GROSS Gaston, 1984, « Compléments adverbiaux et verbes supports », *Revue québécoise de linguistique*, vol. 13, n° 2, p. 123-156.
- GROSS Gaston, 1986, (en coll. avec R. Vivès), « Les constructions nominales et l'élaboration d'un lexique-grammaire », *Langue française*, n° 69, p. 5-27.
- GROSS Gaston, 1991, « Verbes supports et déterminant zéro », *Langages*, n° 102, p. 36-51.
- GROSS Gaston, 1993, « Les passifs nominaux », *Langages*, n° 109, p. 103-125.
- GROSS Gaston, 1993, « Trois applications de la notion de verbe support », *L'Information grammaticale*, n° 59, p. 16-23.
- GROSS Gaston, 1995, « À quoi sert la notion de *partie de discours*? », dans L. Basset et M. Pérennec (éds), *Les classes de mots. Traditions et perspectives*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, p. 217-231.
- GROSS Gaston et KIEFER Ferenc, 1995, « La structure événementielle des substantifs », *Folia Linguistica*, vol. 29, n° 1-2, p. 43-65.
- GROSS Gaston, 1996, « Prédicats nominaux et compatibilité aspectuelle », *Langages*, n° 121, p. 54-73.
- GROSS Gaston, 2001, « Existe-t-il des verbes supports de type *Être Prép? Par monts et par vaux* », dans C. Buridant, G. Kleiber, J.C. Pellat (éds), *Par monts et par vaux. Itinéraires linguistiques et grammaticaux. Mélanges offerts à Martin Riegel*, Louvain-Paris, Peeters, p. 197-204.
- GROSS Gaston, 2004, « Pour un Bescherelle des prédicats nominaux », *Linguisticae Investigationes*, vol. 27, n° 2, p. 343-359.
- GROSS Maurice, 1981, « Les bases empiriques de la notion de prédicat sémantique », *Langages*, n° 63, p. 7-52.
- GÜNTHER Heide et PAPE Sabine, 1976, « Funktionsverbgefüge als Problem der Beschreibung komplexer Verben in der Valenztheorie », dans H. Schumacher (éd.), *Untersuchungen zur Verbvalenz*, Tübingen, Narr, p. 92-128.

- HARRIS Zellig S., 1976, *Notes du cours de syntaxe*, Paris, Seuil.
- IBRAHIM Amr Helmy, 1996, « La forme d'une théorie du langage axée sur les termes supports », *Langages*, n° 121, p. 99-120.
- JEZEK Elisabetta, 2004, « Types et degrés des verbes supports en italien », *Linguisticae Investigationes*, vol. 27, n° 2, p. 185-203.
- KIEFER Ferenc, 1974, *Essais de sémantique générale*, Paris, Mame.
- KLEIBER Georges, 1990, *La sémantique du prototype*, Paris, PUF.
- LANGER Stefan, 2004, « A linguistic test battery for delimiting support verb constructions », *Linguisticae Investigationes*, vol. 27, n° 2, p. 171-184.
- LEEMAN Danielle, 1995, « Pourquoi peut-on dire *Max est en colère* mais non **Max est en peur*? Hypothèses sur la construction *être en N* », *Langue française*, n° 105, p. 55-69.
- LEES Robert B., 1960, *The grammar of English Nominalizations*, La Haye, Mouton.
- MARTIN Robert, 1988, « Temporalité et "classes de verbes" », *L'Information grammaticale*, n° 39, p. 3-8.
- MEL'ČUK Igor, 1988, « Principes et critères de description dans le DEC », dans I. Mel'čuk *et al.* (éds), *DEC 2*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, p. 27-39.
- MEL'ČUK Igor, 2004, « Verbes supports sans peine », *Linguisticae Investigationes*, vol. 27, n° 2, p. 203-219.
- RIEGEL Martin, PELLAT Jean-Christophe et RIOUL René, [1994] 2002, *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF, 2^e éd.
- VENDLER Zeno, 1968, *Adjectives and Nominalizations*, La Haye, Mouton.
- VIVÈS Robert, 1983, *Avoir, prendre, perdre : constructions à verbes supports et extensions aspectuelles*, Thèse de 3^e cycle, Université Paris 8.
- VIVÈS Robert, 1984, « L'aspect dans les constructions nominales prédicatives », *Linguisticae Investigationes*, vol. 8, n° 1, p.161-185.
- VON POLENZ Peter, 1963, *Funktionsverben im heutigen Deutsch*, Düsseldorf, Pädagogischer Verlag Schwann, coll. « Wirkendes Wort ».

GÉNITIFS DÉTERMINATIFS ET CLASSIFIANTS, GÉNITIFS DE DATATION ET DE MESURE : RETOUR SUR UNE CLASSIFICATION

Cet article prend pour point de départ l'opposition souvent reconnue en anglais entre génitif déterminatif et génitif classifiant (*the girl's car* vs *cow's milk*) et propose une description de la manière dont se comportent les génitifs de datation (*today's menu*) et de mesure (*ten minutes' drive*) au regard de cette opposition¹. Il se fonde donc sur une typologie existante qui isole génitifs déterminatifs, classifiants, de datation et de mesure. Même si le terme de génitif de ces étiquettes semble désigner la seule marque formelle *'s* ou l'unité linguistique porteuse de cette marque, il sera également utilisé ici pour désigner l'ensemble de la construction reliant deux noms par le biais de cette marque de génitif. Le travail présenté dans ce recueil se limite à des considérations syntaxiques et sémantiques, sans prendre en compte les paramètres accentuels qu'aurait pu apporter une étude phonologique complémentaire approfondie, qu'il conviendrait naturellement de mener. La base empirique est constituée de quelques exemples fabriqués ainsi que d'un corpus tiré de diverses sources en ligne, grands corpus numérisés et sites anglophones.

1. Génitif déterminatif et génitif classifiant : les cas prototypiques

L'opposition entre génitif déterminatif et génitif classifiant se voit illustrée de manière typique par des syntagmes tels que *Jack's book* et *the man's courage* d'une part, et *a potter's wheel* et *cow's milk* d'autre part. Un critère essentiel de reconnaissance concerne la place que peut occuper un adjectif associé à une suite de format N_1 's N_2 dont le N_2 est tête du syntagme génitif. Le cas où l'adjectif peut être placé devant le N_2 n'ouvre la voie qu'à la seule interprétation de génitif déterminatif, illustrée par les exemples :

1. Cette contribution est la troisième version, assez largement revue, d'un travail qui a vu le jour sous sa forme écrite en 2015 et dont les versions précédentes, proposées sous des titres différents, n'ont pas été publiées.

- (1) his captain's blue uniform
 (2) Jack's red car / wine's beneficial effects

Le N_2 est précédé d'un adjectif et se voit déterminé par ce qui précède, qui constitue un SN. Ainsi, dans (1), le SN_1 *his captain's*² détermine le nom *uniform*, comme le ferait l'article défini *the* dans *the uniform belonging to his captain*, à l'intérieur du SN_2 constitué par la totalité du syntagme, qui se présente sous le format $[[his\ captain's]_{SN1}\ blue\ uniform]_{SN2}$ ³. L'on remarque ici que la détermination du N_2 caractéristique des syntagmes reconnus comme génitifs déterminatifs typiques est toujours une détermination définie. L'uniforme en question, qui est un uniforme bleu, n'est donc pas ici un uniforme quelconque (*a uniform*), mais celui qui appartient à son capitaine (*the uniform belonging to his captain*)⁴. Le cas où l'adjectif se rencontre devant le N_1 est un peu plus complexe puisqu'il laisse dans le principe la porte ouverte aux deux interprétations de génitif classifiant ou de génitif déterminatif :

- (3) his blue captain's uniform

Dans l'interprétation de génitif classifiant, il s'agit d'un uniforme d'un certain type qui est un uniforme de capitaine, qui est également bleu, et qui est le sien (*his*). L'interprétation de génitif déterminatif évoque, elle, un uniforme qui est l'uniforme appartenant à son capitaine, ce capitaine étant ici un capitaine bleu. On a alors deux schémas distincts, un premier schéma de type $[(\)\ ADJ\ (N_1's\ N_2)]_{SN2}$ avec lequel on n'a qu'un seul SN dans lequel le N_1 d'une certaine manière qualifie le N_2 comme pourrait le faire un adjectif, et un second schéma qui, comme on l'a vu plus haut, fait figurer deux SN, et dans lequel le SN_1 donne au N_2 une détermination définie $[[(\)\ ADJ\ N_1's]_{SN1}\ N_2]_{SN2}$. Dans l'interprétation de génitif classifiant, la séquence *captain's uniform* renvoie à un type d'uniforme différencié d'autres types tels que, par exemple, celui de *nurse's uniform*, et cette séquence $N_1's\ N_2$ fonctionne sur le plan sémantique comme un nom composé. Elle forme, lexicalisée (*potter's wheel*) ou en discours, une unité lexicale, et un adjectif ou un déterminant précédant le N_1 s'applique à cette unité lexicale complexe. Le N_1 au génitif fonctionnant dans la séquence $N_1's\ N_2$ comme un adjectif, le problème de la référence de ce même N_1 , *captain* ou *cow* dans les cas évoqués ci-dessus, ne se pose pas. Les questions qui consisteraient à se demander de

-
2. Pour la clarté de la lecture, les SN sont porteurs du même indice que leur nom-tête, les N étant, comme le montre le format $N_1's\ N_2$ présenté, numérotés à partir de 1 en allant de gauche à droite. On note que l'existence de deux SN dans le génitif déterminatif est reconnue par Huddleston et Pullum (2002 : 468).
3. Les unités reconnues comme syntagmes nominaux sont notées entre crochets carrés. L'utilisation de parenthèses vides à l'intérieur des schémas signifiera que la séquence pourra accepter en cet endroit une autre unité lexicale : ainsi pourrait-on avoir pour le génitif déterminatif $[[\]_{SN1}\ (\)\ N_2]_{SN2}$, notation dans laquelle l'élément entre parenthèses pourrait, typiquement, être instancié par un adjectif.
4. L'interprétation de possession du référent du N_2 n'est qu'une interprétation parmi d'autres : *Jack's car* peut en effet renvoyer, en fonction du contexte, à la voiture appartenant à Jack, mais aussi à celle qu'il a dessinée, offerte, celle dont il a parlé, etc.

quel capitaine ou de quelle vache il s'agit n'auraient ici aucun sens. Parler de *cow's milk* revient tout simplement à parler de lait bovin, exactement comme l'on a en italien *latte vaccino* et l'interprétation de génitif classifiant de l'exemple (3) est celle d'un uniforme *capitanier. Contrairement à ce que l'on avait avec le génitif déterminatif, le SN₂ génitif ne contient aucun autre SN qui contiendrait sa propre détermination et qui déterminerait le N₂. L'interprétation de génitif déterminatif fait, elle, retrouver le schéma à deux SN dans lequel un SN₁, défini ou indéfini⁵, donne à un N₂ discret ou massif une détermination définie à l'intérieur d'un SN₂. Cette interprétation sera acceptée ou refusée en (3), selon que l'on admet ou non l'existence de capitaines bleus. Si l'on retient l'hypothèse d'un génitif déterminatif, il sera toujours possible d'insérer un adjectif devant le N₂, chaque N étant alors précédé de l'adjectif qui le modifie :

- (4) a blue captain's glittering uniform / an old woman's deep voice

Le rejet d'une des deux interprétations possibles sur des bases cognitives n'est pas réservé au seul génitif déterminatif. En effet, dans

- (5) a pretty woman's daughter

est généralement exclue l'existence d'une sous-classe de filles qui seraient des filles de femme (*woman's daughter*) car notre découpage du monde ne distingue habituellement pas entre filles de femme et filles d'homme, ou entre filles de femme et filles de guenon, etc. La seule interprétation conservée est alors celle de génitif déterminatif avec laquelle le SN₁ *a pretty woman* détermine le N₂ *daughter*⁶. Ici, même si le SN₁ indéfini acquiert dans certains cas une interprétation générique, le génitif déterminatif ne saurait être confondu avec un génitif classifiant. La question de la référence est dans ces cas-là toujours posée, comme le montre la possibilité d'une reprise anaphorique. Ainsi, dans les exemples

- (6) False eyelashes can be a girl's best friend if *she* can wear them confidently
 (7) It is thought that women use a man's voice to judge *his* masculinity, with deep-voiced men being rated more attractive

le SN₁ *a girl* est repris par *she* en (6) et le SN *a man* en (7) est repris par *his*. Il convient donc de distinguer entre l'interprétation déterminative de *a woman's deep voice*, de schéma $[[a\ woman's]_{SN1}\ deep\ voice]_{SN2}$ et celle, classifiante, de *a deep woman's voice*, de format $[a\ deep\ (woman's\ voice)]_{SN2}$ ⁷.

5. Un exemple de SN₁ indéfini est fourni par l'exemple (4) ci-dessous.

6. D'autres configurations sont également possibles, dans des génitifs classifiants tels que *a metal (baby's high chair)* et *an (old people's home)*, au sein desquels il faudra prendre en compte la relation sémantique serrée qui constitue les unités *high chair* et *old people*, dans lesquelles les adjectifs *high* et *old* sont, eux aussi, classifiants.

7. On note que la présence d'un N₁ pluriel dans les génitifs classifiants pourrait conduire à admettre, pour ces cas-là, l'existence d'un SN₁. C'est ce que l'on aurait dans *these (women's shoes)* dans la mesure où un *bare*

2. Le génitif de datation : les cas prototypiques

De manière typique, les génitifs de datation font intervenir à gauche ce qui dans l'exemple (8), est communément reconnu comme un adverbe (Quirk *et al.* 1985 : 455 ; OALD10 : 1627), qui situe un objet, événement ou état de choses auquel renvoie le N situé à droite dans une chronologie, c'est-à-dire par rapport au moment de locution :

(8) today's menu

Ce serait donc ici un adverbe qui se trouverait être porteur de la marque de génitif, ce qui conduit à aborder cette analyse avec prudence. À ce stade de l'analyse, il n'est en effet pas possible d'évoquer d'emblée des N_1 et, partant, d'attribuer à un N comme *menu* en (8) un statut de N_2 . Comme on vient d'en voir l'illustration, je référerai aux éléments mis en relation par le génitif en termes de localisation à l'intérieur du syntagme génitif, selon que l'élément est à gauche ou à droite. D'un point de vue syntaxique, ces génitifs répondent au test de l'adjectif proposé dans l'opposition déterminatif vs classifiant examinée auparavant, en fonctionnant comme des génitifs déterminatifs :

(9) today's delicious menu

(10) yesterday's awful panic

L'adjectif se place devant le N situé tout à droite de l'ensemble du syntagme, sur le modèle de *Jack's red car*. Cette parenté formelle avec les génitifs déterminatifs se voit confirmée par les reformulations que permet l'analyse sémantique. La détermination du N de droite dans le génitif de datation peut en effet être rapprochée de la détermination définie apportée au N_2 par le SN_1 du génitif déterminatif typique examiné plus haut. De même que *Jack's car* sera dans nombre de cas (note 4) interprété comme *the car belonging to Jack*, *today's delicious menu* peut se reformuler en *the delicious menu available today*. S'agissant de la nature adverbiale de l'élément de gauche, l'on voit que des adverbes tels que *today* ou *yesterday* peuvent être, comme le sont parfois les noms propres, considérés comme auto-déterminés et porteurs d'une détermination définie. Un adverbe comme *today* fonctionne donc à cet égard comme le nom *Jack* que l'on pouvait trouver en N_1 dans les génitifs déterminatifs. En effet, la détermination de ces termes qui renvoient à un point dans la chronologie est calculée par rapport au moment de locution *now*, lui-même auto-déterminé puisqu'il est le repère de tous les

plural tel que *o women* a le statut d'un SN indéfini, ou encore pour la séquence *old people* dans l'exemple *an (old people's home)* considéré plus haut. Il semble que ce soit dans certaines analyses la présence d'une deuxième unité linguistique qui fasse reconnaître à *all girls'* dans *an all girls' school* le statut de SN, sans que ce statut de SN soit proposé pour *women's* dans *a women's college* (Huddleston et Pullum 2002 : 470) ; la séquence *all girls'* se rapproche ici de ce que l'on trouve, dans des constructions non génitives, avec *a girls-only school* ou un *all-amateur match*. S'agissant de l'existence d'un éventuel SN_1 , on rappellera que toute détermination marquée, *a* pour le discret singulier (*potter*) ou *the* comme détermination définie, est impossible pour le N_1 de ces génitifs classifiants, et que *potter* seul dans *a (potter's wheel)* ne peut constituer un SN.

instants. Pour cette raison, ces adverbes ont toujours une détermination définie, *today* étant le jour identifié à *now* tandis que *yesterday* est vu comme le jour précédant le jour identifié à *now*⁸. Porteurs de détermination, les adverbes *today* et *yesterday* peuvent alors être considérés comme des syntagmes nominaux qui, dans les syntagmes génitifs, jouent le rôle de SN₁ et donnent au N₂ une détermination définie⁹. Par ailleurs, d'autres adverbiaux, comme *last year* ou *next month*, sont des groupes nominaux qui comportent une tête nominale et peuvent être reconnus sans conteste en contexte adéquat comme des SN à fonction adverbiale et, en raison de leur repérage temporel, comme des SN définis. Ces SN définis peuvent entrer dans des constructions génitives qui, comme en (9) et (10), admettent un adjectif devant le N₂ :

- (11) [...] last year's beautiful luggage is this year's beat-up bunch of boxes (H. Brown, *Sex and the Office*)

L'on remarque également que les adverbes *today* et *yesterday* comportent morphologiquement le formatif nominal *day*. Enfin, l'on constate que, à côté de séquences telles que *today* ou *last year* d'où sont absents des déterminants explicites, d'autres suites peuvent très bien faire figurer un N₁ formellement déterminé, comme le montre l'exemple (11) comportant dans son second syntagme génitif un démonstratif (*this year's*) donnant une détermination définie¹⁰. Au terme de cette analyse, il apparaît que les génitifs de datation apparaissent, dans leur usage typique et le plus répandu, comme des génitifs déterminatifs dont le N₁, qui constitue la tête d'un SN₁ et renvoie dans la chronologie à un point dans une succession de points, est de type discret, et dont le SN₁ est porteur d'une détermination définie.

3. Le génitif de mesure : les cas prototypes

3.1. Deux types de génitifs de mesure

Les génitifs de mesure typiques présentent la particularité d'exercer des contraintes sur la catégorie sémantique de chacun des N. En effet, ces syntagmes génitifs exigent un N₂ massif et ont pour N₁ un nom discret, singulier ou pluriel, qui permet d'apporter une information quantitative sur le N₂. L'on trouvera ainsi :

-
8. Notons au passage que ce repère énonciatif ultime ne peut, lui, fonctionner comme SN₁ dans un génitif déterminatif (**now's paper*), pas plus d'ailleurs que le repère spatial *here* (**here's paper*).
9. Prudent, le dictionnaire Collins n'associe aucune classe lexicale à *today*, se contentant de le définir au moyen du SN *this day* (CED98 : 1607). Notons que Huddleston et Pullum (2002 : 564) font des unités lexicales telles que *yesterday*, *today* et *tonight* des pronoms, thèse compatible avec l'analyse présentée ici qui, à un autre niveau, les reconnaît comme SN. On voit ici qu'il convient de bien distinguer entre ce qui est une fonction, adverbiale, et une classe lexicale qui serait celle des adverbes.
10. Je considérerai ici que les démonstratifs sont des déterminants, associés à une « inherent definiteness assumption » (Lyons 1999).

- (12) a week's holiday / ten minutes' drive

Ces syntagmes dans lesquels le N_2 est un N massif signifient donc de façon littérale *de la vacance d'une semaine et de la conduite de dix minutes*. On peut distinguer deux types de génitifs de mesure, illustrés ci-dessous :

- (13) three hours' work
 (14) [...] twenty minutes' worth of information / [...] several minutes' worth of soothing words

Dans l'exemple (13) le N_2 massif est *work*, alors qu'en (14) on observe la présence du N_2 massif *worth*, lui-même relié par *of* à un N_3 (*information / words*). Étant massif et renvoyant à une entité non bornée, le N_2 *worth* ne peut lui-même mesurer, mais il assure un relais sémantique entre la mesure marquée par le N_1 et la chose mesurée donnée par le N_3 . J'appellerai la première configuration génitif de mesure 1 (GénM1) et la seconde, génitif de mesure 2 (GénM2). Dans le premier cas, le N_2 *work* renvoie à l'objet du monde qui est quantifié et mesuré. Dans le second cas, le N_2 massif *worth*, nom massif signifiant *valeur*, redouble d'une certaine manière la notion de quantité apportée par la mesure. L'objet du monde véritablement mesuré est marqué par le N_3 dans un SN_3 régi par la préposition *of* et, comme on le voit en (14), ce N_3 ne subit aucune contrainte quant à sa catégorie sémantique : il peut désigner une entité massive typiquement marquée par le singulier (*information*), tout comme il peut référer à une quantité d'entités discrètes, exprimée par un nom discret pluriel (*words*)¹¹. Il convient de noter ici que, à côté de cette absence de contraintes au niveau du nom lui-même, le SN_3 qui fournit le support référentiel de la quantification se présente, lui, de manière massive, qu'il s'agisse d'un SN_3 singulier avec N_3 massif ou d'un SN_3 comportant un *bare plural*, cette entité massive, c'est-à-dire dépourvue de limites, devant être découpée par la quantification discrète apportée par le SN_1 et, ainsi, dotée de limites¹². Les SN_1 peuvent quant à eux, on l'a vu, donner des mesures de temps, mais aussi de distance, d'argent, de longueur, de poids, de volume, d'énergie, etc., comme l'illustrent ces quelques exemples :

- (15) a mile's worth of food / a quids worth of white cotton / a kilo's worth of copper / 150 to 300 calories' worth of white flour
 (16) a cup's worth of white flour
 (17) a shower curtain's worth of white cotton – three yards / an alphabet's worth of offensive words

11. Le N_3 pourra également être un *plurale tantum*, dont le degré de massivité / discrétisation sera à évaluer : *a year's worth of incredible savings*.

12. Sur les similarités sémantiques entre noms massifs et *bare plurals*, voir par exemple Cartwright (1975). Sont d'ailleurs attestées des occurrences, peu nombreuses, de GénM1 de type *48 hours' strenuous efforts* (site néozélandais <divenewzealand.co.nz>) dans lesquelles le N_2 est un nom pluriel.

Le N_1 discret est, de manière typique, un nom d'unité étalon d'une grandeur physique (*week, mile, kilo, calorie...*) ou encore un nom de contenant ou de modèle pour la quantité applicable au N_3 : c'est ce que l'on observe avec *cup* en (16) et, en (17), avec *shower curtain* et *alphabet*. Ce schéma à trois noms connaît des variantes, puisque peuvent être utilisés d'autres N_2 moins abstraits que *worth* tels que *weight, duration, breadth, length...* ou encore *worth* lorsqu'il exprime l'idée d'une valeur marchande exprimée en devises¹³, et qui spécifient le domaine de la mesure déjà donnée par l'unité avec le N_1 :

- (18) a pound's weight of feathers / thousands of dollars' worth of incredible prizes / a hand's breadth of space
 (19) 13 hours' duration of storage / 10 metres length of waxed cotton

Comme dans le cas plus général de GénM2 comportant *worth₁* évoqué plus haut, le N_2 est ici sémantiquement redondant (Cotte 1996 : 245). Cette redondance est également présente, apportée par le N_2 massif, avec les GénM1 dans des suites telles que *two hours' time* ou *ten yards' distance*.

3.2. Le génitif de mesure 1

S'agissant des GénM1, on remarque qu'il est possible d'introduire un adjectif devant le N_2 massif, ce qui rapproche ce syntagme GénM1 des génitifs déterminatifs :

- (20) ten minutes' hard climb
 (21) a few moments' silent walk

Sur le modèle de l'interprétation littérale donnée plus haut pour (12)¹⁴, la séquence présente en (20) sera paraphrasée en français comme *de la montée pénible de dix minutes*. Les GénM1 font figurer un N_1 porteur d'une détermination indéfinie, N_1 singulier comme en (12) (*a week*) ou N_1 pluriel, que ce N_1 pluriel soit associé à un quantifieur cardinal (*ten*) ou à un quantifieur flou (*a few*)¹⁵. Cela revient à découper dans le massif une quantité discrète, qui est *an amount* de ce N_2 massif. Ce GénM1 présente une parenté syntaxique avec le génitif déterminatif, qu'il s'agisse d'un génitif déterminatif typique (*Jack's book*) ou d'un génitif de datation (*today's menu*). En effet, le N_1 est la tête d'un SN_1 à l'intérieur du SN_2 dans un schéma [[() N_1 's]_{SN1} () N_2]_{SN2}, et il accepte entre le SN_1 et le N_2 des adjectifs qui s'appliquent au N_2 . Le schéma où chaque

13. Ce sens sera noté *worth₂* et distingué du sens mentionné plus haut, désormais donné sous la forme *worth₁*. Ces deux sens sont parfois évoqués dans ce qui suit comme étant ceux du « nom » *worth₁* ou *worth₂*.

14. L'interprétation littérale de *a week's holiday* était *de la vacance d'une semaine*, tandis que celle de *ten minutes' drive* donnait *de la conduite de dix minutes* (3.1).

15. Le cas des *bare plurals* est évoqué plus loin, note 19.

N est précédé de son adjectif¹⁶ est d'ailleurs possible avec des adjectifs tels que *entire*, *whole* ou *full*, qui s'appliquent au N₁ discret et donnent l'idée de l'entièreté de l'unité à laquelle il renvoie. Ainsi, *entire* ne saurait ici s'appliquer au N₂ massif *training* dans :

(22) an entire day's strenuous training

Cet élément, conjugué à la présence de l'article *a* qui ne peut également s'appliquer qu'au N₁ discret, permet de reconnaître dans *an entire day's* un SN₁. Cependant l'existence, posée avec le N₁, d'une unité discrète n'apporte pas au SN₂ un niveau de détermination définie, et la détermination du N₂ massif reste indéfinie. Sur un N₂ massif posé par défaut comme porteur d'une détermination indéfinie, est apportée une quantification discrète, dont la détermination est tout aussi indéfinie. Quantification et détermination, on le voit, sont deux phénomènes distincts. Si la parenté formelle entre le génitif déterminatif et le génitif de mesure existe bien en termes de format syntagmatique, dans le second cas, le SN₁ ne peut être reconnu comme déterminatif au sens où il apporterait au N₂ indéfini une détermination différenciée et donc définie. L'opération fondamentale apportée par le SN₁ semble bien être la quantification discrète, ce qui légitime l'étiquette de « de mesure » attribuée à ce type de construction. L'opération de détermination quant à elle, porteuse d'une détermination indéfinie qui s'applique à un segment à détermination également indéfinie, peut au mieux apparaître comme une opération blanche qui passerait en quelque sorte pour le linguiste à l'arrière-plan. On considérera donc ici que le SN₁ de mesure fonctionne à la manière d'un adjectif qui, dans le passage de *wine* à *white wine*, n'est porteur d'aucune détermination¹⁷. Il est enfin intéressant de noter que lorsqu'un N₁ d'unité de mesure temporelle n'est associé à aucun quantifieur ou terme adjectival et se trouve dans un SN₁ défini, on n'a plus dans certains cas (voir également plus loin note 21) affaire à un génitif de mesure mais à un génitif de datation, génitif dans lequel le SN₁ donne au N₂ une détermination définie :

(23) [...] having not seen a single mountain in the week's climb [...]

Le nom d'unité de mesure *week*, qui est ici une mesure de durée, devient avec *the* un point inséré de manière ordinale dans une chronologie. Les séquences sont alors de

16. Cf. exemple (4) *supra* : *a blue captain's glittering uniform | an old woman's deep voice*.

17. Il n'est par ailleurs pas aisé d'associer à des noms massifs des adjectifs porteurs d'une idée de quantité et de mesure, des adjectifs comme *long* ou *short* privilégiant des noms discrets interprétés comme renvoyant à des entités discrètes. L'adjectif *large* dans *large furniture* ne se comprend, on le sait, que comme s'appliquant à des parties discrètes de l'entité massive. On trouvera toutefois des adjectifs exprimant une idée de quantité dans des suites comme (*effects of*) *prolonged strenuous exercise*, (*a few hours of*) *lengthy hard climb* ou (*7 to 8 hours of*) *lengthy drive*, ou encore dans *big money* où l'adjectif *big* a quitté le plan de la référence tridimensionnelle, la séquence signifiant *a large amount of money* (Mc Cawley 1975 : 138, Arigne 2010 : 101, note 79).

même facture que les suites *the week's paper / news / major headlines* : l'on se trouve devant un génitif déterminatif et la contrainte de massivité pesant sur le N_2 a disparu.

3.3. Le génitif de mesure 2

Ce GénM2, typiquement illustré par le génitif en *worth*₁, comporte le N_1 et le N_2 du syntagme génitif canonique, mais fait également figurer un N_3 qui renvoie à la chose du monde véritablement mesurée par le N_1 :

- (14) [...] you can download twenty minutes' worth of information
 (24) [...] 2 identical towels, 2 more towels and a week's worth of white cotton socks

Une paraphrase française littérale de l'exemple (14) serait ici *de la valeur de vingt minutes de renseignements*. On retrouve le SN_1 à gauche du N_2 au sein d'un SN_2 , mais ce SN_2 englobe également un SN_3 (*information / white cotton socks*) relié au N_2 par une préposition et situé à droite de ce même N_2 . Dans ces cas-là, le N_2 massif *worth*₁, nom très abstrait signifiant *valeur*, donne, pour la quantité de l'entité à laquelle renvoie le N_3 (*information / socks*), une équivalence avec une mesure d'un certain type donnée par le N_1 . Il permet alors la quantification de toutes sortes de N_3 y compris ceux pour lesquels l'entité ne saurait être directement mesurée dans les dimensions du monde quadridimensionnel, les trois dimensions spatiales et la dimension temporelle. En (14) par exemple, le référent dénoté par le massif singulier *information* ne se mesure pas, d'emblée et hors contexte, dans la dimension temporelle. Toutefois, la quantité d'*information*, posée comme corrélée au temps de téléchargement des données, acquiert des propriétés temporelles par le biais d'un élément verbal processuel, qui est ici le verbe *download* explicité dans le contexte. L'exemple (24) a pour N_3 la forme nominale de pluriel *socks* (Fr. *chaussettes*) dans la séquence *a week's worth of white cotton socks*. Ici, le SN_1 *a week* ne mesure pas, par l'intermédiaire de *worth*, l'âge d'une ou plusieurs chaussettes, mais il renvoie à la quantité même de chaussettes, mesurée en temps d'accumulation de chaussettes sales avant lavage, cette période d'accumulation permettant de borner une quantité. Le nom *worth*₂ fonctionne de la même manière, dans la mesure où ce type de valeur reste à un niveau d'abstraction élevé et sans rapport avec le monde quadridimensionnel. C'est ce que l'on observait avec *a quids worth of white cotton* en (15), exemple dans lequel le N_3 *cotton* est un nom de matière évoquant un référent tridimensionnel, tandis que la mesure donnée par le N_1 renvoie à la valeur de *one quid* (une livre sterling) qu'a ce coton sur le marché.

Les corpus consultés ne fournissent pas d'exemple faisant figurer un adjectif devant le N_2 *worth*₁. Ceci peut être attribué à deux facteurs, liés entre eux. D'une part, la chose du monde réellement mesurée qui se voit marquée par le N_2 dans la construction du GénM1 est marquée par un autre N qui est le N_3 . La volonté de qualifier cette chose par des adjectifs fera donc apparaître des adjectifs devant le N_3 . D'autre part, le nom *worth*₁ joue ici le rôle de lien entre des domaines de grandeur et de mesures

d'ordre différent, et permet de donner une équivalence. Il est permis de penser que cette fonction très abstraite ressortit à un processus de grammaticalisation qui ôte à *worth*₁, dans ces cas-là, toute possibilité de se voir associer une propriété différentielle sous la forme d'un adjectif¹⁸. Le nom *worth* dans sa pleine valeur nominale accepte d'ailleurs des adjectifs, comme le montrent les suites *men of great worth*, *donations of substantial worth* ou *the substantial worth of assets*. L'on notera toutefois que, si la question de la place de l'adjectif devant le N₂ ne permet pas de rapprocher les GénM2 des génitifs déterminatifs, le N₁ qui donne la mesure peut, comme avec le GénM1, se voir associer un adjectif dont on est certain qu'il s'applique à ce même N₁ discret et non au N₂ massif. Comme dans les cas vus plus haut, ces adjectifs liés à l'idée d'un tout unitaire pourront être accompagnés du déterminant *a* typique du discret, comme l'illustrent les exemples :

- (25) an entire wedding menu's worth of food
 (26) a whole wardrobe's worth of incredible designer outfits

Comme avec les GénM1, il existe un SN₁ indéfini dont la tête est un N₁ discret, et la détermination indéfinie du N₂ *worth*₁ n'est pas modifiée par le SN₁ de mesure qui se contente de discrétiser le N₂ massif et fonctionne de manière adjectivale. Il en va de même avec les N₂ de type *weight* ou *worth*₂ hyponymes de *worth*₁, qui n'acceptent pas d'adjectif et sont eux aussi, comme en (18), la tête d'un SN₂ englobant un SN₁. On note enfin que le GénM2 est toujours préféré au GénM1 dès que la mesure exprimée par le N₁ n'exprime ni durée temporelle ni distance, dimensions toutes deux liées à du processuel¹⁹. Ainsi sont exclues des séquences comme **two pints' beer* ou **a yard's fabric* (Larrea 1995, Cotte 1996 : 244), auxquelles seront préférées les constructions concurrentes de GénM2 telles que *two pints' worth of beer* ou les constructions en *of* comme *two pints of beer*, dans lesquelles le nom de mesure *pints* se trouve être tête de syntagme. On voit que les GénM2 font apparaître une structure de SN₂ comportant une complémentation à droite du N₂ (SN₁'s N₂ of SN₃) sur le modèle de la complémentation en *of* observable dans *a pint of milk* ou *a battery of equipment*. On a donc ici un SN₂ semblable à celui du GénM1 [[() N₁'s]_{SN1} N₂]_{SN2}, qui se voit complété de son autre constituant qu'est le SN₃, dans un format de type : [[(() N₁'s]_{SN1} N₂ of [() N₃]_{SN3}]_{SN2}.

-
18. L'on remarque que la fonction de relais assumée par *worth*₁ ou ses hyponymes peut trouver dans le français familier un équivalent dans la préposition *pour*, dans des suites comme *pour vingt minutes de renseignements* ou *pour une livre de coton*, séquence dans laquelle le sens de *livre* est celui d'une devise et non celui d'une mesure de poids.
19. La distance n'est alors, comme dans *three miles' walk*, qu'une autre façon d'exprimer le processuel et, ainsi, la temporalité. Au vu du corpus étudié, il semblerait que le GénM2 soit également préféré dans les cas où le SN₁ est un *bare plural* (*after years' worth of problems and delays, hours and hours' worth of music and copyrighted sports broadcasts*).

4. Adjectivalité, quantification, classification, et des cas plus marginaux

Les génitifs de datation et de mesure font tous figurer dans le SN₂ un SN₁ qui, dans le premier cas, apporte au N₂ une détermination définie, mais conserve dans le second cas le niveau de la détermination indéfinie du N₂ (3.2 et 3.3). Il est par ailleurs impossible de considérer que, chez eux, la séquence N₁'s N₂ constitue une unité lexicale à la manière de (*captain's uniform*) ou (*cow's milk*) dans les génitifs classifiants. On refusera en effet les séquences du type **a (today's menu)* ou **some (yesterday's panic)* des génitifs de datation avec N₂ discret ou massif ou, dans les génitifs de mesure, les découpages **a (week's work)*, **a (wedding menu's worth) of food* ou encore **three (hours' work)*. Les génitifs de datation et les génitifs de mesure ne sont pas des génitifs classifiants.

Le fait que, dans les génitifs de mesure, un élément nominal soit vu comme ayant une fonction satellite (ici adjectivale et quantifiante) peut conduire à réexaminer une éventuelle fonction déterminative qui s'accommoderait d'une telle fonction satellite au sein d'un SN. Tant dans le GénM1 que le GénM2, c'est le N₂ qui est fondamentalement reconnu comme le nom-tête, et c'est cette éventuelle fonction déterminative du SN₁ donnant une détermination indéfinie qui a été posée dans l'analyse du GénM1 (3.2) comme aboutissant à une « opération blanche ». Dans cette hypothèse, le SN₁ quantifieur *a week* de l'exemple (12) *a week's holiday* de GénM1 serait vu comme déterminant le N₂ tête *holiday*, dans un génitif déterminatif à détermination indéfinie. Il en irait de même pour le GénM2 pour peu que l'on reconnaisse à *worth*₁ ou à ses hyponymes, comme cela a été fait dans l'analyse qui précède, un certain degré de nominalité et un statut de N₂ : le SN₁ déterminerait le N₂ en conservant sa détermination indéfinie. On retrouverait alors l'hypothèse non retenue plus haut qui ferait du GénM1 ou du GénM2 un génitif déterminatif à détermination indéfinie, cette opération de détermination indéfinie donnée par le SN₁ s'appliquant à un SN de détermination déjà indéfinie (*holiday / worth*₁)²⁰ (3.2). Ces considérations sont une nouvelle fois (Arigne 2010 : 18) l'occasion de noter l'écueil potentiel des étiquettes données par le linguiste qui, pour des raisons pratiques, essaie de proposer une terminologie concise : la détermination ne saurait être entendue comme la seule détermination définie.

Si les génitifs de datation et de mesure ne sont pas classifiants, cela veut dire que le SN₁ ne peut fonctionner de manière adjectivale à la manière du N₁ des génitifs classifiants, même s'il peut parfois, dans le cas des génitifs de mesure, être considéré comme un adjectif non classifiant, à condition de ne pas être analysé comme un déterminant indéfini ainsi que cela a été vu plus haut. Il existe néanmoins des cas où le SN de date ou de mesure se voit adjoindre un SN à gauche et se trouve rétrogradé en SN₂, ce qui impose à ce SN de date ou de mesure un fonctionnement adjectival,

20. On constate que, dans le GénM2, la construction [()N₁'s]_{SN1} N₂ régit toujours un syntagme prépositionnel dont le constituant SN, le SN₃, est un SN indéfini.

excluant dans le dernier cas toute discussion quant à une éventuelle fonction déterminative. Le génitif de datation deviendra quant à lui proche d'adjectifs temporels comme *current* ou *past*. Ces phénomènes de « syntaxe floue » (Larrea 1995) se rencontrent dans des suites telle que *Serena's last year's outfit* où la séquence *last year's* fonctionne comme un adjectif. Cette fonction adjectivale d'un SN de mesure rétrogradé en SN₂ se retrouvera avec les génitifs de mesure, dans des séquences avec détermination définie comme *her two years' experience* pour le GénM1, et aussi avec le GénM2 dans *his three years' worth of Facebook friending*²¹. Les génitifs de mesure font également apparaître de semblables positionnements adjectivaux dans des suites indéfinies du type *a two miles' walk* au sein desquelles *a*, ne pouvant s'appliquer à *two miles*, s'applique au N discret *walk*, et *two miles'* fonctionne à la manière du composé *three-hour* en position adjectivale dans *a three-hour conference*. Même si ce dernier procédé est très peu productif, un génitif de mesure peut ainsi devenir adjectival, à condition que le N₂ soit ou ait pu devenir discret, et sans pour cela devenir classifiant. Dans les trois cas, une détermination est marquée explicitement à gauche (*Serena's / her / a*) qui annule toute possibilité de fonction déterminative, définie ou indéfinie, du SN de datation ou de mesure (*last year's / two years' / two miles*).

Dans le cas du génitif de mesure, le SN quantifieur renvoie à une quantité mais ne catégorise pas au sens où la classification obtenue permettrait de distinguer des types. Cette impossibilité de fonctionnement classifiant tient au fait que le travail sur des unités discrètes de mesure rend le nombre de catégories que l'on pourrait distinguer théoriquement infini et qu'une quantification ne donne pas de propriétés qualitatives différentielles qui s'accompagneraient du besoin d'une étiquette lexicale spécifique pour chacune des entités distinguées. Il en va de même avec les points d'une chronologie donnés par les SN dateurs des génitifs de datation : leur nombre est théoriquement infini et une chronologie n'apporte pas de propriétés différentielles pour les entités distinguées. L'on remarque aussi qu'un adjectif peut être classifiant comme dans *high chair* (note 6) ou, en italien, *latte vaccino*, ou pas. En résumé, si tout génitif classifiant est adjectival, tout génitif adjectival n'est pas classifiant.

Je terminerai ce paragraphe avec deux remarques concernant des cas un peu particuliers. Certaines constructions acceptent à gauche du N₁ un adjectif qui, ne pouvant s'appliquer au N₁, s'applique au N₂ : ainsi en est-il de *a fair day's pay*, que Larrea (1995) donne comme un génitif de mesure GénM1 et dans lequel il voit « une forme (au moins partielle) d'hypallage ». L'adjectif *fair* s'applique au N₂ *pay*, mais s'est déplacé vers la gauche devant le N₁ *day*. Il faut sans doute également tenir

21. Pour ce fonctionnement adjectival, Quirk *et al.* citent *my this year's examination questions* (1985 : 328). On peut également mentionner *Experience of global health issues including at least one year's experience in a resource limited context. The one year's experience may include all work related to health [...]*, exemple dans lequel *the* reprend de manière explicite le syntagme *one year's experience*. On notera également *the hour's climb* qui équivaut à *the one hour's climb / *the an hour's climb*. Contrairement à *week* dans *the week's climb* (23) ou *the week's worth of activities*, ou encore *day* dans *the day's four hours or so of driving*, *hour* ne peut constituer un point inséré dans une chronologie et l'interprétation est celle d'un génitif de mesure.

compte ici des processus de création, d'analogie et de figement propres au langage, qui font de la revendication salariale ouvrière *a fair day's wage for a fair day's work* une formulation maintes fois répétée à l'identique et autorisent ici un génitif de mesure avec un N_2 discret *wage*. Enfin, s'agissant toujours de la « syntaxe floue », certains génitifs classifiants dont le N_1 est un nom pluriel acceptent facilement un adjectif devant le N_2 sans que l'interprétation classifiante en soit affectée : ainsi peut-on avoir *red women's shoes* à côté de *women's red shoes* (<charlesclinkard.co.uk>)²².

Conclusion

Au terme de cet examen, je suggérerai de distinguer pour l'ensemble des constructions génitives entre trois types de syntagmes génitifs typiques, le génitif déterminatif, le génitif classifiant, et le génitif de mesure (cf. Larreya 1995). Le génitif déterminatif typique comporte un SN_1 défini ou indéfini, un N_1 discret ou massif, et le N_2 reçoit de ce SN_1 une détermination définie. Les génitifs de datation font partie des génitifs déterminatifs, mais leur SN_1 est toujours défini et leur N_1 toujours discret, comme l'exige la vision ordinale de quantités discrètes. Le génitif classifiant est dépourvu de SN_1 , le N_1 n'étant porteur d'aucune détermination et ne servant qu'à caractériser le N_2 à la manière d'un adjectif. Le génitif de mesure typique, le GénM1, comporte un SN_1 indéfini avec N_1 discret, singulier ou pluriel, et un N_2 massif. Il en va de même pour le GénM2, dans lequel *worth* est le N_2 massif et qui comporte un SN_3 régi par *of*. Dans les deux cas, le SN_1 fonctionne de manière adjectivale, mais non classifiante. Une seconde analyse est possible pour les génitifs de mesure, qui peuvent alors apparaître comme un sous-type de génitif déterminatif, réduisant alors les types de syntagmes de base à prendre en considération à deux : déterminatif et classifiant. Le SN_1 , bâti sur la quantité discrète ici dans sa vision cardinale, discrétise le N_2 et peut apparaître comme un déterminant indéfini, faisant alors du génitif de mesure un génitif déterminatif à détermination indéfinie. La même analyse peut être donnée du GénM2. Dans certains cas, le génitif de datation et (dans la seconde analyse) le génitif de mesure perdent leur caractère déterminatif et deviennent adjectivaux sans que ce caractère adjectival en fasse pour autant des génitifs classifiants. La séquence qui constituait le SN_1 reçoit une détermination à gauche et ne joue plus alors qu'un rôle

22. S'agissant de *a fair day's pay*, on note le caractère adjectival de la mesure se trouve réalisé dans des constructions non génitives telles que *a weekly wages* <lawteacher.net> ou *a fair weekly pay* <m.easyupair.com>, dont la seconde explicite en même temps le fait que l'adjectif *fair* s'applique à *pay / wage(s)*, rappelant au passage le fonctionnement de *pay*, sur un mode massif ou discret. Pour le cas de *women's red shoes*, le contexte commercial permettra, peut-être, de reconnaître à *red* le caractère classifiant qu'avait *high* dans *high chair* (note 6), séquence beaucoup plus lexicalisée dans laquelle *red* et *shoes* entretiendraient une relation sémantique serrée. La même analyse pourrait peut-être se voir proposée pour *a fair day's pay*, *day* devenant classifiant à la manière de *weekly* ou *monthly*. Il n'y aurait alors plus d'hypallage, mais *a* devrait s'appliquer à *work* dans *a fair day's work* : *work* deviendrait alors discret. Enfin l'interprétation de génitif déterminatif avec SN_1 indéfini n'est peut-être pas non plus à exclure, et l'hypallage serait conservée.

adjectival. Enfin, le travail a montré comment la langue exploite les ressources morphologiques et lexicales : ce qui n'est plus aujourd'hui une simple flexion morphologique (Matthews [1974] 1991, Bauer 1988), le génitif, assume en anglais contemporain des fonctions très variées sur les plans référentiel, syntaxique et discursif, intégrant dans l'une de ses constructions, le GénM2, le nom de quantité *worth* pris dans un processus de grammaticalisation.

Viviane ARIGNE

Université Sorbonne Paris Nord, Pléiade, UR 7338, F-93430, Villetaneuse, France

Tableau récapitulatif

déterminatif	adjectival	Nombre de SN	type de génitif	Exemples
dét. définie	non	2	déterminatif	<i>Jack's book / wine's beneficial effects</i> <i>a girl's best friend</i> <i>an old woman's deep voice</i> <i>a pretty woman's daughter</i>
non	oui, classifiant	1	classifiant	<i>(cow's milk) / a (potter's wheel)</i> <i>an (old people's home)</i> <i>a deep (woman's voice)</i> <i>red (women's shoes)</i> <i>an (all girls' school)</i>
dét. définie	non	2	datation	<i>today's menu / yesterday's awful panic</i> <i>last year's beautiful luggage</i> <i>the week's climb</i>
non	oui, et non classifiant	2	mesure, GénM1 (quantité discrète)	<i>three minutes' drive</i> <i>ten minutes' hard climb</i> <i>an entire day's strenuous training</i>
détermination indéfinie ?				
non	oui, et non classifiant	3	mesure, GénM2 (quantité discrète)	<i>twenty minutes' worth of information</i> <i>an alphabet's worth of offensive words</i>
détermination indéfinie ?				
Cas non prototypiques				
non	oui, non classifiant	2	mesure, GénM1	<i>a two miles' walk</i>
non	oui, non classifiant	3	datation	<i>Serena's last year's outfit</i>
non	oui, non classifiant	3	mesure, GénM1	<i>her two years' experience</i> <i>the one year's experience</i>
non	oui, non classifiant	4	mesure, GénM2	<i>his three years' worth of Facebook friending</i>
non	?oui, non classifiant	2	mesure, GénM1	<i>a fair day's pay / a fair day's work</i>
	?oui classifiant	1	classifiant	<i>a fair day's pay / a fair day's work</i>
?dét. définie	non	2	déterminatif	<i>a fair day's pay / a fair day's work</i>
non	oui, classifiant	1	classifiant	<i>women's red shoes</i>
non	oui	?	mesure	<i>a fair day's wage</i>

Bibliographie

- ARIGNE Viviane, 2010, *Subjectivité et référence. Questions de sémantique*, dossier soumis pour l'Habilitation à diriger des recherches, Université Paris-Sorbonne (Paris 4), vol. 1, synthèse de l'activité scientifique, en ligne, <https://hal-univ-paris13.archives-ouvertes.fr/hal-00691193>.
- BAUER Laurie, 1988, *Introducing Linguistic Morphology*, Édimbourg, Edinburgh University Press.
- CARTWRIGHT Helen M., 1975, « Some Remarks about Mass Nouns and Plurality », *Synthese*, n° 31, p. 395-410; repris dans F. Pelletier (éd.), 1979, *Mass Terms: Some Philosophical Problems*, Dordrecht, Reidel, p. 31-46.
- COTTE Pierre, 1996, *L'explication grammaticale des textes anglais*, Paris, PUF.
- HUDDLESTON Rodney et PULLUM Geoffrey K., 2002, *The Cambridge Grammar of the English Language*, Cambridge, Cambridge University Press.
- LARREYA Paul, 1995, « Existe-t-il en anglais plusieurs types de génitifs ? », dans H. Dupuy-Engelhardt (éd.), *Lectures, Mélanges en l'honneur de G. Hily-Mane*, CIRLPC, Reims, p. 105-121.
- LYONS Christopher, 1999, *Definiteness*, Cambridge, Cambridge University Press.
- MATTHEWS Peter H., [1974] 1991, *Morphology: An introduction to the Theory of Word-Structure*, Cambridge, Cambridge University Press.
- MC CAWLEY James D., 1975, « Lexicography and the Count-Mass Distinction », dans C. Cogen et al. (éds), *Proceedings of the First Annual Meeting of the Berkeley Linguistic Society*, Berkeley, Berkeley Linguistic Society, p. 314-321.
- QUIRK Randolph, GREENBAUM Sidney, LEECH Geoffrey et SVARTVIK Jan, 1985, *A Comprehensive Grammar of the English Language*, Londres, New York, Longman.

Dictionnaires cités : abréviations

Collins English Dictionary, 1998 : CED98.

Oxford Advanced Learner's Dictionary, 2010 : OALD10.

IN CASE, ÉVENTUALITÉ ET RELATIONS INTERPROPOSITIONNELLES

Cette étude est née d'un intérêt pour la capacité des connecteurs issus du lexique non grammatical à exprimer des nuances plus fines ou plus précises que les connecteurs fonctionnels proprement dits dans l'expression des circonstances d'un événement, circonstances dont les références peuvent être très variées. Lorsque le circonstant appartient à une catégorie relativement fréquente, l'unité lexicale, fréquemment une locution conjonctive ou prépositionnelle, peut alors se grammaticaliser. C'est le cas de *in case* exprimant l'éventualité, dont cet article va examiner le fonctionnement conjonctif en anglais britannique contemporain. L'emploi de cette locution est un exemple de créativité langagière à double titre : au niveau sémantique puisqu'à l'éventualité peut s'ajouter une finalité négative ; au niveau fonctionnel puisque la locution peut avoir un emploi adverbial en langue orale.

1. Traits sémantiques de l'éventualité, étymologie et grammaticalisation de *in case*

Nous pouvons définir l'éventualité comme référant à un événement qui a pu se produire, qui peut être en cours ou qui pourra se produire, le locuteur ne sachant pas s'il y a eu, s'il y a ou s'il y aura actualisation. L'adjectif *éventuel* qui nous permet de caractériser cet événement, a pour synonymes *possible, aléatoire, hypothétique, imprévisible, incertain* (*Grand Robert de la Langue Française*).

Une éventualité peut être exprimée par un circonstant. Il existe en anglais une locution non grammaticalisée permettant d'introduire cette catégorie, *in the event that*¹ (*dans l'éventualité où*), mais cette fonction est la plupart du temps réalisée par l'emploi de *in*

1. L'expression a la structuration attendue d'un syntagme nominal défini par la subordonnée conjonctive qui suit ; ce syntagme n'est pas figé puisqu'il est possible d'insérer un adjectif qualifiant le nom noyau : *in the unlikely event that*.

case (au cas où / pour le cas où). L'origine plausible de cette locution grammaticalisée² est un groupe prépositionnel de structuration similaire à celle de *in the event that*, la subordonnée conjonctive permettant de donner un contenu référentiel à *case*. Le nom noyau est issu du latin *casus*, dont le sens premier *fall* (*chute*) a évolué vers *occurrence* (*quelque chose qui arrive*)³. Plusieurs éléments indiquent la grammaticalisation de la locution : la disparition de l'article défini devant le nom noyau *case*, l'impossibilité d'insérer un adjectif entre la préposition et le nom ainsi que la disparition de la conjonction *that*, constatable dès 1418 dans les exemples donnés par l'*Oxford English Dictionary*, et dont l'emploi est agrammatical en anglais moderne ; il faut également noter l'élargissement du potentiel syntaxique de la locution, celle-ci pouvant introduire, en alternance avec *that*, la complémentation d'adjectifs tels que *worried, concerned, frightened, anxious...*

- (1) She explained that Wilfred was **concerned in case the sheets at Hope Cottage were inadequately aired**. (P.D. James, *The Black Tower*, p. 104).

C'est le fonctionnement de *in case* introducteur de circonstants dans les structures *q, in case p* ou *in case p, q*⁴ qui va être étudié ci-dessous, en particulier les relations interpropositionnelles que la locution permet de construire, qui peuvent éclairer les points communs et / ou les différences d'emploi avec d'autres connecteurs tels que *if (si)*, d'une part, *for fear that* ou *lest (de peur que / de crainte que)* d'autre part. Sera également abordé le fonctionnement adverbial.

2. Valeur de *in case* et relations interpropositionnelles

L'*Oxford English Dictionary* (OED) donne deux définitions distinctes pour l'emploi conjonctif de *in case* : *in the event or contingency that, if it should happen or prove that, if* pour la première et *lest, in provision against the fact that* pour la seconde, deux types d'emploi également mentionnés par les grammaires de référence⁵. L'équivalence donnée par OED avec *if* nécessite une exploration, de même que l'emploi exprimant une finalité négative.

2.1. In case et if

2.1.1. Différences de sens et de fonctionnement

Selon Quirk *et al.* (1985 : 1105), la locution *in case* exprime à la fois la cause et l'éventualité :

In case combines reason with contingency: 'because it may happen that'.

-
2. L'emploi de *in the case that* est encore attesté mais rare.
 3. Klein (1971 : 116). L'origine peut expliquer l'orientation fréquemment négative des événements que la locution introduit.
 4. Le rôle joué par l'ordre des propositions *p* et *q* ne sera pas analysé ici.
 5. Quirk *et al.* (1985 : 1106-1108), Huddleston et Pullum (2002 : 730).

La subordonnée introduite par la locution permet donc de préciser la motivation de l'événement exprimé dans la superordonnée et peut être supprimée sans qu'il y ait agrammaticalité de q ⁶.

- (2) I want to hear what the piano sounds like, **just in case I'm asked to sing this afternoon.** (K. Mansfield, *The Garden Party* p. 26). (*Je veux entendre le son du piano, au cas où l'on me demanderait de chanter cette après-midi*⁷.)

La superordonnée peut être utilisée en phrase simple indépendante *I want to hear what the piano sounds like* sans que son sens soit modifié, bien que soit perdue l'information concernant la motivation de cette volonté.

La subordination effectuée par l'intermédiaire de *in case* met donc en jeu un fonctionnement syntaxique et des relations interpropositionnelles bien différentes de celles instituées par le connecteur *if*: une fonction essentielle de ce dernier est la construction d'un système conditionnel où l'on a un antécédent p introduit par *if* et une proposition q dont l'actualisation dépend de celle de p . La subordonnée en *if* est essentielle au sens de l'énoncé et ne peut, elle, être supprimée :

- (3) If you stay here arguing, you will get into trouble. (A. Christie, *The Seven Dials Mystery*, p. 93). (*Si tu restes ici à discuter, tu vas avoir des ennuis.*)

La suppression de l'hypothèse / condition dans l'exemple (3) transforme le sens de la matrice *you will get into trouble* en une prédiction sans restriction.

In case p ne construit pas un système conditionnel. Nombreux sont les énoncés où q est asserté, alors que l'actualisation de p n'est pas connue. Ainsi, dans l'exemple (2) la volonté d'entendre le piano est bien donnée comme réelle au moment de locution. Cette subordonnée a donc une fonction plus périphérique dans la phrase complexe que les subordonnées en *if* construisant une relation implicative dans laquelle p entraîne q .

Les deux connecteurs introduisant en p une référence à un événement ou situation non connus, ils partagent la possibilité donnée à l'énonciateur d'exprimer son point de vue quant aux chances de réalisation de l'événement. Le présupposé peut être neutre (l'événement est considéré comme possible), ou contraire à l'attente. Pour marquer ce qui est en décalage avec la réalité attendue par l'énonciateur, une forme de prétérit est alors utilisée, éventuellement portée par un auxiliaire modal⁸.

-
6. Cette possibilité est envisagée sur le plan syntaxique. Car cette suppression ne serait pas anodine pour l'analyse de discours : il y aurait perte d'information, et ceci pourrait rendre l'énoncé peu pertinent si la subordonnée est en position rhématique, faisant alors l'objet d'une information essentielle à l'énoncé, comme c'est le cas pour l'exemple 6.
7. Les traductions sont de l'auteur de cet article de même que l'utilisation du gras pour mettre en valeur des extraits d'exemples ou de citations.
8. Il est à noter cependant que le modal *might* utilisé dans sa valeur épistémique est fréquent avec *in case*, mais n'est guère compatible avec *if*.

- (4) Her father was very unlikely to look in, but **if the unexpected should happen**, at least he wouldn't see an empty bed. (P.D. James, *Devices and Desires*, p. 157). (*Il était peu probable que son père jette un coup d'œil dans la chambre, mais si contrairement à toute attente cela devait arriver, au moins il ne verrait pas un lit vide.*)
- (5) The only job vacancies in Angleside are for interviewers in the Social Security office, where the furniture is screwed to the floor **in case the clients should try to assault the interviewers with it**. (BNC ANY 1183). (*Les seules offres d'emploi à Angleside sont celles de conseillers à l'Agence Nationale pour l'Emploi, où le mobilier est vissé au sol au cas où les usagers essaieraient de l'utiliser pour agresser les conseillers.*)

Cependant, les relations interpropositionnelles établies par *in case*, de même que son sens, limitent l'éventail des présupposés possibles avec l'emploi de la locution : elle ne peut pas initier une structure contrefactuelle⁹, à la différence de *if* qui permet de poser comme prémisses une situation contraire au réel pour exprimer un conséquent lui aussi contrefactuel. La structure contrefactuelle nécessite en effet une connaissance de l'événement effectivement réalisé pour établir fictivement une autre situation afin d'énoncer son conséquent. La relation implicative (*p* entraîne *q*) est le nœud de cette construction, relation que ne peut établir *in case*. La relation implicative permet aussi d'expliquer la différence fréquente des relations temporelles respectives entre les propositions, que l'on peut constater avec les exemples (6) et (7) pour *in case*, et l'exemple (3) pour *if*.

- (6) He shook each volume gently before allocating it to its pile **in case some message should drop out**. (P.D. James, *The Black Tower*, p. 140). (*Il secoua chaque volume doucement avant de le poser sur la bonne pile, pour le cas où cela ferait tomber une lettre.*)

L'action de secouer chaque livre a bien eu lieu en (6), effectuée en prévision de *p*, qui lui demeure incertain et potentiellement ultérieur, sur le plan temporel et, dans ce cas précis, également sur le plan logique¹⁰; *q* est donc antérieur à *p*; à l'inverse, dans les constructions implicatives en *if* mettant en relation deux événements c'est la protase¹¹ *p* qui est logiquement et temporellement antérieure à *q*¹². Quand le modal *will* est utilisé dans un système conditionnel en *if*, il opère un renvoi à un avenir qui a pour point de départ l'événement exprimé en *p* : ainsi dans l'exemple (3), *get into trouble* sera consécutif à *stay here*. Mais dans les cas où *will* apparaît dans la superordonnée *q* d'une phrase complexe telle que *p in case q*, le modal est employé en référence au moment de locution de l'énonciateur :

9. Voir Rocq-Migette (2003).

10. Une relation logique cause-conséquence est établie par le contenu des deux propositions; mais la conséquence possible de l'action de secouer le livre est aussi ce qui motive cette action.

11. Les termes 'protase' (ce qui est avant) et 'apodose' (ce qui est après) ne me semblent pertinents que pour les structures en *if* construisant une relation implicative. Pour les phrases complexes avec *in case*, je n'utiliserai que les termes syntaxiques de 'subordonnée' et 'superordonnée'.

12. Il existe des cas où l'ordre de ces relations est inversé, mais dans des constructions très contraintes, par exemple pour exprimer en *q* ce qui est nécessaire pour atteindre un objectif futur exprimé par *p* (Rocq-Migette 1998 : 78-81).

- (7) Silver revealed over the weekend Leeds' financial situation. As noone has posted or commented on it **I will in case some of you did nt¹³ hear it.** (BNC J1H). (*Silver a révélé ce week-end la situation financière de Leeds. Comme personne n'a envoyé de message ou n'a fait de commentaire à ce sujet, je vais le faire, pour le cas où certains d'entre vous n'en auraient pas entendu parler.*)

2.1.2. Emplois parallèles

Il existe cependant des contextes où les emplois de *in case* et *if* semblent se rejoindre. C'est en tout cas une possibilité à envisager quand les références temporelles respectives des propositions mises en relation vont dans le même sens, c'est-à-dire quand *q* est ultérieur à *p*, ce que peut aussi construire *in case*; mais pour que l'interprétation soit proche de celle d'un énoncé en *if*, il y a des contraintes : pour que la permutation avec *if* puisse s'effectuer, la présence d'un modal dans la superordonnée est nécessaire et, par ailleurs, l'événement dans cette superordonnée ne peut être asserté :

- (8) But, **just in case Father Baddeley had confided that something was on his mind**, it **might** have seemed worthwhile to concoct and plant a false clue. (P.D. James, *The Black Tower*, p. 98). (*Mais juste au cas où le Père Baddeley aurait confié que quelque chose le tracassait, cela avait pu sembler utile de fabriquer et déposer un faux indice.*)¹⁴
- (8') But, **if Father Baddeley had confided that something was on his mind**, it **might** have seemed worthwhile to concoct and plant a false clue.
- (8'') But, **just in case Father Baddeley had confided that something was on his mind**, it **had** seemed worthwhile to concoct and plant a false clue. [*if]

If et *in case* se rejoignent de façon beaucoup plus claire quand *if*, conjonction qui a une très grande souplesse d'utilisation, construit une hypothèse qui justifie la pertinence d'un acte de discours, cette hypothèse étant régulièrement de l'ordre du possible : *in case* permet la même opération. Les subordonnées, qu'elles soient introduites par *if* ou par *in case* sont alors très périphériques, de par leur rôle discursif, par rapport au noyau de la phrase, sur les plans syntaxique et sémantique. Cet emploi, très fréquent pour les deux conjonctions, sert le plus souvent à justifier un dire :

- (9) EV Thompson, the initials stand for Ernest Victor **if you're wondering**, was brought up in this cottage in Swinbrook during the war. (BNC K1F 1327). (*EV Thompson, les initiales renvoient à Ernest Victor, si vous vous posez la question [...]*)

13. L'orthographe est celle de la transcription du BNC.

14. L'emploi du Past Perfect dans la subordonnée et du modal *might* suivi d'un Infinitif Passé n'exprime pas un contrefactuel : un enquêteur s'interroge sur une situation passée à propos de laquelle il envisage une éventualité. C'est pourquoi c'est le Plus que Parfait *avait pu* qui a été choisi dans la traduction (et non le conditionnel passé *aurait pu* qui renverrait à du contrefactuel).

- (10) [...] that is what this little piece of electronic wizardry is in aid of **in case you were wondering**. (BNC K78). (*c'est ce à quoi sert cette petite magie d'électronique, au cas où vous vous poseriez la question.*)

Cet emploi peut aussi avoir pour but de justifier un acte de parole tel qu'une offre, un conseil, une directive etc., ce qui explique, à notre avis, l'exemple cité par Declerck et Reed (2001 : 24) où l'éventualité d'un besoin d'argent exprimé dans la subordonnée rend pertinente l'offre de prêt effectuée par la superordonnée.

- (11) **{In case / if} you need any money** I can lend you some. (*Cambridge International Dictionary of English*, 1995 : 201) (*Au cas où / si vous avez besoin d'argent, je peux vous en prêter.*)

Inversement, l'éloignement est maximal entre les deux connecteurs dans le second type d'emploi signalé par l'*Oxford English Dictionary*, c'est-à-dire quand la locution *in case* peut être remplacée dans les contextes appropriés par *for fear that*, *lest* (*de peur que / de crainte que*), construisant une finalité négative qu'il est impossible de construire par l'intermédiaire de *if*. Ce sont ces emplois qui vont être étudiés ci-dessous.

2.2. In case et la construction d'une finalité négative

L'analyse de ce phénomène nécessite d'étudier le point de vue de l'énonciateur quant à l'événement envisagé, exprimé par la proposition *in case p*. Le point de vue qui importe ici ne concerne plus l'évaluation des chances d'actualisation (exprimée par les présupposés) mais est un jugement de valeur de l'événement qui peut être positif, neutre ou négatif, ce jugement motivant l'action pertinente exprimée dans la superordonnée *q*.

Les collocations habituelles avec *in case* montrent la fréquence de l'évocation d'événements qui sont l'objet d'une évaluation négative, ceci pouvant être lié à son origine étymologique : parmi les sept premières collocations hiérarchisées par ordre de fréquence par le BNC se trouvent *emergency*, *trouble* et *attack*. Dans ce cas, l'action pertinente exprimée dans la superordonnée est une précaution. La finalité négative s'ajoute alors à la valeur d'éventualité. La précaution envisagée peut renvoyer à deux types d'objectifs, qui construisent des degrés différents de finalité négative :

- L'action exprimée en *q* peut permettre de se prémunir contre les conséquences néfastes de l'événement éventuel comme le montre l'exemple classique *Take your umbrella in case it rains*. L'exemple est reformulé ainsi dans Huddleston et Pullum (2002 : 730) : *Take your umbrella in order to avoid getting wet if it rains*. Il s'agit là d'une finalité qui, tout en restant implicite, est aisément reconstruite : l'usage du parapluie pour se protéger en cas de pluie fait partie des connaissances partagées par les interlocuteurs, suscitant une inférence qui rend une explicitation inutile. Dans ce cas, l'événement est envisagé comme pouvant être actualisé, ce sont ses conséquences qui font l'objet de la précaution.

- La 'précaution' peut viser à empêcher l'événement considéré comme néfaste de se produire :

- (12) I don't want to give any details just **in case it gives other landlords any idea**. (BNC A0F1040). (*Je ne veux pas donner de détails de peur que cela ne donne des idées aux autres propriétaires.*)
- (13) We were discouraged, during the war, from keeping diaries, probably **in case these lethal documents should fall into enemy hands** [...]. (BNC B3F 1387). (*On nous dissuadait, pendant la guerre, de tenir un journal, de peur que ces documents dangereux ne tombent entre des mains ennemies.*)

Il est possible de reconstruire une hypothèse sous-jacente à ce type d'énoncés, hypothèse qui reprend la version inverse de l'action exprimée dans la matrice : *not q because if q, p*. Les exemples (12) et (13) peuvent être paraphrasés comme suit :

- (12') I don't want to give any details, because if I give details it may give other landlords ideas.
- (13') We were discouraged, during the war, from keeping diaries, probably because if we kept diaries, they might fall into enemy hands.

Pour que la superordonnée soit interprétée comme pouvant empêcher l'actualisation de l'événement, une négation portant sur un procès agentif y est la plupart du temps nécessaire¹⁵. Cette négation peut être syntaxique comme en (12) où la superordonnée est à la forme négative, ou lexicale comme en (13) avec l'emploi du préfixe *dis-*. C'est dans ce type de construction qu'une permutation avec *for fear (that)* ou *lest* (dans un registre formel) est pertinente. *For fear (that)* a pour fonction, comme *in case*, de motiver l'événement évoqué en *q* :

- (14) If you take a particular course of action for fear of something, **you take it because** you do not wish that thing to happen. Eg [...] *Few of us are prepared to admit to being happy for fear that we will be thought stupid*. (Collins Cobuild : 522)

L'évaluation négative de l'événement, qu'il s'agit donc d'empêcher, est alors explicite, de par le sens du noyau *fear (peur, crainte)* de la locution. Avec *in case* il est nécessaire d'inférer ce sens à partir du contenu des deux propositions mises en relation. Une reconstruction similaire est possible sans qu'il y ait négation en *q*, l'inférence se faisant à partir des connaissances partagées, comme le montre l'exemple (15), où le port des lunettes de soleil est envisagé pour éviter d'être reconnu :

- (15) I wore my sunglasses in case I was recognized. (emprunté à Declerck et Reed 2001 : 22)
(*Je portais/ Je mis mes lunettes de soleil de peur d'être reconnu.*)

15. Il n'y a cependant pas de négation quand l'action évoquée en *q* est connue par les interlocuteurs comme empêchant l'actualisation de *p*. Voir l'exemple (15) ci-après.

3. L'emploi adverbial : l'indéfini au plus haut degré

Étant donné que la fonction de *in case* permet d'introduire un événement éventuel justifiant l'énonciation de *q*, le fonctionnement adverbial, *just in case* \emptyset , est à première vue surprenant. L'interlocuteur s'attend à la mention de l'événement *p* servant de justification à *q* puisque c'est la fonction du connecteur *in case* de l'introduire et pourtant cet événement *p* n'est pas explicité. Ce fonctionnement est fréquent en langue orale, et la locution est alors régulièrement prémodifiée par l'adverbe restrictif *just*¹⁶.

L'absence de subordonnée peut être simplement due à une ellipse; *in case* a alors un rôle anaphorique indirect et l'antécédent (pris dans un sens large) peut être récupéré dans le contexte antérieur. L'exemple (16) peut être paraphrasé par (16') :

- (16) That's how it would be in general practice, if I ever got a job. They'd never let me forget it. **The practice delinquent.** Every female patient under sixteen tactfully diverted to one of the partners, **just in case.** (P.D. James, *The Black Tower*, p. 173). (*C'est ce qui se passerait en médecine générale si jamais je trouvais du travail. Ils ne me laisseraient jamais l'oublier. Le médecin délinquant. Toutes les patientes de moins de seize ans discrètement adressées à un confrère, juste au cas où.*)
- (16') [...] Every female patient under sixteen tactfully diverted to one of the partners, **just in case I was still a practice delinquent.**

Ce fonctionnement est alors comparable à celui de formes telles que *before* et *after*, qui peuvent être conjonctions ou prépositions, et sont aussi utilisées comme adverbes s'il y a eu auparavant mention d'un repère temporel.

Si l'antécédent n'est pas récupérable pour l'interlocuteur, ceci peut susciter un questionnement de sa part :

- (17) "Why do we have need of bits of paper?" "**Just in case.**" "**Just in case what?**" "Just in case at some future date we find ourselves needing to refer back to our agreement." (BNC H97). (« *Pourquoi avons-nous besoin de faire des papiers?* » « *Juste au cas où.* » « *Au cas où quoi?* » « *Juste au cas où dans l'avenir, nous avons besoin de nous rappeler notre accord.* »)

Mais le fonctionnement adverbial peut exprimer le degré maximal du caractère indéfini de l'événement. Le trait indéfini est en effet un trait sémantique fréquent des subordonnées introduites par *in case*. Dans les cas où l'événement est exprimé, il reste cependant virtuel, et il peut être difficile de l'évoquer de façon précise : cette caractéristique suscite fréquemment l'emploi de pronoms ou déterminants indéfinis : *anyone* est ainsi la collocation la plus fréquente donnée par le BNC. L'emploi adverbial (qui existe également en français, avec *au cas où* interprété comme *par précaution*) est le moyen d'exprimer le degré maximal du caractère indéfini d'un

16. Quand la subordonnée est exprimée, l'emploi de *just* est également possible, mais moins systématique.

événement à venir, il s'agit de tout événement possible pour lequel la réaction exprimée par *q* serait utile :

- (18) I can now go to Nepal for several weeks with a 12kg rucksack and only one or two things 'just in case' BNC G33 1708. (*Je peux maintenant partir au Népal pour plusieurs semaines avec un sac à dos de 12 kilos et juste une ou deux choses emportées 'au cas où.'*)

Conclusion

In case, issu du lexique mais grammaticalisé, répond à des besoins langagiers spécifiques que les connecteurs fonctionnels tels que *if* ne peuvent satisfaire, l'éventualité n'étant pas identique à une hypothèse quand celle-ci est aussi une condition. Son classement parmi les subordinants conditionnels, courant dans les grammaires, n'est donc pas justifié. Par ailleurs, sa polysémie, quand il y a finalité négative, n'est qu'apparente ; ce sens ne fait pas partie intrinsèque de *in case*, tout en étant rendu possible par ses traits sémantiques. L'interprétation de finalité négative dépend du contenu des propositions que la conjonction met en relation. *In case* permettant un enrichissement et une plus grande flexibilité de l'expression des locuteurs est, à notre avis, une bonne illustration de la motivation du passage d'une unité lexicale à une unité fonctionnelle. Le français dispose de locutions équivalentes à *in case* pour exprimer l'éventualité, *au cas où*, *pour le cas où*, dans lesquelles le noyau *cas* a la même origine que *case* en anglais, ainsi que *des fois que* en langue orale. Cependant, des différences existent sur le plan de la grammaticalisation, du potentiel syntaxique et également du sémantisme quant à l'expression d'une finalité négative. Une analyse contrastive nécessite une étude systématique sur corpus du fonctionnement en français, qui permettrait également de cerner la différence éventuelle d'emploi entre *au cas où* et *pour le cas où*.

Christiane ROCQ-MIGETTE

Université Sorbonne Paris Nord, Pléiade, UR 7338, F-93430, Villetaneuse, France

Bibliographie

- DECLERCK Renaat et REED Susan, 2001, *Conditionals, a Comprehensive Empirical Analysis*, Berlin, New York, Mouton de Gruyter.
- HUDDLESTON Rodney et PULLUM Geoffrey K., 2002, *The Cambridge Grammar of the English Language*, Cambridge, Cambridge University Press.
- QUIRK Randolph, GREENBAUM Sydney, LEECH Geoffrey et SVARTVIK Jan, 1985, *A Comprehensive Grammar of the English Language*, Londres, New York, Longman.

ROCQ-MIGETTE Christiane, 1997, *L'expression de la condition en anglais contemporain, comparaison avec quelques formes du français*, Thèse de doctorat, Université Paris 13, Atelier national de reproduction des thèses, 1998.

ROCQ-MIGETTE Christiane, 2003, « À l'origine d'un énoncé irréal : connecteurs et contexte », ALAES, Université Paris IV, Journée sur l'Irréal (18 janvier 2003), en ligne, <https://alaes-france.files.wordpress.com/2015/04/migette2003.pdf>.

Dictionnaires

Collins Cobuild English Language Dictionary, 1987, London and Glasgow, Collins.

Grand Robert de la Langue Française, 2001, 2^e édition dirigée par Alain Rey. Paris, Dictionnaires le Robert.

Klein's Comprehensive Etymological Dictionary of the English Language, 1971, Amsterdam, Oxford, New York, Elsevier Scientific Publishing Company.

Oxford English Dictionary, 2nd edition on CD-ROM, 2004, Oxford, Oxford University Press.

Corpus (les dates sont celles des éditions utilisées)

British National Corpus (BNC), en ligne, <https://www.english-corpora.org/bnc/>.

CHRISTIE Agatha, 1990, *The Seven Dials Mystery*, Londres, Harper Collins.

JAMES Phyllis D., 1975, *The Black Tower*, Londres, Sphere Books.

JAMES Phyllis D., 1989, *Devices and Desires*, Londres, Penguin Books.

MANSFIELD Katherine, 1922, *The Garden Party*, dans *Short Stories*, 1988, Presses Pocket.

LE PÉRIPHRASTIQUE, OU QUAND PASSÉ ET FUTUR FINISSENT PAR SE DONNER LA MAIN

Le linguiste est, comme l'auteur littéraire, un passionné de langage – à la réserve près qu'il en est avant tout un observateur, et non pas un créateur. Je suis pour ma part un linguiste un peu particulier, *sociolinguiste*, surtout préoccupé des aspects externes de la langue et de la coexistence des langues, ce qui m'a conduit jusqu'à la sociologie de la littérature à travers les écritures bilingues et l'autotraduction. Si bien que lorsque je me hasarde en linguistique – la vraie? –, je le fais essentiellement à travers des réflexions sur la norme. Et c'est le cas aujourd'hui : je considère l'emploi du futur historique périphrastique comme une norme d'usage, que les historiens ont imposée, surtout dans le discours oral, et que le locuteur lambda, moi compris, reprend comme une antienne sans s'interroger sur son bien-fondé.

Autre décalage, au moment de rendre hommage à Ariane Desporte : elle est lexicographe et mon point d'entrée est donc morphosyntaxique. Heureusement pour moi, Lagae, Carlier et Benninger (2002) viennent à mon secours en déclarant que

Même à l'intérieur d'une même langue, on ne peut admettre l'existence d'une réelle frontière entre grammaire et lexicale. En effet, certains marqueurs temporels ou aspectuels se trouvent dans la zone frontière entre grammaire et lexicale. Il en va ainsi des semi-auxiliaires d'aspect du français : leur origine étant lexicale, ils ont subi un processus de grammaticalisation qui n'a toutefois pas entièrement abouti.

Or, c'est précisément du verbe *aller* comme semi-auxiliaire immédiatement suivi d'un infinitif, que j'ai l'intention de traiter à travers la phrase : « Louis XIV va faire du pavillon de chasse de son père un magnifique palais », qui est bien loin d'être un *hapax* historiographique. Il se trouve en outre que, parmi les langues romanes, l'espagnol – avec la tournure *ir a + infinitif* – et surtout le catalan – avec son couple antagonique *anar a + infinitif* et *anar + infinitif* – nous offrent la possibilité de faire des comparaisons intéressantes, que j'assortirai de considérations traductologiques et sociolinguistiques pour ces mêmes langues et d'autres.

1. Temps « historiques » et discours d'historiens

Dans l'article de 2002, intitulé « Le présent et le futur “historiques” : des intrus parmi les temps du passé? », qu'elle consacre à ces usages dits « historiques », parce qu'ils servent à relater l'Histoire et qu'ils émanent des spécialistes en la matière – à savoir des historiens –, Françoise Revaz se livre en préambule à un repérage diachronique éclairant :

On constate dans l'écriture de l'Histoire au xx^e siècle un abandon progressif des temps du passé (imparfait, passé simple, plus-que-parfait) au profit du présent. Dans les écrits des historiens (ouvrages et articles historiques, mais aussi thèses universitaires), l'usage du passé simple comme temps de base de la trame événementielle semble être de règle jusque dans les années quarante. Ensuite, le présent s'impose, d'abord en alternance avec le passé simple, puis de façon dominante dans les deux dernières décennies du siècle. Dans les manuels scolaires, l'Histoire est rédigée aux temps du passé jusqu'à la fin des années cinquante. Un changement s'amorce dans les années soixante. Si certains continuent de pratiquer la narration au passé, d'autres optent résolument pour la narration au présent. Quelques auteurs enfin sont partagés : ils juxtaposent chapitres au présent et chapitres au passé. Dès les années quatre-vingt, la narration au présent domine dans les manuels.

Revaz prend soin néanmoins de nuancer son propos en ajoutant : « Ce bref aperçu est bien sûr caricatural et les choses ne se sont pas déroulées de façon aussi linéaire. » Il n'empêche que, même s'ils sont devenus la norme, les emplois du présent et du futur historiques se heurtent à la vision classique de la grammaire, et même de la linguistique lorsqu'elle en vient à se préoccuper d'énonciation. Françoise Revaz cite opportunément à cet égard un extrait du premier tome des *Problèmes de linguistique générale* où Benveniste (1966 : 238-239) affirme que :

L'énonciation historique, aujourd'hui réservée à la langue écrite, caractérise le récit des événements passés. Ces trois termes, « récit », « événement », « passé », sont également à souligner. Il s'agit de la présentation des faits survenus à un certain moment du temps, sans aucune intervention du locuteur dans le récit. Pour qu'ils puissent être enregistrés comme s'étant produits, ces faits doivent appartenir au passé.

Revenons à présent vers les différentes modalités d'expression du futur en langue française. Dans un article qui envisage une perspective acquisitionnelle destinée à des formateurs de FLE, Martin Howard résume les modalités suivantes :

L'expression du futur en français consiste en un choix entre trois formes morphologiques, à savoir le futur fléchi, le futur périphrastique et le présent. Les grammaires prescriptives proposent que l'emploi de chaque forme soit contraint par leurs valeurs sémantiques qui se distinguent nettement. De ce point de vue, les grammaires prescriptives mettent l'accent sur le sens immédiat, imminent, engagé et certain du futur proche [...], alors que le futur fléchi exprime les sens contraires, c'est-à-dire moins imminent, moins immédiat, moins engagé et moins certain – il est soi-disant plus neutre [...]. Pour le présent, ses

valeurs du futur sont généralement analogues à celles du futur proche – il marque des événements dont le déroulement est certain [...]. (2009 : 89-90)

Si l'on considère que dans cet exposé, « futur périphrastique » et « futur proche » sont des synonymes, on voit bien comment le futur périphrastique et le présent ont vocation à être les outils privilégiés des historiens, dans la mesure où ces derniers ne relatent que des événements accomplis « dont le déroulement est [d'autant plus] certain » qu'ils appartiennent au passé. Grevisse et Goosse éclairent de manière plus précise encore la visée exprimée par le futur historique : elle se veut prospective, en positionnant en quelque sorte le curseur sur un début de procès inscrit dans le passé par rapport au temps de l'énonciation de l'historien – ce qui confirme au passage le point de vue que nous avons vu exprimer par Benveniste. *Le bon usage* nous apprend donc que :

Dans les exposés historiques, on peut employer le futur simple pour énoncer un fait futur par rapport aux événements passés que l'on vient de raconter (notamment quand ceux-ci sont exprimés par le présent historique). Ex. : [s'agissant du peintre Van Gogh] « Son œuvre aura peu d'échos et il ne vendra qu'une seule toile de son vivant ».

Le recours au présent historique ayant valeur d'actualisation – Revaz dit : un « effet de “présentification” : le présent permettrait de montrer le passé comme si on l'avait sous les yeux » – susceptible de mieux impliquer l'énonciataire dans le procès relaté, le futur s'inscrit comme son prolongement chronologique exprimant le devenir du fait tel qu'il a été rendu par le présent. Pour citer à nouveau Françoise Revaz, « [la] valeur de base [du futur] est simplement une valeur de “projection” par rapport à un moment de référence posé ou présupposé dans le texte ».

On pourrait du reste être tenté d'établir une comparaison entre futur historique et conditionnel, lorsque celui-ci n'a pas valeur conjecturale mais celle de « futur du passé » (ex. : « il se remémorerait jusqu'à sa mort les jours de son enfance ») que partagent le français et l'espagnol. On sait en effet que la désinence d'imparfait renvoie à un événement passé, dont le procès commence dans le passé et est envisagé de manière prospective, jusqu'à un terme lui aussi inclus dans le passé. Néanmoins, la ligne de partage entre futur historique et conditionnel tient précisément à l'ancrage discursif, qui dans un cas est le présent, et dans l'autre, clairement le passé : selon un principe participant de la concordance des temps, la valeur de « présentification » dévolue au présent historique fait défaut au conditionnel, qui n'est jamais qu'un « futur du passé » – qui plus est, un des « temps inactualisants », selon la classification de Gilles Luquet (2000).

2. *Aller*, comme semi-auxiliaire

Pour en revenir à l'opposition entre futurs flexionnel et périphrastique, on retiendra l'observation faite par Grevisse et Goosse, selon laquelle « Le futur est fortement concurrencé, surtout dans la langue parlée, soit par le présent, soit par des périphrases

au moyen de semi-auxiliaires : *aller*, mais aussi *devoir*, *vouloir*, etc. ». Et si, toujours dans l'ouvrage de référence que constitue *Le bon usage*, nous nous reportons à l'entrée « Semi-auxiliaires », nous constatons qu'il y est affirmé d'emblée que « *Aller* comme semi-auxiliaire est particulièrement fréquent » (p. 1192), puis que « Ce futur périphrastique est un redoutable concurrent du futur simple : On a calculé qu'on l'employait une fois sur trois [on peut supposer qu'il s'agit d'une proportion observée à l'oral]. Mais – poursuivent Grevisse et Goosse – il sert aussi dans la langue écrite la plus élaborée¹. » Sans doute, davantage encore, et de plus en plus...²

Aller + infinitif est toujours considéré par les spécialistes de linguistique française comme une périphrase aspectuelle. Dans un article récent, Laurent Gosselin (2011) exprime néanmoins un flottement durable dans son appréciation :

Si les réponses ont largement varié au cours de l'histoire de la grammaire française (cf. Gougenheim 1929), *elles ne sont nullement stabilisées aujourd'hui*. On observe principalement trois types de position (*dont la présentation est souvent hésitante et embarrassée*) :
 – les périphrases aspectuelles relèvent de l'aspect lexical et n'appartiennent donc pas au système grammatical (Wagner et Pinchon 1962 : 298, Imbs 1960 : 6, Martin 1971 : 140);
 – les périphrases aspectuelles marquent l'aspect grammatical (Leeman-Bouix 1994 : 51, Barcelo et Bres 2006 : 15);
 – certaines seulement marquent l'aspect grammatical; on retient généralement *aller* Vinf (Touratier 1996 : 181) auquel on adjoint parfois *venir de* Vinf (Vet 2008).

Il me paraît plus plausible que ces périphrases relèvent du domaine grammatical que du lexical, dans la mesure où il s'agit de formes verbales à part entière (ici, *aller* se conjugue) et non d'un simple désignant lexical (fût-il accordable). De même, ces périphrases appartiennent plutôt au discours qu'au système de la langue, puisqu'elles insistent davantage sur le développement du procès que sur son seul aboutissement (ce qui relève de l'intentionnalité), pris en charge par un futur qui occupe une case bien déterminée (il est de ce point de vue, selon la terminologie saussurienne, "opposable"). En fait, si les caractérisations que l'on peut faire de ces périphrases sont soumises à débat et résistent aux affirmations péremptoires, c'est sans doute qu'il convient de souscrire au point de vue de Lagae, Carlier & Benninger déjà mentionné, à savoir que : « leur origine étant lexicale, ils ont subi un processus de grammaticalisation qui n'a toutefois pas entièrement abouti ».

Cet écart entre futurs flexionnel et périphrastique est confirmé par Agnès Celle dans son ouvrage *Étude contrastive du futur français et de ses réalisations en anglais* (1997). Pour elle, « Le futur est un marqueur temporel qui renvoie à l'avenir de façon externe alors que *aller* + inf. est une forme repérée ». Repérée, elle l'est, dit-elle, par rapport à la situation préalablement posée, généralement par le biais du présent historique ou du futur flexionnel. Selon Celle, on peut avoir dans le même texte une « Alternance

1. Au Canada, par ex. la thèse de Carmen Leblanc, dirigée par Shana Poplack : *Le futur périphrastique dans le français parlé : une question d'habitude* (2007).

2. Sans doute des études existent-elles sur ces récurrences d'usage; dans le cas contraire, elles seraient à mener.

aller + inf. qui caractérise une situation passée et le futur qui opère par décrochages successifs pour construire des occurrences » (p. 192).

Au-delà de la récurrence observée par Grevisse et Goosse d'un tiers des occurrences pour le périphrastique, il serait intéressant de vérifier ce qu'il en est en français de l'évolution que commente Vanhecke (2004) dans son article à visée contrastive entre ces deux langues.

Généralement, on considère que la construction *aller* + infinitif ne s'est grammaticalisée comme futur périphrastique que dans la partie occidentale de la Romania (français, espagnol, portugais). En italien, la construction *andare a* + infinitif est très fréquente au sens littéral de "se déplacer physiquement pour infinitif", mais du moment que l'idée de déplacement n'est plus impliquée, la tournure poserait problème : l'italien normatif n'accepte guère qu'elle soit employée comme futur analytique. Aussi est-elle absente, comme expression du futur, des grammaires traditionnelles de l'italien.

Or, d'après cet auteur, « le dépouillement de cinq pièces de théâtre italiennes, ainsi que de messages apparus sur les forums d'une dizaine de sites italiens, nous apprend qu'à l'heure actuelle, la tournure *andare a* + infinitif – avec une moindre implication de mouvement – est bel et bien entrée dans la langue courante »...

3. Des choix (pragmatiques) en discours

Nous voilà donc parvenus nous aussi à l'étape contrastive de cet exposé. Contrairement à ce qu'affirme Vanhecke, le roumain, langue romane orientale s'il en est, a recours à trois formes concurrentes, toutes périphrastiques, pour exprimer le futur³ ; pour ce qui est des romans occidentaux, le portugais (à l'instar, du reste, du français *je vais faire* et de l'occitan *vau far*) se distingue de l'italien, du castillan et du catalan par un usage transitif (*vou fazer*) et non pas régi par la préposition *a* qui accompagne, respectivement dans ces trois dernières langues les verbes *andare*, *ir* et *anar*. L'emploi de la préposition *a* issue du *AD* latin lève ici toute ambiguïté quant à la valeur prospective de la périphrase. Commençons par envisager le cas de l'espagnol.

Dans le long article que Francisco Matte Bon consacre aux « Maneras de hablar del futuro en español entre gramática y pragmática » (2006), on retrouve sous la plume de ce linguiste les éléments mis jusqu'ici en évidence au sujet de la périphrase française *aller* + infinitif. Qu'on en juge :

Es frecuente que se considere la perifrasis como variante alternativa del futuro, sin que se haga hincapié en las diferencias que existen entre estos dos recursos.

De hecho, son ocasionales los entornos donde realmente se puede sustituir una opción por otra sin sacrificar contenidos. La diferencia fundamental estriba en la mayor inmediatez de lo expresado por la perifrasis con respecto al futuro.

3. Je remercie grandement Gilbert Fabre pour cette suggestion.

On retrouve également dans ses commentaires les aspects pragmatique-discursifs mis en évidence pour l'équivalent français, et qui conviennent tout particulièrement à l'expression d'un futur historique périphrastique :

Ir a + infinitivo señala que no hay relación directa entre el sujeto y el verbo. Esa relación pasa por el enunciador o por el interlocutor
 – Sensación de mayor implicación del enunciador;
 – Sensación de mayor proximidad con el contexto de enunciación;
 – Mayor informalidad

De la même manière que l'avait observé Agnès Celle, le futur périphrastique nécessite un point d'appui et n'intervient, en espagnol aussi, qu'à la suite d'une occurrence au présent ou au futur fléchi :

La perifrasis interviene solo en un segundo momento, cuando el enunciador siente la necesidad de subrayar que no está dejando que los hechos se desarrollen solos, para explicitar su compromiso.

S'agissant du périphrastique historique, l'historien, en tant qu'énonciateur, contrôle le récit, à la fois du fait de son expertise par rapport au public récepteur et de la distance temporelle qui lui permet de connaître l'aboutissement déjà opéré, la trajectoire qui y a conduit, et même d'analyser les raisons qui y ont présidé. En un mot, c'est son omniscience en tant que narrateur qui lui donne l'accès et le droit à l'usage du périphrastique. Enfin, Matte Bon insiste sur le fait que l'utilisateur est en situation de pouvoir jouer en connaissance de cause des recours expressifs que lui offre la langue, pour une mise en discours adaptée à son propos :

Los usos de cada uno de estos operadores se interpretan en estrecha relación con los contextos en los que se encuentran, es decir, con los demás operadores presentes.

Le parallélisme français/castillan fonctionne donc, linguistiquement et discursivement, à plein ; sauf que l'usage du futur périphrastique par les historiens est un phénomène qui n'est pas partagé par les Espagnols, au même motif que celui mis en avant par les Services linguistiques de l'UOC⁴ (Universitat Oberta de Catalunya) pour ce qui est de la tournure catalane *anar a + infinitif* :

Aquesta construcció és correcta quan no és perifràsi, sinó que es fa servir en sentit propi, quan anar vol dir 'mourre's', 'dirigir-se a'.
És incorrecta com a perifràsi d'imminència. També és incorrecta amb el verb en imperfecte d'indicatiu que indica intenció en el passat.

4. <https://www.uoc.edu/portal/ca/servei-linguistic/criteris/gramatica/verbs/index.html#9>.

Dans l'esprit du rédacteur, il s'agit bien sûr – comme nous allons le voir – de distinguer *anar a* + infinitif, qui est ici traité, de *anar* + infinitif (sans préposition), répertorié par les grammaires catalanes comme « *perfecte perifràstic* ». Contrairement au *ir a* + infinitif de l'espagnol et au *aller* + infinitif du français, on souligne que *anar a* + infinitif n'est pas en catalan une « périphrase d'imminence », et que cet usage est dévolu au futur fléchi (on ne dit pas *què vas a fer?* mais *què faras?*).

La tournure transitive *anar* + infinitif constitue une singularité du catalan au sein de l'ensemble des langues romanes, parce qu'il exprime le passé révolu – comme équivalent du passé simple français ou du *pretérito perfecto* espagnol. Nous sommes donc aux antipodes des expressions examinées jusqu'à présent. Un autre trait caractéristique de la langue catalane est de posséder deux formes concurrentes d'expression du parfait : le périphrastique et le parfait dit « simple »⁵.

Le *Llibre d'estil* de l'Université Pompeu Fabra⁶ dissipe d'éventuels malentendus sous forme de la recommandation suivante :

Considerem el perfet perifràstic més propi del registre estàndard que no pas el perfet simple, que generalment es considera més propi de registres dialectals o marcadament cultes.

Quant au « Cub Criteris » de l'Université de Barcelone⁷, il adopte cette formulation :

És preferible usar el passat perifràstic en una expressió oral o escrita que vulgui ser planera i molt assequible. Les formes simples es poden fer servir quan el text té un cert grau de formalitat (documents acadèmics, jurídics, manuals, convenis i acords institucionals, escrits literaris, etc.).

Le paradoxe est donc que les formes dites « simples » correspondent à des usages plus soutenus (*marcadament cultes*, ou marqués par la *formalitat*), que ceux, plus standard (non marqués) et donc plus accessibles (*molt assequible*) correspondant au périphrastique. Notre attention doit être attirée par un élément consigné dans le premier extrait, qui renvoie le « parfait simple » à des « *registres dialectals* ». En fait, il s'agit ici de formes archaïsantes, telles qu'elles apparaissaient dans la littérature médiévale catalane, et que le standard, essentiellement urbain barcelonais, promu par Pompeu Fabra puis l'IEC, a consigné mais non préconisées. La forme périphrastique, à l'image de l'évolution très contemporaine observée pour le futur italien, aurait donc eu tendance à se substituer à la forme fléchie, du moins dans les registres informels, tout spécialement oraux. Cette évolution vers l'analytique ne doit pas manquer, comme nous allons y insister, de nous interpeller.

5. Il existe une abondante littérature scientifique sur le « perifràstic », dont la thèse de Immaculada Fàbregas *Le prétérit parfait périphrastique <VADO + Infinitif> : contribution à l'analyse d'un trait idiomatique du catalan* (1998) rend compte.

6. Voir <https://www.upf.edu/web/lilibre-estil/verbs>.

7. Voir <https://www.ub.edu/cub/criteri.php?id=474>.

4. Au-delà des apparences

Parvenus à ce point de nos investigations, nous pourrions esquisser une sorte de bilan d'étape. On voit bien comment, en français et en catalan, les formes périphrastiques se sont spécialisées dans des usages visiblement antithétiques : l'une exprimant une visée prospective, l'autre une visée rétrospective. Le point commun serait cependant celui d'une rupture, l'une établie entre le présent de l'énonciation (dans le cas du futur historique périphrastique français, celui de l'historien) et les faits narrés (relevant d'un présent historique de l'énoncé, qui replace le curseur initial du procès à un moment quelconque, éloigné ou pas, du passé) ; l'autre, du fait de l'expression d'un passé révolu disjoint du présent de l'énonciation. On voit aussi comment, en catalan, la présence ou l'absence de la préposition *a* opère une importante scission entre une expression singulière du passé et celle du seul mouvement, le futur fléchi étant le seul à exprimer le devenir, contrairement au périphrastique castillan, en charge des deux voies sémantiques.

Or, c'est précisément la spécialisation de la tournure périphrastique du côté du passé révolu, en catalan, qui peut nous conduire à revisiter nos analyses précédentes. D'une part, *aller* + infinitif, dans son usage historique, sert à se reporter dans le passé : il combine habilement une part rétrospective qu'il habille de prospectif, alors même qu'il exprime du révolu – cela même que formule le *anar* + infinitif du catalan. C'est par l'aspect que ces deux périphrastiques se distinguent, alors qu'ils prennent en charge le même matériau factuel.

Par ailleurs, on doit s'interroger sur le degré d'usage des différentes formes de parfait dans les trois langues comparées : l'abandon aux formes écrites et soutenues du passé simple français, l'apparente grandement au « parfait simple » du catalan relativement exclu du standard, et le passé composé serait alors, rapport au présent mis à part – ce qui n'est certes pas anodin –, relativement parallèle au *perifràstic* catalan, parce qu'analytique. Quel est le rapport de fréquence entre la forme périphrastique espagnole *ir a* + infinitif, que nous avons donnée comme équivalente de *aller* + infinitif ? Sans doute la part dévolue au *pretérito perfecto* espagnol est-elle bien plus importante que celle du passé simple français, dans la mesure même où l'usage du passé composé empiète sur le champ du passé simple.

Néanmoins, les travaux contrastifs menés par Agnès Celle sur « le futur français et [...] ses réalisations en anglais » peuvent nous fournir une indication précieuse, surtout dans la mesure où le champ du prétérit anglais et celui du *pretérito perfecto* espagnol sont similaires. C'est à travers l'exercice de transposition que suppose la traduction du français vers l'anglais que surgit et se dénoue cette problématique :

Le prétérit [anglais] est donc généralement la traduction d'*aller* + *inf.* dans le récit et des déterminations aspectuelles viennent marquer le repérage par rapport à une situation. L'alternance futur et *aller* + *inf.* est toujours traduite par un prétérit en anglais. (Celle 1997 : 190)

Resterait à vérifier scrupuleusement ce qu'il en est en espagnol. Pour autant, nous débouchons à travers la comparaison interlinguistique sur un autre grand paradoxe : alors que nous avons vu s'opposer, en dépit de leur parallélisme structurel, *aller* + infinitif et *anar* + infinitif, en tant qu'expressions de visées prospective et rétroactive, voilà que *aller* + infinitif serait susceptible de se réduire, dans une traduction « faute de mieux », à coup très probablement sûr, à un prétérit en anglais (Agnès Celle a tout de même consacré un ouvrage scientifique à cette question), et vraisemblablement aussi en castillan. Ainsi donc le *va faire*, prêté à Louis XIV dans son extension et embellissement du château de Versailles, ne serait pas si distant qu'il y paraît d'un *va fer* (= *fit*) catalan, lui-même équivalent aussi bien d'un *made* anglais que d'un *hizo* espagnol.

5. Une « logique historique » de présentification

Quel pourrait être le motif de ce rapprochement apparemment « contre nature » ? Rappelons que la réflexion menée ici s'est revendiquée sous l'angle de l'usage et des normes qui le régissent (et non pas des normes référentielles). Remontons le cours de notre propos pour en revenir aux constatations de Françoise Revaz sur l'usage du passé simple français, propre au milieu du xx^e siècle. Son abandon, dans le discours historique, au profit du présent, du futur flexionnel et du futur périphrastique, signale un marquage sociolinguistique de ce temps, qui est inconnu dans les autres langues romanes, tout comme par ailleurs en anglais. Le dépérissement du « parfait » ne s'effectue que dans les registres non formalisés, tandis que le maintien du « parfait simple » catalan dans les registres formalisés s'inscrit sur l'autre versant de la même ligne de fracture.

Les formes périphrastiques, sans doute du fait de leur nature analytique (en quelque sorte, « bricolées » à partir d'un « principe d'économie » flexionnelle), paraissent mieux coller à la matérialité du quotidien, et donc d'une voie « populaire⁸ », alors que les formes « simples », issues du latin, pour ce qui est des langues romanes, sont plutôt l'apanage des locuteurs ou des domaines cultivés. Ainsi donc, on peut être tenté de conclure que, selon les langues, le périphrastique prospère à la mesure du marquage de la forme simple⁹. S'il est vérifié que le périphrastique gagne du terrain actuellement en Italie, c'est dans les registres « colloquiaux » d'une communication de plus en plus informelle ; en revanche, si le périphrastique s'emploie moins en castillan que dans les autres langues comparées, c'est vraisemblablement parce que c'est avant tout le rapport grammatical au présent qui distingue *pretérito perfecto* et *pretérito compuesto*, et qu'il n'y a là aucune trace de marquage sociolinguistique.

8. De la même manière que les verbes s'alignent, aussi bien chez les locuteurs témoignant une insécurité linguistique que dans le *spanglish*, sur le paradigme verbal du 1^{er} groupe.

9. Ce marquage, clivant et/ou inhibiteur (dans le domaine des représentations sociales), en faisant baisser les usages, contribue aussi à abaisser le niveau de compétence ; et la spirale négative, ainsi, se rétroalimente.

Dès lors, pourquoi le français – et en particulier le champ de l’historiographie, entendue au sens propre d’une écriture de l’Histoire – serait-il la langue par excellence du futur périphrastique? Si, une nouvelle fois, nous faisons retour sur les évolutions chronologiques d’usage introduites dans l’article cité de Françoise Revaz, sans doute peut-on mettre ce phénomène – sans doute d’abord une mode, aujourd’hui devenue la norme – il semble difficile de disjoindre l’apparition du présent et du futur (simple ou périphrastique) historiques, de l’éclosion et du développement, en France, dès les années 1930, de l’École des Annales, qui a révolutionné la perspective historique. À cet égard, comment ne pas voir dans les propos de Lucien Febvre (1943) une invitation à la « présentification »?

Il faut que l’histoire cesse de vous apparaître comme une nécropole endormie, où passent seules des ombres dépouillées de substance. Il faut que, dans le vieux palais silencieux où elle sommeille, vous pénétriez, tout animés de la lutte, tout couverts de la poussière du combat, du sang coagulé du monstre vaincu – et qu’ouvrant les fenêtres toutes grandes, ranimant les lumières et rappelant le bruit, vous réveilliez de votre vie à vous, de votre vie chaude et jeune, la vie glacée de la Princesse endormie...

Comment l’histoire ne se serait-elle pas emparée de ces deux « temps actualisants » que sont le présent et le futur? Comment, dans ce dernier cas, n’aurait-elle pas préféré la forme périphrastique, en raison même de sa nature analytique qui fait coller le discours émis et le destinataire visé au plus près du « combat » et des « lumières » d’une « vie chaude et jeune » plutôt qu’un passé simple, expression, certes également « actualisante », mais d’une vie tellement « glacée » de par sa rupture avec le présent, qu’il ne trouve à se réfugier que dans des registres qui tiennent du « palais silencieux » du pouvoir et du savoir codifiés?...

Christian LAGARDE

Université de Perpignan Via Domitia

Bibliographie

- BENVENISTE Émile, 1966, *Problèmes de linguistique générale I*, Paris, Gallimard, p. 238-239.
- CELLE Agnès, 1997, *Étude contrastive du futur français et de ses réalisations en anglais*, Gap, Ophrys.
- FÀBREGAS Immaculada, 1998, *Le prétérit parfait périphrastique <VADO + Infinitif> : contribution à l’analyse d’un trait idiomatique du catalan*, thèse de doctorat, Université Rennes 2.
- FEBVRE Lucien, 1943, « Propos d’initiation : vivre l’histoire », *Annales d’Histoire sociale*, n° 3, p. 5-18, en ligne, https://www.persee.fr/doc/ahess_1243-2571_1943_num_3_1_3073.
- GOSSELIN Laurent, 2011, « L’aspect de phase en français : le rôle des périphrases verbales », *French Language Studies*, n° 21, p. 149-171, en ligne, <https://doi.org/10.1017/S0959269510000359>.

- GREVISSE Maurice, 1993, *Le Bon Usage*, éd. refondue par André Goosse (13^e éd.), Bruxelles, Duculot, De Boek.
- HOWARD Martin, 2009, « Compétence sémantique et compétence socio-pragmatique en français L2. Le cas de l'apprenant avancé et son acquisition du futur, du subjonctif et du conditionnel », dans O. Galatanu, M. Pierrard et D. Van Raemdonck (éds), *Construction du sens et acquisition de la signification linguistique dans l'interaction*, Bruxelles, Peter Lang, p. 87-102.
- LAGAE Véronique, CARLIER Anne et BENNINGER Céline (éds), 2002, *Temps et aspect : de la grammaire au lexique*, *Cahiers Chronos*, n° 10.
- LEBLANC Carmen, 2007, *Le futur périphrastique dans le français parlé : une question d'habitude*, thèse de doctorat, Université d'Ottawa, en ligne, <http://dx.doi.org/10.20381/ruor-13089>.
- LUQUET Gilles, 2000, *Regards sur le signifiant*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- MATTE BON Francisco, 2006, « Maneras de hablar del futuro en español entre gramática y pragmática », *redELE*, n° 6, en ligne, <https://www.educacionyfp.gob.es/dam/jcr:32d4e732-fdfe-4d29-96ae-c113c693bcfe/2006-redele-6-09mattebon-pdf.pdf>.
- REVAZ Françoise, 2002, « Le présent et le futur "historiques" : des intrus parmi les temps du passé? », *Le français d'aujourd'hui*, n° 139, p. 87-96, en ligne, <https://doi.org/10.3917/lfa.139.0087>.
- VANHECKE Tine, 2004, « Futur périphrastique en italien et en français », Communication au colloque Chronos de septembre 2004, en ligne, <http://www.unige.ch/lettres/latl/chronos/vanhecke.doc>.

HOMMAGE « À UNE DAME DE FAUVE VÊTUE »

Hommage « À une dame de fauve vêtue » est une tentative de traduction d'un sonnet de Luis De Góngora, dont il existe deux traductions, par François Turner (1998) et Michel Host (2002).

1584

Del color noble que a la piel vellosa
de aquel animal dio naturaleza,
que de corona ciñe su cabeza,
rey de las otras, fiera generosa,

vestida vi a la bella desdeñosa,
tal, que juzgué, no viendo su belleza,
(según decía el color con su fiereza)
que la engendró la Libia ponzoñosa;

mas viéndola, que Alcides muy ufano
por ella en tales paños bien podía
mentir su natural, seguir su antojo,

cual ya en Lidia torció con torpe mano
el huso, y presumir que se vestía
del nemeo león el gran despojo.

Luis de GÓNGORA

Sur différents manuscrits figure l'épigraphe : « A una dama vestida de leonado ». Elle autorise le titre de la traduction proposée.

Hommage « À une dame de fauve vêtue »

De la noble couleur qu'à la peau duveteuse
du superbe animal nature sut donner,
en outre le laissant sa tête couronner
parmi les autres roi, en bête généreuse,

je vis que se parait la belle dédaigneuse,
et je crus, ne pouvant sa beauté soupçonner
tant sur elle obligeait le fauve à frissonner,
qu'elle était de Libye engeance vénéneuse;

mais aussitôt je vis qu'Hercule tout heureux
soumis eût revêtu ses effets vaporeux,
cachant son naturel pour son désir hâter,

comme il avait filé gauchement la quenouille
en Lydie autrefois, et feindre de porter
du lion néméen l'imposante dépouille.

Maryse VICH-CAMPOS, 2014.

RÉSUMÉS

Michel MOLIN

En voiture à l'époque romaine de la Gaule à Babylone

L'abondance des mots gaulois désignant des types de chars ou de voitures dans l'Antiquité témoigne du savoir-faire des Celtes en matière de charronnerie. Celui-ci est aussi attesté par l'adoption de ces types de véhicules dans l'ensemble de l'empire romain et des termes qui les désignent par le latin, le grec d'époque impériale et même l'araméen dans le Talmud de Babylone.

Mots-clés : Araméen, Celtes, charronnerie, gaulois, grec, hébreu, latin.

Sarah PECH-PELLETIER

Jouer sur les mots pour contourner la loi : l'exemple de la domesticité madrilène aux XVI^e siècle et XVII^e siècles

En s'appuyant sur des sources d'archives – recensements de paroissiens de la fin du XVI^e siècle et actes notariés du XVII^e siècle –, cet article met en évidence comment, au sein des maisons de la haute noblesse madrilène, les maîtres jouent sur les mots afin de contourner les lois somptuaires qui visent à limiter le nombre de domestiques. Ainsi, afin de transgresser la loi sans y toucher, les maîtres adoptent deux types de stratégies. La première stratégie consiste à rester dans le flou quant à la relation qui unit un grand nombre de personnes avec le maître de maison. Pour ce faire, ils déclarent aux recenseurs et notaires des statuts aux contours et limites indéfinissables – *criados*, *familiares*, *paniaguados* et *mozos* – ce qui cache le recrutement de nombreux serviteurs surnuméraires. La seconde stratégie, à l'inverse, s'inspire des traités d'économie domestique qui décrivent l'organisation idéale d'une grande maison et repose donc sur l'emploi d'un maximum de substantifs différents pour prouver que chaque domestique a une place unique et nécessaire, avec des tâches bien délimitées et absolument pas redondantes. Dans les deux cas, les potentialités du lexique sont efficacement mises à contribution et les autorités peinent à endiguer ces microcosmes domestiques dont il est aussi malaisé de démontrer l'existence que l'inutilité.

Mots-clés : Espagne, Siècle d'Or, Madrid, domesticité, lois somptuaires, recensement, traités d'organisation des maisons, stratégies langagières.

John HUMBLEY

François Rabelais et le français de la botanique : trait d'union entre l'Antiquité et les Lumières

Le français de la botanique commence à prendre forme à la Renaissance dans les traductions et les imitations des auteurs de l'Antiquité. Rabelais représente dans cette transmission une étape importante, car on relève encore dans les dictionnaires encyclopédiques des XVII^e et XVIII^e siècles de multiples traces de l'agencement textuel et des stratégies lexicales qui caractérisent notamment la description de la plante imaginaire, le pantagruélion.

Mots-clés : lexique, dictionnaire, diachronie, botanique, Rabelais.

Bernard DARBORD

Fe, *fuza*, *confianza*, à propos de la *fidēs* et de ses dérivés, dans la langue de don Juan Manuel (Espagne, XIV^e siècle)

Fidēs est un mot latin dont le signifiant et le signifié méritent une analyse. En espagnol, le vocable *fe* a connu une forte dérivation, tant dans le domaine nominal (*fuza*, *fianza*) que dans le domaine verbal. *Fidēre*, *fidēre* et **fidāre* (>*fiar*) sont des formes verbales qui en disent long sur le contenu malléable de ce signifié et sur les paradigmes analogiques impliqués. En prenant pour *corpus* l'œuvre de don Juan Manuel, nous essaierons de réfléchir sur le mot *fe*, sur ses applications au domaine juridique et à celui de la religion, ainsi que sur le champ lexical qu'il détermine.

Mots-clés : sémantique lexicale, sémantique de l'énoncé, Espagne (XIV^e siècle), Don Juan Manuel, étymologie, spiritualité, vassalité.

José A. PASCUAL

Notas sobre Gabriel García Márquez, cuidadoso corrector de sí mismo

Même si l'écriture de Gabriel García Márquez donne l'impression d'être naturelle, elle dissimule un long et méticuleux travail de correction. Cette posture perfectionniste se voit confirmée par les diverses corrections que l'écrivain apporte à ses textes au cours de l'écriture.

Mots-clés : littérature contemporaine, philologie, style, dialectologie.

Jean PRUVOST

« Espagnol » : les vertiges d'un voyage au cœur de la lexicographie française au fil des siècles

Extraire de la lexicographie française, de manière chronologique, des témoignages précis à propos de la langue espagnole, en partant du *Dictionnaire françois-latin* de Robert Estienne publié en 1539 pour rejoindre les dictionnaires du XIX^e siècle, riches en représentations, tel est l'objectif de cet article. On ne s'y cantonne pas aux grands dictionnaires patrimoniaux, dont certes la radiographie s'impose, on y ajoutera l'analyse d'un dictionnaire particulier, le Dictionnaire de la femme, offrant son lot de surprises quant à l'article consacré à l'Espagne. Un dictionnaire

n'est pas seulement un outil, c'est aussi un étonnant témoignage de chaque période et de ses représentations à ne pas négliger dans toute étude chronologique.

Mots-clés : espagnol, dictionnaire, lexicographie, dictionnairique, métalexigraphie, histoire, Littré, Larousse, femme.

Liset DÍAZ MARTÍNEZ

Dictionnaires de colombianismes au XXI^e siècle : renouveau lexicographique pour l'espagnol américain ?

Les dictionnaires différentiels américains rejoignent la lexicographie espagnole vers la fin du XIX^e siècle avec un objectif purement contrastif. En effet, ils recueillent les particularités lexicales d'un pays donné par rapport à une norme exogène (généralement l'espagnol péninsulaire). Leur vision de la langue signifie à cette époque une évolution lexicographique majeure. Le lexique américain avait atteint le rayonnement et le prestige nécessaire pour pouvoir lui dédier un ouvrage imprimé. Cette fin de siècle voit également naître les Académies de langue espagnole fondées en Amérique, la plus ancienne d'entre elles étant l'Académie colombienne. Cette contribution analyse et compare trois dictionnaires de colombianismes récemment publiés, le *Dictionnaire commenté de l'espagnol actuel en Colombie* de Ramiro Montoya (« Diccionario comentado del español actual en Colombia », 2006), la quatrième édition révisée du *Bref dictionnaire de colombianismes* de l'Académie colombienne (« Breve diccionario de colombianismos », 2012) et le *Dictionnaire de colombianismes* (« Diccionario de colombianismos », 2018) de l'Institut Caro et Cuervo. À travers ces dictionnaires renommés, sont étudiées les pratiques lexicographiques modernes colombiennes et leur évolution par rapport aux premiers dictionnaires différentiels américains. Nous nous arrêtons également sur la notion de « colombianisme » qui découle de ces ouvrages, abordant également la notion d'« américanisme ». Zimmerman (2003) évoque une « certaine mentalité colonisée et de dépendance » des lexicographes hispano-américains dans la rédaction des dictionnaires : peut-on percevoir cette « mentalité » dans ces ouvrages lexicographiques colombiens ? De plus, Avila (2003-2004) observe le manque et le besoin de dictionnaires intégraux en Amérique hispanique, cela nous amène à cette réflexion : la Colombie est-elle prête pour ce changement ?

Mots-clés : métalexigraphie, dialectologie hispano-américaine, espagnol de Colombie, colombianisme, américanisme.

Carmen GONZÁLEZ MARTÍN

Traitement lexicographique des pragmatèmes

Même si la phraséologie est présente dans les dictionnaires de langue, les unités phraséologiques ne reçoivent pas toujours un traitement lexicographique homogène. Les pragmatèmes constituent un défi pour le lexicographe, car ce sont des phrasèmes sémantiquement compositionnels qui sont contraints par la situation de communication extralinguistique dans laquelle ils sont employés. Ainsi en est-il de *Interdiction de marcher sur la pelouse*, *Silence*, *Ne quittez pas*, etc. Il s'agit d'énoncés qui sont liés à une situation de communication précise, qui impose le choix de ces expressions. Ces énoncés qui ont l'air d'une grande simplicité du point de vue de leur contenu, de leur forme et des contextes de la vie ordinaire dans lesquels ils s'emploient, sont en réalité singuliers.

Premièrement, nous proposerons des critères de description lexicographique des pragmatèmes. Puis, à l'aide de plusieurs exemples et en adoptant une approche contrastive français / espagnol, nous verrons comment les pragmatèmes sont décrits dans deux dictionnaires unilingues de chacune des langues choisies. La comparaison des deux langues s'avère intéressante pour montrer les difficultés qui existent dans la maîtrise de ces phrasèmes. De même, la consultation des dictionnaires nous permettra de vérifier si les pragmatèmes sont correctement décrits ou non.

Mots-clés : phraséologie, lexicographie, pragmatème, cliché linguistique, figement.

Isabel UZCANGA VIVAR

La phraséologie, un domaine favorable à l'innovation lexicale

Dans cet article, nous présentons un travail portant sur deux procédés d'innovation lexicale : les greffes phraséologiques et l'emprunt. Les exemples retenus correspondent à des expressions phraséologiques espagnoles de type locution et collocation. Les greffes relèvent d'un phénomène d'hybridation, qui met en jeu deux expressions préfabriquées dans la langue. L'emprunt analysé est la locution néologique *BROTOS VERDES*, qui suit un schéma très productif en espagnol, à savoir, N + Adj, et dont nous retraçons l'évolution depuis les premières attestations en 2009 jusqu'à nos jours.

Mots-clés : phraséologie, théorie Sens-Texte, greffe phraséologique, emprunt, locution, collocation, néologisme.

Julie MAKRI-MOREL et Jean-François SABLAYROLLES

Nature morphologique des néologismes espagnols et français

Une confusion se glisse souvent dans les études néologiques entre l'identification de la ou des matrices lexicogéniques à l'œuvre dans l'émergence d'un néologisme et l'analyse morphologique de celui-ci. Une lexie néologique comportant un suffixe n'est pas nécessairement créée par suffixation : elle peut l'être par conversion, nouvel emploi (sémantique et/ou syntaxique), emprunt, etc.

Le relevé dans des énoncés des segments susceptibles d'être intuitivement considérés comme des néologismes intègre des éléments d'une grande diversité. Nous les présenterons en allant des plus petits aux plus grands. Aux deux extrémités figurent des éléments qu'on n'a pas toujours l'habitude de considérer comme des « mots » – et donc comme des néologismes –, mais leur emploi incite à les considérer comme des unités lexicales qui ne fonctionnaient pas comme telles auparavant (et là réside leur nouveauté) ou au sein desquelles des innovations, de divers types, sont repérables. De part et d'autre des unités affixées ou composées, souvent seules retenues dans les études néologiques, nous avons repéré, tant en français qu'en espagnol, des néologismes formés de simples syllabes ou de morphèmes liés originellement. On relève aussi des unités lexicales simples. À l'autre extrémité, on relève des créations ou des détournements d'expression. Tous ces éléments divers ont néanmoins un point commun, celui d'être des lexies, définies comme étant des signes linguistiques, des unités fonctionnelles et d'être mémorisées ou mémorisables.

Mots-clés : lexie, matrice lexicogénique, morphologie, néologie, néologisme.

Alise LEHMANN et Michèle FOURMENT BERNI-CANANI Stéréotypes comparés : noms d'animaux en français et en italien

Cet article porte sur la phraséologie relative aux noms d'animaux en français et en italien. S'appuyant sur la notion de stéréotype introduite par Putnam, il met en évidence la relation entre traits des stéréotypes associés aux noms d'animaux (*mouche/mosca*; *oie/oca*; *oison, oiselle/papera*; *grenouille/rana*; *crapaud/rospo*) et phraséologie. Trois aspects sont pris en compte : lexicographique, sémantique et traductologique. L'approche stéréotypique permet de montrer que, d'une langue à l'autre, la motivation des expressions peut différer, la phraséologie ne retenant pas les mêmes traits; de là son intérêt sur le plan didactique.

Mots-clés : stéréotype, phraséologie, motivation, français, italien.

Lichao ZHU Figement et traduction des expressions figées dans *Le Rêve dans le pavillon rouge*

Traduire une expression figée ne consiste pas seulement à la formaliser dans une autre langue, mais également à faire comprendre les charges culturelles qu'elle porte. À l'aide d'un corpus parallèle trilingue (chinois, anglais, français) d'un chef-d'œuvre de la littérature chinoise *Le rêve dans le pavillon rouge* (Cao Xueqin et Gao'E), nous tentons de montrer les périmètres de l'intraduisible des expressions figées du chinois vers le français et des solutions possibles pour aboutir à un compromis dans la traduction.

Mots-clés : chengyu, xiehouyu, guanyongyu, traduction, expression figée, corpus.

Gaston GROSS Les déterminants aspectuels

Cet article a pour objet le recensement et la description des propriétés des déterminants aspectuels des prédicats nominaux. Ces derniers ne sont guère étudiés dans les grammaires d'usage, où la détermination est souvent réduite aux articles, qui sont attribués aux seuls arguments (sujets et objets), de sorte qu'une part importante de la détermination est passée sous silence. On montrera d'abord les propriétés communes aux prédicats nominaux et verbaux, pour mettre en évidence le rôle central des prédicats dans une phrase. On mettra ensuite en évidence les propriétés spécifiques des prédicats nominaux, dont la conjugaison est lexicale et se fait à l'aide de verbes supports qui expriment à la fois le temps et les différents aspects. On propose ensuite une classification des relations temporelles, en décrivant les différents aspects (semelfactif, habituel, itératif, intensif, inchoatif, progressif, scalaire, terminatif). Chaque aspect est défini du point de vue de son apport sémantique au prédicat nominal, dont on précise la nature : action, état, événement et dont les comportements sont différents.

On propose ensuite des listes de déterminants aspectuels, qui mettent en évidence leur ampleur, comme on le voit dans les exemples suivants qui expriment la fréquence élevée d'événements : *une accumulation de (maladresses)*, *un feu nourri de (questions)*, *un feu roulant de (questions)*, *un fleuve de (injures, insultes)*, *une floraison de (propositions)*, *un foisonnement de (questions, sottises)*, *une frénésie de (achats, consommations, dépenses)*, *une gamme de (propositions)*, *un himalaya de (bêtises)*,

sottises), une inflation de (*propositions*), un jeu de (*épreuves, questions*), une kyrielle de (*récriminations, plaintes*), une litanie de (*réclamations, récriminations*), une marée de (*protestations*), une myriade de (*contraventions, questions*). L'article met enfin en évidence les autres éléments actualisateurs des prédicats nominaux : les verbes auxiliaires (*ne pas cesser de*), des adverbes (*souvent, sans cesse*), des prépositions (*il fait voyage sur voyage*), des adjectifs (*de fréquents voyages*), des verbes supports (*multiplier les voyages*), des déterminants nominaux (*une multitude de voyages*).

Mots-clés : prédicats nominaux et typologie sémantique, déterminants nominaux, propriétés aspectuelles.

Viviane ARIGNE

Génitifs déterminatifs et classifiants, génitifs de datation et de mesure : retour sur une classification

Prenant pour point de départ l'opposition reconnue en anglais entre génitif déterminatif (*Jack's book*) et génitif classifiant (*a potter's wheel*), l'article examine le comportement du génitif de datation (*today's paper*) et du génitif de mesure (*ten minutes' drive*) à l'intérieur de cette opposition. Le génitif de datation est un génitif déterminatif dans lequel un SN détermine un nom à droite, et un terme comme *today* est analysé comme un SN apportant une détermination définie. Le génitif de mesure comporte deux sous-types, sans *worth* ou avec *worth* (*twenty minutes' worth of information*). Il remplit dans les deux cas une fonction adjectivale mais non classifiante, et le nom *worth* présent dans le second cas subit un processus de grammaticalisation.

Mots-clés : génitif anglais, génitif déterminatif, génitif classifiant, génitif de datation, génitif de mesure, *worth*.

Christiane ROCQ-MIGETTE

In case, éventualité et relations interpositionnelles

L'introduction de subordinées circonstancielles exprimant une éventualité se fait la plupart du temps en anglais au moyen de la locution conjonctive *in case*, locution qui s'est grammaticalisée. Son fonctionnement syntaxique et son sens diffèrent du *if* hypothétique, bien que dictionnaires et grammaires donnent souvent ce *if* comme équivalent. Ceci n'est avéré que dans des constructions périphériques. *In case* permet également, en fonction des relations interpositionnelles en jeu, de construire une finalité négative. La locution a par ailleurs un fonctionnement adverbial.

Mots-clés : éventualité, finalité négative, grammaticalisation, locution conjonctive, locution adverbiale, relations interpositionnelles.

Christian LAGARDE

Le périphrastique, ou quand passé et futur finissent par se donner la main

L'expression périphrastique consistant à associer au verbe « aller » un infinitif se résout de manière différente selon les langues romanes considérées, le plus souvent dans une visée prospective. Dans certaines langues, le semi-auxiliaire se construit transitivement (français, portugais, occitan, italien), dans d'autres il est accompagné de la préposition « a » (espagnol, catalan). Dans

cette dernière langue, cette forme s'oppose à la forme transitive qui, au contraire exprime le passé révolu. On s'intéressera également à la progression d'usage (donc discursive) de la forme périphrastique du futur (en français et en italien) au détriment de la forme simple, dans un contexte de 'présentification' (par le biais du rapprochement entre futur et présent historiques). On peut constater qu'en français, ce phénomène est devenu le propre du discours des historiens et semble coïncider avec les principes édictés par l'École des Annales.

Mots-clés : futur, futur périphrastique, futur historique, discours, historiens.

TABLE DES MATIÈRES

Ariane Desporte	9
Activités de recherche et publications.....	11
Introduction.....	13
PATRICK CHARAUDEAU	
Ariane Desporte : du « goût des autres » à l'art de régler les conflits	17

Le lexique dans l'histoire, les sciences et la littérature : sens, termes et terminologies

MICHEL MOLIN	
En voiture à l'époque romaine de la Gaule à Babylone	23
SARAH PECH-PELLETIER	
Jouer sur les mots pour contourner la loi : l'exemple de la domesticité madrilène aux XVI ^e et XVII ^e siècles.....	45
JOHN HUMBLY	
François Rabelais et le français de la botanique : trait d'union entre l'Antiquité et les Lumières	61
BERNARD DARBORD	
<i>Fe, fiuza, confianza</i> , à propos de la <i>fides</i> et de ses dérivés, dans la langue de don Juan Manuel (Espagne, XIV ^e siècle)	73
JOSÉ A. PASCUAL	
Notas sobre Gabriel García Márquez, cuidadoso corrector de sí mismo.....	83

Le lexique et la métalexigraphie

- JEAN PRUVOST
« Espagnol » : les vertiges d'un voyage
au cœur de la lexicographie française au fil des siècles..... 93
- LISET DÍAZ MARTÍNEZ
Dictionnaires de colombianismes au XXI^e siècle :
renouveau lexicographique pour l'espagnol américain ? 103
- CARMEN GONZÁLEZ MARTÍN
Traitement lexicographique des pragmatèmes 115

Le lexique : néologie et phraséologie, études contrastives

- ISABEL UZCANGA VIVAR
La phraséologie, un domaine favorable à l'innovation lexicale 129
- JULIE MAKRI-MOREL ET JEAN-FRANÇOIS SABLAYROLLES
Nature morphologique des néologismes espagnols et français..... 147
- ALISE LEHMANN ET MICHÈLE FOURMENT BERNI-CANANI
Stéréotypes comparés : noms d'animaux en français et en italien..... 169
- LICHAO ZHU
Figement et traduction des expressions figées
dans *Le Rêve dans le pavillon rouge*..... 187

Le lexique et la grammaire

- GASTON GROSS
Les déterminants aspectuels 201
- VIVIANE ARIGNE
Génitifs déterminatifs et classifiants, génitifs de datation et de mesure :
retour sur une classification 223
- CHRISTIANE ROCQ-MIGETTE
In case, éventualité et relations interpropositionnelles..... 239
- CHRISTIAN LAGARDE
Le périprastique, ou quand passé et futur finissent par se donner la main 249

MARYSE VICH-CAMPOS	
Hommage « À une dame de fauve vêtue »	261
Résumés	263

Achévé d'imprimer
sur les presses de la reprographie
de l'université Sorbonne Paris Nord
en juillet 2020.

Études lexicales

Mélanges offerts à Ariane Desporte

Avec des contributions de :

Patrick CHARAUDEAU

Michel MOLIN

Sarah PECH-PELLETIER

John HUMBLEY

Bernard DARBORD

José A. PASCUAL

Jean PRUVOST

Liset DÍAZ MARTÍNEZ

Carmen GONZÁLEZ MARTÍN

Isabel UZCANGA VIVAR

Julie MAKRI-MOREL

Jean-François SABLAYROLLES

Alise LEHMANN

Michèle FOURMENT BERNI-CANANI

Lichao ZHU

Gaston GROSS

Viviane ARIGNE

Christiane ROCQ-MIGETTE

Christian LAGARDE

Maryse VICH-CAMPOS



UFR **LLSHS** Lettres, Langues,
Sciences Humaines
et des Sociétés

UNIVERSITÉ SORBONNE PARIS NORD MEMBRE :
CAMPUS CONDORCET PARIS - AUBERVILLIERS
ASPC - ALLIANCE SORBONNE PARIS CITÉ

